ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PUBLIÉES PAR SON FRÈRE, PRÊTRE DU DIOCÈSE DE BEAUVAIS

TOME V

CHOIX
DE
MÉDITATIONS SACERDOTALES

DIRECTION SPIRITUELLE

OPUSCULES DE PIÉTÉ

2de ÉDITION.



PARIS

DESCLÉE, DE BROUWER & Cie | VICTOR RETAUX, Libr.-Édit.

30, RUE SAINT-SULPICE, 30 | 82, RUE BONAPARTE, 82

1897



ŒUVRES COMPLÈTES DE JEAN-BAPTISTE AUBRY

CHOIX
DE
MÉDITATIONS SACERDOTALES

DIRECTION SPIRITUELLE

OPUSCULES DE PIÉTÉ

LIVRE PREMIER

DIRECTION SPIRITUELLE

CHAPITRE PREMIER

L'œuvre de la grâce dans les âmes.

I

IDÉE CHRÉTIENNE DE LA VIE HUMAINE CONSIDÉRÉE DANS SA BRIÈVETÉ

L'Écriture, soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, ne cesse de nous inculquer l'idée de la vie humaine, par la comparaison d'un voyage rapide et qui doit être bientôt fini, pour nous rappeler sa brièveté. Il semble que nous n'aurions pas besoin qu'on nous rappelle cette brièveté, nous qui en sommes précisément les victimes, et que nous ne soyons que trop persuadés et de l'inconstance des choses humaines, et de la vanité des biens terrestres, et de l'approche de la mort, nous à qui les choses humaines échappent à tout instant, totalement ou partiellement, nous qui, tous les jours, éprouvons si amèrement, par nos illusions déçues et nos espérances trompées, le néant des biens terrestres, nous qui savons que la mort nous menace sans cesse, qu'elle nous attend certainement après quelques années, et qu'elle nous prend chaque heure qui passe.

Il est vrai, nous devrions en être persuadés ; mais il est d'expérience que nous ne le sommes pas ; et, par un reste de notre condition première qui était l'immortalité et le bonheur sans la mort, nous nous faisons continuellement l'illusion de croire, contre toute expérience, que la mort n'est pas pour nous, que pour nous les choses terrestres ne

sont ni décevantes ni passagères ; et nous ne pouvons nous imaginer en vérité que le sort commun nous attend. Cette illusion, je le répète, est le souvenir, la marque et le meilleur argument naturel de notre condition primitive et de ce qui reste le fond de notre nature, notre vocation et notre désir.

La chute s'est interposée avec toutes ses conséquences malheureuses entre notre état premier et l'état actuel, nous constituant dans la condition où nous sommes désormais. Mais cette condition, si universelle soit-elle, est violente et contraire à la condition de notre nature, et c'est pourquoi nous tendons sans cesse à lui échapper, pour nous replacer dans cette stabilité qui nous a été enlevée, et à laquelle nous sommes appelés de nouveau mais après avoir été transformés en subissant notre sort et les déchirements qu'il entraîne.

Or, l'Écriture, qui est l'Histoire surnaturelle de l'humanité, en nous annonçant la Rédemption et ses biens, doit nous avertir de la chute et des maux qu'elle entraîne pour nous. Elle doit donc nous ramener sans cesse à la vraie notion de notre état, et nous remettre sous les yeux la vie humaine telle qu'elle est. Lisez les premiers chapitres de la Genèse ; lisez les Livres Sapientiaux ; lisez Job, les Psaumes, plusieurs passages des Prophètes : partout vous trouverez ce soin, cette préoccupation de l'Esprit-Saint qui nous ramène au sentiment de notre condition.

Mais S. Paul a eu le don d'exprimer ces idées avec une force et une vivacité exceptionnelles et admirables. En lisant les passages de ses Épîtres où il touche à ces sujets, on est saisi tout à la fois de la misère de cette vie terrestre, et de la radieuse beauté des espérances par lesquelles elle se termine [1].

II

L'INSTALLATION DE LA FOI DANS LES AMES

I. L'installation et le travail de la foi dans une âme est un miracle, un grand et admirable miracle, intérieur et invisible

1. V. surtout *II Cor.*, V. — *I Cor.*, VII. — Cf. Bossuet.

pour les yeux du corps, c'est vrai ; mais c'est, de tous les miracles, pour celui qui sait l'apercevoir, le plus frappant, celui qui fait toucher du doigt plus directement le surnaturel et son action, celui qui prouve avec le plus d'évidence l'existence et la puissance de Dieu, la divinité et la fécondité de notre religion chrétienne.

Ce miracle, que de fois déjà je l'ai constaté, depuis six ou sept ans, en Chine, sur les nouveaux chrétiens que j'ai vus ! Notre religion les prend par l'intérieur ; et, une fois installée là par la foi, rayonne dans toutes les directions, dans toutes leurs facultés, dans tout leur être, dans toute leur vie, et les transforme entièrement. Ce travail, une fois qu'il rencontre dans le nouveau chrétien un peu de bonne volonté, se fait encore assez vite, et je suis frappé de voir comme il se fait de lui-même et sans presque aucune intervention de l'homme que quelques prédications ; c'est comme l'action d'un feu intérieur et souterrain qu'il suffit d'allumer et qui va ensuite son train, tant qu'il trouve du combustible, sans qu'on s'en occupe.

Qu'il est donc vrai que le christianisme a été fait pour l'homme et l'homme pour le christianisme, et tous deux par le même auteur. Il n'y a pas au monde une autre puissance capable de produire cet effet sur l'homme, et les autres religions sont bien incapables de le produire. Je sens bien, quand je prêche, quand j'envoie mes catéchistes, quand je vois ou revois mes chrétiens, que ce n'est pas moi qui produis cet effet, mais une force intérieure, surnaturelle, divine, qui est cachée dans la doctrine chrétienne, et qui peut tout sur les âmes. Je n'en suis pas l'*auteur*, je n'en suis que l'*instrument*, souvent même je suis moins encore, je ne suis que l'*occasion ;* et, plus elle est sensible pour moi, plus je m'aperçois que j'en suis l'*obstacle.* Ah ! la connaissance et le sentiment des choses intérieures, de l'action surnaturelle de Dieu et du christianisme, c'est-à-dire de la grâce, ne donne pas d'orgueil; et c'est pour cela que l'étude de la théologie, qui est l'étude de cette action, ne peut pas donner d'orgueil.

⁂

II. Le missionnaire a beaucoup de peine à déterminer les païens à faire matériellement adhésion à l'Évangile ; cette œuvre est cependant plus facile relativement que de former de véritables chrétiens. J'éprouve d'ailleurs tous les jours que la persécution est utile, que la tribulation rend bons chrétiens ceux qui ont reçu la foi. Mais ce sont surtout les tribulations du missionnaire qui sont fécondes pour son peuple. Je fais l'expérience que plus j'ai de peines, plus Dieu donne de fruits à mon ministère, plus il me fortifie et me récompense de cette manière, en attendant le ciel, si j'ai le bonheur de ne pas le manquer.

Oui, l'œuvre de l'Évangile continue ; le règne de Dieu arrive, il est au milieu de nous. On appelle le triomphe de l'Église, et on se demande quand il viendra ? *Modicæ fidei !* Cette attente ressemble à celle des Juifs voulant un Christ conquérant. Le triomphe de l'Église, il éclate partout ; les tribulations dont elle est affligée partout sont le meilleur de ses triomphes ; la patience avec laquelle elle souffre, le mérite que nous avons à persévérer, les âmes qui se sanctifient par ce moyen, voilà le triomphe de l'Église sur la terre ! Quel autre triomphe voulez-vous donc attendre ?

⁂

III. J'ai eu, dans mon enfance et jusqu'à mon séjour à Rome, des doutes et des tentations contre la foi. Je n'en ai plus depuis Rome. Le propre de la théologie romaine, c'est, en vous ouvrant tous les horizons de la révélation, de fortifier la foi à tout jamais, et de lui épargner ces retours de rationalisme auxquels est sujet l'esprit humain qui n'est pas bien imbibé de l'Évangile.

Depuis ma théologie de Rome, je n'ai cessé d'étudier les sciences sacrées, et, de plus en plus, je jouis de ce que S. Germain demande à la Ste Vierge de donner pour vêtement au sacerdoce : *Sinceræ fidei exultatio splendididissima* (1), le joyeux et radieux enthousiasme d'une foi profonde.

1. IXe leçon. Offic. de l'Immac. Concept.

Pour moi, la foi est une joie, un avant-goût de la joie du ciel : *Esto nobis prægustatum.* Je ne lis plus deux versets de l'Évangile ou un alinéa de S. Augustin, sans sentir ma foi tressaillir et chanter, et sans avoir besoin de crier pour décharger mon trop-plein.

***

IV. La foi catholique est le *substratum*, l'essence, ce qu'il y a de plus grand, de plus beau dans notre théologie, dans notre philosophie, dans notre littérature, et dans notre art.

Heureusement, chez nous, l'air ambiant est imprégné de foi...

III

L'ŒUVRE DE LA GRACE DANS LES AMES

I. *Mon Père opère toujours, et moi aussi j'opère* (1). C'est des opérations de la grâce dans l'Église et dans les âmes qu'il s'agit ici. N.-S., comme il est au ciel et par sa qualité de prêtre éternel *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* (2), est aussi, jusqu'à la consommation des siècles, présent et vivant parmi nous ; pourquoi faire ? Il nous l'a dit bien des fois dans l'Évangile : c'est pour faire l'œuvre de son Père (3). Quelle est cette œuvre dont il est si occupé ? C'est évidemment l'application aux âmes du fruit de la Rédemption. Il n'est occupé, soit dans son action eucharistique, sur l'autel qui est comme sa citadelle, soit dans les sacrements où il a versé toutes les richesses de son sang, soit dans la parole et le ministère des prêtres, soit dans ce contact intérieur et continuel qu'il veut avoir avec les âmes et dans ce séjour mystique qu'il fait en elles, il n'est occupé qu'à ce beau, touchant et délicat travail intérieur que S. Paul nomme la *consommation des saints et l'édification du corps de J.-C.* (4).

Il les appelle et les prépare ; il les forme et les dirige ; il

1. *Jo.*, V, 17.
2. *Hebr.*, VII, 25.
3. *Jo.*, IV, 34 ; V, 36, etc.
4. *Eph.*, IV, 12.

leur apporte grâce sur grâce : *De plenitudine ejus nos accepimus et gratiam pro gratia* (1).

Il les relève et répare leurs défaillances, les enrichit et les conduit de sanctification en sanctification ; enfin, il les consomme, les accueille et les couronne dans le ciel.

Que chacun de nous examine sa vie et qu'il y cherche ces opérations de N.-S. Quand il aura énuméré toutes les grâces visibles qu'il a reçues, la foi, les sacrements, la prédication sacerdotale, tant de bonnes exhortations et de bonnes pensées, de bons exemples et de bonnes leçons, tant de lumières sous toutes les formes et d'encouragements de tous côtés, tant d'occasions de faire le bien ; quand il se sera rappelé tant de mouvements intérieurs qu'il a sentis vers Dieu ; quand il aura découvert, dans tous les événements heureux et malheureux de sa vie, le lien qu'ils avaient avec son salut, et la manière mystérieuse dont Dieu les imprégnait de sa grâce et les enchaînait dans cette trame de sa vie spirituelle, pour les faire servir à sa fin céleste ; quand il aura vu tout cela, il n'aura encore vu que la plus petite et la très infime partie des grâces qu'il a reçues ; car il en est une autre, la plus considérable et, pour ainsi dire, la seule qui mérite d'être mentionnée, tant elle surpasse l'autre sous le rapport du nombre et de la valeur, je veux dire cette série de dons surnaturels, ce courant ininterrompu et surabondant de grâces purement intérieures que son œil n'a point vues, que son oreille n'a point entendues, que son cœur même n'a point senties, mais qui ont coulé mystérieusement de la croix et de l'autel dans son âme pour la rendre enfant de Dieu, pour former J.-C. en elle, pour lui communiquer la vie divine et achever en elle cette sanctification,cette déification à laquelle Dieu l'a prédestinée *Ante mundi constitutionem... Secundum propositum voluntatis suæ* (2).

Voilà la grâce, voilà ce que J.-C. opère dans les âmes, à quoi il est occupé dans l'Église.

1. *Jo.*, I, 16.
2. *Ephes.*, I, 4, 5.

⁂

II. C'est au regard de la justice de Dieu qu'il faut dire que rien ne se perd dans le monde, surtout dans le monde surnaturel.

Parce que Dieu, d'un côté, voit tout, de l'autre, est infiniment juste, il faut que tout détail, tout mérite ou démérite, soit recueilli, pesé et justement rémunéré, sans qu'une parcelle échappe à cette justice infiniment soigneuse et sans aucune défaillance ou négligence. Tout mérite absolument a sa récompense, mais tout démérite absolument aussi doit être expié. Et ceci explique cette rigoureuse exigence de la justice divine qui, pour sauver les hommes et expier le péché, a voulu l'*expiation du Rédempteur*, afin que, par cette expiation, tout fût payé et racheté. Aucun péché n'est négligé; tout est expié *usque ad novissimum quadrantem*, soit par l'infinie richesse de la Rédemption, soit par l'infinie justice de l'enfer et du purgatoire. Partout où il y a un péché pardonné, c'est qu'une grâce a coulé venant de la Rédemption, équivalente au péché, et l'a expié. Partout où un mérite a été acquis, une récompense est accordée; et ainsi tout a sa place et son prix devant Dieu.

IV

LES FRUITS DE LA VIE SURNATURELLE

I. La pratique de la vie et des vertus chrétiennes est une liberté, une délivrance, pour celui qui l'embrasse ; et, plus elle est poussée loin vers la perfection, plus la délivrance est complète. Il ne faut pas s'en tenir aux apparences terrestres et aux réclamations mensongères de la nature déchue. Ce qu'elle prend pour le bien, peut être le mal, et ce qu'elle appelle liberté, peut être un esclavage dans la réalité. Il faut se placer au point de vue du véritable, profond et suprême intérêt de l'homme qui est l'intérêt de sa vie surnaturelle, commencement de sa vie céleste. Il s'agit de faire éclore et fructifier dans l'homme la vie divine ; tout ce qui la gênera et la comprimera, tout ce qui l'empêchera de se développer,

sera pour l'homme un esclavage véritable, quand même — ce qui importe peu et ne pèse guère — la nature le prendrait pour une liberté.

Si donc les vœux de religion sont une chaîne, ce n'est pas nous qu'elle lie pour nous ôter notre liberté de jouir du monde et de la terre ; mais c'est le démon et le monde, pour les empêcher de nous nuire et d'arrêter notre essor vers la perfection. Ils sont donc une délivrance réelle et salutaire pour notre âme, et il faut en dire autant de tout acte de détachement et de toute vertu, dans la mesure où, en nous privant d'une jouissance terrestre, ils nous ouvrent plus large la voie de la perfection. Aussi, remarquez la belle signification du mot chrétien de *détachement*, par lequel précisément nous exprimons ce que fait le chrétien quand il renonce à une quelconque des jouissances de ce monde.

***

II. *Pax multa diligentibus legem tuam.* Que c'est vrai ! même au milieu de toutes les peines les plus sensibles, quand on a la conscience en grâce, même sans être un saint, même avec un tas de défauts et d'imperfections qu'on sent, on a la paix.

Pax hominibus bonæ voluntatis. Quel rapport entre ces deux textes. L'homme de bonne volonté, c'est celui qui rectifie sa volonté par l'amour pratique de la loi de Dieu.

***

III. C'est pour moi une joie continuelle que cette pensée qui me suit et que je retrouve partout, à chaque instant : voilà donc notre foi chrétienne, voilà les grâces qu'elle apporte, voilà ses fruits célestes ; elle est donc partout accompagnée des mêmes grâces de Dieu produisant partout les mêmes effets. Ce devrait être aussi une cause puissante de sanctification que ce contact perpétuel avec le Saint-Esprit passant par mes mains et travaillant silencieux, caché dans les âmes, mais se révélant par ses fruits, laissant même, pour ainsi dire, entendre son action intérieure, quand on sait bien

faire silence et écouter ce petit bruissement semblable à celui de l'abeille qui travaille et dresse sa construction au dedans de la ruche.

Est-ce que souvent on n'entend pas, dans une âme chrétienne, même au travers des petites misères humaines qui cherchent à travailler aussi et à faire leur tapage, ce bruissement intérieur de l'Esprit-Saint? Oubliant quelquefois la lourdeur et l'épaisseur de notre chair terrestre et la grossièreté de nos sens matériels, je me demande si, en mettant son oreille sur la poitrine d'un bon chrétien pendant qu'il dort et que son âme par conséquent n'est pas dérangée et bousculée par les préoccupations du monde, on n'entendrait pas, dans le fin fond de sa poitrine, ce bruissement léger, ce frémissement céleste du Saint-Esprit qui fait là son travail, — « Son beau travail, comme disait le vénérable père Depuille [1] » — et qui ne l'interrompt jamais, sinon quand nos péchés l'obligent à suspendre ses opérations, comme les maçons renvoyés par un maître ruiné avant d'avoir achevé leur ouvrage, et quand les échafaudages sont encore là dressés. Mais non, nos oreilles sont trop matérielles pour percevoir ces bruits intérieurs ; ayons au moins une foi assez vivante et assez sensible pour ne pas oublier que le Saint-Esprit est là près de nous, en nous, et que ce beau travail surnaturel se poursuit ; surtout, travaillons nous-mêmes, par la purification de l'âme, à écarter de plus en plus les obstacles qui dérangent le Saint-Esprit dans ses belles opérations, comme quand un enfant va fourgonner avec un bâton dans une ruche à miel.

1. Missionnaire apostolique, au diocèse de Beauvais.

CHAPITRE II

La direction spirituelle.

I

LA DIRECTION DES CONSCIENCES

I. Un très grand nombre de ceux qui écrivent sur la sainteté, sur la vie intérieure, sur les vertus chrétiennes, sur la vie religieuse, ne savent même pas ce que c'est. Ils n'ont jeté sur tout cela qu'un regard vague et extérieur, le regard d'un étranger qui verrait de loin les douceurs et les rigueurs du cloitre ou de la vie spirituelle. Ils ont fait de la sainteté un type qui révolte les instincts nobles de l'homme ; ils lui ont donné une figure qui répugne je ne dis pas à la nature, mais même à l'âme surnaturelle.



II. L'objet constant et même principal de celui qui dirige, soit par l'exercice du saint ministère, soit par la composition des ouvrages de spiritualité, les âmes des fidèles, et surtout qui prépare les âmes des jeunes clercs au sacerdoce, doit être de donner l'intelligence et une foi éclairée pour base à la piété,à la vie spirituelle.



III. Il y a des directeurs dont toute la direction aboutit à couper toute cette végétation du cœur, et, par conséquent, à le dessécher. Cette végétation, c'est-à-dire les illusions, l'esprit de rêverie, la poésie de la vocation, les pensées d'avenir, tout cela sans doute est dangereux comme tout le

reste ; mais pourtant tout cela n'est pas inutile. Je crois que cette poésie et ces illusions sont utiles, nécessaires même, comme la fleur avant le fruit, pour donner de l'élan.

Le séminariste est un prêtre en préparation ; il a le cœur jeune, il est bon qu'il se porte en avant avec élan et tendresse, qu'il se figure des merveilles sur son avenir. Tout cela tombera, comme les pétales ; et, pourvu que l'ovaire ait été nourri, c'est-à-dire pourvu qu'une forte préparation ait été donnée comme nourriture à la formation du cœur sacerdotal, tout danger sera écarté ; il y aura des amertumes, un travail douloureux, des impressions pénibles, quand les illusions tomberont ; mais le fruit restera.

***

IV. C'est une chose extrêmement délicate que la formation d'une conscience par un directeur, et rien n'est plus difficile que de déterminer jusqu'à quel point elle lui doit obéissance aveugle, jusqu'à quel point elle doit s'en remettre à son jugement, et jusqu'à quel point le confesseur est responsable à sa place et l'âme est déchargée quand elle fait une chose qu'elle croit mauvaise mais que le confesseur lui ordonne ou lui permet. Il est certain, en tous cas, que l'obéissance ne la décharge pas toujours et entièrement.

***

V. Je crois que ce qui fait en grande partie la supériorité de beaucoup de religieux comme prêtres, comme apôtres, comme directeurs d'âmes, sur les séculiers, conjointement ou corollairement à une meilleure formation théologique, à une règle de vie plus détachante et plus réchauffante pour le cœur, c'est le noviciat tout occupé de spiritualité. Si nous pouvions suppléer un peu à ce qui nous manque sous ce rapport, nous leur serions moins inférieurs. Il faudrait que tout le séminaire fît un peu l'office de noviciat ; mais je propose qu'une année soit, non pas exclusivement, c'est impossible faute de temps, mais plus spécialement consacrée à la vie spirituelle ; par exemple l'année de philosophie. Tous les

élèves de philosophie auraient une direction spéciale, fréquente, solide. Le fond de cette étude pourrait être, par exemple, une étude spéciale de Notre-Seigneur ou de tel ouvrage choisi. On ne prendrait que des livres de premier ordre, de préférence ceux des grands théologiens.

Il est un fait remarquable, qu'à la suite du grand siècle scolastique, arrive, comme le fruit après la fleur, le grand siècle de la vie intérieure et de la théologie mystique. Les vrais bons livres de spiritualité sont tout pétris, trempés de théologie dogmatique et de notions profondes sur la déchéance, la Rédemption, le mystère de la grâce et de la formation de Jésus-Christ en nous. Et, quant aux saints qui n'avaient pas étudié, quand Dieu a voulu les amener à ce degré éminent de sainteté, il n'a pu le faire qu'en les rendant d'abord, par un miracle très logique, des théologiens par intuition; de là vient que l'Église ne canonise pas les saints qui ont écrit, avant d'avoir examiné leurs ouvrages, et à moins de les trouver orthodoxes. Ce qui me ravit, dans ces lectures, et ce qui fait leur fruit, c'est leur connexion très intime avec la théologie dont elles sont le couronnement. J'ai surtout un attrait pour saint Liguori, à cause de son point de départ qui est la Rédemption, et du but qu'il poursuit: la proclamation du grand caractère de miséricorde qui fait le fond du christianisme.

***

VI. « Dans la vie spirituelle, dit le P. Faber, la plus grande partie de notre temps et de notre attention est absorbée par des préparatifs (1) »; et ce qui tient le moins de place, c'est ce qui est le plus essentiel et le plus merveilleux, la notion même de la vie intérieure, la définition et la description de ce bel état de l'âme en qui habite le Saint-Esprit et qui se nourrit de la grâce et devient de plus en plus semblable à Jésus-Christ. Ce n'est pas étonnant qu'il en soit ainsi; il est surtout urgent de traiter les questions pratiques; et, quand il s'agit de l'ordre surnaturel, la connaissance

1. *Progrès de l'âme*, ch. VIII, p. 91.

dogmatique, la description de la sainteté ne peut être parfaite que dans le ciel; il est donc mieux d'insister surtout sur la partie morale. Toutefois, le côté dogmatique ne doit pas être négligé; il importe même, au point de vue pratique, qu'il soit aussi bien connu que possible.

***

VII. Il est bien des points de la vie spirituelle où les anciens auteurs semblent en contradiction avec les modernes. Ces contradictions ne sont qu'apparentes, et cette apparence provient des conditions différentes dans lesquelles s'exerce la vie spirituelle, des besoins différents qui en résultent pour les âmes, et des défauts différents auxquels les deux classes de maîtres de spiritualité ont à remédier. Un des points principaux où se remarque cette divergence est celui-ci : Les anciens recommandant davantage l'emploi et la recherche de faveurs et douceurs spirituelles dont les modernes conseillent de se défier et auxquelles ils ne veulent pas qu'on se livre à l'aise, insistant plutôt sur la partie laborieuse et pénible de la vie spirituelle, et semblant toujours craindre qu'il y ait, sous ces douceurs, quelques dangers cachés. Je le répète, ces contradictions ne sont qu'apparentes, s'expliquent et se concilient par un état de choses différent. C'est ce qu'établit fort bien le P. Faber, dans son livre sur *Le progrès de l'âme dans la vie spirituelle* (1).

***

VIII. Certaines gens voulant, de bonne foi, nous donner le désir et le goût de la sainteté, en parlent de telle façon qu'elle nous inspirerait un dégoût profond et une horreur même légitime, si nous croyions à leurs paroles, et si nous en prenions l'idée qu'ils cherchent à nous en donner.

***

IX. C'est un directeur que vous voulez, vous ne demandez même que cela. En vérité, vous n'êtes pas difficile! Vous ne

1. Ch. XXIII. p. 439.

demandez que ce que Dieu fait exprès de ne pas vous donner. Ceci est la douceur des douceurs, l'immortification par excellence, le raffinement de la recherche du propre bonheur sur terre, la satisfaction de la plus fine de nos sensualités, un petit dorlotage spirituel dont il est dans les voies de Dieu de nous priver positivement à partir d'une certaine époque de la vie.

Renoncez-y. Un missionnaire est un homme qui a tout quitté *même et surtout ceci.* Un missionnaire doit être une âme forte, grande, large, capable de vivre seul et de rester debout au milieu des douleurs et de l'abandon, avec Notre-Seigneur tout seul pour compagnon, en s'enfonçant dans le désert. S'il vous fallait un directeur, que n'alliez-vous vous faire jésuite, capucin, chartreux? Souvent on n'a besoin de se faire religieux que parce qu'on est une âme faible.

II

LA LECTURE DES OUVRAGES DE SPIRITUALITÉ

Jamais je n'ai senti aussi bien qu'aujourd'hui l'effet que produit sur l'âme pour l'éclairer, l'élever et la former à la vie spirituelle, la lecture de ce qu'ont écrit les saints, les vrais saints de l'Église.

Une religieuse d'un grand sens et très versée dans les choses spirituelles, m'a dit souvent : « Le peu que je vaux pour l'expérience de la vie spirituelle et la connaissance des opérations de Dieu dans les âmes, je le dois à la lecture des ouvrages de spiritualité. »

Pour un prêtre, il faut qu'il mette en tête de ses lectures une bonne théologie qui est la base des études solides et pures, la règle de l'esprit et des jugements. En ceci, comme en tout le reste, il faut commencer par la patience, par le côté pénible et aride de l'étude, se résigner, pour les premiers temps, à n'y rien voir et rien sentir que le *labeur*, mais être constant, entrer peu à peu, ne pas se lasser de faire effort ; on est bien récompensé un jour et toute sa vie du courage qu'on y a mis.

La vie du séminariste, pour lui être profitable, et pour assurer son avenir à tous les points de vue, doit se résumer en ces trois mots : *pureté de conscience* aussi grande et aussi délicate qu'il est possible, pour ne pas empêcher Dieu d'agir et l'Esprit-Saint d'entrer et de s'installer ; *piété vraie*, solide, éclairée et curieuse d'avancer le plus loin possible, pour se prêter à cette action divine ; *étude énergique*, assidue et profonde des sciences ecclésiastiques, en vue, non de devenir savant pour éclipser ou égaler les autres, ou pour briller, ce qui serait misérable, mais de se former et de devenir un vrai prêtre, capable de comprendre sa vocation, les opérations divines dont il est l'instrument, les grands mystères qui lui passent par les mains et qu'il manipule journellement, de trouver enfin, dans les diverses fonctions de son ministère, soit comme prêtre, soit comme pasteur, un aliment pour son âme, un moyen de sanctification et d'élévation de son intelligence à Dieu.

Que de prêtres manipulent les saints mystères sans les comprendre, sans y penser, sans même les connaître ; ils passent leur vie au milieu des choses saintes et en contact perpétuel avec les puissances surnaturelles, à l'autel, au confessionnal, en chaire, sans y faire attention et sans en tirer aucun profit, aucune lumière pour leur âme. Je parle même de prêtres fidèles et pieux dans une certaine mesure, mais bornés et cantonnés étroitement dans cette fidélité vulgaire, plate et matérielle, qui se contente du nécessaire, qui ne cherche pas et ne songe pas qu'on puisse chercher au delà du devoir.

Je me rappelle un prêtre déjà vieux qui, depuis sa jeunesse, ne manquait à aucun de ses devoirs, et tenait, avec une constance particulière, à sa lecture quotidienne d'Écriture Sainte, et à qui cette fréquentation assidue de l'Esprit-Saint et ce commerce quotidien avec sa parole n'avait donné rien du tout, ni vues spirituelles, ni onction, ni aucune idée, faute pour lui d'avoir été formé et d'avoir su donner à cette étude son sens et son esprit. Assurément, son assiduité était méritoire devant Dieu, et aura au Ciel une récompense ;

mais il y a mieux que cela encore à faire, et Dieu veut non seulement que nous soyons fidèles matériellement à nos devoirs, mais aussi que nous y puisions notre nourriture et le moyen de notre avancement. Autrement le sacerdoce ne serait plus qu'un métier de manœuvre, ce qui est pitoyable et meurtrier pour l'esprit sacerdotal comme pour la fécondité du ministère.

Que les jeunes clercs tâchent d'entrer dans ces vues, de comprendre ces idées, surtout la nécessité pour eux de faire une grande provision de ressources pour l'avenir, et de se préparer solidement, afin de ne pas rester dans ce vulgaire qui tue le sacerdoce et le rend si stérile et si impuissant contre les maux du temps. On se demande pourquoi il l'est à ce point, quand on le voit si actif, si zélé, si distingué, même à plusieurs points de vue que nous nous permettons de regarder comme superficiels ; or je crois en avoir donné plus haut la raison.

Le prêtre dispose de tant de grâces, qui passent nécessairement par son cœur avant d'arriver par ses mains au cœur des fidèles près desquels il est le dispensateur des mystères de Dieu et il remplit la mission d'ambassadeur pour le Christ !

Utilité de lire les ouvrages des saints et des maîtres de la vie spirituelle, pour se former à soi-même le sens intérieur, et arriver à cette délicatesse de tact spirituel et à cette connaissance des opérations de Dieu dans les âmes, qui est la fleur de la théologie et le parfum de la vie chrétienne.

III

LA THÉOLOGIE MYSTIQUE

I. L'objet central et dominant de la théologie mystique, la première question de celui qui veut étudier la marche de Dieu dans les âmes, le point de départ de son étude, c'est le *mystère de la vie chrétienne et de l'état surnaturel ;* sur ce mystère repose la *théorie de la perfection chrétienne ;* et, une fois la vie surnaturelle donnée au chrétien, il faut qu'il en

use, qu'il l'entretienne, l'augmente, et qu'elle lui soit un principe d'action pour arriver à la perfection selon la mesure de sa vocation ([1]) à laquelle correspond une mesure de forces surnaturelles proportionnée. Et ici commence la théologie mystique morale, ou la description de la part de l'homme dans la sanctification.

***

II. Une étude substantielle, approfondie, serrée — je ne dis pas des rêveries poétiques — voilà le germe fécond de toute vie spirituelle, de toute idée élevée, de toute œuvre saine et fertile pour la société et pour l'homme, pour le sacerdoce. Une étude substantielle, approfondie et serrée du dogme dans son idée principale ; le reste viendra autour et après.

***

III. Il y a, dans la théologie mystique, un lien très étroit et dogmatique entre ces divers points de doctrine : la misère de l'homme déchu et son impuissance radicale vis à vis de l'ordre surnaturel ; la nécessité de la grâce ; l'humilité, la prière, la confiance en Dieu. Aussi, ce sont des idées familières aux saints et qui ne vont jamais l'une sans l'autre dans leurs ouvrages.

1. *Ephes.*, IV, 7.

CHAPITRE III

La piété. La vie intérieure.

I

PIÉTÉ FAUSSE. SPIRITUALITÉ MODERNE

I. La spiritualité d'un grand nombre de nos auteurs du XVII[e] siècle est assez bien représentée par celle de Fénelon, vague, affectée, indéfinissable, tourmentée, sans principes, demandant à l'homme des vertus qui ne sont pas humaines, un renoncement forcé, étrange et contre nature, que les Pères n'ont pas enseigné. Elle se ressent du jansénisme et du quiétisme. Elle prêche un *surnaturel contre nature* et dont il est resté quelque chose dans nos écrivains ascétiques depuis lors, lesquels, ne connaissant pas le surnaturel, le remplacent par un ascétisme contre nature.

Bossuet est tombé dans l'extrême opposé. Sa spiritualité est plus saine, plus humaine, plus rationnelle ; c'est un tempérament bien plus solide ; mais il n'y a plus de surnaturel, et ce n'est pas seulement rationnel, c'est rationaliste.

,De ces deux spiritualités, la première est malsaine et fausse, la seconde, morte et froide ; je ne fais pas d'exception à la première pour Fénelon, ni à la seconde pour Bossuet.

***

II. En fait de grands auteurs de spiritualité, et même de doctrine, les jansénistes ont fait pour eux ce qu'a fait M. Lebrun pour S. Jean de la Croix ; ils s'en sont emparés avec leur incroyable activité littéraire, en ont faussé l'esprit,

perdu la réputation, rendu la fréquentation impossible ; de là et de l'abatardissement intellectuel est venu ce dégoût pour les grands auteurs qu'on avait rendus jansénistes — ceux du moins dont on avait pu s'emparer en les faussant, car il y en avait qu'on se contentait de mépriser et de rejeter comme jésuites et trop Romains. — On sentit alors le besoin de se jeter sur des petits livres plus digestes et plus attaquables. Il semblait, après cette conspiration contre la vérité, que tout l'enseignement de l'Église fût à refaire à nouveau, et chacun se prétendit appelé à cette tâche ; c'est bien la prétention qu'insinuent quelquefois, sans la déguiser, ces auteurs de petits livres « dont le besoin (disent-ils) se fait généralement sentir ! »

***

III. Dans une foule de livres de spiritualité nuageuse et sentimentale, on ne trouve pas un principe, rien de solide, rien qui parle à l'intelligence, pas un pouce de terrain ferme et dogmatique auquel l'intelligence puisse s'accrocher et où elle puisse prendre pied sans crainte de s'enfoncer dans le vague et le marécageux ; c'est comme ces terrains humides où le voyageur fourvoyé s'enfonce et cherche vainement un endroit, un coin de terre sec et solide où il puisse mettre le pied en sûreté.

***

IV. Prenez un corps sans os, voilà la piété des hommes de cette école moderne, et de tous ceux qui ne la fondent pas sur la théologie ! Ce romantisme maladif d'une certaine classe de chrétiens et de prêtres qui, en prenant les noms de mysticisme et de dévotion, a déshonoré ces deux noms dans notre langage populaire, procède en droite ligne du quiétisme. C'est aussi le quiétisme d'ailleurs qui a inauguré ces *nouvelles appellations du culte*, ces singularités du langage de la piété qui sont si communes aujourd'hui, si improuvées par Rome, et qui sont l'indice de la singularité dans les doctrines.

⁂

V. Cette platitude béate et mystique, cette sentimentalité mielleuse et affectée, répandue en soupirs, loin d'être l'idéal de la piété catholique, ne lui est pas même conforme, elle est son antipode. La piété est franche, droite, dévouée, expansive, communicative. — C'est cette piété fausse et affectée qui a donné aux incroyants modernes cette idée méprisante et ce dégoût des choses de la piété. Quand je lis leurs boutades, je me dis : étant donné ce qu'on avait fait de la piété et de la théologie, ont-ils complètement tort ?

⁂

VI. Si on présentait les vertus chrétiennes avec toute la majesté de leur figure, en prenant pour point de départ l'idée théologique, pour type Jésus-Christ, et pour guides les admirables originaux qu'a fournis l'Église catholique et qui s'appellent les saints, toutes les âmes ayant un peu l'amour du beau en seraient séduites, et on ne verrait pas s'afficher ces mépris de la morale et de la piété chrétiennes, qui sont des monstruosités inconcevables.

⁂

VII. Il se fait partout, en Europe, une production et un commerce énormes de livres de piété en tous genres ; et plus cette production et ce commerce s'accroissent, plus nous entendons tout le monde se plaindre qu'on ne trouve pas de bons livres de spiritualité, de méditation, de lecture spirituelle. C'est peu étonnant. Cette insatisfaction des personnes de piété vient de ce qu'elles ne vont pas aux sources, aux livres anciens et solides, à l'Écriture, aux saints ; inondées de livres modernes, elles ont l'illusion d'y chercher une nourriture substantielle pour leur âme, et ne l'y trouvent pas, parce qu'elle n'y est pas.



VIII. Je connais une École qui s'imagine que la lecture des ouvrages de spiritualité est le principal élément de la

formation des jeunes clercs au sacerdoce, et doit être leur principale occupation au séminaire.

J'appellerais cette théorie une *pieuse erreur*, si je ne pensais que cet adjectif refuse de s'unir à ce substantif, et qu'il n'y a pas d'erreur pieuse. Je réponds à cette École : 1° Il faut au prêtre une éducation doctrinale solide, je crois l'avoir démontré par diverses raisons ; et s'il y a dans le prêtre l'homme de prière, il y a aussi l'homme d'enseignement. 2° Pour goûter vraiment les ouvrages de spiritualité, comme il convient à un prêtre de les goûter, il faut qu'il les comprenne et qu'il ait approfondi les mystères dont il y est traité. 3° Ces livres de piété, il faut qu'il les juge, y discerne le vrai, sache les employer et en ordonner l'usage et le discernement à ses fidèles, en harmonisant son choix à leurs besoins. 4° S'il ne lisait que cela, sa piété serait molle, pas raisonnée, pas expliquée ; il faut qu'il sache l'expliquer, la justifier, qu'il en connaisse les racines. 5° Toute éducation, même spirituelle, doit se faire selon une méthode didactique, pour être méthodique et assurer pour l'avenir contre les méprises du sentiment vague. Aussi, cette École, je l'appelle l'*École sentimentale.*

***

IX. Je crois que Lacordaire était très vertueux, mais peu intérieur ; et c'est ainsi que je m'explique les aveux de ses biographes sur le peu d'âmes qu'il a dirigées et sur la stérilité de son ministère. Je crois de plus, d'après la lecture de ses *Lettres à des jeunes gens*, que ce qui l'a empêché d'avancer dans la vie intérieure aussi loin que sa grande âme et son cœur délicat devaient avancer, ç'a été la sensualité du cœur dans les amitiés.

II

LA PIÉTÉ SENTIMENTALE

La piété, la formation d'une de nos écoles françaises les plus influentes, a ceci de dangereux et de mauvais, qu'elle encourage et développe dans le cœur humain cette faiblesse,

cette tendance au romantisme. Nourrissons-nous d'une viande plus forte ; la moelle du dogme, voilà *ce qui fait les hommes.* Pas tant d'analyses *psychologiques* de nous-mêmes et des besoins de notre cœur. La méthode catholique et romaine veut qu'on insiste davantage sur la contemplation calme et grave du dogme objectivement. Là il n'y a pas tant d'orgueil à récolter, pas tant de chances d'illusion, de recherche humaine et de cette tendreté sensible ou plutôt *sensuelle* et maladive à laquelle j'ai souvent vu tourner les nourrissons de cette École.

La méthode catholique, la piété catholique et romaine, ce n'est pas ce romantisme sensuel et vaporeux ; c'est le cœur aussi, mais le cœur viril, ferme, réglé par l'intelligence, dévoué à l'Église et au royaume de Dieu jusqu'au dernier sang, plein et imprégné de l'Évangile, *Imbutus Evangelio mundus*, fort et puissant même contre la douleur, capable, à partir d'un certain moment de la vie, de se passer de ce petit *dorlotage spirituel* qu'ils appellent la direction. Ceci soit dit sans faire fi de la direction entendue dans son vrai sens.

Pour beaucoup d'hommes de l'École dont je parle, l'action sacerdotale c'est l'homme parlant à l'homme; la vie chrétienne, c'est cette piété romantique, moderne, nourrie de sentimentalité. Qu'on le remarque, je ne généralise pas absolument; et, de fait, il y a deux exceptions à cette formation : l'exception de ceux à qui une heureuse occasion a fait rencontrer les vraies études hors de cette École, et l'exception de ceux qui, sans avoir rencontré cette heureuse occasion, n'ont pourtant pas pris l'esprit de cette éducation, parce que leur tempérament plus viril les a fait échapper à l'influence malsaine de ce petit *dorlotage spirituel* où on les avait tenus, comme ils le disent eux-mêmes, en *serre-chaude.* Ces derniers, tout naturellement, tournent au rationalisme plus ou moins complet, plus ou moins faux. Voilà ce que c'est : Le disciple qui, trop viril, échappe à l'esprit des maîtres de cette École, mais qui, n'ayant pas été nourri de la forte moelle du dogme, des *idées divines*, cherche ailleurs sa nourriture, risque toujours d'aboutir au rationalisme ; il eût été

préférable pour lui, faute de mieux, de garder, vaille que vaille, l'esprit et la piété de ses maîtres. Cette tendance naturelle vers le rationalisme, d'un esprit qu'une éducation insuffisante n'a pas nourri de dogme, est trop naturelle ; et tout élève d'un esprit un peu éminent ainsi formé doit prendre cet acheminement. Ceux qu'une foi plus abondante, puisée dans la famille, retient sur cette pente, ne peuvent s'arrêter en chemin que par un immense péché contre la logique, en faisant le schisme entre leurs facultés, la foi tirant d'un côté, l'intelligence qui n'est pas chrétienne tirant de l'autre : et ce n'est pas toujours la foi qui les retient, c'est parfois quelque chose de bien moins élevé, tout bêtement le respect humain. Quels hommes peuvent-ils être ? Et notez que la vraie formation sacerdotale aurait fait d'eux des apôtres puissants en œuvres.

On n'abrutit pas impunément l'intelligence humaine ; et la théorie de l'abrutissement, comme moyen de formation sacerdotale, théorie que nous connaissons, venant à échouer sur quelques-uns, malheur à eux, car ils ne savent pas qu'il y a un autre moyen que le rationalisme de cultiver son intelligence.

Il n'y a rien qui me déplaise comme le mot de *serre-chaude* appliqué à la formation du séminaire ; et remarquez comme la formation romaine est tout le contraire : *Exiit qui seminat seminare*, au grand air.

III

LA VIE INTÉRIEURE ET MYSTIQUE

I. N'eussions-nous même pas grande vertu, ni surtout beaucoup d'acquis en perfections et en mérites, si nous avons la vraie idée de la vie chrétienne et je ne dis pas la réalité et la plénitude (d'abord elle n'est pas de ce monde), mais le désir de mettre avant tout la vie intérieure, nous possédons dès lors ce que Notre-Seigneur appelle *Unum necessarium.* Quel bonheur pour nous de sentir au moins cela. Il me

semble qu'avec cette richesse, quelque misérable qu'on soit devant le bon Dieu, on ne peut manquer d'obtenir miséricorde. Quand une fois on connaît cela, la vie est toute pleine d'*actes de charité parfaite* qui effacent à tout instant les péchés et qui enrichissent l'âme de plus en plus.

Nous avions, à Rome, un vieux professeur de théologie qui nous a bien des fois enseigné ceci : La vie d'un bon chrétien, et à plus forte raison d'un prêtre, qui, sans être parfait et tout en ayant ses défauts, possède le principe de la vie spirituelle et la connaissance vraie de Notre-Seigneur, la vie de ce chrétien est une continuité d'actes de charité parfaite qui, à chaque action religieuse qu'il fait, lui remettent ses péchés et augmentent en lui la grâce. Toutes les prières que l'Église nous met dans la bouche, toutes les bonnes actions que nous faisons et tous les bons mouvements intérieurs que nous produisons, contiennent l'acte de charité parfaite qui efface le péché et augmente la grâce.

Dire : « Notre Père qui êtes aux cieux ! » Quel acte de charité parfaite ! — Dire à Dieu : « Que votre règne arrive ! » ou bien : « Que votre nom soit sanctifié ! » ou bien : « Que votre volonté soit faite ! » peut-il y avoir un acte d'amour qui plaise davantage à Dieu, qui soit plus incompatible avec l'état du péché, et, par conséquent, plus capable de l'effacer ? Ainsi du reste.

Un désir du ciel, n'est-ce pas un acte du plus parfait amour ? Souhaiter le salut d'une âme, ou son avancement dans la vie chrétienne, c'est le plus élevé des actes d'amour de Dieu qui nous soient possibles ; c'est celui qu'a fait Notre-Seigneur. Faire n'importe quoi, pour aider au salut du prochain et à la gloire de Dieu, produire intérieurement un désir de la conversion des pécheurs, ou un regret de voir Notre-Seigneur si méconnu des hommes, c'est la même chose. Tout ce que nous faisons de plus que le strict nécessaire pour éviter l'enfer, même chose, puisque ce surplus est en faveur de l'amour de Dieu, est la part que nous faisons à l'amour de Dieu.

Je ne veux pas oublier de citer le plus riche, le plus

fécond, le plus abondant, le plus précieux trésor d'actes de charité, qui est la dévotion au Sacré-Cœur de Notre-Seigneur. Certes, cette dévotion n'est pas en dehors de notre vocation. Que de trésors pour celui qui a la clef de ces choses et qui sait comprendre ! Plus on réfléchit, plus on comprend ce que Notre-Seigneur a voulu dire et à qui il voulait parler, quand il disait à cette pauvre malheureuse de l'Évangile : « Si vous connaissiez le don de Dieu ! » Le tout, c'est d'avoir des yeux et de s'en servir.

***

II. *Oves meæ vocem meam audient* (1).

Oh ! que voici une parole pleine de tendresse, et exprimant un beau mystère de la vie intérieure de Jésus-Christ dans les âmes justes. Qu'est-ce la voix dont Jésus-Christ parle ici ? C'est cette voix intime et suave dont il est parlé dans l'*Imitation* (2), et que Notre-Seigneur fait entendre au fond des cœurs, de tous les cœurs, mais surtout ou, pour mieux dire, avec plus de succès, au fond des cœurs purs.

Quelles sont les âmes que Jésus-Christ appelle ses brebis? Ce sont les âmes saintes et fidèles qui, par le sacrifice, sont arrivées à l'amour, et qui, unies à Jésus-Christ dans la pureté du cœur et de la piété, s'efforcent de le suivre dans toutes ses voies. Comment ces âmes entendent-elles sa parole ? C'est ici qu'est le mystère de délicatesse et de tendresse ; pour l'exprimer dignement, il faudrait avoir conversé avec les anges, et appris la langue du ciel. Même la révélation faite aux apôtres et consignée dans l'Écriture ou conservée dans l'Église, ne l'a dit qu'en termes voilés, *Per speculum, in ænigmate*, réservant pour le ciel la joie de l'entendre entièrement, mais laissant toutefois déjà aux âmes saintes, aux brebis de Jésus-Christ, la jouissance ineffable de l'entendre intérieurement, selon la mesure de leur sainteté, au moyen de cette intelligence spirituelle dont parle S. Paul.

1. *Job*. X, 27.
2. Liv. III, ch. 1.

***

III. *Sacramentum regis abscondere bonum est... Vita vestra est abscondita cum Christo in Deo* (1).

Il y a une sorte de pudeur et de virginité de la vie intérieure, qui est parente de l'humilité et qui interdit à l'âme spirituelle de divulguer ce doux mystère de son union avec Dieu. La vie intérieure est un parfum; exposée aux regards, elle s'évapore et se dissipe ; elle est un trésor ; ouverte au public, elle se répand et se gaspille ; elle est une solitude, un tabernacle, *Hortus conclusus, fons signatus.* Aucun regard humain n'y doit pénétrer, et elle ne doit s'ouvrir que du côté du ciel. La raconter, c'est l'évaporer.

***

IV. Une des plaies de la piété moderne, ce sont les pratiques extérieures destituées de vie intérieure. Ce point est capital, car il contient le secret de la fécondité de la vie.

***

V. Par conversion, au sens des maîtres de la vie spirituelle, il ne faut pas entendre seulement le passage d'une vie coupable à une vie chrétienne ; mais bien l'entreprise de l'âme pour vivre d'une vie parfaite, quels que soient ses antécédents.

S. Augustin, dans ses *Confessions*, et S. Bernard dans son livre *De conversione ad clericos*, ont montré combien il est difficile au pécheur de sortir du péché, pour se fixer dans le chemin de la perfection ; les luttes qu'il aura, s'il est persévérant, à soutenir contre lui-même ; les difficultés énormes que le souvenir et l'habitude, la tyrannie de ses péchés antérieurs, lui susciteront ; les tentations violentes, les révoltes de corps et d'âme qu'il subira ; la résistance héroïque qu'il devra, pour rester fidèle, opposer à cette espèce de vitesse acquise vers le péché que lui imprime sa vie passée.

1. *Tob.*, XII, 7. — *Col.*, III, 3.

Heureux ceux qui ont le courage de soutenir cette lutte; ils peuvent aller très loin dans la perfection. S. Augustin est le type de ce genre. Mais la chose est si difficile et si rare, que ceux à qui Dieu a épargné ces combats en leur épargnant une vie de péché, doivent grandement le remercier, car c'est encore là un motif de joie et de reconnaissance.

CHAPITRE IV

La vie intérieure et le ministère pastoral.

I

NÉCESSITÉ DE LA VIE INTÉRIEURE DANS LE MINISTÈRE PASTORAL

I. La nécessité de la sainteté dans l'exercice du ministère apostolique et comme moyen de convertir, de sanctifier les âmes, ne résulte pas seulement de l'influence extérieure qu'exerce et de l'impression que produit sur elles la vue des actes de vertu et ce qu'on appelle si bien d'ailleurs l'éloquence des bons exemples. Cette raison a certes une grande valeur; et, comme la vie de certains prêtres ou de certains chrétiens est, pour plusieurs, la grande objection contre la religion; de même, la vertu des bons prêtres est pour beaucoup d'âmes, et pas uniquement pour les âmes ignorantes, le grand argument de la divinité du christianisme.

Mais cette raison, si forte soit-elle, est encore superficielle, et j'en veux une plus profonde, tirée de la nature même de l'homme et des entrailles mêmes du christianisme ; or, la voici : c'est que d'abord la sainteté donne à celui qui la possède l'éloquence vraie, la conviction profonde, *Pectus quod disertos facit*, parce qu'elle lui donne l'amour ; et puis, elle met à sa disposition une somme de grâces plus abondantes ; en faisant jaillir la parole d'une âme plus unie à Dieu et plus riche des richesses du salut, elle trempe cette parole de foi, de piété, d'une vertu céleste qui agit non plus seulement en raison de la puissance de l'homme,mais par la puissance même de Dieu *Virtus Dei in salutem*...

***

II. Si le prêtre veut échapper à cette puissance terrible et à la fois secrète et manifeste, lente et irrésistible, qui s'appelle l'influence du milieu, quelle force, quelle trempe intérieure il lui faut, quel sel préservateur !

***

III. Qui n'a éprouvé combien les agitations du siècle et les préoccupations d'une vie livrée au ministère apostolique, si saint et si sanctifiant soit-il à qui sait en user, entraînent les âmes les mieux trempées, les plus sacerdotales, loin de leurs débuts, et les dissipent malgré elles, surtout au milieu de nos sociétés modernes troublées et fiévreuses. Qui ne comprend dès lors de quelle nécessité il est pour le prêtre d'avoir un moyen ordinaire et quotidien de peupler saintement sa solitude, de refaire ses forces, et de retremper son âme ? Et ce moyen, quel sera-t-il, sinon l'étude sainte ?

N'est-ce pas ce à quoi le Cardinal-archevêque de Paris faisait allusion, lorsqu'il écrivait au P. Hyacinthe, devenu hérétique : « Les saints objets de votre amour ont cessé de vous plaire ! »

***

IV. Nous serions bien plus forts contre les tentations, si nous réfléchissions une bonne fois vivement, et si nous pensions toujours à la source d'où elles nous viennent ; si nous étions habitués à les regarder comme des suggestions du démon, comme son action sur nous, comme une intervention qu'il veut avoir dans notre vie, comme une impulsion qu'il nous donne. Quoi de plus odieux que le démon, si, au lieu de nous arrêter au charme du monde et du plaisir, nous pensions de suite à cet ennemi de tout bien ; je le répète, nous aurions plus de force, et la tentation ainsi envisagée nous ferait plus d'horreur.

***

V. Un des spectacles qui montrent le mieux à l'homme sa déchéance, ses faiblesses et le désordre introduit dans ses

facultés, c'est de se voir si souvent séduit et entraîné par des choses qu'il méprise, qu'il sait vaines et nuisibles.

***

VI. Quand je suis tenté d'une façon ou de l'autre, quand j'hésite devant un sacrifice, il m'arrive assez souvent d'avoir la pensée et de faire à Notre-Seigneur la prière que voici : « Mon Dieu, cela me coûte, vous le voyez ; mais je vais vous faire ce sacrifice à condition que vous me ferez mieux comprendre et mieux sentir la vie intérieure, mieux goûter les choses surnaturelles et avancer d'un petit cran dans l'union de cœur avec vous, en vous révélant un peu à moi dans vos attraits ! »

O la charmante parole de S. Augustin : « O Jésus, que toutes les choses du monde me deviennent amères ; vous seul montrez-vous à mon âme avec votre douceur, car vous êtes la suavité incomparable, la douceur céleste qui change tout en douceur. » — En effet, pour aimer Notre-Seigneur, il faut sentir sa douceur ; pour la sentir, il faut la voir ; pour que nous la voyions, il faut qu'elle se montre ; une fois qu'elle se montre, elle conquiert notre cœur du premier coup; et ce n'est qu'à partir de ce moment-là que nous pouvons être détachés du monde. Chercher à se détacher du monde avant d'aimer Notre-Seigneur, c'est un tour de force que nous ne ferons pas ; aimer Notre-Seigneur avant qu'il nous ait fait au moins entrevoir intérieurement un petit rayon de sa céleste beauté, c'est encore bien plus impossible, puisque nous ne pouvons être pris que par le cœur.

II

PUISSANCE SURNATURELLE DES AMES CHASTES ET PÉNITENTES

Dieu a répandu autour des âmes saintes, surtout autour des âmes pénitentes, de celles qui, ayant goûté à la volupté, y ont renoncé avant d'en être saturées et d'en avoir perdu le goût, et se sont données à Dieu ayant encore la disposi-

tion d'une belle partie de leur jeunesse, Dieu a répandu autour d'elles un charme, une suavité, un parfum de tendresse et d'aménité, quelque chose de si doux, de si attrayant, que je suis ravi quand j'y pense ; une atmosphère de sainte douceur, de chasteté, de détachement, d'élévation céleste, que je sens ; un charme, un goût de pureté qui tue les démons, qui apaise et chasse la tentation, qui éteint les convoitises des sens sans ôter à l'âme sa jeunesse, sa vie, son activité, sa puissance d'aimer. Je sens cela tout de suite dans une âme, et c'est peut-être l'espèce de vertu que je sens le mieux, j'ai mes raisons pour cela.

Dieu a mis dans ces âmes une miséricorde infinie, oui, infinie, car elle est de lui ; un élan, une mansuétude, une force d'attraction douce et sainte à laquelle on ne résiste pas, mais qui touche les cœurs au vif, qui entre, qui séduit et sanctifie toute seule, sans qu'on le veuille, par le regard et le sourire — le regard innocent et pur du jeune homme pieux, vainqueur de ses passions. La santé des mœurs et la pureté de cœur est la condition nécessaire de la germination de la vocation religieuse.

Cet attrait est surtout donné aux âmes pénitentes qui, ayant péché, ont renoncé au mal avant la fin de leur jeunesse, alors qu'elles ont encore du sourire et de la fleur. Et ce qu'il y a de plus ravissant, c'est que ces âmes s'ignorent elles-mêmes, ne se doutent pas de leur beauté, ne s'aperçoivent pas qu'il sort d'elles un tel parfum ; habituées à y vivre, à y nager, elles ne le sentent plus. De même, les âmes corrompues portent avec elles leur puanteur, sans soupçonner qu'elle gêne autour d'eux.

Ce parfum des âmes saintes et pénitentes, oh ! que je le désire pour moi ! Seigneur, m'avez-vous donné cela ? Oh ! si vous me l'avez donné, j'ai la meilleure part, je ne regrette pas mes sacrifices, les angoisses déchirantes par lesquelles il me faut passer tous les jours pour un seul moment de ravissement devant vous, de goût du don céleste, et d'intuition de votre beauté ravissante ; je consens à ce que mon cœur soit souvent, habituellement bouleversé, torturé, étouffé

de regrets involontaires, débordant d'amertumes et de larmes, bondissant et se tortillant sous la tentation, pourvu que vous me souteniez toujours et que vous me montriez quelquefois, si rarement que vous voudrez, mais le plus souvent que le bien de mon âme le permet en attendant le ciel, votre visage, votre céleste beauté, la clarté divine de votre regard intérieur.

Je dis : autant que le bien de mon âme le permet ! Car je ne veux, sur la terre, que me sanctifier et faire mon salut, je ne veux pas dépenser mon ciel sur la terre, je veux que vous m'épargniez pour l'autre vie, je ne veux sentir votre douceur en ce monde qu'autant que cela peut coopérer à augmenter mon ciel. Si pour cela il faut souffrir, être torturé, méprisé, ignoré, détesté, abandonné, me voici à votre disposition ; si pour cela il faut être privé, non pas de votre grâce, mais de son attrait sensible, s'il faut ne pas vous entrevoir, être absolument sevré de votre sainte douceur, je choisis, je choisis avec bonheur, avec enthousiasme, d'en être sevré, et de vivre toute ma vie dans la désolation intérieure, dans le dégoût, dans l'amertume, toujours à deux pas du désespoir, pourvu que vous me réserviez ma part pour le ciel et que vous me donniez, sur la terre, la grâce de l'attraction des âmes ; si vous voulez encore, vous ne me donnerez de cet attrait que la réalité et pas les avantages et la jouissance.

Enfin, mon Dieu, vous savez mieux que moi ce qu'il me faut ! Je vous dis tout cela par soumission à vos volontés, et non pour y superposer les miennes ; faites comme vous voudrez, je suis à votre disposition !...

12 septembre 1872. — Il y a trois mois que je vous ai dit cela, mon Dieu. Mon vœu était-il téméraire ? En tous cas il me semble que vous l'avez exaucé, et que les souffrances que vous m'avez envoyées m'ont servi à me sanctifier. Oh ! que vous m'avez donné de forces ! Oh ! qu'en même temps j'ai été tourmenté intérieurement !

D'où viennent, mon Dieu, ces tortures ? D'où vient ce vague et déchirant besoin d'aimer en dehors de vous, et de

me retourner vers les créatures pour jouir de leur affection ? Non, non. Il faut que je les quitte pour vous ! Donnez-moi la force de ne pas m'attacher à elles. Donnez-moi votre amour ! Oh ! si je l'avais cet amour, je serais guéri ! je ne tiendrais qu'à vous, et tout me serait égal ! Mais, mon Dieu, je comprends, dans ces conditions, ma vie ne serait plus un martyre, à peine une épreuve ; et il faut qu'elle soit une épreuve et un martyre ; il faut donc qu'en cherchant votre amour, et tout en y parvenant, je me résigne à n'en pas sentir les délices, la jouissance dans cette vie, à être tenté toujours de retourner vers le monde et à n'y pas retourner pourtant, à sentir mon cœur détourné de vous et invinciblement porté vers les créatures et à vous le rendre toujours.

Mon Dieu, aujourd'hui et pour toujours, je vous le donne, mon cœur, je veux m'attacher à vous seul, vous aimer seul ; agir du moins comme si je vous aimais, et vous faire les mêmes sacrifices !...

CHAPITRE V

Le renoncement sacerdotal.

I

LE RENONCEMENT SACERDOTAL

I. La doctrine catholique sur le sacrifice, soit extérieur et consistant dans l'oblation d'une victime distincte de nous, soit intérieur et mystique consistant dans le crucifiement de notre volonté propre et dans l'immolation de nos penchants naturels mauvais ou même légitimes, cette doctrine se relie intimement et mystérieusement à celle de la chute primitive et de la restauration par un sacrifice immense, infini, universel dans sa destination, et central dans ses mérites et sa valeur.

Dieu nous avait créés purs ; nous sommes tombés, il nous a relevés par la Rédemption ; mais il faut que nous nous l'appliquions, que nous en recevions le fruit. Or, c'est par le sacrifice mystique que nous recevons en nous les fruits de ce grand et central sacrifice. Aussi, Dieu a mis en nous un besoin de sacrifice qui est un reste, la plaie cicatrisée de la fauté réparée par Jésus-Christ. Tous, nous le sentons, ce besoin immense et intime ; il nous torture avec suavité. Le sacrifice intérieur est la première loi de la vie chrétienne, de même et parce que le sacrifice de Jésus-Christ est le fondement du christianisme.

D'où viennent, ô mon Dieu, d'où viennent, dans mon cœur, ces vagues et impétueux désirs qui semblent bouillonner avec mon sang et font frémir mes veines ; que veulent

ces écarts de mon imagination qui me ramènent vers tout ce que j'ai de chers souvenirs dans ma vie, et m'attachent trop au monde caché sous ces formes ? Mon Dieu, je renonce pour vous à tout cela ; donnez-moi votre amour. Je vous sacrifie tout cela, je vous immole mes amitiés, mes espérances, mes retours de poésie ; je renonce, pour vous servir, à toute autre espérance que celles du sacerdoce...

***

II. Le renoncement est la condition première de la piété et de la vie intérieure ; nous supposons ceci prouvé et compris. Mais il ne suffit pas pour nous y établir, précisément parce qu'il n'est que la condition de la piété et non son essence et sa vie ; condition nécessaire, fondamentale, permanente ; mais simple condition. Car le renoncement, c'est le vide, et le vide n'est pas la vie, mais la négation d'une vie.

L'office du renoncement, comme condition et préparation de la piété, est d'écarter ou de détruire les obstacles de la vie intérieure qui sont le démon, le péché, le monde, le vieil homme. Cette destruction n'est pas la vie ; elle n'est qu'une mort qui permet à une autre vie d'arriver et d'abonder dans l'homme. Et ainsi faut-il deux choses pour constituer la vie intérieure et spirituelle dans l'homme, une mort et une vie ; et c'est ce qu'a dit S. Paul (1) : Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.

Voyez comme S. Paul unit ensemble ces deux idées : mourir et vivre ; vous êtes morts et vous vivez, vous mourez pour pouvoir vivre, vous vivez parce que vous êtes morts.

Rapprochez de ceci les belles paroles de S. Ignace d'Antioche : *Abjicite malum fermentum, inveteratum et acidum, et transmutemini in novum fermentum quod est Jesus Christus ; saliamini in ipso ut non corrumpatur aliquis ex vobis... Jesum Christum habetis in vobis* (2).

1. *Coloss.*, III.
2. Ep. ad Magn.

⁂

III. L'esprit de renoncement, de sacrifice et de détachement est tout simple, et c'est la conséquence de la piété; il n'est même plus un effort que comme les sacrifices qu'on fait pour une personne aimée; c'est un sacrifice amoureux.

L'esprit de renoncement résume tout; il est le genre dont toutes les vertus sont des espèces. L'obéissance, la chasteté, l'humilité sont des renoncements.

Le meilleur esprit de sacrifice, l'héroïsme en ce genre, c'est d'être détaché des choses, tout en en jouissant par position — recueilli au milieu du monde — pauvre au milieu des richesses — *Qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur.* S. François de Sales me semble en ce genre le type de l'âme détachée.

Disons des mortifications extérieures ce que nous avons dit des exercices de piété : toutes sont bonnes; pas une — en dehors des lois de l'Église — n'est obligatoire. Si l'esprit de sacrifice est sincère, il s'exprimera par des mortifications.

Quand on est au seuil de la piété, on désire l'esprit de sacrifice; mais on sent bien qu'on ne l'a pas encore. Il faut aller au-devant de lui tout doucement, par quelques mortifications *qu'on s'impose sans goût*, mais qui feront venir l'esprit de renoncement.

⁂

IV. Si nous renonçons au monde, et si nous n'avons aucun regret des biens qu'il offre et que nous avons quittés, ce n'est pas précisément parce qu'ils sont peu de chose, quoique cette considération soit souvent utile à notre faiblesse; c'est parce que, quand même ces biens seraient réels et auraient du prix, nous trouvons beaucoup mieux en les abandonnant. Cette considération est plus haute; elle laisse aux biens célestes leur grandeur que la première déprécie un peu, en nous faisant croire que si nous abandonnons le monde, ce n'est pas par l'attrait d'un bien réel et grand que nous cherchons, mais par dégoût pour les misères que nous quittons.

***

V. Mon Dieu, ce qui nous manque, ce n'est pas la lumière, c'est la force; nous savons bien que seul vous avez ce qui peut contenter et reposer notre cœur, que vous êtes le seul ami sans déception, sans trahison, sans défaillance, sans désenchantement, que toutes les qualités qui nous attirent vers des choses créées sont mesquines et pleines d'illusions, que tout ce qu'il y a d'aimable dans les créatures se retrouve en vous excellemment, infiniment et sans mélange; nous savons même que notre cœur sera tourmenté tant qu'il ne se reposera pas en vous, et que nous serons malheureux partout et toujours, tant que nous ne nous serons pas tournés irrévocablement vers vous; nous savons bien tout cela, et ce qui nous manque, ce n'est pas d'en être persuadés par l'intelligence, mais de le sentir par le cœur et d'agir en conséquence. Nous savons bien qu'il faut nous détacher de tout pour nous attacher à vous seul totalement; mais ici est le difficile, et vous seul pouvez faire ce travail.

Détachez-nous vous-même, détachez-nous malgré nous, malgré les retours de notre cœur qui se débat pour revenir à ce qui n'est pas vous. Nous savons qu'il faut que nous soyons désenchantés de tout ce qui est créé; hâtez-vous de nous désenchanter, de peur que nous ne perdions le temps à passer d'une créature à l'autre avant de nous réfugier en vous. Enchantez-nous de vous-même; je n'ose pas vous demander de nous épargner les douleurs, les amertumes et les déchirements intérieurs par lesquels il faut passer pour arriver à se fixer en vous; mais au moins conduisez-nous, fortifiez-nous, et pardonnez-nous nos défaillances, de peur que nous ne manquions le but, et qu'après avoir tout goûté, nous ne devenions, à force d'infidélités, incapables de vous goûter vous-même, et qu'après nous être attachés à tout, désenchantés aussi bien, car il faut toujours en venir là, mais désenchantés sans profit, nous ne restions finalement attachés à nous-mêmes, ou qu'il ne nous reste à vous donner, à vous, mon Dieu, qu'un pauvre reste de vie, un lambeau

échappé aux autres, un cœur fatigué, épuisé, sans sève et sans ardeur.

⁂

VI. *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.*

Quel mot! Comme il exprime bien ma mission et l'un des plus grands côtés de la vie du missionnaire, cette abnégation inexorable qui est sa condition naturelle, son ordinaire. Ce mot, je le dis quelquefois, je le dis en moi-même, en pensant au sacrifice que j'ai fait, au présent et à l'avenir; mais je ne suis pas sincère en le disant, même en le disant en moi-même; il reste toujours au fond de moi une arrière-pensée d'amour-propre, un reste de regret que je ne parviens pas à vider.

Je me cherche toujours dans mes travaux, dans mes rêves; je suis toujours moi-même l'objet de mon ambition et le but de mes projets; je crie à tous qu'il faut ne chercher que Dieu, je me crie à moi-même que je ne veux plus chercher que Dieu; et quand je m'examine, quand je m'interroge sincèrement, c'est moi que je trouve au fond et au bout de mes travaux; ce n'est pas pour Dieu, mais pour moi que je cherche la gloire. C'est le principe de mes tentations, de mes regrets, de mes hésitations, de mes bouleversements; c'est la cause de la plupart de mes souffrances morales. Tant que j'en serai là, je ne puis être heureux, je ne puis avoir cette paix intérieure, ce calme, cette joie que donne l'humilité. On me l'avait dit que l'humilité est la condition du bonheur; je ne l'avais cru que vaguement, et je ne l'avais pas compris du tout, pas même vaguement. Je le comprends aujourd'hui. Mon Dieu, donnez-moi l'énergie d'en finir avec moi-même, et de vous chercher en toutes choses. Qu'on a de mal à finir par dire cela sincèrement et sans arrière-pensée!

⁂

VII. On raconte que le cardinal de Bérulle menait une vie très grave, très austère, et vivait dans une retraite con-

tinuelle, occupé de méditation et d'étude. Il allait quelquefois à la Cour du Roi, et il disait alors, en rentrant dans sa retraite : « O inutilités ! O inutilités ! Eh quoi ! Seigneur, m'avez-vous donc fait cardinal pour me rabaisser à des choses si basses ! »

Que de choses, dans notre vie à nous, qui ne méritent pas d'autre nom que celui d'*inutilités.* Si nous faisions l'expérience une seule journée de nous suivre nous-mêmes avec attention dans toutes nos actions, nos démarches, et dans tout ce qui nous occupe, nous serions effrayés de voir notre vie si pleine d'inutilités, si gaspillée par les inutilités, et le peu de place qu'y occupe l'*unum necessarium.*

***

VIII. Plus j'avance dans la vie, plus je suis tenté de regretter la France ; et mon histoire est celle de tous les missionnaires. Mais ce qui me console en me faisant croire que je suis dans ma voie, c'est qu'interrogeant mon propre cœur, j'y trouve toujours ceci : C'est l'homme terrestre qui, en moi, éprouve ces regrets, et il ne regrette la France qu'à cause du bien-être physique, moral et intellectuel, à cause des affections, à cause du charme de la société, à cause de la tranquillité, des belles positions qu'il aurait pu y occuper, et une foule d'autres bassesses de ce genre.

***

IX. Pour le missionnaire, son dernier sacrifice, je veux dire le plus radical, le plus méritoire, le plus difficile à faire et celui auquel on ne se résigne qu'après tous les autres, c'est celui-ci : consentir à s'abrutir, à devenir rustre et grossier d'esprit, à perdre les agréments de cette culture intellectuelle qu'on a reçue en France et qui nous est si chère, consentir à cela contre toutes les aspirations de son esprit et de son cœur, quand on se sentait fait pour autre chose et capable d'autre chose. Enfin, c'est le sacrifice des forces de l'intelligence avec celui des forces du corps.

Non moriar, pourtant, *sed vivam !*

***

X. Je n'ai pas à vous apprendre qu'il y a souvent, dans la vie d'un missionnaire, des tribulations et des inquiétudes de toutes sortes. Quand vous ne le sauriez pas par l'histoire des missions, vous le sauriez par S. Paul, par l'Évangile où elles nous ont été promises. C'est d'ailleurs une loi de l'apostolat. Mais ce que je puis vous dire et ce que vous comprendrez, c'est que ces tribulations portent en elles une consolation, qu'il y a dans la vie du missionnaire un fonds de joie qui échappe à tous les orages — *Superabundo gaudio in omni tribulatione.*

***

XI. Le cœur sacerdotal a été formé sur une mesure trop grande, pour que les sentiments humains soient capables de le remplir et dignes d'occuper toutes ses ardeurs; il faut pour cela un objet qui soit en proportion de la vocation sacerdotale; il faut des sentiments surnaturels, et le premier, celui qui fait le fond des sentiments sacerdotaux et comme la forme des vocations saintes, c'est l'amour du sacrifice, surtout du sacrifice contenu dans la virginité sacerdotale. Car le sacrifice sacerdotal, s'il paraît, au premier aspect, un vide, une négation, une destruction pure et simple, est pourtant une réalité, un sentiment vrai et tout-puissant, une plénitude du cœur, un amour vrai et profond, infini celui-là et, par conséquent, capable et digne d'absorber tout en nous.

***

XII. Notre cœur charnel a besoin de s'appuyer sur un cœur de chair; nous avons besoin de sentir des étreintes charnelles, besoin de nous confier à un cœur de chair et d'être serrés par des bras de chair et d'os, besoin d'être aimés par un cœur de chair. Les amitiés intellectuelles, loin de nous satisfaire, laissent au fond de notre cœur quelque chose d'inépuisé, d'inassouvi qui nous tourmente; et, cependant, les amitiés charnelles ne sont qu'un tourment et une source de douleurs; les tendresses de cette nature et les

plaisirs qu'elles procurent non seulement sont décevants et ne nous rassasient pas, mais ils sont un tourment et une source de souffrances, non seulement dans la suite et plus tard, mais aussitôt, dès l'instant même de la jouissance et par le fait même qu'ils sont goûtés ; en sorte qu'il n'y a pas même un instant de raison entre la volupté et le regret.

***

XIII. Je crois que je ne suis pas appelé à la vie religieuse, et que si Dieu m'a fait comprendre la beauté, la grandeur, la sainteté et les avantages de cette vie, s'il m'a donné sur elle quelques vues que j'ai prises un instant pour un attrait personnel, ce n'est pas qu'en effet j'aie cet attrait et que j'y sois appelé ; c'est que Dieu veut me former complètement et me rendre capable de diriger les autres, de discerner les esprits, d'indiquer les vocations, et de pousser vers la vie religieuse les âmes que j'y verrai appelées...

Oui, oui, c'est alors que je serai un vrai prêtre. Quand commenceront à se réaliser les doux rêves de mon enfance, de ma jeunesse et de ma vie : séparation, dévouement !...

II

RENONCEMENT ET PRÉSERVATION

I. C'est une longue et cruelle besogne de se dépouiller de l'homme, et d'arriver à dire vraiment du fond de l'âme et sans arrière-pensée : *Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam.* Le commencement de cette besogne et les premiers temps de la vie intérieure ne sont qu'obscurité, peines, labeur ingrat et sacrifice dont on ne voit pas le but, au moins complètement, et pour lesquels on a toujours peur de n'être jamais payé, parce qu'on n'a encore rien reçu et qu'on ne comprend encore ni où Dieu nous mène, ni ce que c'est que la joie spirituelle. Mais il vient un jour où l'horizon s'éclaire et où, tout doucement, le bon Dieu commence à se laisser atteindre et sentir. A partir de ce jour-là on comprend,

et on a toujours au moins un peu de joie pour faire avaler le pain quotidien des amertumes, des inquiétudes et des sacrifices. Mais jusque-là il faut aller de confiance dans le chemin du renoncement, et avancer comme un homme à qui on a bandé les yeux et qui ne voit pas où on le mène, mais qui sait que la main qui le guide est celle d'un ami.

***

II. Vous savez le mot de l'Écriture: *Immaculatum se custodire ab hoc sæculo.* Ce n'est pas seulement son cœur qu'il faut garder, c'est aussi son intelligence : *Ne malitia mutaret intellectum.* Vous savez, prêtres, de quoi il faut garder son cœur; et, de ce côté, le mal, s'il n'est pas plus facile à éviter, est plus facile du moins à voir. Mais la préservation de l'intelligence n'est pas non plus une petite affaire. Parmi les facultés de l'homme, *Vir*, la souveraine c'est l'intelligence, et c'est là premièrement qu'il importe d'installer Dieu et la grâce. Aussi, voyez comme le christianisme procède philosophiquement, en commençant toute son œuvre dans l'homme par la foi, *Fides radix et fundamentum.* Il faut préserver son intelligence de cette infiltration quotidienne de principes faux, d'idées malsaines, de théories mêlées qui courent le monde et empestent l'atmosphère intellectuelle. Les erreurs à l'état pur sont encore moins dangereuses que ces erreurs modernes qui sont presque toutes à l'état de nuance et de tendance, mêlées au vrai, répandues dans tout ce que vous lisez et entendez, entrant en vous par toutes les conversations, souvent recommandées à votre sympathie par le charme de certaines personnes dont la parole vous plait, dont le talent ou la distinction vous dominent, dont la noblesse ou la délicatesse de sentiments fait passer en vous les impressions et les idées à votre insu même et d'autant plus sûrement. Que faire contre ce genre de tentation qui est la *tentation universelle du clergé?* Il faut occuper fortement son esprit et son cœur du côté de Dieu: son esprit, par l'habitude des études saintes et sanctifiantes; son cœur, par la piété qu'on y puise.

Le premier élément de la vie surnaturelle, c'est la foi. Le

christianisme doit le déposer dans l'homme ; où le mettra-t-il ? A la première place, dans le plus haut endroit de l'âme, dans l'intelligence, pour que, de là, il se répande sur toutes les autres puissances de l'homme et les féconde, comme une source découlant des montagnes.

*
* *

III. Il est peu de chrétiens sincères qui n'aient pas, au moins une fois et souvent plusieurs fois dans leur vie, entrepris de servir Dieu d'une manière plus élevée et plus parfaite, et d'avancer dans la spiritualité. Mais la plupart y renoncent après quelques jours et même quelques heures d'essais, en découvrant que l'entreprise est plus grave et tire plus à conséquence qu'ils n'avaient pensé.

Ce grand et universel écueil, c'est le découragement qui saisit bien vite les commençants et qui les fait reculer devant cette perspective terrible et presque formidable d'une vie entière passée à lutter ainsi en détail contre toutes les difficultés de la vie parfaite. Il y a beaucoup de velléités, mais peu de volontés constantes ; il y a beaucoup de commençants, peu de persévérants.

*
* *

IV. Combien d'âmes qui ne pensent plus, qui semblent même n'avoir jamais pensé à développer en elles cette vie spirituelle reçue par les sacrements, surtout par l'onction sacerdotale ; qui paraissent ne pas la connaître et ne pas soupçonner qu'elle existe. Cependant, la bien connaître est pour nous une science élémentaire, et la première notion de notre saint état ; et la développer en nous est toujours notre premier et fondamental devoir.

*
* *

V. Conserver et augmenter la grâce sanctifiante, tout le secret de la vie intérieure est là. La conserver en évitant le péché ; l'augmenter par les sacrifices, par une augmentation

de piété. La grâce sanctifiante n'est ni un appendice surajouté, adventice, étranger, extérieur à l'âme, comme le vêtement au corps ; c'est la vie, la sève de l'âme. Gardez bien votre sève spirituelle; gardez bien ce dépôt qui vous est confié ; ne laissez pas appauvrir votre âme.

***

VI. L'union à Dieu par la grâce est essentielle à l'état normal de notre âme et au fonctionnement régulier de notre vie spirituelle, à l'harmonie de notre être et de nos facultés. Qu'un seul os soit dérangé de sa place dans notre corps, et voilà notre vie compromise; nous éprouvons d'insupportables souffrances, jusqu'à ce qu'il soit remis en place. Que sera-ce donc, si le péché mortel a chassé Dieu de nous, et nous a jetés tout entiers hors de la voie, a rompu tout équilibre, toute harmonie en nous, a enlevé du fond le plus intime de notre être ce qui est pour nous non seulement la condition, non seulement le fondement, mais la substance de la vie ?

III

AU RETOUR DE LA PROCESSION DE JEANNE HACHETTE
(30 juin 1872.)

Je reviens de la procession. Quel peuple dissipé, sans religion, sans foi ! Quel abaissement pour la religion d'avoir ses insignes encore mêlés à ces spectacles mondains et complètement profanes !

Mon Dieu, mon Sauveur, mon Maître saint, vous n'êtes plus honoré par les hommes, plus honoré par les peuples, plus honoré par la société, plus honoré dans les rues, dans la vie publique. Quelle désolation pour nos cœurs sacerdotaux de vous voir si oublié, si méprisé, si inconnu, devenu si étranger à vos enfants, à ceux que vous avez rachetés de votre sang et marqués au front du signe douloureux de votre Rédemption !

Autrefois, mon bon Maître, ce spectacle m'indignait et

me faisait bondir de colère. Non, non ; aujourd'hui je ne veux plus qu'accourir pleurer auprès de vous, auprès de l'autel où moi-même je vous abaisse tous les jours à l'état de victime. Ah! moi, du moins, mon Sauveur, puisque tout le monde vous oublie ; moi, du moins, je veux vous rester fidèle, je veux rester avec vous et consoler votre cœur.

Détachez-moi, je vous en supplie, détachez-moi de tout, pour m'attacher à vous, et donnez-moi la piété. Que je sens, en face de ces spectacles déchirants, le besoin de me serrer tout contre vous et de vous tenir toujours embrassé ! Que je sens le besoin de vous aimer, de tout sacrifier pour vous, et de pousser le sacrifice jusqu'aux dernières limites de ce qui est possible à l'homme !

Oui, je me sacrifierai pour vous, je me sacrifierai dans l'ombre ; je serai inconnu des hommes, mais connu de vous seul. Or, c'est à vous seul que je veux plaire, et il suffit que vous le sachiez. Si j'ai ascendant sur quelques âmes ignorées, je ferai tout mon possible, avec votre grâce, pour les porter vers vous et augmenter un peu le nombre des expiateurs, des sacrifiés.

Vous n'êtes plus honoré dans la société ; il faut que vous le soyez dans les coins du peuple, dans les petits trous retirés et méprisés. Il y aura là quelques âmes simples et inconnues, ignorantes et ignorées, sans valeur au point de vue du monde, mais transformées par votre grâce et enrichies de vos dons, qui vous aimeront, vous connaîtront, qui se sacrifieront pour vous, qui mettront sous vos pieds toutes leurs convoitises et tous les désirs naturels de leur cœur, qui compenseront, par leurs vertus, par la grandeur de leurs sacrifices, par la tendresse de leur piété, ce que le monde vous a ôté du côté du nombre des adorateurs.

Faites à mon cœur cette grâce précieuse de ne plus jamais aimer en dehors de vous, de ne plus se laisser toucher par rien de créé ; saisissez-le de votre divin attrait avec une telle force et une telle suavité, que tout ce qu'il a de puissance d'aimer se tourne vers vous et s'attache à vous seul, ô ami sans déception, sans défaillance et sans tromperie !

CHAPITRE VI

L'humilité, la pureté sacerdotale.

I

L'HUMILITÉ SACERDOTALE

I. Le fondement dogmatique du traité spirituel de la vertu de l'humilité, c'est le traité de la grâce où nous apprenons que tous nos biens viennent de Dieu et sont un don gratuit de sa bonté, que sans sa grâce nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut et n'avons aucune vertu, aucun mérite. Aussi voyons-nous les anciens traités de l'humilité s'établir d'abord sur ces principes.

***

II. L'humilité, loin d'être inconnue en Dieu, est toute la base de son rapport avec nous. Aussi, ne déroge-t-il pas à ses habitudes vis-à-vis de nous, au contraire est-il tout à fait dans ses habitudes et, pour ainsi dire, dans ses principes, quand il descend, par l'Incarnation, jusqu'à un abaissement que S. Paul ose appeler un anéantissement ([1]), quand, pour nous racheter, il descend plus bas encore jusqu'à la mort de la croix, et quand enfin, dans l'Eucharistie, il va plus loin encore et semble chercher à se rapprocher le plus près possible du néant proprement dit et va se placer comme à la dernière frontière de l'être.

***

III. Si nous ne prenons, pour point de départ de notre

1. *Phil.*, II, 27-8.

appréciation sur nous-mêmes et comme règle de notre jugement, une idée juste de la grandeur de Dieu comparée à notre bassesse, l'humilité ne peut être qu'un tour de force.

***

IV. Il y a des gens qui regardent comme une perfection de se désintéresser du succès de leurs efforts pour convertir et sanctifier les autres, au point de n'être ni joyeux du succès, ni tristes de l'échec. Que n'accusent-ils Notre-Seigneur de faiblesse pour avoir pleuré sur Jérusalem ?

Évidemment, il ne faut pas s'enorgueillir du succès ni se l'attribuer ; mais encore n'est-il pas plus parfait d'y être indifférent ; cette indifférence est un raffinement qui passe les bornes de la nature humaine et les règles de la perfection qui lui est permise ; c'est du stoïcisme. Ne visons pas à être plus parfaits que Notre Seigneur et les Saints.

J'ajoute que cette indifférence n'est pas même au-dessus de la nature ; elle est contre la nature, et, par conséquent, elle n'est pas selon la grâce.

***

V. En réprimant un mouvement de colère, vous retenez en vous une force précieuse, une force de l'âme que vous alliez dépenser inutilement et qui, réservée ainsi, vous servira pour autre chose, pour un usage plus utile, et vous servira d'autant mieux, alors qu'en la contenant tout à l'heure, vous l'aurez doublée, décuplée, centuplée peut-être et rendue bien plus féconde.

II

LA PURETÉ DU CŒUR

I. La piété est l'union à Dieu ; cette union veut être étroite, de plus en plus intime. Or, pour cela, il faut qu'il n'y ait pas d'obstacle entre Dieu et nous ; notre âme doit être aussi pure que possible. La même raison doit nous faire haïr le péché véniel à l'égal du péché mortel, puisque

le péché enlève ou diminue l'amitié de Dieu, compromet le salut éternel, contriste et crucifie Notre-Seigneur, retarde ou détruit notre sanctification.

L'innocence sauvera le monde, parce que Dieu exauce les cœurs purs ; les cœurs purs sont les paratonnerres du monde. Remercions Dieu qui donne encore au monde des vocations au sacrifice et à l'innocence, car le monde en profite plus qu'il ne croit.

***

II. La pureté du cœur est la condition essentielle de l'amour de Dieu. Chercher à rendre un cœur pur sans piété, un cœur pieux sans pureté, est un problème insoluble. Ces deux vertus sont le préservatif l'une de l'autre.

Dieu ne se montre qu'aux cœurs purs. Or, la piété est une vision de Dieu, une communication tendre, intime et mystérieuse entre Dieu et l'âme. Aussi voyons-nous les gens du monde ne pas comprendre cela. Ils comprendront qu'on fasse le nécessaire pour son salut ; mais la piété, non. C'est pourquoi vous les entendez vous dire qu'ils ne comprennent pas votre vie.

***

III. L'innocence du cœur, oh c'est sur le visage du prêtre et de la vierge consacrée à Dieu que je la vois, sur ce visage noble et tranquille où on lit plus encore la passion vaincue que l'absence du combat.

***

IV. Il y a autour de nous, dans nos grandes villes surtout, une atmosphère imprégnée, saturée de luxure ; je le sens de la manière la plus cruelle quand je traverse Paris. Aussi je me demande comment il se peut qu'un jeune homme qui a un cœur humain, du sang de péché dans les veines et une chair fragile, s'y tienne debout. Oh que je suis miséricordieux pour ceux qui tombent, dans ces conditions.

Je sens sortir des maisons et des fenêtres comme des jets,

des bouffées de luxure ; il me semble respirer des vapeurs de luxure qui bouillonnent dans les rues. Les démons de la luxure sont installés dans l'atmosphère et en possession de l'air ; il n'y a pas un atome qui n'en contienne des milliers, tous perfides, et chacun mille fois plus perfide que mille hommes ensemble ; chaque molécule de l'air porte, accroché à elle, un démon impur qui s'insinue avec la respiration ; un démon est comme à cheval sur chaque atome de l'atmosphère comme sur un animalcule imperceptible qui entre partout et qui pénètre même dans la matière, les vêtements, le bois, la pierre, qui croupit entre les pavés des rues, qui s'attache aux murailles, comme le salpêtre, et aux vêtements, comme le choléra, qui suinte aux parois des maisons, comme l'humidité.

Quelle force ne faut-il pas pour résister à tout cela et se tenir innocent ; il n'y a, pour écarter le danger, que le parfum surnaturel répandu autour des âmes saintes, Dieu créant autour d'elles un arome de virginité, un noyau d'atmosphère bénie dans laquelle les démons ne peuvent pas vivre et aux confins de laquelle ils tombent comme foudroyés. Il faut se réfugier tout contre ces âmes, se retirer dans leur parfum, se blottir dans leur retraite préservée, prendre, par leur contact, un peu de leur parfum, le recueillir précieusement comme un préservatif.

***

V. Plus un jeune homme est pur, plus il est tenté de croire à la réalité des jouissances charnelles, parce qu'il n'a pas l'expérience de leur inanité et des amertumes dont elles sont fatalement suivies, parce qu'il peut se faire illusion sur le bonheur qu'elles procurent.

Vous rencontrez un jeune homme dont le cœur a été longtemps livré à ces voluptés ; si vous obtenez sa confiance, il vous dira qu'elles sont vides, pleines de déception et de douleur, que toute la jouissance est dans l'attrait, c'est-à-dire à l'état futur de désir et sans réalité. Il aura pourtant beaucoup de mal à s'en corriger, parce que l'effort même

qu'il fait pour les repousser, leur rend, pour son pauvre cœur affaibli, cet attrait qu'elles avaient perdu. Si, à force de compassion, de supplications, de larmes et de tendresse, de votre côté, à force de confiance et d'héroïsme, du sien, vous avez le bonheur de l'arracher à la tyrannie des sens, prenez garde, veillez sur lui, et que votre main ne quitte pas son cœur ; plus il s'éloigne de sa vie coupable, plus vous le verrez tourmenté d'affreux désirs et d'abominables visions, trompé par sa pureté même sur la valeur des plaisirs auxquels il a renoncé ; pour le sauver d'une rechute terrible et sans remède, il faut que vous obteniez de lui non pas du courage, mais de l'héroïsme, au moins pour un temps et jusqu'à ce que le feu des passions irritées par ce sacrifice ait pu se calmer, car alors il sera plus tranquille ; mais encore attendez-vous à de nouvelles et grandes tentations, à des crises périodiques et violentes contre lesquelles vous aurez soin de prémunir son cœur.

J'ai vu un jeune homme, d'une conscience très délicate, d'une foi vive, d'un cœur bon mais faible qui, après une enfance lamentable et sans pudeur, s'était converti et vivait chaste ; dans sa vie de péché, et dans le temps même de ses plus grandes faiblesses, il pensait à la virginité sacerdotale, en la rejetant, il est vrai, dans un avenir lointain et imaginaire, mais avec quelques désirs pieux et sincères ; après sa conversion et dans sa vie pure, tout en faisant les meilleurs sacrifices, il rejetait bien loin le sacerdoce et désirait le mariage.

Quand vous aurez arraché un cœur au péché, surtout un cœur jeune, faible et vivement entraîné aux impressions des sens, prenez garde à ses rechutes, il en aura. Si elles ne sont que des surprises, ne vous effrayez pas, il reviendra vers vous, et vous aurez la joie de le relever; tremblez qu'elles ne viennent du découragement, du désespoir, car alors se souvenant qu'une fois déjà vous avez eu le pouvoir de l'arracher à ses voluptés, il sera tenté non seulement de rester dans son malheureux état, mais de s'y enfoncer plus avant, et de vous cacher son retour au péché; il ira au péché, en pleurant,

en gémissant sur sa faiblesse, mais il ira plus irrésistiblement, avec plus de violence, et, cette fois, sans remède, parce qu'il se raidira contre vous et qu'il repoussera votre action. Se souvenant qu'une fois déjà vous avez eu le pouvoir de l'arracher à lui-même, il aura peur de votre ascendant sur son âme, peur que vous n'obteniez de lui un nouveau retour, que vous ne touchiez son cœur encore une fois et que vous ne le rendiez innocent; car il estime, il vénère l'innocence, elle a pour lui des charmes et un attrait que vous-même ne connaissez pas, mais tout en pleurant de ne pas se sentir assez fort pour l'embrasser ; il en a peur, il s'épouvante à la pensée des sacrifices qu'elle exige, et il tremble que vous ne les obteniez de lui. Prévenez donc à tout prix ce retour au péché, et, si vous voulez en trouver le moyen, rappelez-vous le mot de S. Pierre : *Novit Dominus pios de tentatione eripere* [1], pour soutenir dans le sacrifice les âmes qui ont eu la générosité de renoncer à des voluptés entraînantes, à des sensations saisissantes et suffocantes, surtout à la suite d'habitudes invétérées, aussi bien que pour conserver innocentes les âmes qui n'ont pas connu le vice, obtenir d'elles la piété. Pour vous-même, pour vous soutenir dans ce terrible travail, pour vous consoler des douleurs et des angoisses qu'il vous faudra traverser, prenez pour vous cette parole qui termine l'Épître de S. Jacques: *Fratres mei, si quis erraverit a veritate et converterit quis eum; scire debet quoniam qui converti fecerit peccatorem ab errore viæ suæ, salvabit animam ejus a morte et operiet multitudinem peccatorum.*

***

VI. Une âme qui a perdu sa virginité pourra-t-elle suivre l'Agneau partout où il ira ?

Ce mot de l'Apocalypse exprime un privilège spécial que Dieu réserve dans l'autre vie aux âmes vierges et qui n'est que pour elles. Selon moi, d'après tous les interprètes de l'Écriture et les maîtres de la vie spirituelle, ce privilège

1. *II Petr.*, II, 9.

consiste en une vision plus intime et une familiarité plus tendre de Dieu qui leur sera donnée.

Celles qui ont perdu leur virginité n'y peuvent pas prétendre ; mais encore, ici comme tout à l'heure, il y a pour elles des compensations possibles et une magnifique et très touchante réparation que Dieu leur demande et pour laquelle il leur donnera, à elles aussi, en récompense de leur repentir, de leur expiation, si elle est bien complète, et de leurs larmes, une place toute spéciale dans le ciel, un genre de tendresse à part et, en attendant, sur la terre, un genre d'innocence très touchant aussi. Je me les figure en larmes, mais dans les bras de Dieu qui les console lui-même de leurs faiblesses, leur répétant qu'il leur pardonne et qu'il les aime encore. Leur bonheur sera celui qu'on goûte après avoir souffert; il est plus vif que celui dont on n'a jamais été privé.

On a beaucoup remarqué, dans l'Évangile, la préférence que le père de famille donne à son enfant prodigue sur l'enfant fidèle ; on a remarqué plus encore la prédilection de Notre-Seigneur pour Marie-Madeleine à cause de son repentir, prédilection si grande et si vive que sa sœur en est jalouse ; Notre-Seigneur va jusqu'à dire qu'entre les deux c'est Marie qui a choisi la meilleure part. C'est qu'en effet pour certaines âmes il n'y a de vraie piété, de vrai amour de Dieu, de vraie vie intérieure, que quand il y a quelque chose à pleurer. Dieu alors permet une chute, pour se les attacher par repentir, parce qu'elles ne s'attachaient pas à lui par innocence. J'appellerais leur état : virginité réparée par la pénitence. Il y a du reste des âmes non vierges, c'est-à-dire ayant perdu leur virginité, et qui sont plus pures que d'autres qui ne l'ont pas perdue.

III

LA PRIÈRE DU THÉOLOGIEN

I. La *prière du théologien !* quel langage je voudrais avoir pour en parler. Se figure-t-on cette intelligence, nourrie de

la parole de Dieu, imprégnée et odorante des notions dogmatiques, saturée de ces chastes discours — *Eloquia casta*, habituée à contempler Dieu et chargée, au retour de cette contemplation, des parfums de la vérité révélée ! Se la figure-t-on abîmée dans sa prière, dans sa méditation, plongée dans cette conversation intérieure, parlant à Dieu non pas le langage des anges, mais le langage même de Dieu, ces discours dont lui-même nous a fourni les termes admirables, supercélestes, superangéliques ! Se figure-t-on un saint Thomas en prière et en oraison! Inutile d'ailleurs de se l'imaginer, nous l'avons dans cet étonnant office du S. Sacrement, et, pris encore plus sur le fait, dans cet *Adoro te devote* qu'on ne lit pas sans larmes, si on a une âme, dans les vieilles et vénérables éditions des œuvres de cet homme extraordinaire que nous prendrions pour un prophète inspiré, si nous ne savions que l'inspiration n'existe plus, a fini son œuvre, et que le dépôt des révélations divines a été clos à jamais.

***

II. La piété sacerdotale, éclairée, profonde, est pleine de raisons doctrinales autant que de sentiments et d'émotions ; on ne conçoit rien de plus haut ni de plus lumineux ; c'est une *splendeur de piété* sortant d'une âme intelligente et aimante. Rien de ce qui est vrai pour tous les chrétiens n'est vulgairement vrai pour le prêtre théologien ; son sentiment de la présence de Dieu est un état sublime de conversation avec Dieu ; sa prière est parmi les choses sublimes, à une hauteur incommensurable ; la direction surnaturelle de ses actes et de ses intentions est ce qu'il y a de plus voisin de la divinité ; son intelligence est plongée en Dieu comme dans son élément.

***

III. *Avant d'étudier.*

Mon Dieu, Jésus mon Sauveur et mon partage, je vous ai donné ma vie, mon âme, mon cœur, mon corps, toutes mes facultés, toutes mes énergies ; vous m'avez consacré au salut

des âmes des pécheurs ; il faut que les yeux de mon esprit s'arrêtent sur des objets séduisants, pour apprendre à détruire leur puissance sur les âmes de mes frères ; il faut que je passe auprès du mal pour le guérir; il faut que mes mains travaillent sur des plaies contagieuses ; préservez-moi, occupez mon cœur en le frappant par les divines séductions de vos beautés infinies ; donnez-moi la force de passer au milieu du mal sans le voir, et de ne laisser jamais toucher mon cœur par l'appât de la volupté. Sanctifiez mes sens et préservez-les de cette pourriture qui mine et torture ceux des mondains. Rendez-moi et conservez-moi toujours pur, toujours vierge, afin que je puisse vous aimer, n'aimer que vous sur la terre, autant que cela est possible à l'homme voyageur, et au ciel, infiniment !

***

IV. L'esprit de prière est un état général de sacrifice, d'union à Dieu et de soumission à sa volonté. On prie d'une manière mystérieuse et forte, tout intérieure, je dirais presque inconsciente, non réflexe, sans même qu'aucune prière vocale soit prononcée ; la prière n'est pour ainsi dire pas localisée dans une formule ou dans un sentiment particulier ; elle est dans tout l'être, dans toutes les facultés de l'âme et du corps.

***

V. La méditation n'est pas un exercice isolé dans la vie chrétienne et qui prend telle quantité de temps dans la journée ; mais elle fait corps avec cette habitude de l'union à Dieu par la prière, avec cet état d'oraison, avec cet esprit de prière qui doit remplir et informer toute la vie du chrétien. La méditation sera un exercice passager, limité dans sa durée ; mais elle produira des sucs dont le goût et le parfum imprégneront, animeront, féconderont toute la vie ; vous garderez ces sucs dans votre âme, et tout votre être en sera plein, toute votre activité en sera comme trempée, toute votre vie en sera parfumée, fécondée, spiritualisée, divinisée

enfin et vraiment, puisqu'il s'agit du grand état de l'union avec Dieu et de la déification de votre âme par la grâce.

***

VI. Nous ne pouvons nous diriger vers Dieu pour le contempler par l'oraison, sans oublier, avant même d'être arrivés à ses pieds, ce que nous venons y faire, tant notre esprit est occupé des choses de ce monde.

CHAPITRE VII

Le zèle apostolique. Les dangers de la vie pastorale.

I

LES DANGERS DE LA VIE APOSTOLIQUE

I. La vocation apostolique n'est pas seulement belle par les sacrifices qu'elle exige et par les fruits qu'elle a mission de produire dans les âmes ; elle est encore, de toutes les vocations, la plus féconde en grâces pour celui qui l'a reçue. Mais il est d'expérience que l'extrême agitation et occupation matérielle où elle nous tient, est un danger pour la vie intérieure, et nous éloigne de ce qu'on peut appeler le pôle d'attraction de la vie sacerdotale, je veux dire la contemplation. La parole et l'action apostolique du prêtre, sans vie intérieure, c'est un arbre sans racine, c'est tout juste ce que l'Écriture appelle une cymbale retentissante ; un airain sonore. Il n'y a que Dieu qui puisse donner toujours sans s'appauvrir jamais. On se lance avec ardeur dans la partie extérieure de l'apostolat, s'oubliant et se négligeant soi-même ; on se laisse appauvrir et ruiner, emporter loin de soi-même et de l'esprit de recueillement ; puis, Dieu vous en punit, en vous laissant tomber de votre poids sur cette pauvre terre de l'humanité d'où il aurait fallu s'envoler au contraire du côté d'en haut.

***

II. Le zèle est une vertu pour laquelle je n'ai pas d'inquiétude ; il y aura toujours, dans le clergé français, une ardeur

et une activité naturelle qui, sous l'impulsion de la foi catholique se porteront, comme d'instinct, vers les travaux apostoliques.

Une chose pour laquelle je crains bien plus, c'est la formation intellectuelle, la trempe de l'âme par la foi et l'esprit intérieur. Ayons le courage de le dire : le zèle, sans cet esprit intérieur, n'est qu'une force brutale, et d'ailleurs il ne peut durer ; d'autre part, sans la formation de l'intelligence et le développement de la foi par une doctrine éclairée, il n'est qu'un brouillon et une puissance privée de direction, parce qu'elle est sans principe.

Le zèle est assurément une vertu, mais une vertu qui en veut d'autres avant elle pour l'alimenter. Le zèle n'est pas un aliment pour la vie spirituelle sacerdotale, mais une *dépense de forces* spirituelles ; pour faire une dépense continue de forces, il faut aller à une source qui en contienne le trésor, et y puiser de quoi dépenser. Le zèle est comme un arbre qui pousse sur un sol et qui grandit sur une racine, il faut le nourrir par le pied.

***

III. Je ne connais pas de spectacle plus désolant que de voir gaspiller ou simplement dépenser à autre chose qu'à l'établissement du royaume de Dieu de bonnes ressources d'intelligence, d'ardeur, de générosité ou de n'importe quoi. Si nous avons 100 que Dieu nous donne en énergies et en ressources, et que nous dépensions 95 à son service et 5 à nos menus plaisirs, il s'en faut de cinq pour cent que nous soyons dans le vrai. On ne devrait admettre dans le sacerdoce que des radicaux, et pousser les chrétiens au radicalisme. Je suppose que dans un diocèse, au lieu de 600 prêtres, dont beaucoup ne visent qu'à faire le nécessaire et à éviter je ne dis pas de passer en Calédonie ou chez les vieux catholiques, mais de tomber dans le péché mortel, on n'en ait que 40, mais tous radicaux, féroces amateurs de la doctrine, inexorables sur les principes, ardents à l'apostolat, et je ne dis pas saints, cela sera toujours rare, mais d'une *vertu solide*, la

besogne qu'on ferait vaudrait mieux, serait moins mêlée, plus saine, et on remuerait le diocèse. Quel dommage qu'il n'y ait de radicaux aujourd'hui que les méchants !

Nous sommes des grains de sable dans l'Église ; tenons-y fortement et obstinément notre place de grains de sable, et remplissons-y notre fonction. Dieu est patient, parce qu'il est éternel, nous participons à son éternité par nos espérances. Travaillons donc, selon le mot qui termine la parabole éminemment caractéristique de la semence, *In patientia.* Le diable défait notre besogne à mesure ? Qu'est-ce que cela fait ? Le fondement de notre édifice est dans les cieux, le diable n'y touche pas, et chaque œuvre accomplie est une pierre posée. Gardons seulement notre état de grâce, ayons la joie du cœur, travaillons envers et contre tous sans nous déconcerter, et ne nous faisons pas de bile, car nous mourrons demain, et tout ce qui passe est sot : *Prœterit figura hujus mundi.*

***

IV. *Forma facti gregis ex animo* (1).

Pourquoi *ex animo ?* Est-ce à dire que nous devons non pas seulement donner le bon exemple extérieurement, mais que notre peuple sera ce que nous serons nous-mêmes vraiment et au fond du cœur ; que la mesure de notre vie sacerdotale sera la mesure du fruit que nous porterons dans les âmes ?

En effet, il en est qui, par la manière dont ils prêchent aux prêtres le bon exemple à donner au peuple chrétien et par la nature des raisons qu'ils en apportent, tendraient à faire croire que le christianisme est une comédie, et qu'il s'agit en tout de sauver les apparences, qu'enfin deux prêtres ayant les mêmes apparences, mais l'un saint et l'autre infidèle, doivent produire le même fruit dans les âmes.

Le bon exemple à donner aux hommes n'est pas une comédie ; il faut qu'il parte des profondeurs de l'âme ; autrement, il n'est pas fécond ; c'est comme une fleur artificielle

1. *I Petr.*, V, 3.

qui est belle quelque temps, mais qui ne saurait ni se développer, ni porter des fruits.

***

V. Pour s'élancer sans danger de s'y perdre, pour se guider dans ce dédale d'erreurs, de contradictions, de ténèbres, de principes mêlés qu'on appelle le monde intellectuel moderne, les journaux, la presse, les livres modernes, il faut avoir, au préalable, tout son bagage de principes bien arrêtés, bien comptés, sa doctrine bien réglée, être tout prêt, tout armé pour ne se laisser entamer par aucune des séductions intellectuelles dont le monde moderne est rempli bien plus que de lumières. Or, il faut pour cela une formation solide ; c'est la théologie dogmatique qui donne cela.

II

LES LOIS DU ZÈLE APOSTOLIQUE

Tout chrétien, en raison de la foi qui fait entrer et établit dans son âme le règne de Dieu, en raison de la consécration baptismale qui le plante en Jésus-Christ et le fait vivre de la vie divine, en raison des grâces que Dieu verse en son âme et de la vie chrétienne qui va s'y formant de plus en plus ; tout chrétien, dis-je, est une augmentation du Royaume de Dieu, du corps mystique de Jésus-Christ ; c'est une créature sanctifiée, dont la justice rend d'elle-même à Dieu une gloire abondante, une louange éminente consistant non dans des paroles, mais dans des choses, dans ces merveilles surnaturelles où le Saint-Esprit se complaît, et qui sont la gloire et le règne de Dieu sur la terre.

Tout ceci, je le dis à bien plus forte raison, et dans un degré supérieur à tout, sous tous rapports, pour un prêtre fidèle à Dieu dans sa vie personnelle et dans les devoirs de son ministère apostolique. C'est de lui surtout qu'il faut dire que sa vie est une louange de Dieu, une portion éminente de la gloire et du règne de Dieu. Il faut dire plus, elle n'est pas une portion de cette gloire, de ce règne, elle est cette

gloire totale et immense, ce règne intégral et sublime — comme l'Eucharistie qu'il consacre et offre à Dieu n'est pas une portion de Jésus-Christ, mais Jésus-Christ tout entier avec toutes ses grâces, toute sa vertu rédemptrice, toute sa puissance surnaturelle ; car tout prêtre résume et récapitule en lui, en son âme, en sa vie, en ses fonctions, toute l'Église, tout le christianisme, toute la rédemption, tout l'ordre surnaturel.

La vie personnelle du prêtre, tant qu'elle reste sacerdotale — *Sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus* — ne fût-elle sacerdotale et pure qu'à ce degré élémentaire indispensable pour être dans l'ordre, est une vie sainte qui, d'elle-même, rend gloire à Dieu, lui conserve au moins un domaine, un royaume où il sera reçu comme chez lui — *In propria.* Son ministère apostolique, ne fît-il que ce à quoi l'obligent des devoirs rigoureux, des lois formelles, a nécessairement pour but et pour effet de répandre et de former Jésus-Christ dans les âmes, en y répandant la grâce et en y formant la vie chrétienne, par conséquent de préparer, de produire le règne de Dieu. Ses fonctions de pontife, sa prière, l'oblation du sacrifice eucharistique, n'y apportât-il que ce minimum de ferveur dont il ne doit pas se dispenser pour rester fidèle, sont par excellence l'hommage que Dieu demande au monde, qui répare toute offense et glorifie, au-dessus des cieux et des louanges des esprits célestes, la majesté infinie de Dieu.

Et maintenant considérez ceci. Parce que le zèle de la maison de Dieu vous dévore, vous vous attristez de l'insuccès, de l'inutilité, de la stérilité de votre ministère et de la dureté des cœurs qui n'entendent plus votre voix ; vous voyez avec inquiétude le peuple de Dieu se raréfier, son règne s'affaiblir, les âmes se perdre, la génération devenir moins chrétienne et les jours de plus en plus mauvais, l'horizon enfin s'assombrir et se charger de signes inquiétants pour l'Église. Certes, c'est le moment, pour un cœur sacerdotal, d'éprouver ces saintes tristesses, ces inquiétudes salutaires ; elles sont chez vous la suite légitime et, vu les maux de ce

temps, le fruit normal de la piété, du zèle apostolique, du désir que vous avez de procurer la gloire de Dieu ; elles sont aussi la préservation de votre âme contre cette tiédeur mortelle qui envahit même les cœurs fidèles quand, fatigués de gémir, ils finissent par se résigner à voir Dieu outragé et les âmes perdues. Par conséquent, prises dans leur vrai sens et tempérées par la confiance en Dieu, ces tristesses, ces inquiétudes sont des vertus.

Mais il y a un excès possible, un sens faux dans lequel ces tristesses deviennent une tentation, une imperfection, un défaut en même temps qu'un état pénible et funeste à l'exercice du bien ; car elles enlèvent alors à l'âme ce fond de sérénité, de calme, qui domine tous les accidents de la vie et du temps, toutes les difficultés que les circonstances particulières opposent à l'action sacerdotale ; elles lui enlèvent enfin ce nerf du travail qui est l'espérance et la confiance.

Remarquez-le, cette tristesse peut être très profonde et immense, à l'imitation de celle qu'a éprouvée Jésus-Christ sur la croix et dans son agonie au Jardin des Olives, mais accompagnée et soutenue par la confiance en Dieu, par une joie inaltérable et spirituelle, intérieure et supérieure, fondée d'abord sur le bonheur que vous avez vous-même de connaître, de servir, d'aimer Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais je dis plus, une joie fondée même sur le désir ardent de voir Dieu glorifié, son règne procuré dans les âmes, l'Église triomphante, les âmes sauvées, et de travailler vous-même à cette gloire, à ce règne, à ce triomphe, à ce salut; désir qui ne peut pas être confondu.

Vous n'êtes d'abord ni le premier ni le seul à éprouver ces saints désirs, qui sont déjà par eux-mêmes le triomphe de Dieu et la compensation de sa gloire; vous n'êtes ni le premier ni le seul à servir Dieu fidèlement et à posséder sa grâce; réjouissez-vous déjà dans cette pensée; car Dieu est encore honoré, et son royaume n'est pas détruit, et tant qu'il restera sur la terre une âme où régnera sa grâce, l'Église sera vivante et la Rédemption s'exercera.

Mais fussiez-vous le seul, il vous resterait encore un inef-

fable sujet de joie et d'espérance, même si vous avez conscience d'être un pécheur; et vous devez vous dire : malgré mes péchés sans nombre, au travers et au-dessus de mes défauts restés tout vifs, mon âme est encore à Dieu et restera fidèle à sa grâce, je l'espère. La consécration sacerdotale que j'ai reçue et qui m'a élevé au-dessus des anges — *Excelsior cœlis factus* — a donné à mes actes, s'ils sont purs de tout péché, une valeur ineffable et divinement efficace pour glorifier Dieu. L'abandon même complet du monde me laisse en possession de mes fonctions qui sont celles de Jésus-Christ et qui procurent à Dieu une compensation, une gloire infinie. Ma vie à moi-même est une louange de Dieu, une louange substantielle, une louange pratique, non en parole mais en action; elle est cela *Ex opere operato*, comme un sacrement; elle l'est indépendamment de mes mérites personnels, indépendamment de mes prières explicites et de mes directions formelles d'intentions. Mais si j'ai le bonheur, vivant dans l'habitude intérieure de la grâce, et dans ce milieu tout surnaturel où me constitue mon état, d'ajouter encore à cette louange substantielle quelques mérites *Ex opere operantis*, quelques ferventes prières, quelques actes salutaires, quelques élévations formelles de mon âme et de ma prière vers Dieu, si peu que je vaille, si pécheur que je sois, Dieu trouve en moi son règne et sa gloire.

Cela ne me suffit pas, j'ai besoin et j'ai soif de répandre ce règne et cette gloire dans les autres. Mon désir sera-t-il entièrement frustré, et n'y réussirai-je absolument en rien? Je serai bien déshérité, si Dieu ne m'offre pas quelque occasion de travailler effectivement pour sa gloire, et de répandre dans une autre âme la vie surnaturelle qui est en moi comme en une source publique et ouverte au monde; car c'est pour les hommes qu'elle a été mise en moi, non pour moi seul, et pour moi-même je ne serais que chrétien. Cette grâce restera-t-elle inefficace et cette source publique abandonnée? Il semble impossible qu'il en soit ainsi, et il semble que le supposer c'est supposer que la Rédemption sera quelque part sans effet, par la malice des hommes sans doute; mais,

dans le fait, cette injure à Dieu et cette stérilité de sa grâce semble répugner au serment qu'il a fait de se choisir partout des enfants, et aussi au grand dessein qu'il a eu sans doute sur les âmes en me faisant prêtre.

Je trouverai toujours quelques âmes, si inférieures soient-elles, où il me sera donné d'introduire, de conserver, d'augmenter la grâce, le règne de Dieu, la vie chrétienne. Dès lors tout est gagné ; et quand je n'aurais qu'une âme de cette sorte, j'ai, comme la colombe de Noé, un lieu sec où poser mon pied. Cela ne me suffit-il pas pour avoir, devant Dieu, un grand degré de joie ?

Je ne vaux rien et je suis pécheur. Mais, par la force des choses et indépendamment des actes explicites et renouvelés de ma volonté à ce sujet, ma vie est une louange de Dieu. Tout ce que je fais d'apostolique augmente l'Église par ici, forme Jésus-Christ et accroît son corps mystique, l'Église, jusqu'à ce que tous parvenant, par l'action des prêtres comme moi et meilleurs que moi, à l'unité de foi, entrent par la grâce dans ce corps mystique et le fassent arriver enfin *In mensuram ætatis plenitudinis Christi.* Quand cela arrivera-t-il? Quelles espérances y a-t-il que ce jour soit prochain? Grand sujet de doutes et de controverse parmi nous! Peu m'importe, j'y travaille ; et si petite, si imperceptible que soit l'action d'un homme dans un pareil bloc à entamer, mon travail accélère ce résultat bienheureux et tend vers cette fin ; il ne peut pas être stérile, et mes peines ne sont pas perdues pour les âmes : *Tribulatio patientiam operatur, patientia vero spem, spes autem non confundit.* Il y a un nombre déterminé des élus, c'est lui qui est le vrai genre humain, et cette totalité des âmes rachetées par Jésus-Christ et qui comptent devant Dieu ([1]); les autres sont des fruits secs, *Vasa interitus.*

Mes chrétiens sont misérables et d'une nature inférieure ; mais ils sont des parcelles de cette plénitude vivante ; ils sont des molécules, des gouttes de sang dans ce corps mys-

1. *De vocatione gentium*, l. I, n. 21.

tique de Jésus-Christ; le Saint-Esprit est dans leur âme; Dieu est ici parmi eux, et en eux par moi; ils sont le royaume de Dieu, et moi je le suis avec eux. Ils sont le vrai peuple chinois, en tant qu'il est, comme toutes les nations, élu pour le ciel, qu'il doit être représenté parmi les saints dans la fête éternelle, et fournir son contingent au grand concert de louanges qui retentira dans l'éternité.

CHAPITRE VIII

L'amour de Dieu
Le culte de Notre-Seigneur.

I

L'AMOUR DE DIEU

I. L'amour de Dieu est seul capable de remplir notre cœur, de satisfaire toutes nos aspirations, de transformer les instincts de notre nature, de nous rendre heureux complètement même, en cette vie, par opposition à l'amour des créatures qui est incapable de tout cela.

Et voici l'explication du fait que j'indique. Notre plus grand et plus impérieux besoin, celui dont la satisfaction est le plus grand élément du bonheur, c'est le besoin d'amour reçu et donné. L'amour devient un tourment et non un bonheur : 1° s'il n'est pas payé de retour ; 2° s'il n'est pas accompagné de la possession de ce qu'on aime.

Dans l'amour des créatures, il n'y a jamais certitude d'un retour d'affection, au moins d'un retour suffisant ; puis, il n'y a jamais possession complète. Dans l'amour de Dieu, il y a cela ; et ces deux choses ne se trouvent vraiment que dans l'amour de Dieu, et c'est pourquoi l'amour de Dieu seul nous satisfera même sur la terre, et notre cœur sera tourmenté tant qu'il ne se reposera pas en lui.

***

II. Ici-bas nous ne pouvons pas encore savoir ce que c'est qu'aimer Dieu, attendu que nous ne le voyons pas et que

les créatures détournent notre cœur. Tâchons du moins de pleurer notre faiblesse et regrettons de ne pas l'aimer.

Sur la terre, nous ne pouvons qu'approcher de l'amour de Dieu; approchons le plus près, le moins loin possible. La pureté de cet amour, tel qu'il nous est présenté dans le ciel, effraye notre cœur naturellement corrompu et toujours incliné vers la corruption. Ayons la foi, et croyons que les jouissances de l'amour de Dieu, le bonheur du ciel, seront infiniment plus vives et plus satisfaisantes pour nous que les jouissances terrestres. Tant que nous sommes sur la terre, notre âme, attachée à une chair naturellement corrompue, ne peut pas se faire une idée de ces jouissances; qu'il lui suffise de savoir trois choses: 1° que les jouissances terrestres ne sont pas capables de nous satisfaire, et sont même une source de tourments; ceci, elle le sait par sa propre expérience et facilement; 2° qu'en conséquence, elle est destinée à d'autres jouissances plus complètes et infinies, qui ne sont pas de ce monde; ceci, elle le sait par son instinct, et en même temps elle le conclut de l'insuffisance de celles du monde et de ce que l'homme ne peut pas être un être absurde; 3° que les jouissances du ciel et de la piété *in termino* existent réellement et ne perdent rien à être immatérielles; ceci, elle le sait par la foi.

***

III. Il y a, dans la langue chrétienne, une amphibologie, une confusion qui est admirable, pleine d'un sens profondément théologique.

Le mot *amour de Dieu* s'applique aussi bien à celui que Dieu a pour nous et à celui que nous avons pour Dieu, et voilà ce que j'admire. Pourquoi? C'est que l'état de charité ou de grâce sanctifiante, dans un homme, étant l'union de Dieu à la créature, aussi parfaite qu'elle peut être, dans cette union les deux amours se confondent. On ne peut même plus dire qu'il y a réciprocité, car la créature est divinisée, et Dieu en personne est descendu s'identifier avec elle; il n'y a même plus ce va et vient d'amour qui monte

de la terre au ciel et descend du ciel à la terre; il n'y a plus qu'un seul amour substantiel qui a pour terme la formation de Jésus-Christ dans l'âme, comme en Dieu il n'y a qu'un amour que Dieu se porte à lui-même et qui est le Saint-Esprit.

Et puis, l'amour que nous portons à Dieu, c'est Dieu qui le produit en nous, puisque tous nos actes méritoires sont l'œuvre de Dieu; en sorte que cet amour que nous portons à Dieu, c'est celui même que Dieu se porte.

Enfin, comme dit Mgr Gay [1], puisque, selon S. Thomas, le propre de la charité c'est bien plus d'aimer que d'être aimé, à parler rigoureusement on ne peut dire que Dieu soit aimé en lui-même, car être aimé c'est recevoir, et Dieu ne reçoit rien; rien n'est réellement passif en lui; Dieu est un *acte pur*. Il est, il aime, il donne, c'est tout un et c'est tout. Aussi, nous sommes plus semblables à Dieu en l'aimant qu'en étant aimés de lui, quoique nous ne l'aimions jamais que s'il nous aime et parce qu'il nous aime. Car l'amour même que nous lui donnons est le don même qu'il nous a d'abord fait de son amour : *Caritas Dei diffusa.*

⁂

IV. Que le bon Dieu, qui est invisible de sa nature, est souvent visible dans ses opérations et dans la direction qu'il donne, en petit et en grand, aux choses humaines, en petit dans la vie de chacun, en grand dans ce qu'il fait pour la société.

⁂

V. Quel sentiment de joie on devrait éprouver à la pensée qu'on est vraiment au service de Dieu !

Quel sentiment et quelle impression aussi de la liberté qu'on a conquise en entrant au service de Dieu et qu'on goûte sous les liens de ce service! On est délivré d'une foule d'entraves bien plus vraies que celles de Dieu !

Notre-Seigneur a été accusé de relâchement dans sa morale par les pharisiens, tout à fait dans le même sens et

1. *De la vie et des vertus chrétiennes*, t. II, p. 242.

les mêmes termes que les probabilistes le sont aujourd'hui par les jansénistes.

***

VI. Quel dommage de voir tant d'âmes si belles, si propres pour la sainteté, faites pour aimer Dieu, et si naturellement capables d'être à lui et de le servir grandement, et qui s'amusent et gaspillent leurs dons aux bagatelles et aux futilités creuses et mortelles du monde.

II

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Puisque le christianisme c'est la Rédemption, que la Rédemption — l'Évangile nous le répète assez — est un acte d'amour, et qu'elle part de Jésus-Christ, il est clair que le christianisme part tout entier du cœur de Jésus-Christ.

La connaissance du cœur de Jésus-Christ est donc le résumé, l'idéal et la clef de la connaissance de tout le christianisme, de toute la Rédemption. Tous les faits, tous les mystères de la Rédemption et de la grâce ont été d'abord *élaborés* dans ce cœur et, pour être bien appréciés, doivent être contemplés dans ce cœur et rapportés à ce cœur comme à leur source et à leur explication la plus finale et la plus profonde. De là cette recherche de nos écrivains spirituels modernes, qui font de l'étude du Sacré-Cœur une revue de tout le christianisme dans son rapport avec cette source sacrée.

Le christianisme ayant ainsi sa racine dans le Sacré-Cœur, a pris ainsi naturellement la forme et la nature du Sacré-Cœur, et a dû être tout amour, comme il l'est en effet. Ainsi un arbre ne reçoit que par sa racine les sucs qu'il tire de la terre, et les reçoit transformés en sa nature par l'action de cette racine de laquelle il reçoit sa nature et qui le fait ce qu'il est.

Anima omnis carnis in sanguine est (1). Or, le sang vient

1. *Levit.*, XVII, 11, 14.

du cœur et y a son centre, donc la vie aussi; et comme l'âme est la cause de la vie en même temps et par cela même que la forme du corps, le cœur est le centre de la vie et le siège principal et central de l'âme. C'est peut-être à une présence spéciale de l'âme que le cœur doit cette action physiologique mystérieuse et inexpliquée qu'il a de refaire le sang et de le renvoyer partout. En tous cas, constatons, en conclusion de ce qui précède, que « le Sacré-Cœur est en Jésus le principe de sa vie » et que « c'est en ce cœur spirituel, en cette partie supérieure et intime de l'être humain de Jésus-Christ, que s'opère l'union hypostatique (1). »

L'étude et la contemplation du Cœur de Jésus, c'est une étude parfaite 1° *de Dieu* qui habite corporellement dans ce cœur avec la plénitude de sa divinité ; 2° *de toutes les œuvres de Dieu* dont ce cœur est le centre, le type, l'idéal, le résumé ; 3° *de l'Incarnation et de la Rédemption*, qui proviennent entièrement de lui et qui s'élaborent principalement en lui dans leur essence et dans leur travail le plus délicat et le plus élevé ; 4° *de la grâce* et *de la gloire*, enfin de tout l'ordre surnaturel dont il est le foyer, le trésor, en même temps que le laboratoire.

C'est dans le cœur de Jésus qu'on trouve la paix de Jésus-Christ, qui dilate et réjouit les cœurs des hommes (2).

III

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR ET LE JANSÉNISME

On sait quel était l'esprit du jansénisme, et comment il apparut au XVIIe siècle, engendré par le calvinisme avec lequel il a une évidente parenté. Or, parmi les grands instruments que Dieu donna contre cette funeste erreur à son Église, comme il fait toujours dans les moments de crise et de persécution, il faut mettre, au premier rang, le culte du Sacré-Cœur de Jésus, dont le principal épanouissement coïncida précisément avec l'apparition du jansénisme.

1. Mgr de Ségur, *Le Sacré-Cœur de Jésus*, p. 26.
2. *Philip.*, IV, 7. — *Colos.*, III, 15.

Il est facile de comprendre comment cette dévotion, si fondée en dogme et si propre à représenter l'esprit du christianisme, allait contre l'esprit janséniste. Voici brièvement son histoire.

On sait que si elle n'a pris qu'au XVIIe siècle la forme que nous lui connaissons, dans son principe et son fond elle est aussi ancienne que le christianisme, et remonte surtout à S. Jean l'Évangéliste. Elle s'accentue et se développe peu à peu avec la connaissance du dogme chrétien et l'intelligence de la foi. Au XIIIe siècle, Ste Gertrude, qui meurt en 1292, en reçoit, par révélation directe de Notre-Seigneur, la connaissance et les traits principaux ; elle en donne, dans ses beaux écrits, la notion complète, et en montre bien la source par les apparitions de S. Jean l'Évangéliste dont elle est favorisée.

Cette notion va se développant dans l'Église jusqu'au XVIIe siècle, et c'est au milieu de ce siècle, précisément au moment où éclate l'hérésie janséniste, que le culte du Sacré-Cœur achève de se produire et passe dans la liturgie catholique. C'est le P. Eudes, disciple de Pierre de Bérulle et du P. de Condren, ami de S. Vincent de Paul et de M. Olier, et fondateur de la congrégation des Eudistes, qui est le premier apôtre du Sacré-Cœur. Il prêche cette dévotion, fonde, avec l'approbation du S.Siège,des séminaires, confréries, chapelles publiques sous l'égide du Sacré-Cœur dont il répand la connaissance et l'amour.

En 1645, le P. Eudes a le bonheur de faire inaugurer un culte solennel au Sacré-Cœur dans les séminaires de sa congrégation et dans beaucoup de maisons religieuses. En 1671, l'archevêque de Rouen, les évêques de Rennes, Coutances, Lisieux, Évreux, Bayeux, Autun autorisent dans leurs diocèses, sur les instances du P. Eudes, cette dévotion, et permettent de célébrer publiquement une messe et un office propres du Sacré-Cœur, qui étaient l'œuvre de P. Eudes, qui furent approuvés du S. Siège et dont les Eudistes font encore usage.

En 1674, à l'époque précise des révélations faites à la B.

Marguerite-Marie, le pape Clément X donnait, par six brefs apostoliques, la sanction suprême à cette institution, et cela par suite des démarches et du travail du P. Eudes. — Or, c'est en 1671 que Marguerite-Marie entre à la Visitation de Paray-le-Monial ; c'est en 1673 qu'elle à sa première grande vision où Notre-Seigneur lui révèle « les trésors de son divin Cœur »; et elle meurt en 1690.

On sait comment ce culte s'est développé et répandu depuis et jusqu'à nos jours.

IV

L'AME FIDÈLE VIVANT EN NOTRE-SEIGNEUR

I. Les saintes âmes qui sont arrivées à un degré supérieur de vie spirituelle, ont eu toutes un attrait pour les mystères de la passion de Notre-Seigneur, et se sont sanctifiées par la méditation de ces saints mystères. Pour la plupart d'entre elles, cet attrait s'est traduit par l'habitude qu'elles ont eue de s'identifier à Notre-Seigneur souffrant, de souffrir avec lui, comme lui, en lui, de sentir en elles-mêmes ce qu'il a dû sentir dans sa passion, selon le conseil de S. Paul : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu*, enfin de se mettre, autant que possible, à sa place, et de passer par les mêmes impressions et les mêmes phases de souffrances.

D'ordinaire, Dieu lui-même a encouragé et autorisé chez elles cette pratique, en les faisant participer, même quelquefois physiquement, à ces souffrances de Notre-Seigneur. Cette remarque est frappante dans la B. Marguerite-Marie, à qui Notre-Seigneur fit ressentir ses propres souffrances, sous la même forme et comme si elle eût été à sa place dans les diverses circonstances de sa vie, ou mieux comme si elle eût été lui-même.

***

II. L'une des douleurs de Jésus, la plus amère, a été de voir ses amis et ses proches l'abandonner dans sa passion [1],

1. *Ps.*, LXXXVII, 19.

et de ne trouver personne qui voulût partager ses souffrances [1]; et il montre une vraie reconnaissance à ceux qui veulent bien l'y suivre [2]. Quelles grâces délicates et privilégiées ne doivent pas être le fruit de cette reconnaissance d'un Dieu !

***

III. Peut-on rien trouver de plus touchant que de penser que nos infidélités contristent le Saint-Esprit? — *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei in quo signati estis* [3].

***

IV. Notre-Seigneur est le seul qu'on doive imiter et qu'on puisse imiter sans danger de faire fausse route.

Chez tous les autres, on risque de se tromper en imitant, et de prendre pour une perfection à imiter ce qui est ou une imperfection à éviter, ou une infirmité humaine.

***

V. Quand Notre-Seigneur s'installe dans une âme par la grâce, un peu de vie intérieure et d'esprit d'oraison, il y fait régner une atmosphère de paix et de foi qui est le propre climat de son royaume et sans laquelle il ne pourrait pas y établir sa demeure. Il y est invisible, mais sa présence s'y trahit bien vite par une certaine chaleur surnaturelle et une bonne odeur céleste qui se répand dans toute cette âme et qui, ensuite, rayonne peu à peu aux alentours, portant l'édification, la foi, la paix et un certain entraînement vers Dieu, qui est la meilleure, la plus insinuante, la plus irrésistible des prédications, quoiqu'elle soit inconsciente.

1. *Ps.*, LXVIII, 21.
2. *Luc.*, XXII, 28.
3. *Eph.*, IV, 30.

CHAPITRE IX

La vie éternelle.

I

SUR NOS FINS DERNIÈRES

I. Il est remarquable que Notre-Seigneur, dans le premier de ses discours que nous rapporte l'Évangile parce qu'il est le point de départ et le programme de sa prédication publique, nous dit tout de suite le secret de la béatitude. C'est qu'en effet toute la question religieuse est là, et l'homme ne se pose pas de question qui ne soit subsidiaire de celle-là, et la religion se doit à elle-même de lui donner d'abord une solution.

***

II. Notre désir de la gloire n'est pas de tous points un vice ; il est une passion, et, de ce côté, il a un objet légitime et il est formé en nous par la main de Dieu. Considéré ainsi, il a en nous des fonctions analogues à celles de l'appétit ou des autres besoins du corps auxquels est attaché un plaisir. Si ce plaisir ne nous attirait, ou si ce besoin ne nous stimulait, nous nous laisserions mourir ou nous nous ferions mourir. Le désir de la gloire remplit en nous un semblable office ; il inspire la plupart des choses que nous faisons utiles aux autres et à la société ; et si, poussé hors de sa voie et devenant un vice, il vicie nos actes ; maintenu dans sa voie, il a cet avantage de nous inspirer ces œuvres utiles et fécondes. Sans lui, renfermés dans notre égoïsme naturel, et nous suffisant à nous-mêmes, nous ne ferions rien pour les autres, et ne travaillerions que pour nous.

***

III. La résurrection de la chair.

La résurrection de Jésus-Christ est le gage de la nôtre. S. Paul ([1]) s'appuie avec insistance sur le fait de la résurrection de Jésus-Christ, pour prouver celle de tous les hommes. D'après son raisonnement, de ce que Jésus-Christ est ressuscité, il s'en suit que tous les hommes ressusciteront.

Pour comprendre cette doctrine, et apprécier la force de ce raisonnement, il faut en chercher le principe dans cette solidarité, cette communion universelle que l'Incarnation a établie entre Jésus-Christ et l'humanité entière, puis entre tous les hommes. En traitant de l'Incarnation, on montre que Jésus-Christ n'a pas été seulement un membre de la famille humaine, mais qu'il en a été le premier-né, les prémices et comme la synthèse...

Il a donc imprimé à la nature humaine tout entière un mouvement de résurrection, il l'entraîne avec lui, en sortant du tombeau ; car, puisqu'il a pris la condition humaine, il faut qu'en toutes choses il la partage ; donc, s'il est ressuscité, c'est qu'elle aussi doit ressusciter ; et il n'est que le premier-né de ces ressuscités glorieux ; c'est en ce sens que S. Paul dit que Jésus-Christ, dans sa résurrection, est les prémices des morts.

***

IV. Sur la question de l'éternité des peines, on peut essayer des conciliations avec la raison ; mais il faut bien prendre garde et toujours commencer par l'acte de foi. Sans cette précaution, la thèse de raison aboutit au doute ou à l'incrédulité.

Parmi tous les *arguments de raison* dont on a voulu étayer ce dogme, je n'en vois qu'un seul qui soit satisfaisant, le voici : L'enfer nous est montré comme punition dont la menace soit le frein du cœur humain porté au péché, et qui nous retienne par l'effet d'une crainte assez puissante pour contrebalancer l'impression *actuelle* et *saisissante* de la

1. *Cor.*, XV.

passion. Or, il est d'expérience, pour chacun d'entre nous, que la crainte des peines de l'enfer n'aurait pas cette puissance, si ces peines n'étaient que très longues, mais pas éternelles, et qu'à plusieurs moments de notre vie, nous aurions volontiers sacrifié notre droit au ciel dans l'avenir, et accepté même une perspective de millions d'années de souffrances dans l'autre vie, tout cela pour pouvoir nous satisfaire et goûter le mal seulement cinq minutes. Donc, il fallait un *enfer éternel*. C'est pour cela que Dieu nous en menace. Et comme les menaces de Dieu, aussi bien que ses promesses, doivent être sincères et véridiques, on ne peut pas, sans hérésie, supposer que Dieu, après coup, abolisse l'éternité des peines.

Je crois qu'il y aurait encore un élément de conciliation rationnelle dans la notion vraie de l'éternité. Ce qui fait qu'on est choqué par les peines éternelles, c'est qu'on regarde l'éternité comme une durée d'instants successifs, non comme simultanée.

***

V. S'il y a, pour le crime, une peine dans l'autre vie, mais que cette peine ne soit pas éternelle, alors, elle manque son but ; car le coupable conserve toujours par devers lui la faculté de braver Dieu, de le narguer, de l'ajourner à la fin de sa peine, et, par conséquent, la certitude d'avoir ainsi le dernier mot ; par conséquent, il reste vainqueur et Dieu vaincu.

***

VI. Le dogme du suffrage pour les âmes du purgatoire et du soulagement qu'elles peuvent recevoir des prières des vivants, se rattache à celui du Calvaire, non seulement en ce que le suffrage des vivants puise, dans le trésor des mérites du Rédempteur, les richesses qu'il verse sur ces pauvres âmes, mais en ce sens qu'il repose sur un principe inauguré par Jésus-Christ mourant pour nous, et sur une solidarité, sur une communion dont la première et grande apparition et l'inauguration se fait sur la croix.

Jésus-Christ se substituant à nous pour expier le péché, en portant sa peine, et nous communiquant ses mérites comme s'ils étaient nôtres, inaugure le grand principe des substitutions dans l'expiation et le mérite, le procédé de partage des biens spirituels, la méthode de solidarité catholique par l'intercession réciproque, enfin la *communion des saints* de laquelle précisément découle le suffrage pour les défunts et dont elle est une application et une proclamation.

***

VII. La vie spirituelle sur la terre n'est que le commencement de la vie de gloire dans le ciel ; toutes deux sont surnaturelles au même titre, et viennent de la même source ; elles ne sont que les deux âges d'une même et unique vie. La vie surnaturelle de la terre n'est du reste qu'une portion, un avant-goût, un acompte sur la vie future, et elle est prise à la même source [1].

***

VIII. Si on savait que tel homme qui a fait du mal est pourtant dans le ciel, le mal qu'il a fait prendrait bien plus d'autorité. Réciproquement, si on savait que tel homme qui a fait du bien, a pourtant mérité l'enfer pour ses péchés et son infidélité, le bien qu'il a fait et qui est encore utile, serait détruit et passerait pour mauvais. Ainsi, cette science que nous aurions du salut ou de la damnation de plusieurs âmes tournerait, des deux côtés, à l'avantage de l'erreur et du péché. Dieu a mieux fait ; il nous a laissé à notre condition, dans notre état d'épreuve, en nous faisant un devoir de prendre le bien pour le bien, le mal pour le mal partout où nous le trouvons, et de faire notre profit de tout ce que nous voyons.

***

IX. Les saints, au ciel, gardent le souvenir et l'amour de ceux qu'ils ont connus sur la terre ; ils prient pour eux et leur obtiennent des grâces.

1. *Jacq.*, I, 17.

La pratique, si répandue et si autorisée dans l'Église, de prier les bienheureux et d'implorer leur secours, est un premier et immense argument en faveur de cette doctrine.

Les saints Docteurs l'ont de plus formellement enseignée. S. Augustin (1), parlant de son ami Nébridius défunt, exprime la confiance que cet ami, du sein de la gloire, se souvient de lui, et continue de l'aimer ; puisque Dieu lui-même daigne se souvenir de nous, comment les joies du ciel empêcheraient-elles nos amis de se souvenir de nous ?

S. Bernard argumente ainsi : Le ciel nous apprend ce que nous ignorions ; il ne nous fait pas oublier ce que nous savions ; il dilate les cœurs et ne les resserre pas ; ce n'est pas la terre de l'oubli. — Et s'adressant à son frère Gérard, défunt : Ayant été si unis, quand tu étais sur la terre, serons-nous désunis, aujourd'hui que tu es au ciel ? Puisque tu es uni à Dieu et que Dieu est tout amour et miséricorde, tu es aussi plein d'amour et de miséricorde (2).

***

X. Qu'on y fasse bien attention, l'état du ciel n'est que la continuation de l'état de grâce sanctifiante. Car 1° les changements qu'apporte la mort, quoiqu'immenses, n'atteignent pourtant que les accidents de la vie spirituelle, et non pas son essence. 2° D'un côté comme de l'autre, c'est la charité parfaite exprimée dans l'Écriture et la prédication ecclésiastique sous le nom de *vie* ; les adjectifs qu'on ajoute à ce nom changent seuls. 3° C'est une phase nouvelle des mêmes opérations, et un degré supérieur de la même vie (3). 4° En somme, la différence n'est pas dans la réalité ou l'intimité de l'union, mais en ce que pour nous elle devient sensible ; car sur la terre elle est aussi réelle et aussi intime, mais elle est cachée à nos yeux, et comme obstruée par les obstacles de la chair, prisonnière dans le corps et inaperçue de nous ;

1. *Confess.*, l. IX, c. III.
2. Serm. 2 de S. Vict. — Serm. 26 in Cant., n. 5.
3. V. S. Aug., *Méditations*, ch. XXXVII, n. 13.

en sorte que tout en étant unis à Dieu, nous sommes exilés et loin de lui : *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Deo* [1].

Tandis qu'au contraire le ciel nous mettra en face de nous-mêmes et de notre bonheur, sans le changer dans son essence ; il débarrassera notre âme, et c'est ainsi que nous attendons non pas la gloire même d'être enfants de Dieu, mais la révélation de cette gloire, la délivrance du Fils de Dieu qui est en nous et qui gémit au fond de ce monceau de ruines et sous ces décombres où il est emprisonné tant que nous vivons [2].

***

XI. Le traité *De Novissimis* a pour objet *les fins dernières*, c'est-à-dire les choses qui, dans l'ordre ontologique, sont le couronnement de la vie surnaturelle, la conclusion de la religion, la fin du christianisme, dans l'ordre logique, les vérités qui terminent le cycle de la révélation. Je trouve mieux, à cause de cela, de consacrer à ce traité une place à la fin de la théologie, et non de le ranger, comme Perrone, au traité *De Deo creatore* avec lequel il n'a qu'un lien plus éloigné.

Ce traité a peu passé par la controverse en lui-même ; seule la question de la prédestination et de la réprobation a été discutée, ainsi que la question de la nécessité de la grâce pour mériter le ciel. D'ailleurs, les mystères relatifs à la mort, au jugement, au ciel et à l'enfer, en eux-mêmes ont été peu discutés. De là vient qu'il est resté sur ces questions beaucoup de points peu éclaircis ou non définis.

Selon moi, ces vérités seront, comme leur ordre le demande, l'objet des dernières controverses qui termineront le cycle des hérésies. On voit se préparer de loin ces controverses dans certains germes d'erreurs qui apparaissent, par exemple dans le relâchement des idées relatives à la nature et à l'intensité des peines de l'enfer...

***

XII. De même et parce que le concile de Trente, type

1. S. Aug., *Méditations*, ch. XXXVII, n. 8.
2. *Rom.*, VIII, 7-24.

d'enchaînement logique des dogmes, a parlé de la vie éternelle après avoir parlé de la grâce, à la septième session ; de même, je crois que la vraie place du *traité de la vie éternelle* est à la fin de celui de la grâce sanctifiante, car la grâce sanctifiante est l'inchoation et la première partie de la vie éternelle, le premier acte de la vie chrétienne, de la vie surnaturelle de l'homme, et la vie éternelle est la consommation de la perfection, l'achèvement, le couronnement de la grâce sanctifiante, la dernière partie, le dernier acte de la vie chrétienne.

II

LA GRACE SACERDOTALE ET LA GLOIRE ÉTERNELLE

Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, et il est ressuscité pour notre justification [1]. Par ses mérites, la foi nous fait entrer dans cet état bienheureux de grâce où nous demeurons maintenant, et nous nous glorifions dans l'attente de la gloire réservée aux enfants de Dieu. Bien plus, nous nous glorifions même dans les tribulations, persuadés que la tribulation engendre la patience, que la patience engendre l'épreuve, que l'épreuve engendre l'espérance, et que notre espérance ne peut nous tromper [2].

Il est vrai, les souffrances de cette vie sont sans proportion avec la gloire future qui sera révélée en nous [3]. Mais, par la miséricorde de Dieu, une parcelle momentanée et légère de souffrance, en cette vie, produit en nous, par un mystère magnifique que nous ne pouvons comprendre, un poids immense et éternel de gloire [4]. Et, en effet, dans l'état actuel, notre corps est une graine semée dans la corruption et la misère, pour regermer dans la gloire et la force [5].

1. *Rom.*, IV, 25.
2. *Rom.*, V, 2-5.
3. *Rom.*, VIII, 18.
4. *II Cor.*, IV, 17.
5. *I Cor.*, XV, 42.

Déjà, sur la terre, nous avons un gage de ces espérances ; ce gage, c'est la charité de Dieu versée dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous est donné et qui habite en nous ([1]). Or, ceux en qui il habite, il les travaille et les rend enfants de Dieu par l'adoption qui leur permet de s'adresser à Dieu non plus dans un esprit de crainte, mais dans un esprit d'adoption, c'est-à-dire dans un sentiment d'amour filial et enfantin, et de lui donner, dans leurs prières, le nom de Père. Mais s'ils sont ses enfants, ils sont aussi, par là même, ses héritiers ; oui, les héritiers de Dieu, et les cohéritiers de Jésus-Christ ([2]). En sorte que cette adoption nous autorise à compter sur la gloire réservée aux enfants de Dieu. Cet objet de nos espérances, nous ne le voyons pas, mais attendons avec patience ([3]).

Ce que nous voyons est passager ; ce que nous ne voyons pas est éternel ([4]). Tant que nous sommes sur la terre, c'est l'Esprit-Saint qui se charge de nous soutenir dans nos faiblesses, et qui, renfermé en nous, crie vers Dieu en notre faveur, avec des gémissements indicibles ; il sait mieux que nous ce qu'il nous faut et ce qu'il demande à Dieu pour nous ([5]). Il nous rend déjà en cette vie, par la grâce, semblables à Jésus-Christ ; mais cette ressemblance, dans notre état actuel, n'est qu'ébauchée, et rien ne nous la fait voir ; mais dans la gloire elle sera révélée au grand jour et achevée ([6]). C'est alors que nous deviendrons vraiment conformes au Fils de Dieu qui est lui-même l'image de son Père, et que nous deviendrons vraiment, par cette ressemblance, les enfants d'adoption ; en sorte que Jésus-Christ soit au milieu de nous, comme un frère aîné au milieu de ses frères ([7]). Nous serons parfaitement semblables à lui, parce que nous

1. *Rom.*, V, 5 ; VIII, 9.
2. *Rom.*, VIII, 14-17.
3. *Rom.*, VIII, 25.
4. *II Cor.*, IV, 18.
5. *Rom.*, VIII, 25-27.
6. *Rom.*, VIII, 18, 19.
7. *Rom.*, VIII, 29.

le verrons tel qu'il est et face à face (1), non plus en énigme et comme par la réverbération d'un miroir, mais en face et parfaitement (2).

C'est alors que nous entrerons en possession des magnifiques et précieuses promesses qui nous ont été faites, et que nous deviendrons vraiment et complètement participants à la nature divine, délivrés des convoitises, de la corruption, des souffrances de ce monde (3). En sorte que nous verrons notre Dieu, même dans notre chair transformée (4). Nous serons incorporés à ces troupeaux d'élus qui sont avec l'Agneau sur la montagne mystérieuse, et qui portent son nom et celui de son Père écrit sur leurs fronts ; nous chanterons avec eux ses louanges, et nous serons admis plus près de lui, nous surtout qui n'avons pas été souillés dans les liens du mariage, car nous sommes vierges, et nous le suivrons partout où il ira, même quand il ne se laissera plus accompagner par les autres. C'est que c'est nous surtout qu'il a achetés pour lui et qu'il s'est réservés comme les prémices et le meilleur choix (5) ; c'est que, sur son invitation, nous avons renoncé au droit de la chair. Il n'a pas été donné à tous de comprendre cette invitation ; mais à nous, cela nous a été donné (6). C'est que pour nous, nous avons lavé notre robe dans le sang de l'agneau (7). C'est nous qu'il a promis de venir chercher au moment de notre mort (8) ; c'est à nous qu'il dira, dans ce dernier moment : Oui, voici que je vais bientôt venir (9) ! N'oublions pas de lui répondre, comme l'épouse inspirée par le Saint-Esprit : Oui, venez, venez, Seigneur Jésus, venez (10) !

1. *I Joan.*, III, 12.
2. *I Cor.*, XIII, 12.
3. *II Petr.*, I, 4.
4. *Job*, XIX, 26.
5. *Apoc.*, XIV, 1-4.
6. *Matth.*, XIX, 11-12.
7. *Apoc.*, XXII, 14.
8. *Joan.*, XXI, 22.
9. *Apoc.*, XXII, 7.
10. *Apoc.*, XXII, 17-20.

LIVRE SECOND

MÉDITATIONS SACERDOTALES

MÉDITATION I

pour la première semaine de l'Avent.

L'AVÈNEMENT SPIRITUEL DU SAUVEUR

O mon Dieu, me voici devant vous; mon âme est à vos pieds, craintive, tremblante et toute remplie du sentiment de sa petitesse, mais adorant cette infinie miséricorde par laquelle vous avez bien voulu habiter parmi nous, prendre notre nature et nos infirmités, et, avec notre chair, la ressemblance du péché et la responsabilité de nos crimes ; toute indigne qu'elle est de vous recevoir, cette pauvre âme ose pourtant aspirer à cet avènement mystique dont vous honorez les âmes chrétiennes qui ne mettent pas d'obstacle à votre venue ; c'est en vous qu'elle espère pour réaliser cet avènement, c'est en vous aussi qu'elle espère pour s'y préparer comme vous demandez qu'elle s'y prépare ; Seigneur, son espérance sera-t-elle confondue ?

S. Bernard, énumérant les signes distinctifs des trois avènements du Christ, met entre eux cette différence, que notre Sauveur vient, dans le premier, en chair et en infirmité, dans le second, en esprit et en vertu, dans le troisième, en gloire et en majesté. Voici donc les deux principaux caractères de cet avènement nouveau que nous méditons aujourd'hui et que l'Église implore pendant l'Avent : il s'accomplit *en esprit*, c'est donc un *avènement spirituel*, invisible, mystique; il s'accomplit *en vertu*, c'est donc un *avènement fécond.*

I

C'est, en premier lieu, un avènement spirituel. Le Messie qu'ont attendu les nations anciennes, et après lequel ont soupiré les Prophètes, ayant une fois déjà été vu sur la terre, selon la promesse de l'ancienne Loi, et ayant conversé avec les hommes, pendant l'espace d'une vie humaine, ne doit plus revenir dans notre chair. Cependant, la promesse faite au premier homme et renouvelée aux Patriarches, n'est accomplie que dans son sens le plus matériel; cette promesse a donc conservé une grande partie de sa valeur, et Jésus-Christ lui-même nous avertit que, même après son premier avènement, il en reste un autre à opérer : *Non relinquam vos orphanos, veniam ad vos* — avènement mystérieux, qui doit aboutir, non plus comme le premier, à des relations extérieures et charnelles, mais à l'union réciproque la plus intime: *Vos in me et ego in vobis* — avènement durable, qui ne consiste plus à se faire voir, entendre et toucher pendant quelques années, mais à faire dans les âmes chrétiennes un séjour éternel : *Ad eum veniemus et mansionem apud eum faciemus.* Et s'il est bien peu d'âmes en qui cette union vienne à se consommer, il n'en est pourtant pas une seule en qui elle ne commence et en qui ne s'accomplisse à quelque degré cet avènement surnaturel. Il s'accomplit dans tous les hommes, par la grâce qui commence en eux le règne de Dieu, bien qu'à raison de leur mauvaise volonté elle l'achève si rarement ; il s'accomplit dans tous les chrétiens, par le Baptême qui fait d'eux ce que dit l'Apôtre, les enfants adoptifs de Dieu, ses héritiers, les cohéritiers du Christ, les images vivantes et très ressemblantes de Jésus-Christ : *Genus electum, genus sacerdotale, filii adoptivi, hæredes Dei, cohæredes Christi, conformes imagines Filii sui, divinæ consortes naturæ ;* enfin, il s'accomplit en nous, d'une manière encore plus parfaite, par la vocation à une vie plus sainte, par l'élection à des grâces plus précieuses, par un ministère beaucoup plus excellent, par le sacerdoce reçu ou prochain.

Oui, c'est en nous surtout que doit s'accomplir cet avène-

ment, c'est en nous que ce divin Messie a plus de raisons de venir ; et, sous peine de voir s'accomplir sur nous les menaces qu'il fait dans l'Évangile d'aujourd'hui contre Jérusalem infidèle à son premier avènement, nous devons comprendre que les invitations de l'Église à préparer nos âmes, sont moins encore pour nous que pour tout autre une manière de dire, un langage banal ou figuré, nous devons comprendre que l'Avent, pour nous, c'est, au point de vue du sacerdoce, toute cette partie de notre vie qui s'écoule avant la réception des Saints Ordres, et, au point de vue, un peu plus éloigné peut-être mais encore bien rapproché, de notre éternité, c'est toute notre vie ; nous devons comprendre, enfin, que le premier avènement du Christ nous serait inutile, si nous ne l'aidions à opérer en nous-mêmes cet autre avènement sans lequel nous ne pouvons aucunement profiter du premier. Cet avènement, pour le prêtre, c'est la formation de Jésus-Christ au fond de l'âme sacerdotale, par les vertus qui conviennent à son état ; c'est le développement de cette vie intérieure que S. Paul appelle la vie de Jésus-Christ : *Vivit in me Christus.* Et ce n'est pas trop dire, puisque Notre-Seigneur dit que cette vie c'est lui-même : *Ego sum via, veritas et vita.*

Il peut être permis aux gens du monde de ne pas s'élever, dans la vie spirituelle, jusqu'à ces hauteurs, de ne pas trouver l'intelligence de ce mystère, de ne pas se rendre compte de cet avènement spirituel du Christ dans les âmes, et de ne voir, dans la vie chrétienne, que les devoirs essentiels et les vertus nécessaires au salut. Pour nous, combien l'œuvre de la sanctification est plus compliquée et plus délicate, combien cet avènement, cette formation du Christ en nous, a plus de réalité ; mais, en même temps, combien elle a plus d'exigences. Il ne nous suffit plus de vivre en chrétiens ; vivre en prêtres est tout autre chose ; tout le monde est appelé à la sainteté ; la sainteté du prêtre est d'un ordre bien plus relevé. Par le seul fait de notre entrée dans la maison de Dieu, nous avons revendiqué pour nous une part bien plus large dans la promesse faite à tous les hommes de bonne

volonté; nous avons fait en quelque sorte la demande authentique d'un avènement tout particulier du Christ en nous ; nous avons témoigné que nous nous sentions appelés plus spécialement à ce à quoi S. Paul se disait appelé : *Vocatus apostolus, segregatus in Evangelium Dei quod ante promiserat per prophetas suos de Filio suo qui factus est ei secundum carnem ;* nous avons témoigné que nous nous sentions appelés à ce degré plus élevé de vertu, à ce quelque chose de plus délicat, que ne connaissent pas les âmes vulgaires, et dont bien des chrétiens vivant dans le monde n'ont pas même le soupçon. Disons-nous donc, disons-nous devant Dieu, disons-nous surtout dans nos actions et dans la pratique de notre vie, qu'il est impossible d'arriver à la sainteté, si on n'en prend pas le chemin ; disons bien que si Jésus-Christ demande à venir en nous par la grâce, et si déjà il vient nous visiter dans notre chair par les sacrements, surtout par l'Eucharistie, nous ne pouvons pas, sans danger pour notre salut, le tenir éloigné. Il nous dit lui-même qu'il se tient à la porte de notre âme, et qu'il y frappe ; ne le laissons donc pas frapper en vain, ne le laissons pas attendre éternellement ; entendons enfin cette voix douce et plaintive qui nous appelle, qui nous demande l'hospitalité, et qui nous conjure de ne pas nous opposer plus longtemps à cet avènement plein d'amour que notre Dieu réserve à ses prêtres.

II

Cet avènement spirituel du Christ s'opère en vertu, c'est-à-dire qu'*il est fécond*. Il est vrai, notre Sauveur ne viendra plus ici comme à Bethléem, dans la faiblesse et dans la souffrance ; mais, bien qu'il vienne à nous sous une forme différente, sous une forme plus humble encore et plus cachée, il n'a pas changé de rôle ; il doit venir à nous avec les mêmes fonctions, et il accepte auprès de nous le même ministère, avec cette différence que son action, dans le second avènement, doit être bien plus intime, bien plus immédiatement efficace; il vient à vous comme Messie, il vient à nous comme

Sauveur, et en vain serait-il venu la première fois visiter et sauver le genre humain, s'il ne revenait, pour chacun de nous et à chaque instant de notre existence, apporter le germe et hâter le développement de cette vie de la grâce dont le principe est en lui seul et que lui seul a méritée pour nous dans son premier avènement. Aussi l'Église, pendant l'Avent, demande-t-elle, avec larmes et supplications, d'être visitée par son Chef et son Époux, visitée en elle-même, afin qu'il féconde son œuvre, visitée dans sa hiérarchie dont les combats n'ont de résultat et les travaux d'efficacité qu'autant qu'ils sont vivifiés par la présence invisible mais très réelle de l'Époux, visitée dans ses membres dont les souffrances n'ont de mérites qu'à condition d'être supportées en union avec lui, visitée dans ses enfants justes et dans ses enfants pécheurs, visitée même dans ses ennemis, dans les impies, les hérétiques et les infidèles qui sont encore assis dans l'ombre de la mort, attendant toujours et désirant trop peu le seul véritable avènement du Christ qui soit encore à espérer pour eux sur la terre.

Pour nous, il nous sera facile de voir combien cette visite surnaturelle du Christ dans nos âmes nous est nécessaire, si nous nous demandons quels fruits elle doit produire en nous pour nous-mêmes, quels fruits elle doit produire en nous pour les autres. — Pour nous-mêmes, si nous n'aidons pas, si nous ne provoquons pas cet avènement mystérieux, si nous nous refusons à enfanter Jésus-Christ dans nos âmes, nos talents naturels n'ont aucune valeur au point de vue du salut, nos efforts, dans quelque ordre de choses que ce soit, restent sans utilité pour la vie chrétienne, nos paroles ne sont plus qu'un vain retentissement, nos travaux qu'une course sans but et notre activité qu'une déperdition déplorable de forces précieuses qui pourraient être bien mieux utilisées.

D'autre part, dès le moment où nous franchissons le seuil de la maison de Dieu et où nous demandons de travailler à sa vigne, notre vie n'importe plus à nous seul, nos actions ne doivent pas être considérées comme des actions isolées,

indépendantes et qui n'ont d'autre portée que d'avancer ou de retarder l'œuvre de notre salut, nos vertus ne sont plus seulement des vertus privées ni nos péchés des fautes personnelles ; nous sommes ou nous devons être auprès de nos frères comme les prophètes au milieu du peuple de l'ancienne Loi, comme saint Jean auprès des Juifs, comme les anges auprès des bergers, les hérauts de la bonne nouvelle, les précurseurs de l'avènement du Christ ; nous sommes plus encore les instruments et les ministres de cet avènement, et saint Paul nous appelle *Dispensatores mysteriorum Dei ;* nous sommes les producteurs du Fils de Dieu dans les âmes. Or, comment le produirons-nous dans les autres, si nous ne savons pas le produire en nous, et quand même les sacrements que nous administrons produiraient leur effet sans nous, par eux-mêmes et par la vertu qui leur est propre, il n'en est pas moins vrai que notre ministère est paralysé dans sa meilleure partie, que notre parole est stérile et notre coopération sans vertu. Au contraire, si nous savons profiter de la visite que Jésus-Christ fait dans notre âme par la grâce, il demeure sans doute invisible et caché dans ce nouveau Bethléem ; mais comme il ne peut pas y rester sans exercer son pouvoir, il trahit sa présence par les fruits qu'il produit en nous. Nos talents s'animent à son contact, nos vertus sont vivifiées par sa grâce, nos actions sont spiritualisées, surnaturalisées par cette sorte de présence réelle de Jésus-Christ dans chacune d'elles, notre vie en est comme transfigurée, et c'est en cela que consiste cet avènement nouveau du Sauveur dans notre âme, c'est en cela que cet avènement est fécond.

Pour tirer quelque fruit pratique de ces considérations, tâchons d'exciter en nous un ardent désir de cet avènement spirituel du Messie; et, pour cela, mettons nos cœurs à l'unisson avec ceux des justes de l'ancien peuple. L'Église n'oublie pas que l'Emmanuel est déjà venu pour elle, qu'il est en elle, et qu'avant même qu'elle ait ouvert la bouche pour demander le salut, elle est déjà rachetée et marquée pour l'union éternelle ; néanmoins elle emploie, pour exprimer ses désirs, les

mêmes accents par lesquels ils ont exprimé les leurs, pour nous montrer ainsi que nous pouvons demander ce qu'ils demandaient, désirer ce qu'ils désiraient. Nous aussi, empruntons-leur ces accents enflammés que l'Église met dans sa liturgie et dans ses chants, et disons avec le Prophète : *Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum*... demandons à Dieu ce que lui demandaient les prophètes : *Mitte quem missurus es, emitte agnum dominatorem terræ, ut auferas ipse jugum captivitatis nostræ ;* et alors il nous répondra ce qu'il répondait à son peuple: *Consolamini, popule meus, cito veniet salus tua, salvabo te, noli timere;* car son royaume est proche, il nous le disait hier dans l'Évangile, et déjà il est arrivé, il est à la porte de notre cœur, et il nous attend : *Ecce sto ad ostium et pulso, si quis audierit vocem meam, et aperuerit mihi januam, intrabo ad illum et cœnabo cum illo, et ipse mecum....*

RÉSUMÉ

L'Église, en faisant précéder la fête de Noël de quelques semaines plus spécialement consacrées à la pénitence et à la prière, veut sans doute faire de ce temps un mémorial des quarante siècles d'attente et de préparation qui s'écoulèrent entre la chute du premier homme et la venue du Messie ; elle n'évoque pourtant pas ce souvenir pour lui-même ; et, bien que l'avènement matériel du Christ soit le principe et le fondement de son avènement mystique, l'intention de l'Église est de nous porter, par le souvenir du premier, à désirer et à préparer en nous-mêmes le second. Pour nous conformer à cet esprit, dès la première semaine de l'Avent, nous méditerons, dans notre prochaine oraison, les caractères de cet avènement, et, un peu plus tard, les dispositions dans lesquelles il convient de l'attendre.

Les caractères qui distinguent cet avènement du Christ se rattachent aux deux suivants :

1° C'est un avènement *spirituel*. Le même Messie qui, autrefois, naissait à Bethléem selon la chair, demande à naître en nous selon l'*esprit*. Nous verrons comment cet avènement n'est pas autre chose que la vie surnaturelle, la vie de la grâce que S. Paul appelle la vie de Jésus-Christ en nous : *vivit in me Christus*, et qui est Jésus-Christ lui-même : *Ego sum via, veritas et vita*.

2° C'est un avènement *fécond*. JÉSUS-CHRIST vient à nous au même titre que dans le premier, et les fruits de vie intérieure qu'il veut y produire sont encore plus intimes. Nous verrons comment ces fruits, nécessaires pour tout le monde, le sont bien davantage pour nous, soit à raison des grâces que nous recevons pour nous-mêmes, soit à raison du ministère dont nous sommes ou devons être chargés auprès des autres.

Pour tirer quelque fruit pratique de ces considérations toutes spéculatives, nous exciterons en nous un ardent désir de réaliser enfin dans notre âme cet avènement du Sauveur par la vie surnaturelle, par la vie intérieure qui est la première exigence de notre vocation et la première condition du succès de notre état.

MÉDITATION II

pour la seconde semaine de l'Avent.

LA PRÉPARATION A L'AVÈNEMENT DU SAUVEUR

Quand je pense, ô mon Dieu, à l'insistance avec laquelle vous voulez descendre, naître et habiter dans mon âme, je m'imagine que vous ne la connaissez pas, que vous vous faites illusion sur elle, que vous ne savez pas combien elle est encombrée par les créatures, salie par leur séjour, flétrie par leur contact, livrée à tous les vents et à toutes les pluies extérieures, c'est-à-dire au souffle de tous les sentiments profanes et à l'invasion de toutes les impressions étrangères. Où allez-vous, ô mon Dieu! dans quel cœur vous voulez descendre et dans quelle étable vous allez naître. Ah! puisque vous savez tout, puisque, connaissant mon âme, vous voulez venir à elle, je n'ai donc plus rien à craindre, je n'ai qu'à vous obéir, c'est vous qui l'avez voulu ; et puisque la demeure que je vous offre est si triste, vous y ferez vous-même les apprêts qui doivent vous la rendre agréable.

I

Parmi les dispositions dans lesquelles il convient d'attendre l'avènement spirituel de Jésus-Christ, et de préparer cet avènement, celle qui vient d'abord dans l'esprit de l'Église et qu'elle voudrait voir dans toutes les âmes chrétiennes aux approches de Noël, c'est une disposition de recueillement. C'est dans celle-là en effet que nous voyons les

justes de l'ancienne loi se préparer à la venue du Messie; la tradition et l'Écriture nous montrent quelques-uns de ces saints personnages attendant le jour de la Rédemption dans le silence et dans la retraite ; l'esprit de Dieu parle aux prophètes dans la solitude, au vieillard Siméon et à la prophétesse Anne dans le Temple, à S. Joachim et à Ste Anne dans le silence de leur humble maison, à Jean dans le désert, à Marie dans la retraite où elle se prépare sans le savoir aux grands mystères qui s'accompliront en elle.

Et nous, qui savons quels mystères s'accompliront en nous, dans quels sentiments nous préparons-nous à les voir se réaliser ? Ainsi, l'esprit de Dieu nous attend-il au désert ; ainsi, nous qui espérons, non plus comme les Juifs, un avènement extérieur, mais l'avènement du Christ en nos âmes, ainsi, devons-nous lui préparer une seconde naissance. Il ne vient sur la terre à son premier avènement, qu'à condition d'y trouver, soit à Bethléem, soit à Nazareth, un lieu retiré du monde et ignoré des hommes ; ainsi devons-nous lui préparer en nous-mêmes un lieu caché, un lieu solitaire où il puisse descendre sans craindre d'être importuné par le commerce des hommes et par la présence des créatures ; ainsi ne demande-t-il à descendre dans notre âme qu'à condition d'y rencontrer ce calme, cet esprit intérieur qui lui fasse trouver moins amère la pauvreté à laquelle il se condamne pour y vivre avec nous. N'espérons donc pas qu'il vienne visiter notre âme, s'il la voit livrée à toutes les distractions extérieures, partagée entre toutes sortes de préoccupations mondaines, ouverte à toutes les pensées les plus étrangères à la vie chrétienne, quelquefois les plus incompatibles avec notre état ; n'espérons pas que le jour de sa naissance soit pour nous le jour de la miséricorde, si les jours de l'Avent ne sont pas pour notre âme des jours de recueillement ; n'espérons pas que le jour du sacerdoce soit pour nous le jour de l'avènement de Jésus-Christ et l'aurore d'une vie sainte et apostolique, si les jours du séminaire ne sont pas des jours de retraite. Ce que nous n'aurons pas fait ici, loin du monde et séparés des hommes, le ferons-nous, alors qu'il

nous faudra travailler auprès d'eux, combattre au milieu d'eux, nous mêler à eux? S'il est vrai que Dieu n'habite pas dans le trouble, viendra-t-il faire en nous sa demeure, si, le laissant là tout seul, nous allons chercher, au dehors de nous-mêmes, notre occupation principale et un aliment pour notre imagination ?

Combien se trouve-t-il aujourd'hui d'âmes recueillies, qui se mettent en peine d'attendre, dans le silence et la prière, la venue de l'Époux ? Dans les jours de l'Avent, il s'en va frappant à la porte de toutes ces âmes, tantôt d'une manière sensible, tantôt d'une manière cachée ; il vient leur demander si elles ont place pour lui, afin qu'il naisse en elles. Le plus souvent, il frappe et il appelle en vain ; bien peu lui répondent, parce que la plupart sont occupées à toute autre chose qu'à l'attendre. Et, quoique la maison qu'il réclame soit à lui, puisqu'il l'a bâtie et la conserve, il s'est plaint que les siens n'ont pas voulu le recevoir : *in propria venit, et sui eum non receperunt.* Ce n'est pas assez, et sa déception est plus amère encore, quand, après avoir frappé en vain à toutes les portes, il arrive à celle de ses prêtres, et leur demande si, eux du moins, ont place pour lui ; combien trouve-t-il, parmi eux, de ces âmes intérieures qui cherchent leur progrès spirituel dans le recueillement, la paix et l'amitié de leur Sauveur, dans l'éloignement du monde : *In silentio et quiete proficit anima devota... ut conditori suo tanto familiarior fiat quanto longius ab omni sæculari tumultu degit.* Combien en trouve-t-il qui soient disposés à recevoir par son avènement les grâces de choix qu'il leur apporte et qui, faisant taire au fond d'eux-mêmes les derniers bruits du monde et le dernier murmure des choses extérieures, se soient mis en état de les recevoir en eux, et de recevoir avec Lui ce que dit l'Évangile : *Quotquot autem receperunt eum dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

Ah ! nous du moins qui sommes sa dernière espérance, ouvrons-lui nos portes ; si, trop souvent déjà, nous l'avons contristé par notre dissipation et notre peu d'attention à sa parole intérieure, aujourd'hui qu'il revient à nous avec une

nouvelle tendresse, et qu'il oublie nos dédains, laissons aux mondains les choses mondaines, ouvrons nos portes à l'Enfant divin, recueillons-nous en nous-mêmes, retirons-nous avec lui dans ce sanctuaire intime, et ne pensons plus qu'à demeurer avec lui dans la paix qu'il nous apporte : *Dimitte vana vanis... et voca ad te Jesum dilectum tuum; mane cum eo in domo tua quia non invenies alibi tantam pacem.*

II

La seconde disposition qui convienne aux âmes chrétiennes, pendant l'Avent, est l'esprit de détachement. S. Paul, expliquant aux Romains les titres de sa mission, s'appelle lui-même : *segregatus in Evangelium.* Notre vocation, comme la sienne, commence donc par le discernement de Dieu qui nous choisit au milieu des autres, nous séparant ainsi des chrétiens ordinaires, dans ses desseins ; et elle s'achève par le renoncement volontaire de notre part à toutes les jouissances du monde. Le principal ressort et, en même temps, toute la récompense de cette séparation, c'est l'avènement de Jésus-Christ dans l'âme qui se détache du monde, et plus cette âme se détache, plus aussi devient parfait et fructueux cet avènement de Jésus-Christ; en sorte que la grâce apportée en nous, nous aide à perfectionner notre sacrifice, et que notre sacrifice, à mesure qu'il grandit, nous attire un degré plus élevé de cette union. Voilà notre vocation !

Or, comment le prêtre réalisera-t-il cet avènement du Christ en lui par le sacrifice, si, sous un habit qui le discerne du monde entier il porte dans son cœur les affections des choses qu'il a quittées ; comment sera-t-il un apôtre, comme il doit l'être, et un saint, comme sa vocation exige qu'il le soit, si, en quittant le monde, il apporte avec lui jusqu'à l'autel, soit des goûts mondains, soit des habitudes incompatibles avec son état ? Qu'aura-t-il alors pour le soutenir dans ses faiblesses, où trouvera-t-il, au milieu de sa solitude, un aliment pour ses désirs, s'il n'a pas habitué son âme au sacrifice dans les années du séminaire ? Il s'est condamné

lui-même, pour toujours, à vivre dans l'isolement ; il faut donc qu'il s'endurcisse contre tous les dangers, qu'il fortifie son cœur contre tous les retours au passé ; il faut qu'il ait le courage de ne pas arrêter le regard de son âme sur des objets qui ne sont plus pour lui : *Quid vis videre quod non licet habere?* Bien plus, il faut qu'en vivant au milieu du monde, il le regarde comme ne le voyant pas, qu'il en use comme n'en jouissant pas ; c'est ce que dit S. Paul de tout chrétien, à plus forte raison du prêtre : *Tempus breve est, reliquum est ut qui gaudent tanquam non gaudentes sint, et qui emunt tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo tanquam non utantur ; præterit enim figura hujus mundi.* Il faut que, dans un siècle de dissipation, de vie extérieure et de jouissance, son cœur soit libre et sans attache, et toute sa vie dans le ciel : *Conversatio in cælis est ;* il faut enfin qu'inexorable pour lui-même, il vive solitaire au milieu des hommes, et silencieux au milieu du tumulte, bien avec tout le monde, intime avec Dieu seul. Voilà sa vie, voilà aussi la condition indispensable pour que Jésus-Christ naisse en lui ; et il ne peut pas la manquer sans forfaire à des obligations rigoureuses, ni sans danger pour des vertus qui sont de l'essence même de la vie sacerdotale.

Ah ! si vraiment nous avions la foi, comme tout cela nous paraîtrait naturel ; nous ne verrions plus dans tout cela ni renoncement, ni sacrifice ; nous n'y verrions même plus une compensation, mais, de la part de Dieu, la plus magnifique et la plus libérale de toutes les faveurs, et de notre part, la plus haute et la moins chèrement achetée de toutes les espérances ; et, passant de là au détail de notre vie, nous comprendrions enfin que ce qui nous est demandé en vue de cet avènement du Sauveur, ce ne sont pas seulement des considérations théoriques sur la grandeur de notre vocation ; il ne nous arrive que trop souvent de spéculer les grands sacrifices que nous ferions, si nous nous trouvions dans telle position où nous ne serons jamais ; et si, dans le moment même où nous faisons ces spéculations, il se présente le moindre obstacle à nos désirs, le moindre de nos goûts à

sacrifier, la moindre mortification à accepter, nos idées de renoncement s'envolent. Nous reprendrons sur ce point nos résolutions ; qu'elles soient pratiques et appliquées à quelques circonstances de notre vie réelle ; nous ne chercherons pas l'exercice du renoncement dans un monde imaginaire où nous ne vivrons jamais ; nous chercherons nos vertus dans les actions ordinaires ; alors les occasions de nous mortifier ne nous manqueront pas, et nous verrons, dans le détail de notre vie, le meilleur et le seul moyen possible de préparer en nous-mêmes une demeure agréable à Jésus-Christ, quand viendra le jour de son avènement pour nous.

Il viendra donc, ô divin Messie, ce jour dont la fête de Noël n'est que le prélude et l'image, et alors vous naîtrez en moi ; ah ! si c'est de moi qu'il est dit dans l'Évangile que les vôtres ne vous ont pas reçu, maintenant vous pouvez venir : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Déjà la crèche de mon cœur vous attend ; elle est bien aussi pauvre que celle de Bethléem ; mais je la tiendrai, comme elle, solitaire, silencieuse, écartée du monde et cachée aux regards des hommes ; personne ne viendra vous y troubler, personne ne m'y verra près de vous, mais vous saurez bien quels mystères d'amour, de piété, d'abnégation et de renoncement, se seront opérés dans l'ombre de ce nouveau Bethléem, vous remplirez mon cœur, n'est-ce pas assez pour me faire trouver bien doux le fardeau de mon sacrifice, et n'ai-je pas, pour me réjouir de toutes les séparations, cette magnifique assurance, donnée à toutes les âmes qui sont à vous, qu'elles ont choisi la meilleure part, et que cette part ne leur sera point ôtée ?

RÉSUMÉ

Lorsque nous aurons compris l'intention de l'Église et le mystère de l'Avent, lorsque nous aurons compris pourquoi et comment Jésus-Christ demande à naître maintenant dans les âmes chrétiennes par la sainteté et en nous par la vie sacerdotale, outre le désir ardent que nous ressentirons de l'avènement spirituel du Sauveur, il nous restera une chose à faire, la principale que l'Église ait en vue aux approches de Noël, la préparation de cet avènement. Or, les deux dispositions suivantes seront pour notre âme la meilleure des préparations.

Première disposition : l'esprit de recueillement. Nous verrons comment Notre-Seigneur ne veut pas, ne peut pas venir dans une âme qui se livre aux distractions extérieures, et demande pour première condition de son avènement, surtout dans une âme sacerdotale, qu'elle soit, comme Bethléem, une solitude inaccessible au bruit des choses du monde ; nous trouverons sur ce sujet les meilleures réflexions dans le chapitre de l'Imitation : *De amore solitudinis et silentii.*

Deuxième disposition : l'esprit de renoncement. Dieu demandant davantage à celui qui reçoit davantage, nous demande naturellement bien plus qu'aux gens du monde. Si donc toute vie chrétienne peut se résumer dans le mot de sacrifice, à plus forte raison convient-il que la vie sacerdotale soit une vie de sacrifice. Nous nous demanderons ce que nous avons à sacrifier à Dieu, et nous terminerons en renouvelant nos résolutions à ce propos, et en spécifiant, parmi les détails positifs de notre vie, quels sont ceux où nous aurons à pratiquer ce double esprit de recueillement et de sacrifice.

PENSÉES DÉTACHÉES

I

Plan de méditation pour le temps de l'Avent.

Avènement de Jésus-Christ :

1° Dans le monde, par l'Incarnation

2° En nous, par l'Incarnation mystique de la vie intérieure.

3° Dans les autres, par nous, au moyen de notre opération qui le forme dans les âmes.

II

Vox clamantis in deserto : parate viam Domini. Trop souvent nous errons dans le désert. N'est-ce pas un spectacle navrant que celui d'un pauvre prêtre, posé au milieu d'une population indifférente et blasée, et criant en vain la parole de Dieu aux quatre murs de son église, *Viæ Sion lugent ;* ... d'une religieuse jetée, comme une étrangère, au milieu d'un monde dont les habitudes, les tendances et les opinions vont à l'encontre de ses habitudes et de ses tendances ? Elle crie dans le désert ; mais encore il faut qu'elle crie, et il faut que son cri soit perçant et que sa voix parvienne jusqu'au milieu des hommes ; il faut qu'elle se fasse entendre au-dessus du bruit de leurs fêtes.

MÉDITATION III

pour la fête de l'Immaculée Conception de la T. Ste Vierge.

(semaine de l'ouverture du concile du Vatican, 1869)

MARIE VIVANT DANS L'ÉGLISE COMME SOURCE DE SA VIE

Vous êtes adorable, ô mon Dieu, dans toutes vos voies et dans tous vos desseins ; et il n'est pas nécessaire, pour admirer la sagesse de vos conseils, d'en pénétrer toute la profondeur ; l'intention que vous aviez dans l'élection de Marie, au commencement de vos voies et pour le cas où l'homme n'eût point péché, est restée mystérieuse pour nous ; ce n'est pas moi qui vous demanderai compte de vos conseils et qui tenterai d'en sonder l'abîme. Je sais seulement qu'une raison profonde a présidé au choix que vous avez fait d'elle pour la mère de votre Verbe et la corédemptrice du genre humain après sa chute ; je sais encore, et il me suffit de savoir, que vous avez dérogé pour elle à la loi du péché et de la concupiscence, et que vous lui avez conservé, dans l'Église, les fonctions admirables qu'elle avait auprès du berceau de votre Christ et au pied de la Croix. Éclairez mon âme, Seigneur, pour méditer ces fonctions, ouvrez mes yeux pour qu'ils puissent contempler, ouvrez mon cœur pour qu'il puisse adorer, dans ces fonctions, votre miséricorde et vos bienfaits.

I

Quand la théologie vous montre dans le christianisme non seulement le complément, mais le prolongement et la seconde phase de l'Incarnation, quand la tradition catholique donne à l'Église le nom d'Incarnation continuée, ce n'est pas seulement une ingénieuse comparaison, une pieuse métaphore, c'est une vérité fondamentale que les Pères ont exposée sous toutes les formes, c'est un langage exact et profond, c'est la juste expression de la mission même de l'Église et la définition de sa nature. Celui qui s'est fait chair, comme dit saint Jean, et qui a habité parmi nous, y demeure encore, et il a promis d'y demeurer toujours, non seulement comme Dieu et par ses bienfaits, mais comme homme et dans sa chair : *Verbum caro factum est et habitavit in nobis...... ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi* (1). Il n'est dans l'Église que comme Rédempteur, et il n'est Rédempteur que parce qu'il est Dieu-homme; il est dans le tabernacle, sur l'autel, il est dans les sacrements, dans la chaire de vérité, il est dans la hiérarchie sacrée, dans le sacerdoce, dans l'épiscopat, dans le Pape, il est dans l'Église, lui-même il l'est l'Église, ce corps mystique dont nous sommes les membres, comme dit S. Paul : *Membra corporis ejus, de carne ejus et de ossibus ejus* (2) ; ce corps qui s'édifie et qui s'accroît tous les jours jusqu'à ce qu'il arrive, à la fin des temps, à la dernière limite de sa plénitude, limite que l'homme ne connaît pas et que Dieu lui a assignée dans ses décrets : *In ædificationem corporis Christi, in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (3).

Ici donc, il lui faut, comme à Bethléem, une mère qui le conçoive dans son sein et qui l'enfante pour le salut des autres, une mère qui remplisse auprès de son berceau, c'est-à-dire dans les âmes chrétiennes, les fonctions maternelles;

1. *Joan.*, I.
2. *Eph.*, V, 30.
3. *Ibid.*, IV, 12.

il lui faut une mère qui le nourrisse, qui le fasse grandir dans ces âmes, qui soit inquiète sur son sort ; une mère qui intervienne dans toutes ses actions et qui soit mêlée à sa vie, qui pleure sur ses opprobres, dont le cœur soit percé à la vue de ses souffrances, qui soit debout au pied de sa croix, qui voie couler son sang, qui visite son tombeau, qui soit témoin de sa résurrection, et qui puisse répondre aux autres du sang qu'elle-même lui a donné pour eux. — Si donc Jésus-Christ est avec nous jusqu'à la consommation des siècles, Marie, inséparable de son Fils, habite avec lui parmi nous, et reste, comme lui, vivante dans le christianisme, et elle n'a pu rester sa Mère qu'en devenant la mère de l'Église.

Ah ! je ne m'étonne plus de trouver Marie, à toutes les époques de l'histoire, associée aux grands actes et aux grandes décisions de l'Église ; je la vois non seulement au pied de la crèche et au pied de la croix, à la naissance et à la mort du Christ, mais je la trouve encore mêlée à sa vie publique, au testament de son amour dans le cénacle, à la reconnaissance de son tombeau, et au grand fait de son ascension ; je la retrouve plus tard associée aux prières des apôtres, dans ce premier concile qui précédait leur dispersion ; une antique tradition nous les montre eux-mêmes dans la suite réunis à Éphèse pour assister à sa mort, l'un d'eux arrivé quelques jours après visitant son sépulcre et le trouvant déjà vide et glorieux, comme celui du Sauveur ; puis, la sainte et virginale figure de Marie apparaît, comme une vision angélique, dans les catacombes, peinte et sculptée sur les monuments chrétiens des premiers âges, mêlée presque toujours à celles des apôtres, en témoignage de sa royauté sur eux ; son image est placée sur les autels, à côté de celle de son Fils ; sa maternité divine est niée par l'hérésie et acclamée à Constantinople et à Éphèse, sa protection est invoquée dans les conciles, son nom est inscrit dans les symboles, uni par la liturgie catholique à celui de Jésus-Christ, et prononcé par le prêtre dans l'action du sacrifice en présence même de l'hostie consacrée.

Et voici qu'aujourd'hui encore, Pie IX, guidé par l'Esprit-Saint, réveillant, par un dessein profond, ces antiques et glorieux souvenirs, associe de nouveau le nom de Marie au plus grand événement et à la plus grande manifestation de la vie de l'Église. La réunion des évêques dans le concile, c'est Jésus-Christ visible et transfiguré aux yeux des hommes sur cette montagne du Vatican, c'est le corps de Jésus-Christ manifesté aux nations et élevé de terre, comme sur la Croix, pour attirer tout à lui. La Mère du Christ n'est pas ici une étrangère ; sa place y est marquée, comme dans le ciel, comme dans le christianisme, à la droite de son Fils ; elle vient témoigner de la foi dont ses entrailles ont été la source pour nous, elle vient, comme à Jérusalem, compléter l'assemblée des apôtres, persévérer avec eux dans la prière, présider à leurs délibérations, et attirer sur eux, par sa présence même, les lumières et la force d'en haut. La coïncidence, ordonnée par Pie IX, prend donc ici une haute signification ; elle exprime tout à la fois la plus antique de nos croyances, la plus intime des prérogatives de l'Église, et la plus touchante des fonctions maternelles de Marie.

II

Cette mystérieuse inhabitation de Marie dans le christianisme serait pour nous une consolation mais non pas un secours, si Marie n'avait dans l'Église qu'un rôle passif, mais ce rôle est actif, et ses fonctions maternelles y sont en exercice plus encore que pendant sa vie mortelle. La parole de S. Bernard que *tout nous vient par Marie*, n'est pas une pieuse fiction, destinée à faire effet sur les imaginations dévotes. C'est une doctrine sérieuse, très appuyée, comme la première, du côté de la tradition catholique, et recueillie par saint Thomas qui n'a pas coutume de perdre la piété dans les fictions de la poésie ; c'est une croyance autorisée, très conforme à ce que la théologie nous enseigne, d'une part, sur les raisons et le sens du culte de la Vierge, et à ce que l'histoire nous rapporte, de l'autre, sur les différentes formes

données à ce culte dans l'antiquité chrétienne. De même que l'Écriture nous montre Marie sous les traits de ce personnage mystique de la sagesse possédée par Dieu, au commencement de ses voies, c'est-à-dire précédant, dans la pensée du Très-Haut, la création tout entière, puis prophétisée au moment de la chute, confirmée encore par Isaïe, et enfin décidant, par une seule de ses paroles, l'exécution jusque-là suspendue du décret de la Rédemption ; de même, nous devons nous représenter cette bienheureuse Vierge admise toujours dans le conseil divin, consultée par Dieu même, dans tout ce qui intéresse la marche du christianisme, et coopérant, comme au premier jour, par son consentement, au grand œuvre de la rédemption du monde.Si Jésus-Christ est vivant dans chacune de nos âmes, s'il s'incarne continuellement dans la hiérarchie catholique, si les actes de l'Église ne sont qu'un des fruits de cette seconde incarnation, et si le concile qui se prépare en ce moment est la plus évidente manifestation que Jésus-Christ puisse donner de sa vie et de cette présence réelle qu'il a conservée dans le catholicisme, comme Rédempteur Dieu-homme, c'est toujours Marie qui l'enfante, c'est elle qui le présente au monde sous cette forme nouvelle et qui, en lui, répand sur l'Église les grâces de premier ordre qu'on peut espérer d'un tel événement. Marie est mère de Jésus-Christ, dans l'Église comme à Bethléem, nous venons de le méditer; il faut donc, ici comme à Bethléem, qu'il soit enfanté par elle, et que toute la fécondité de l'Église soit rapportée, comme à sa source, à cette Incarnation continuelle, à cet enfantement prolongé parmi nous.

Ah ! je m'explique maintenant autrement que par un enthousiasme pieux mais peu mesuré, cette haute influence attribuée à Marie dans les destinées de l'Église ; je m'explique autrement que par un symbolisme sentimental, ces noms que lui donne l'antiquité chrétienne et qui lui attribuent dans l'Église un rôle actuel et des fonctions toujours actives ; je ne m'étonne plus d'entendre saint Ambroise la nommer *gardienne de toute l'Église* — saint Fulgence, *la*

colonne de l'Église,—saint Rupert,*la propagatrice des Églises*, un autre, *la splendeur de l'Église*, un autre encore, la *forme de l'Église*, tous enfin, la *lumière*, la *force*, le *centre*, la *source*, la *mère* de l'Église. Je comprends que saint Ildefonse ait pu appeler Marie *la cause de la plénitude de l'Incarnation*, en ce sens que non seulement Marie a été, dans son premier enfantement, la cause initiale de ce grand mystère, mais que l'Incarnation ne peut, sans sa coopération efficace, arriver à la plénitude de sa fécondité, à son couronnement. Je comprends saint Bernard, appliquant à Marie cette belle dénomination d'*aqueduc de toutes les grâces*, et disant que si elle a été originairement la source de la grâce, elle est encore, dans un sens très relevé mais très réel, le canal des bienfaits de Dieu et l'auteur de notre salut. Je comprends encore cette belle pensée d'un serviteur de Marie dans des temps plus modernes, Monsieur Olier [1], que Dieu a établi Marie « la distributrice de tous ses biens ; l'avantage, ajoute-t-il, est plus grand pour nous qu'elle ait dans ses mains la disposition des mérites de Jésus-Christ, que s'ils étaient dans les nôtres, et c'est la plus grande grâce de l'Église de n'être pas chargée immédiatement de Jésus-Christ et de n'avoir pas à rendre compte à Dieu du maniement d'un tel trésor, tandis que Marie, choisie par Dieu le Père et préparée par l'Esprit-Saint pour être dépositaire de ce don, a seule la grâce d'en bien user ». Je comprends enfin que l'Église elle-même, dans le langage expressif mais très mesuré et très théologique de sa liturgie, ait donné à Marie les noms significatifs de *vierge puissante*, *siège de la sagesse*, *porte du ciel*, *mère de la divine grâce*, *mère des miséricordes*, exprimant par là qu'elle aussi reconnaît en Marie la source de ses trésors et l'arbitre de ses destinées.

Et nous maintenant, qui devons aussi coopérer à cette Incarnation du Verbe dans l'Église, nous en qui Jésus-Christ s'est incarné déjà et va bientôt s'incarner par la grâce, par l'Eucharistie et par le sacerdoce, méditons

1. *Vie intérieure de Marie*, p. 333.

aujourd'hui et pendant toute cette semaine, sur ces grandes ſonctions; comparons le mystère qui doit s'accomplir en nous par Marie, à celui qui, par elle aussi, va s'accomplir bientôt dans l'Église. Ce qui se passe dans l'Église se passe en chacun de nous; nous avons dans notre âme tout un christianisme en abrégé, mais complet et identique à celui dont les intérêts vont s'agiter au concile. Notre âme elle-même est une Église catholique où nous devons réaliser par nos actes les phénomènes que Jésus-Christ opère dans l'autre; prions Marie d'y entrer, d'y triompher, d'y régner; ſaisons-la, par notre dévotion, habiter, protéger et gouverner cet empire intérieur, cette Église mystique où Jésus-Christ ne peut habiter qu'avec elle et ne veut régner, comme dans l'autre, que par elle.

RÉSUMÉ

Le grand événement qui se prépare au sein de la catholicité et qui va commencer de s'accomplir dans la semaine où nous entrons, est assez significatif et assez considérable, pour fixer nos regards, nos études, nos prières et nos méditations pendant ces jours. Par une disposition évidemment providentielle et par un dessein très pieux et très profond de Pie IX, au jour même de la plus belle fête de Marie, mère de Jésus-Christ, l'Église, épouse du même Jésus-Christ, va ouvrir sa grande assemblée : le motif de cette heureuse coïncidence n'a pas été seulement de la part du Saint Père une pensée touchante, un admirable rapprochement, et un sentiment très filial de piété envers la Vierge immaculée; ç'a été bien plus encore une raison toute mystique puisée dans une intuition profonde du rôle de Marie dans l'Église; c'est ce rôle que nous méditerons dans nos prochaines oraisons.

Nous considérerons Marie vivant dans le christianisme, comme type et source au moins coopératrice de la vie de l'Église et de ses glorieuses prérogatives.

1° d'une part : dans sa constitution intérieure.

2° de l'autre dans ses combats intérieurs avec l'hérésie.

Dans notre oraison du lundi, nous nous contenterons du premier point, et nous verrons comment Marie est le *type*, et dans une large mesure, la *source* de la vie intérieure de l'Église.

1° Parce que Jésus-Christ n'est resté parmi nous, selon sa promesse, qu'avec Marie, l'Église, suivant le langage si beau et si élevé de la tradition catholique, est l'Incarnation continuée. Or, il n'est pas possible qu'après avoir concouru pour une si large part à la première partie de cette Incarnation, Marie soit étrangère à la seconde; si donc Jésus-Christ est avec nous jusqu'à la consommation des siècles, Marie aussi est restée avec nous, et cette mystérieuse mais très réelle inhabitation de Marie dans l'Église est déjà pour nous une grande consolation.

2° Mais elle est de plus un grand secours. Jésus-Christ habite dans l'Église non seulement avec Marie, mais par Marie, elle est sa mère, ici comme à Bethléem;

c'est elle qui l'enfante pour nous aujourd'hui comme alors, soit par la naissance qu'elle lui donne en chacun de nous et qui nous rend enfants de Dieu, comme dit saint Jean, soit par celle qu'elle lui donne dans l'Église universelle et qui la rend indéfectible et divinement féconde. L'Église, épouse de Jésus-Christ fils de Marie, est donc aussi la fille de Marie, et les prérogatives dont elle est ornée pour elle-même, et les trésors surnaturels dont elle dispose pour ses enfants, lui viennent par le concours immédiat et par l'intervention efficace de Marie.

Ces réflexions toutes spéculatives prendront facilement un caractère pratique, si nous savons trouver, dans cette contemplation du rôle de Marie dans le christianisme, un motif élevé d'augmenter tout à la fois notre dévotion envers Marie et notre respect et notre amour pour l'Église.

MÉDITATION IV

pour l'octave de la fête de l'Immaculée Conception de la T. Ste Vierge.

MARIE VIVANT DANS L'ÉGLISE COMME TYPE ET SOURCE DE SA PURETÉ DANS LA DOCTRINE

Transportons-nous, par la pensée, au milieu de l'assemblée du Concile, dans ce temple du Vatican, le plus grand du monde et le plus propre à figurer l'immensité du catholicisme. Contemplons, auprès de ce tombeau où la cendre de Pierre et de Paul repose depuis 1800 ans, les princes de l'Église priant et travaillant pour nous; voici le Pontife, tête inséparable de ce corps mystique du Sauveur, fondement inébranlable de ce grand édifice, chef infaillible de ce troupeau, lumière indéfectible de ces pasteurs du monde. Ils sont réunis au nom de l'Évangile; Jésus-Christ est donc au milieu d'eux; l'Esprit-Saint illumine leur cœur; la Trinité tout entière assiste à leur conseil. Tout le christianisme est ici réuni en ce moment. Au-dessus de leur auguste assemblée, il me semble voir planer comme une apparition angélique et virginale, la douce et sainte figure de Marie; cette apparition n'est ici ni déplacée ni fantastique, prions la Vierge immaculée de nous dire par quel prodige d'amour pour elle et de miséricorde pour nous, Dieu l'admet ainsi dans ses conseils, et lui donne, dans les destinées de l'Église, une si grande part.

I

La raison de cette haute influence qui a été donnée à Marie sur la marche du christianisme et dans la vie de l'Église, c'est qu'elle est tout à la fois dans sa conception immaculée et dans sa maternité virginale, le type de l'Église enseignante et la cause première de la pureté de son enseignement. Il faut entendre S. Ambroise et S. Augustin disant que Marie, par son privilège, est la figure de l'Église, immaculée comme elle dans son origine, vierge comme elle dans sa maternité; il faut entendre S. Bernard expliquer comment le Verbe, vérité invisible, nous a été présenté sous une forme visible, d'abord par Marie qui l'a revêtu de sa chair, puis par l'Église qui nous le présente encore revêtu de son enseignement : *Maria vestitum carne, Ecclesia vestitum sermone.* Il faut entendre l'antiquité chrétienne nous expliquer ce gracieux mystère, dans un admirable parallélisme d'expressions symboliques destiné non seulement à les comparer, mais, par une sorte de touchante communication des idiomes, à attribuer tantôt à l'Église les privilèges propres à Marie, tantôt à Marie les prérogatives propres à l'Église, et à montrer, dans l'une et dans l'autre, la même mission parmi les hommes, les mêmes fonctions dans l'œuvre de la Rédemption. Toutes deux tiennent de près à Jésus-Christ, l'une comme sa Mère et l'autre comme son épouse ; toutes deux sont remplies de l'Esprit-Saint, et toutes deux, par sa divine opération, conçoivent et enfantent; toutes deux enfin sont mères à des titres également divins, et la maternité n'est pas plus en l'Église qu'en Marie la destruction de la virginité. Mais, comme tout, dans la création de Marie, a été dirigé vers sa maternité divine, et comme sa conception n'a été immaculée que pour la rendre digne de concevoir dans la virginité et d'enfanter un Dieu fait homme, de même aussi, dans la vie de l'Église, tout a été dirigé vers cette autre maternité de l'enseignement de la doctrine, maternité également virginale, également divine et qui suppose l'Église également immaculée dans sa conception, c'est-à-dire

inaccessible, dès sa première origine, à toute atteinte de l'erreur.

Et ici je vois en Marie plus encore que la figure, j'y vois, par une admirable disposition de la Providence, la source de cette pureté dans laquelle l'Église a été conçue et enfantée.

Pour comprendre cette relation intime entre Marie et l'Église, il faut se rappeler que le décret de la Rédemption, porté aussitôt après la chute, commence avec Marie son accomplissement, et que la réalisation des antiques promesses de Dieu s'ouvrait à la conception de Marie. A partir du jour où Dieu, remplissant cette promesse et appliquant cet éternel et miséricordieux décret, interrompait en faveur d'une créature choisie la loi du péché, dans ce moment solennel où Marie était conçue immaculée dans le sein de sa mère, l'ordre de la Rédemption s'inaugurait sans retour, l'Église elle-même était conçue par le fait même de la conception de Marie, et, chose remarquable, le démon, écarté de ce grand et premier mystère, ne pouvait entrer dans le christianisme. Cette vierge, conçue sans péché, à elle seule elle était l'Église, comme Adam et Ève déchus étaient le genre humain, et elle fermait au serpent, son antique ennemi, la porte de l'Église.

Un peu plus tard, cette même Église ainsi conçue était enfantée sur la croix ; elle recevait en partage, dans la personne des Apôtres, la mission d'enseigner, et l'Esprit-Saint lui assurait, dans l'exercice de cette mission, le plus étonnant et le plus divin des privilèges, l'inaltérable pureté de la doctrine. L'Église devenait un corps enseignant, et, à cause de cela, la loi du péché ne pouvait s'appliquer à elle qu'en attaquant ses doctrines ; mais aussi, comme le péché ne pénètre en nous que par notre origine, ainsi la loi du péché ne pouvait entrer dans l'Église sous la forme d'erreur doctrinale, sans y entrer par la conception de Marie sous la forme de péché originel ; c'est ce que le décret de Dieu avait prévu, et ainsi la Conception immaculée de Marie fut le premier obstacle opposé à cette loi malheureuse et la première source de l'Infaillibilité de l'Église.

Ainsi, par un double miracle, s'accomplissait, dans la conception de Marie et à la naissance de l'Église, la prophétie faite au premier père après la chute ; ainsi, l'Église sortait du côté entr'ouvert du Christ, pure et radieuse, préparée à enseigner les nations sous les auspices de la Vierge immaculée, et à les enseigner sans éprouver les atteintes de l'erreur, inévitables pour toute autre société doctrinale. Dieu qui devait opérer par l'Église les mêmes œuvres que par Marie, l'avait, par un semblable privilège, ou plutôt par suite du même privilège, rendue miraculeusement inaccessible à la corruption, et il répugnait à la Providence que l'épouse de Jésus-Christ, chargée de le préparer aux nations sous la forme de son enseignement, fût un instant l'organe du mensonge, tout comme il lui répugnait que sa mère, chargée de le revêtir pour nous de la nature humaine, pût être un seul moment le siège du péché.

II

Lorsqu'après la chute du genre humain, une inimitié fut posée entre la femme et le tentateur, Dieu dit au serpent : *Ipsa conteret caput tuum.* Nous diminuerions la portée de cette grande prophétie, si nous pensions que son accomplissement a été consommé et achevé dans la conception de Marie. Sans doute, le grand privilège donné à Marie pour elle-même et dès le sein de sa mère, ouvrait l'ère des victoires de Marie sur le serpent infernal, et dès ce jour la prophétie commençait à se réaliser ; mais ce serait donner à la plus significative de toutes les prophéties un sens trop restreint, que de croire son application exclusivement renfermée dans ce seul fait; quelque importance qu'il eût par lui-même, Marie écrasait la tête du serpent tout d'abord en raison de son privilège personnel, mais bien plus encore par celui qu'elle communiquait au christianisme. L'Église, instituée sous la forme de corps enseignant, n'avait à craindre les embûches du tentateur que du côté de ses doctrines, et n'avait besoin de la puissance de Marie que dans ses luttes

contre l'erreur. Aussi, quand l'enfer s'attaquait tour à tour à tous les dogmes chrétiens, pour en déraciner la croyance, ou en fausser la notion, il était naturel que cette Vierge immaculée, remplissant le grand rôle que le décret de la Rédemption lui assignait et conservant dans l'Église ses fonctions maternelles, acceptât pour sa tâche, dans le christianisme, la destruction des hérésies. Cette tâche, elle l'a remplie dans tous les temps, non seulement en ce que le dogme de la maternité divine était la pierre de touche des croyances, le caractère distinctif de la pureté des symboles, et le résumé de toute la foi chrétienne, mais aussi et surtout parce que sa coopération efficace et son concours actuel servait de rempart à la doctrine chrétienne et préservait la foi des Églises.Les prémices de sa vie n'avaient pas été comme celles de la nôtre au pouvoir du péché; aussi, le privilège de sa conception donnait à son pied virginal une vertu vraiment divine pour soutenir sans défaillance, au profit de l'Église, cette grande lutte des doctrines,et pour comprimer, sans jamais faiblir, le hideux serpent de l'hérésie. Aussi retrouvons-nous, dans tous les temps, le saint nom de Marie, comme un symbole tout à la fois de pureté dans la doctrine, associé par l'Église à ce grand travail, à ce magnifique travail de destruction des hérésies, le plus intime du christianisme, celui qui fait le fond de notre histoire, celui aussi où l'action de la Providence apparaît avec le plus d'éclat et avec un caractère plus lumineux d'assistance surnaturelle et d'intervention divine; et le concile d'Éphèse ne fait en cela que reproduire et proclamer une très antique et très belle tradition de la primitive Église, quand, après avoir rétabli contre Eutychès la maternité divine de Marie, il lui adresse cette louange remarquable qui, des actes de ce concile,est passée dans notre liturgie comme la dernière expression du rôle de Marie dans l'Église : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Et ce miracle s'est perpétué parmi les nations chrétiennes jusqu'aux temps modernes ; bien plus, le culte de Marie immaculée conservait sa vertu et préservait les populations des

envahissements de l'erreur, même au sein du schisme. Ainsi, les Églises d'Orient, depuis dix siècles séparées de la communion catholique, privées d'autorité doctrinale, et placées par l'abandon de la lumière Romaine dans les conditions les plus favorables pour la naissance et la propagation des hérésies, gardaient leur foi éternellement incorruptible, grâce sans doute à l'assistance de Marie dont le culte s'est conservé sans altération dans ces Églises, et dont la Conception immaculée a toujours été leur plus chère croyance. — Dans l'Église catholique le miracle n'était ni moins réel, ni même moins visible ; le culte de Marie restait au cœur des populations, comme le résumé de la foi populaire et le thermomètre de l'esprit chrétien. La croyance en l'immaculée conception de Marie se conservait d'âge en âge dans le peuple, et la définition portée par Pie IX, en ajoutant à cette croyance populaire la sanction d'une autorité infaillible, réjouissait les âmes chrétiennes et devenait pour l'Église entière, éprouvée à notre époque par tant de souffrances, un signe d'espérance et un gage de cette présence de Jésus-Christ qui se manifeste aujourd'hui d'une manière si éclatante.

Pour nous, en union avec les Pères du concile en ce moment réunis, demandons à Marie de nous faire bien comprendre le rôle que Dieu lui donne dans ce concile et dans l'Église, comme conséquence du privilège de son immaculée conception; demandons-lui d'augmenter, de dilater, de fortifier, par cette contemplation, notre dévotion envers elle, particulièrement dans ce mystère fondamental. Cette dévotion est trop souvent exposée, même parmi nous, à rester sans fruits, parce qu'elle est sans fondement, parce que nous considérons Marie comme un personnage ordinaire, isolé dans le christianisme, sans influence actuelle dans la vie de l'Église et différent seulement des autres par le degré de ses vertus et par les fonctions dont il a été revêtu, fonctions d'ailleurs qui, à nos yeux, ont cessé depuis longtemps d'être en exercice. Quand nous entendons dire que tout nous vient par Marie, que Marie est encore la dispensatrice des bienfaits de Dieu, qu'elle n'a pas cessé d'être toute-puissante auprès

de Dieu, nous ne le nions pas, sans doute, mais nous prenons tout cela pour une pieuse hyperbole ; faute d'avoir étudié les raisons et le sens du culte de Marie, la conviction n'entre pas dans notre âme, et notre piété envers elle reste incomplète et stérile, quelquefois même banale et fausse, tandis qu'elle doit être pour celui qui sait la comprendre, une dévotion fondamentale, une dévotion féconde et, comme dit S. Bernard, un des signes les plus infaillibles de la prédestination.

RÉSUMÉ

Demain, en raison de la diversité des heures dans les pays éloignés, au moment même où nous serons ici réunis pour prier, le concile du Vatican s'ouvrira. Nous nous transporterons par la pensée au milieu de cette première et solennelle réunion, associant ensemble et comparant de nouveau les deux figures, après celle du Christ, les plus vénérées du christianisme, la Vierge et l'Église.

1° Nous verrons d'abord comment Marie, dans sa conception immaculée, est le type et la source de la plus belle prérogative de l'Église : la pureté de sa doctrine. Je dis d'abord le *type*, avec saint Augustin ; la ressemblance en effet est évidente, puisque de même que Marie, dans sa conception, échappe au sort commun des descendants d'Adam, c'est-à-dire au péché, de même l'Église, dans sa conception mystérieuse, c'est-à-dire dans son institution première, échappe au sort commun de toutes les autorités enseignantes, c'est-à-dire à l'erreur. Je dis ensuite la *source*, et cela se comprend: la conception de Marie, c'est la première origine de l'Église, c'est la conception de l'Église, et elles ne pouvaient être immaculées l'une sans l'autre ou, ce qui est la même chose, le démon ne pouvait prendre place dans le sanctuaire de l'Église sous forme d'erreur doctrinale, qu'en y pénétant d'abord sous la forme de péché originel, par la conception de Marie.

2° L'Église ayant été instituée sous la forme de corps enseignant, et le péché ne pouvant entrer chez elle que sous la forme d'erreur doctrinale, il était naturel que Marie, conservant dans l'Église ses fonctions maternelles, comme nous l'avons déjà vu, prît dans le christianisme le rôle de destructrice des hérésies. C'est ce qu'elle a fait ; aussi, dans tous les temps, retrouvons-nous son nom associé par l'Église à ce grand travail de destruction des hérésies, comme l'a proclamé le concile d'Éphèse : *Gaude, Maria Virgo, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.*

Le résultat de cette méditation sera de donner à notre piété envers Marie un caractère sérieux et solide, et, en nous montrant la part que prend Marie dans les définitions dogmatiques, dans la propagation et la foi de l'Église, de nous faire choisir cette Vierge immaculée pour la patronne de nos études.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Il est difficile de parler de Marie, non parce que tout a été dit ; on en a dit beaucoup, mais *de Maria numquam satis;*

mais parce qu'il est impossible d'approcher du sujet. La prédication sur Marie a les mêmes conditions que la prédication sur Dieu ; la bonne manière d'exprimer exactement la vérité, c'est de dire ce que Marie n'est pas, et de dire que ses qualités ne sont pas comme les nôtres. La fête de l'Immaculée Conception en est un exemple. Par un privilège unique et ineffable, Dieu préserve Marie de la tache originelle ; pour louer sa conception, nous disons qu'elle n'a pas le péché originel. Ceci nie l'imperfection, mais n'exprime pas la perfection donnée à Marie dès sa conception.

II. Comme Marie est de la famille de Dieu, il lui fallait la ressemblance, l'air de famille ; cette ressemblance, nous la fêtons aujourd'hui, c'est cette pureté parfaite et originelle qui n'est pas seulement la négation du péché, mais un don positif, excellent et capable de fixer les complaisances de Dieu. Les mères donnent à leurs enfants leur ressemblance ; ici la mère reçoit de son fils cette ressemblance, afin de pouvoir la lui rendre plus tard ; c'est le Verbe qui, en prévision de naître de Marie, prépare son berceau en elle et la rend semblable à lui.

III. En quoi consiste cette perfection positive ? Ce n'est pas seulement l'innocence, l'absence du péché; l'âme qui ne serait qu'innocente serait un plâtre sans beauté, sans vie, sans ce parfum de vie et de sainteté qui est le charme de la perfection. Ce serait une rose artificielle. Ce sont des vertus excellentes, participant de plus près à celles de Dieu. Dieu aussi est innocent, mais dire qu'il n'est que cela, ce serait un blasphème ; même chose pour Marie.

IV. Quoi de pratique pour nous ici? Nous croyons que nous n'avons rien à imiter de cette conception. Le caractère de notre sainteté, c'est l'innocence réparée, la passion vaincue. Nous aussi, nous luttons contre le péché originel, et nous tâchons d'en remonter le cours, pour le détruire dans sa source. Nous en portons partout la trace avec nous, comme une plaie secrète et incurable. Remontons jusqu'à sa racine, c'est le travail de notre vie ; c'est notre mission.

V. Notre mission est semblable à la sienne, nos vertus

doivent être sinon égales, du moins semblables. Nous aussi nous devons chercher cette divine ressemblance qui fera notre bonheur et qui sera le signe auquel Dieu et Marie nous reconnaîtront au dernier jour. Si la perfection de Dieu nous effraie, et si nous désespérons d'en approcher, Marie a été interposée comme une *étape* intermédiaire, comme un miroir dont la lumière est plus douce et plus reposante. L'Immaculée Conception, c'est la *fête des Vierges*...

Dieu, qui prépare Marie, nous avait aussi préparés de bien loin, quoique d'une manière moins parfaite.

MÉDITATION V

pour la fête de Noël.

LE SAUVEUR

Est-ce vous que je vois sous cette forme chétive et enfantine, ô Verbe éternel qui étiez en Dieu avant la création et Dieu vous-même, et par qui tout a été fait ; est-ce vous que je vois, sous ces langes, dans cette crèche, sur cette paille, ô vous qui êtes la splendeur du Père et l'image vivante et parfaite de sa substance ? Il est donc vrai, aujourd'hui même vous inaugurez votre mission par les larmes, vous commencez notre salut selon votre promesse que l'Église nous répétait hier encore en votre nom : Salvabo te, noli timere ; cito veniet salus tua...

Non, Seigneur, non, nous ne craignons plus rien, puisque vous nous avez montré notre Sauveur, puisque celui qui est la vie et la lumière, vient de se manifester à nous : Vita manifestata est... vita erat lux hominum ; *nous ne craignons plus rien, puisque le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous, puisque nos yeux peuvent le contempler dans son aimable appareil et sur le trône de sa pauvreté, où il est devenu comme l'un d'entre nous, puisque nos oreilles ont entendu sa voix et que nos mains ont touché sa chair et ses pauvres vêtements :* Quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, quod perspeximus et manus nostræ contrectaverunt de verbo vitæ ; *nous ne craignons plus rien, sinon de ne pas profiter des leçons, des exemples et des bienfaits de votre amour. Achevez dans nos*

cœurs, par une seconde naissance, achevez votre œuvre, et faites-nous la grâce de vous comprendre et de ne rien laisser perdre de vos larmes et de votre sang. Dites vous-même, dites-nous d'abord qui vous êtes : Quis est hic et laudabimus eum... Verbum caro factum... Sanctus Israel... salutare Dei... natum videte Regem angelorum...

Obéissant à l'invitation des anges qui s'adresse à nous aussi bien qu'aux pieux bergers de Bethléem, transportons-nous, par la pensée, dans cette grotte bénie où vient de se consommer le premier et le plus touchant des mystères chrétiens : *Adeste fideles, læti triumphantes, venite in Bethleem, natum videte,Regem Angelorum; venite adoremus.*Quel spectacle s'offre à nous dans cette étable ! De la paille, quelques animaux, de pauvres bergers rayonnants d'une pieuse joie, un vieillard et une vierge en prières auprès d'une crèche, et, dans cette crèche, bégayant et souriant à travers ses larmes, un enfant rempli d'une grâce céleste et d'une amabilité extraordinaire.

A genoux en esprit devant cette crèche dont l'image est ici sous nos yeux, pieusement et dans toute la simplicité de nos cœurs, laissons-nous aller avec les anges et les bergers à la contemplation de cet aimable mystère, laissons sortir de notre âme toutes les pieuses questions que peut lui suggérer un tel spectacle.

I

Qui donc êtes-vous, S. Enfant de Bethléem, dont la naissance est entourée à la fois de tant de pauvreté et de circonstances si surnaturelles ? Quelque chose d'une gloire toute céleste transpire à travers cet appareil de misère dont je vous vois entouré ; le rayonnement de votre visage vous trahit, et la lumière surnaturelle répandue autour de votre berceau, me fait déjà soupçonner le secret de votre grandeur, à travers le voile de votre humanité sainte. Dites-nous qui vous êtes, ô S. Enfant dont la naissance réalise tant de promesses et comble tant de vœux, ô aimable enfant qui vous

présentez à nous avec tout le charme de votre faiblesse et avec tout l'attrait de nos infirmités.

Vous me demandez qui je suis ! je suis le nouvel Adam, votre père, l'espérance des générations qui ont précédé ma naissance et le père de toutes les générations futures : *Pater futuri sæculi.* Je suis votre Rédempteur, Rédempteur en même temps que victime, je suis le Messie promis et appelé par tout ce qui a été versé de larmes depuis Adam, je suis le prêtre de la Loi nouvelle dont le sacerdoce va consommer toutes les figures. Ne me connaissez-vous pas ? Mon nom est dans l'Écriture. Je suis celui qui suis, je suis la Sagesse incréée,conçue avant les siècles et par qui tout a été fait, je suis le Verbe de Dieu, la splendeur éternelle du Père et la figure de sa substance cachée sous une chair visible. N'entendez-vous pas les anges qui vous le disent : *Æterni Parentis splendorem æternum velatum sub carne videbimus.* Je suis Dieu avec vous, Emmanuel, le Verbe fait chair et habitant parmi vous.

II

Oui, Seigneur, vous êtes le Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle, le prêtre de la Loi nouvelle, Dieu avec nous ; nous ne voulons pas scruter vos mystères, mais il faut que nous sachions ce que vous venez faire avec nous. Pourquoi descendez-vous des hauteurs des cieux et devenez-vous semblable à nous ; pourquoi nous faites-vous contempler cette gloire du Fils unique de Dieu ?

Puisque je suis le nouvel Adam, ne fallait-il pas que je vinsse réparer ce que le premier Adam avait fait : *Sicut mors per unum hominem in hunc mundum intravit.* Mon humanité est l'instrument de votre salut : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei. Nova per carnem nativitas liberet quem vetusta peccati servitus tenet.*

Ne voyez-vous pas comme le monde entier aspirait après moi, comme mon berceau est l'arche du salut et le centre du monde entier ; tous les peuples et tous les siècles étaient tournés vers moi, m'attendant comme l'envoyé de Dieu et le Rédempteur ; du fond de l'antiquité et dans tout l'espace de

l'Ancienne Loi, les regards de l'humanité convergent vers la bienheureuse étable où j'ai choisi mon pied-à-terre ; depuis le jour de la chute jusqu'à celui de ma naissance, on n'entend qu'une voix dans l'humanité, pour désirer mon avènement, et cette voix est un sanglot pour pleurer la chute des hommes,et un soupir pour appeler la Rédemption. Ne voyez-vous pas le genre humain,dans la personne d'Adam et d'Ève, sortir tout en larmes du paradis terrestre ; Dieu, tout en les punissant, leur promet un Messie, et déjà leur cœur démêle au loin, dans l'avenir, mon avènement ; ne voyez-vous pas Noë, sorti de l'arche, recevant de Dieu le signe de l'alliance qui doit se consommer en moi? Abraham prévoit ma naissance et n'ambitionne que le bonheur de voir mon jour. Moïse est appelé le serviteur de ma maison. David échangerait son trône et les années de sa gloire, contre un instant passé à genoux auprès de ma crèche. L'histoire du monde se résume, avant vous, dans l'espérance et l'attente de ma bienheureuse nativité, comme, après vous, dans l'hommage rendu à ma mort.

III

Or, ce programme de Rédempteur, j'ai voulu le remplir, à travers toutes les humiliations et par le moyen de toutes les souffrances auxquelles vous-mêmes vous êtes soumis, pour les sanctifier, et vous prouver la force de mon amour.

Pouvant rester dans la gloire de mon Père, j'ai voulu la quitter, pour m'abaisser au rang d'une créature. Pouvant, parmi les créatures,choisir un ange,j'ai voulu descendre plus bas : *Paulo minus ab angelis*, et devenir homme. Devenant homme, je pouvais prendre une nature glorifiée. Non, il m'a fallu la chair de péché. Cela posé, je pouvais descendre dans toute la gloire promise à l'humanité souffrante et tombée. Non, j'ai pris le dernier rang. Du moins je pouvais me faire, à ce dernier rang, une tranquillité relative. Non, une vie de douleurs et une mort effrayante. Du moins, n'être pas accusé. J'ai voulu encore ce dernier degré (1).

1. Pour plusieurs des degrés de cet abaissement, cf. Gerbet : *Considérations sur le dogme générateur*. Ch. VIII, p. 123.

RÉSUMÉ

A plus tard les pensées suivies ; devant ce berceau extravagons comme lui !

En face du berceau de notre frère, que l'Église notre Mère exposera cette nuit à nos yeux, ne cherchons pas à nous posséder ; nous n'avons qu'une chose à faire, c'est de nous laisser emporter, sans ordre et sans mesure, au flot de nos pensées pour lesquelles la parole de l'homme n'est qu'un obstacle. Mille questions nous viendront au cœur et se presseront sur nos lèvres en face de cette crèche où notre Sauveur, notre désiré, notre espérance, notre amour, notre ami, notre frère, se présente à nous sous la forme la plus humble, la plus faible, la plus charmante qu'il ait pu trouver dans son amour. Qui êtes-vous, aimable enfant qui vous présentez à nous sous cet humble et aimable appareil ? Verbe incarné, Messie désiré, plus qu'un prophète. Que venez-vous faire ? Sécher les larmes, remplir les vœux, sauver, souffrir. Vous êtes la lumière et la splendeur du Père, mais aussi notre espérance ; ô association de qualités : *Tu lumen et splendor Patris, tu spes perennis omnium. Æterni Parentis splendorem,æternum velatum sub carne videbimus ; sic nos amantem.*

Aimable enfant, pourquoi descendez-vous dans la crèche, pourquoi vous incarnez-vous, pourquoi voulez-vous souffrir, pourquoi prenez-vous la forme d'esclave, pourquoi ne vous entourez-vous pas d'un appareil plus en rapport avec votre dignité, pourquoi vous astreignez-vous à nos misères et ne vous contentez-vous pas de revêtir une nature créée, la plus excellente de celles que vous ayez créées, pourquoi du moins vous plaisez-vous au milieu de la pauvreté, pourquoi ce luxe de misère?

Les réponses ne manqueront pas, si nous savons entendre. Je vous ai tant aimés, ingrats, que j'ai voulu me faire voir à vous, j'ai poussé mon amour jusqu'à cette amoureuse extravagance, c'est l'amour qui explique tout cela ; il faut que vous m'aimiez, il faut que vous finissiez par m'aimer tout seul ; je vais grandir, passer par tous les états de la vie humaine jusqu'au plein et plus beau développement de la vie, et si vous ne finissez par m'aimer j'en mourrai. Oh ! *Sic nos amantem quis non redamaret ?*

O aimable enfant, que je voudrais vous aimer ; que je voudrais avoir été dans cette bienheureuse étable, que je voudrais avoir vu votre mère à genoux et dans le ravissement près de la crèche, que je voudrais vous avoir vu sous cette forme d'esclave, avoir touché vos membres charmants, que je voudrais vous avoir vu esclave, oui ; esclaves vos bras et vos jambes retenus dans ces langes royaux.

Est-il possible que vous soyez mon Dieu, puis-je vous reconnaître sous cette forme enfantine ; oh ! oui, je vous reconnais ; plus vous vous faites petit, plus vous me semblez grand, parce que votre puissance apparaît dans ce rapetissement.

Seigneur, je veux le crier à tous les hommes, voilà mon divin Rédempteur. Oh ! que je veux vous préparer une crèche pure et sans tache, pour le jour où vous descendrez en moi par le sacerdoce d'une manière plus cachée et non moins réelle.

Est-il possible que je sois votre prêtre, est-il possible que vous m'admettiez si près de vous, et que moi-même je sois destiné à vous enfanter dans cette crèche de l'autel, et puis dans cette crèche des âmes. Ah ! je veux vous prêcher à tous les hommes, je veux leur annoncer cet Évangile, cette bonne nouvelle, je leur donnerai, moi aussi, des signes : mon humilité : *Pannis involutum*, la pauvreté de ma maison ouverte à tous vos pauvres....

Nous viendrons méditer près de lui, pleurer avec lui, prier devant lui, avec Marie et Joseph et les bergers, nous le réchaufferons de notre piété et de notre amour, et nous puiserons dans sa crèche des fruits de salut, de sanctification et de zèle.

MÉDITATION VI

pour l'octave de la fête de Noël.

LA CRÈCHE DE BETHLÉEM

I. Beauté du tableau que l'Église met sous nos yeux.

II. Quand on veut méditer sur ce mystère, on ne sait par où commencer, tant il est fécond. Laissons-nous aller, et tâchons de voir dans ce berceau le programme de toute la vie de Notre-Seigneur, et le modèle de la nôtre.

1° Il s'abaisse, comme il le fera toute sa vie ; et à nous, il apprend l'humilité.

2° Il souffre, comme toujours ; et il nous enseigne le sacrifice, au moins intérieur, si nous n'avons pas la force d'embrasser la souffrance extérieure : *Tollat crucem*, aujourd'hui il nous dit cela avec amour.

3° Il nous sauve par ses larmes et ses prières ; et à nous, qui devons lui succéder, il nous apprend à travailler au salut des autres.

III. Toute notre espérance est dans ce berceau. La méditation de ce sujet est utile et féconde.

Ici Dieu vient à nous non pas avec sa justice et ses foudres, non pas même avec ses menaces et ses commandements, mais armé de la seule force de son amour ; entendez, comme autrefois les bergers, la voix de l'ange qui vous annonce une bonne nouvelle, et qui vous indique à quel signe vous reconnaîtrez votre Messie : Vous trouverez un

enfant, couché dans une crèche et enveloppé de langes, c'est lui. Répondez comme les bergers : *Transeamus ad Bethleem.* Mais ce mystère n'est pas seulement gracieux, il est utile et rempli pour nous d'enseignements féconds.

C'est le résumé de toute la vie de Jésus, c'est le salut du monde qui est dans cette crèche ; et il faut que déjà, dans ce premier acte de sa vie, nous retrouvions exactement tous les caractères de ses vertus.

J'y retrouve d'abord, et d'une manière bien frappante, son humilité : lui, pouvait rester au ciel, il vient ici se faire petit enfant ; il aurait pu du moins descendre revêtu de la forme humaine, dans la force de l'âge, et entouré de tout ce qui constitue la grandeur des rois ; ç'aurait été encore un grand abaissement ; mais non, il faut que, descendant au dernier échelon, il se fasse petit enfant.

On se résigne plus facilement au sacrifice d'une mort héroïque et glorieuse qui n'arrive qu'en spéculation, qu'à la petitesse du Sauveur qui est toute pratique et de tous les jours.

Voici la sagesse de Dieu bégayante et pleurante ; le Verbe, le Verbe éternel, la parole substantielle de Dieu, qui pleure et qui bégaye et qui se condamne à ces cris enfantins.

Il aurait pu au moins naître dans un palais. Il aurait pu, à sa naissance, prodiguer les miracles. Il aurait pu parler et manifester sa gloire.

Non, tout est caché ; afin que tout ici soit pour la miséricorde, la justice s'est effacée. *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei non ex operibus justitiæ quæ fecimus nos sed secundum suam misericordiam salvos nos fecit* (1).

L'amour du sacrifice : il nous montre à souffrir.

La qualité de Sauveur : *Videbit omnis caro salutare Dei.* Il sait à quoi l'oblige cette qualité : *Concede quæsumus, omnipotens Deus, ut nos Unigeniti tui nova per carnem Nativitas liberet quos sub peccati jugo vetusta servitus tenet.*

1. *Tit.*, V.

Nous viendrons méditer près de lui, pleurer près de lui, prier près de lui ; nous le réchaufferons de notre piété et de notre amour, et nous puiserons dans sa crèche des fruits de sainteté et de salut.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Saint Enfant, vous ravissez mon cœur ; je ne puis pas vous contempler un instant, sans me sentir remué jusqu'au fond de l'âme, par la plus vive émotion et par le plus amer repentir, au souvenir de mes péchés. Comment ! c'est vous que j'ai offensé, c'est votre chair innocente que j'ai frappée, que j'ai blessée, que j'ai mise en sang ; c'est moi qui vous ai arraché ces larmes que vous versez dans votre crèche. Ah ! cessez, cessez de les verser, c'est fini, je ne veux plus vous offenser.

***

II. Je viendrai auprès de votre berceau ; vous m'apprendrez le détachement, la volupté sainte du sacrifice. J'apprendrai, à votre école, à me gêner un peu de temps en temps pour votre service, à ne pas craindre de me déranger quelquefois pour les âmes, à prendre au moins un peu de mon superflu pour vos pauvres ; j'y ferai l'apprentissage de l'apostolat du zèle, non pas de ce zèle vaporeux et présomptueux, qui n'a pour aliment que des aspirations poétiques, et qui s'évanouit inévitablement avant six mois de ministère ; mais de ce zèle viril, persévérant, aussi tranquille qu'il est ardent, qui est fondé sur l'amour des âmes et sur la connaissance de leur valeur à vos yeux. Mon cœur se remplira de l'amour des âmes, afin d'empêcher l'amour des corps de s'y mettre ; j'y apprendrai à prêcher avec zèle et conviction, à remplir avec patience, énergie, conviction et travail, cette besogne si rebutante et en apparence si aride et si inféconde, mais pourtant si fondamentale des catéchismes.

MÉDITATION VII

pour la fête de la Circoncision.

L'ESPRIT DE SACRIFICE

O saint Enfant Jésus, du fond de votre pauvre étable de Bethléem et de dessus cette crèche où je vous vois pleurant et souffrant pour mon salut, avec quelle autorité vous m'enseignez la vanité des choses de ce monde, le néant de la vie humaine, la brièveté du temps que j'ai à passer sur la terre, et la nécessité d'en utiliser tous les instants pour mon salut et pour votre gloire. Remplissez-moi de ces pensées, ô mon Dieu, mettez-en la conviction et la pratique dans mon âme. Non, Seigneur, non je ne suis rien, et ma vie n'est plus, à mes yeux, qu'une traversée fugitive au milieu d'un monde auquel je ne dois pas m'attacher. Si courte pourtant et si remplie de misères qu'elle soit, vous m'ordonnez de la consacrer à votre gloire. Prenez, Seigneur : tout ce que j'ai et tout ce que je suis est à vous. Vous voulez même élever mon âme jusqu'aux grandeurs du sacerdoce ; me voici devant vous, prêt à vous suivre et à vous servir jusqu'à la mort ; élevez-moi, abaissez-moi, je suis entre vos mains pour faire votre volonté : Ecce venio ut faciam, Deus, voluntatem tuam.

I

L'apôtre S. Paul, écrivant aux chrétiens de Corinthe, sent le besoin de rappeler à ceux d'entre eux qui vivent dans le

monde et sont engagés dans les liens du mariage, la brièveté du temps, la vanité de ce monde, le danger qu'il y aurait à fixer sur la terre ses affections et ses espérances, et à s'installer pour ainsi dire en cette vie comme pour toujours : *Tempus breve est, reliquum est ut et qui habent uxores tanquam non habentes sint, et qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui emunt, tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; prœterit enim figura hujus mundi* (1).

I. Cette leçon, adressée à de simples fidèles, vivant dans les conditions les plus ordinaires de la vie chrétienne, peut nous être singulièrement utile, à nous aussi. Pour nous aussi le temps est court, et nous avons besoin de nous rappeler sans cesse que nous ne sommes sur la terre que pour un moment et comme en passage ; pour nous aussi la terre est un sol sans consistance, sur lequel nous ne pouvons rien construire de permanent et de définitif ; un sable mouvant que Dieu nous ordonne de traverser, mais sur lequel nous ne pouvons installer nos ambitions et nos espérances, sans exposer au plus effroyable mécompte notre avenir éternel ; pour nous aussi le monde est une vanité, une ombre insaisissable, et nous perdrions à la poursuivre les moments courts et précieux qui nous sont donnés pour travailler à la seule chose nécessaire : *Tempus breve est... prœterit figura hujus mundi.*

II. Sans calculer même avec une mort prématurée qui ne devrait pas d'ailleurs nous surprendre, quand même nous serions destinés à atteindre les plus extrêmes limites de la vie humaine, *tempus breve est.* Nous le savons bien, ce serait encore peu de chose, les années s'en vont sans retour, avec une rapidité vertigineuse, et nous nous trouverons bientôt, sans y avoir pensé pour ainsi dire, bien étonnés de nous sentir transportés au seuil de la vieillesse. « Il y a toujours quelque chose qui presse, qu'on ne peut laisser en retard ; et, sous ce prétexte, sans dessein formé, par le seul entraînement

1. *Cor.*, VII, 29.

des occupations qu'on s'est faites, on néglige les devoirs indispensables ; et ainsi la vie s'écoule pleine de projets, de soins, de soucis, dans l'oubli de la seule chose nécessaire (1), » pleine de rêves dans l'avenir, vide d'actions dans le présent. Quel vide dans nos mains, quel vide dans notre cœur, si la terre n'ayant plus d'espérances, plus même d'illusions à nous offrir, nous nous apercevons que nous n'avons encore pensé sérieusement et efficacement qu'à la terre, et que nous n'avons encore rien fait de sérieux et de complet pour le ciel.

III. Oui, le temps est court, et le monde n'a rien de bon, de stable et de sérieux à nous donner ; si donc il nous reste une chose à faire, c'est d'user de ce monde comme n'en usant pas. Nous ne sommes pas des religieux cloîtrés ; il nous faudra user du monde ; notre vocation nous appelle à vivre en face et au milieu de lui, à le voir, à l'entendre, à le toucher, à nous trouver mêlés partout avec ses enfants et ses admirateurs, à être, dans une certaine mesure, témoins de ses plaisirs et continuellement exposés à ses séductions, à nous rencontrer partout et sans cesse avec ses maximes, il faut que nous traversions tout cela sinon impassibles, au moins inébranlables et toujours debout, sans laisser accrocher notre cœur par ses séductions, sans laisser entamer notre âme par ses principes. Nous passons au milieu du feu, il faut que rien en nous n'en subisse les atteintes. Que de choses qui nous distraient de la grande affaire et nous sollicitent à nous écarter de notre chemin : joies, tristesses, amitiés, plaisirs, bien-être, nous devons traverser ces choses-là sans les voir ou, ce qui est plus difficile encore, les voir sans nous y arrêter, sans les goûter : *Reliquum est ut qui flent, tanquam non flentes, et qui gaudent, tanquam non gaudentes sint ;* nous vivons dans tout cela, notre corps habite sur la terre, mais notre âme est plus haut, elle fait sa résidence dans une région plus élevée ; nos pensées, l'ensemble de notre vie, sont dans le ciel : *Nostra conversatio in cœlis est.*

1. Eugénie de Guérin, *Lettres*, p. 33.

IV. Il y a plus. Par vocation encore nous sommes obligés de nous mêler aux intérêts de ce monde, de nous occuper des affaires séculières, de nous y intéresser même dans une certaine mesure ; nous avons les relations qui s'imposent, la famille. Si nous avions fait le vœu de pauvreté, nous serions tranquilles du côté des intérêts de ce monde ; mais nous ne l'avons pas fait ; aussi, outre la pauvreté qui ne nous manquera pas non plus et qui nous sera donnée par surcroît, nous aurons encore les soucis de quelques affaires indispensables, les préoccupations de la vie matérielle, le souci peut-être de faire vivre les autres ; nous achetons, nous possédons ; ne nous oublions pas nous-mêmes : *Tempus breve est, reliquum est ut qui emunt, tanquam non possidentes sint.* Si peu que nous possédions ici-bas, ne seraient-ce que nos vêtements, ne serait-ce qu'une pierre ou la largeur d'un de nos pieds sur la terre, ne serait-ce que par désir, c'est assez pour nous attacher outre mesure aux choses de cette vie, et plus qu'il n'en faut pour nous faire oublier la vanité de ce monde et les grands intérêts de notre avenir éternel : *Tempus breve est, tempus breve est.* Oui, le temps est court ; il faut que nous usions de ce monde comme n'en usant pas, et qu'au milieu de ses distractions, de ses tiraillements, nous sachions nous conserver tout entiers pour la seule affaire que nous ayons à poursuivre comme chrétiens, le salut de notre âme, comme prêtres, sa sanctification.

II.

Voilà ce que nous avons à faire. Cherchons maintenant, dans le passé, comment nous avons utilisé les instants si courts et si précieux qui nous sont donnés. Aussi loin que nous pouvons remonter, par la mémoire, dans notre vie, au moment même, si nous le retrouvons dans nos souvenirs, où Dieu a fait germer pour la première fois dans notre cœur la pensée de nous donner à lui par le sacerdoce, nous avions dans notre âme des désirs de perfection, des aspirations vers une vertu plus parfaite, un idéal de sainteté sans lequel

nous ne comprenions pas pour nous la vie chrétienne et que nous nous sommes bien promis de réaliser en nous-mêmes. Une année vient de finir, et une autre est déjà commencée ; c'est le moment de nous demander où nous en sommes et ce que nous avons fait de tout cela dans cette nouvelle portion désormais achevée.

I. Il y a, dans l'année qui finit, des grâces ; combien nombreuses et combien précieuses ! La grâce de Dieu a pris, pour arriver jusqu'à notre âme, toutes les formes et tous les chemins. Elle y est venue par notre intelligence, sous la forme de lumière : nos études, la parole de Dieu, mille et mille conseils que nous recevons tous les jours, les bons exemples dont nous avons été les témoins, l'impiété même et les scandales du monde si instructifs pour nous ; elle y est venue par notre cœur, sous la forme des bonnes inspirations, des pieux désirs, des saintes affections, que Dieu ne nous a pas épargnés ; elle y est venue par des sacrements, par des retraites, par la réception des saints Ordres, par tout l'ensemble de notre vie, l'obligation du travail, le silence, la règle, la mortification de la vie commune. C'est Jésus-Christ qui, sous toutes ces formes, venait en nous comme dans son domaine : *In propria venit.* Quel malheur, quelle perte de temps et de grâce, quel sujet d'humiliation, si nous ne l'avons pas bien reçu, et si nous ne sommes pas plus avancés dans le chemin de la sainteté ! Dans l'année qui commence, il y aura encore des grâces, elles nous viendront par les mêmes voies et par d'autres encore ; pour plusieurs d'entre nous, elle viendra sous la forme bénie et saintement désirée du sacerdoce ou d'une autre ordination, à chacun selon son besoin particulier. Préparons notre âme, et ne laissons pas perdre le don de Dieu.

II. Il y a eu, dans l'année terminée, des épreuves : épreuves intérieures, tentations, inquiétudes, peines de famille ou autres, chagrins particuliers, épreuves extérieures surtout. Nous ne savons pas ce que l'année nouvelle nous prépare ; mais nous pouvons prévoir que la grande épreuve qui nous

afflige tous, n'est pas terminée encore. Ne sommes-nous pour rien dans la colère de Dieu ; sommes-nous complètement innocents des péchés dont le châtiment est sous nos yeux ; n'avons-nous rien à prendre pour nous-mêmes dans la leçon des événements ; n'y a-t-il pas quelque justice connue de Dieu dans ces reproches que le monde nous adresse si amèrement et si injustement d'ailleurs, de ne prendre des maux de la patrie que la part la plus inoffensive et la plus douce ? Notre part, à nous, c'est de soulager, par des prières instantes et continuelles, nos frères qui souffrent pour nous, d'apaiser la justice divine par notre justice et nos vertus. Nous qui ne souffrons rien personnellement, nous voyons si bien dans tout cela la colère de Dieu, nous sommes si prompts à accuser le monde de l'avoir soulevée par ses crimes ! Et nous-mêmes, n'avons-nous pas péché par notre froideur, notre indifférence, notre peu de zèle pour la gloire de Dieu, notre amour de nos aises, et ne pourrions-nous pas expier un peu aussi, soit pour nous-mêmes, soit pour les autres, et dans tous les cas ne pourrions-nous pas nous frapper d'abord la poitrine, avant de frapper celle des autres?

Oui, ô mon Dieu, oui, nous avons péché nous aussi, de toutes les manières qu'il nous a été possible et sous toutes les formes ; l'année qui vient de finir est pleine de vos grâces et de vos leçons, mais elle est pleine aussi de nos misères ; nous avons péché, par excès ou par défaut, contre toutes les vertus qui sont de notre état ; nous avons péché contre votre miséricorde ; nous avons abusé du temps que vous nous donniez pour travailler sur notre âme, et pour procurer votre gloire, et il semble que nous ayons voulu répondre à la multitude et à la diversité de vos grâces, par la multitude et la diversité de nos infidélités. Mais, ô mon Dieu, les humiliations de Jésus-Christ, dans sa crèche, crient encore miséricorde pour nous ; il faut que son sang qui commence à couler dans la circoncision pour nous, suffise à tout ; désormais, nous profiterons mieux de vos bienfaits et du temps que vous nous donnez ; quelque court qu'il soit, il

suffira, avec votre grâce, pour corriger et compenser bien des iniquités ; ne les calculez pas, ces iniquités, ne comptez pas nos péchés ; qui pourrait soutenir la rigueur de votre justice : *Si observaveris Domine, Domine quis sustinebit.* Après tout, nous sommes encore votre peuple et vos enfants, la race sacerdotale ; si ce n'est pas en raison de votre justice, en raison du moins de notre repentir, ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous : *Parce Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis.*

RÉSUMÉ

Au commencement d'une nouvelle année, il est d'usage parmi les hommes livrés aux affaires de ce monde, de jeter un coup d'œil tout à la fois sur l'année qui finit et sur l'année qui commence, et d'ajouter une réflexion sur la rapidité des années et la brièveté du temps. C'est ce que nous ferons, nous aussi, en prenant pour texte cette belle parole de S. Paul : *Tempus breve, reliquum est ut qui flent, tanquam non flentes sint, et qui gaudent, tanquam non gaudentes, et qui emunt, tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur, præterit enim figura hujus mundi.*

I. Le temps est court, mais autant il est urgent d'en utiliser tous les instants pour la préparation de notre éternité ; voilà l'unique chose nécessaire pour nous. Tout le reste : douleurs, joies, liens de ce monde, tout le reste n'est que du détail, de l'accessoire, auquel il faut bien se garder de donner le peu de place qu'il y a dans notre vie.

II. Que voyons-nous, relativement à cette grande affaire, dans l'année qui finit ? Nous y voyons des grâces : elles nous seront matière à des remerciments et à de nouvelles demandes pour l'avenir ; nous y voyons des épreuves : elles nous seront matière à patience et à mérite ; nous y trouvons enfin des péchés, toujours en trop grand nombre, peut-être est-ce là ce qui domine dans notre vie jusqu'à présent. Les grâces viendront encore, dans l'année qui commence, les épreuves ne peuvent pas y manquer non plus ; tâchons que le péché n'apparaisse plus dans notre vie, et qu'en attendant il soit, pendant ces jours, la matière de notre repentir et de nos résolutions, car le temps est court, la vie va passer comme une ombre, il faut nous hâter, si nous voulons n'être pas surpris avant d'avoir rien fait pour la vie future.

MÉDITATION VIII

pour l'octave de la fête de la Circoncision.

L'ŒUVRE DU SALUT

Il est d'usage, parmi les hommes, au commencement d'une année, de jeter un coup d'œil tout à la fois sur l'année qui finit et l'année qui commence. Les hommes le font pour leurs affaires temporelles, ils se remettent devant les yeux leurs projets, et se demandent ce qu'ils ont fait pour les remplir, et ce qu'ils feront dans l'avenir. Les uns avaient des projets de fortune ; ils se demandent ce qu'ils ont acquis, et les moyens que l'expérience leur conseille de prendre pour acquérir. Les autres, des projets de gloire ; ils se demandent s'ils ont avancé vers le but proposé à leur ambition. Et nous, nous avons aussi des projets de fortune et des projets de gloire. Des projets de fortune, mais non pour cette vie, car nous avons tout quitté pour vivre pauvres avec Jésus, et notre trésor est dans le ciel ; des projets de gloire, mais non pour la terre, car nous avons spontanément embrassé un état qui est l'humilité même ; nos désirs sont dans le ciel, et si nous cherchons une richesse et une gloire sur la terre, c'est celle des biens surnaturels. Voyons 1° comment nous avons travaillé à l'acquérir l'an dernier ; 2° comment nous y travaillerons cette année.

I

Que vois-je dans l'année qui finit ?

I. Des grâces sous toutes les formes.

Les sacrements et la vie spirituelle à laquelle nous oblige notre règle. — Je suis témoin et instrument des plus précieuses, ici, en vous donnant l'Eucharistie.

Les enseignements que nous recevons officiellement de nos supérieurs ou dans nos études. — Ceux que l'Esprit-Saint nous donne intérieurement et quand il veut. — Ceux qui sont contenus dans les bons exemples qui nous sont donnés, dans les péchés même et les scandales dont nous sommes témoins.

II. Des infidélités continuelles de notre part.

En général, nous ne sommes guère plus saints que l'an dernier. — Rappelons-nous le bon désir qui nous a amenés ici, et l'idée que nous avions de l'état où nous voici, et comparons-le à ce que nous sommes. — Énumérons chacun de nos actes relatifs à chacune des grâces reçues. Que d'infidélités !

II

Ce que nous ferons, et ce que je vois dans l'année qui commence.

I. J'y vois les mêmes grâces. Profitons-en bien, surtout de l'Eucharistie; une seule communion bien faite devrait achever notre sanctification.

II. Mes vœux pour cette année : Souhaiter la médiocrité en toutes choses, excepté dans l'amour de Dieu. Je ne vous souhaite ni richesse. — vous avez renoncé à tout cela: qu'en feriez-vous? — ni gloire — pauvres âmes qui vous êtes ensevelies avec Jésus et condamnées à vivre oubliées et méprisées! — ni même la santé — car elle vous importe assez peu — mais la continuité des grâces de Dieu et celle d'y correspondre ; car *c'est encore une grâce.*

III. Je fais passer mes souhaits par la crèche pour leur donner quelque vertu et efficacité.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Dans la fête de Noël, dans la crèche, notre Sauveur nous est apparu avec les signes de l'abaissement et de la

faiblesse. Aujourd'hui, dans la circoncision, avançant d'un degré dans cette progression de l'abaissement, il nous apparaît avec la ressemblance du péché: *In similitudinem carnis peccati;* et ayant reçu, par sa conception, le commencement de cette ressemblance, il vient, par sa circoncision, en recevoir le complément, il *est*, dans sa conception, comme s'il avait le péché, il *fait*, dans sa circoncision, comme s'il portait le péché.

***

II. Quand nous voulons engager les gens du monde, les pécheurs, à ne pas différer leur conversion, nous tirons nos arguments de la rapidité de la vie, de la brièveté du temps, de l'approche de la mort. Or, pour nous qui n'avons peut-être pas à nous convertir du mal au bien, mais qui sommes appelés à une perfection plus élevée, les mêmes arguments nous engagent à ne pas différer le travail qui doit nous y conduire. Nous avons des projets, des rêves de sainteté; c'est par eux que Dieu nous a appelés à un état plus saint, et pour eux que nous sommes entrés dans cet état. Or, où en sommes-nous de leur réalisation? Les années marchent, la perfection rêvée se réalisera-t-elle en proportion? La vieillesse, la mort nous surprendra encore à l'état de rêve et n'ayant notre perfection que dans l'avenir et en perspective. La mort nous surprendra les mains pleines de projets irréalisés. Il est temps de sortir de cet état de préparation éternelle à la sainteté, et de passer enfin à la sainteté effective.

MÉDITATION IX

pour la fête de l'Épiphanie.

JÉSUS MANIFESTÉ AUX NATIONS DANS LA VIE SACERDOTALE ET LE MINISTÈRE ÉVANGÉLIQUE

Nous vous rendons grâces, ô mon Dieu, pour l'inestimable don de la foi que vous commencez à répandre dans le monde au jour de votre Épiphanie. Précieux mystère! c'est la vie qui se manifeste en ce jour à toutes les nations; c'est aujourd'hui que vous devenez vraiment la lumière du monde et le Dieu avec nous ; c'est aujourd'hui que vous inaugurez vraiment votre mission par la vocation des Gentils, par notre vocation à la foi. Où serions-nous, ô mon Dieu, si vous nous aviez laissés dans les ténèbres et à l'ombre de la mort : vita erat lux hominum, et lux in tenebris lucet, *premier bienfait de votre miséricorde.*

Le second a été de nous appeler à votre berceau, nous la race sacerdotale, nous votre famille et vos enfants, pour y puiser non plus seulement la lumière de la foi, non plus seulement la vocation à l'Évangile, mais la vocation à l'apostolat. Vous nous appelez, Seigneur, non plus seulement à contempler votre gloire, mais à la refléter en nous, par la vie sacerdotale, et à la manifester aux autres, par la prédication de l'Évangile. Donnez-nous en ce moment de comprendre cette fonction du sacerdoce, et de commencer, dès aujourd'hui, à la remplir par nos vertus.

I

La foi nous montre aujourd'hui, dans ces mages venus d'Orient et d'Occident jusqu'à l'étable de Bethléem, les prémices de la gentilité, que notre Sauveur, aussitôt après sa naissance, appelle à son berceau pour y chercher la foi.

I. Dès aujourd'hui, Jésus-Christ est donc manifesté au monde ; cette petite assemblée de rois, venus des quatre coins du monde, contient les éléments premiers de l'Église catholique ; je la vois, l'Église future et immortelle, déjà catholique c'est-à-dire universelle par vocation, par droit de naissance, par sa destination et par le décret de Dieu ; je la vois, dès sa première apparition, dès son premier jour, réunie autour du berceau du Messie, où elle vient puiser la vie et la vertu de se préparer à se répandre en tous lieux. C'est la prophétie même d'Isaïe, réalisée avec une éclatante et merveilleuse exactitude : *Surge, illuminare Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est. Ecce tenebræ operient terram et caligo populos; super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui. Leva in circuitu oculos tuos et vide ; omnes isti congregati sunt venerunt tibi ; filii tui de longe venient, et filiæ tuæ de latere surgent, omnes de Saba venient aurum et thus deferentes et laudem Domino annuntiantes... qui sunt isti qui ut nubes volant, et quasi columbæ ad fenestras suas, me enim insulæ expectant et naves maris in principio ut abducam filios tuos de longe... et reges eorum ministrabunt tibi* (1). Oh ! faut-il lire encore et nous appliquer le mot suivant: *gens et regnum quod non servierit tibi peribit, et gentes solitudine vastabuntur.* Non, mon Dieu, non cela n'est pas pour nous; car nous vous servons encore, il y a encore dans votre maison des ministres pour aller chercher au loin et réunir dans la Jérusalem nouvelle vos enfants.

II Voilà le mystère de l'Épiphanie, voilà la manifestation du Sauveur, et cette manifestation, inaugurée autour de la

1. *Isai*, VI, 1. sqq.

crèche, n'apparaît ici aux mages que dans son aurore; nous assistons, nous tous, à son plein développement, dans le catholicisme, par le ministère apostolique. Bien plus, nous avons, nous aussi, notre part dans ce grand travail de la manifestation de Jésus-Christ aux nations et de l'apostolat évangélique, le plus beau fleuron de notre Église et le privilège exclusif du catholicisme par comparaison aux autres religions.

Oh ! si nous comprenions l'Église et sa mission parmi les hommes, quelle gloire pour nous d'être appelés dans ses rangs, et comme nous admirerions la mission du sacerdoce catholique et la nôtre !

II

Oh ! la belle mission que nous avons reçue de Dieu ; nous sommes les manifestateurs de Jésus-Christ.

I. Mais avant de le manifester par nos paroles et par notre prédication publique, il faut le manifester *par nos œuvres* et par une *sainteté vraiment sacerdotale.* S'il est vrai de dire que tout homme a été créé à l'image de Dieu, et réparé après son péché sur le modèle du Christ, s'il est vrai de dire que le chrétien doit devenir une image conforme à Jésus-Christ, que faudra-t-il dire du prêtre? Nous sommes des hommes publics, il n'y a pour ainsi dire en nous pas de vertus personnelles, tout en nous est public et doit prêcher; nous sommes les lumières du monde et le sel de la terre, et notre ministère nous place en évidence comme notre maître, afin que nos œuvres soient en spectacle et en édification à tous les hommes, et servent d'Évangile à ceux-là même qui ne voudraient pas nous entendre, quand nous leur parlerions de leur âme et de leur Dieu.

II. Beaucoup de chrétiens peuvent échapper à notre zèle, quand nous annonçons l'Évangile et que notre voix se fait entendre dans la maison de Dieu, pour rappeler les vérités de la foi et la nécessité du salut ; il y en a peu qui puissent échapper à la sainte contagion du bon exemple, et que la lumière de notre vie et de nos bonnes œuvres ne puisse

atteindre jusqu'au milieu de leurs préoccupations, de leurs plaisirs et de leur indifférence religieuse. Les hommes ont beau être indifférents, fuir la maison de Dieu et fermer l'oreille à la vérité, ils ont beau oublier la grande affaire de leur sanctification et s'étourdir pour échapper à la pensée d'une autre vie, il y en a peu qui puissent éviter de rencontrer quelquefois un prêtre dans le chemin de la vie. Pour ceux-là, toute la ressource de leur âme est dans l'exemple de la vie du prêtre, dans le spectacle toujours salutaire et plein d'instruction des vertus sacerdotales. Combien en a--on vu se troubler en la présence d'un bon prêtre, s'étonner et rentrer en eux-mêmes, au moins un instant, à la seule preuve du sacrifice qu'il a fait de sa vie et de son cœur à Évangile! Prédication éloquente, la seule peut-être à laquelle e monde n'ait pu rien enlever de son efficacité et de sa puissance; prédication infailliblement fertile à laquelle Dieu attache une vertu et des grâces particulières, qui féconde inévitablement les âmes déjà chrétiennes, et qui a toujours le privilège de déposer dans les âmes les plus égarées, les plus endurcies, une bonne et salutaire pensée, un germe de pénitence et de résurrection ; prédication éloquente par elle-même, accessible à toutes les intelligences, et dont l'efficacité est indépendante du talent, de la science et des qualités de l'esprit.

III. Oui, tout en nous doit prêcher l'Évangile, tout en nous doit manifester Jésus-Christ; il faut que *chacune de nos actions soit comme une étoile qui conduise* les âmes à Bethléem; il faut que nous le reproduisions, que son image soit en nous, et que sa lumière éclate dans chacun de nos traits, dans chacune de nos actions et de nos démarches, et qu'à notre vue et qu'au spectacle de nos vertus, chacun de ceux aux regards desquels nous sommes exposés, soit obligé de s'écrier: « Le voici, voici Jésus-Christ, voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde, voici le Rédempteur, celui qui nous apporte la bonne nouvelle, voici celui qui nous prêche le salut! » Il faut que les pécheurs, les ennemis même de l'Évangile, et que les démons eux-mêmes, reconnaissent

en nous son image, confessent la puissance de notre sainteté, et s'écrient du moins, en nous tournant le dos : « Vous êtes le saint de Dieu, je vous reconnais, et confesse la vertu de vos exemples : *Scio qui sis, Sanctus Dei.* »

III

Et puis nous prêchons encore par parole.

I. A dater du jour où nous nous sommes présentés à la porte de la maison de Dieu, nous sommes devenus des manifestateurs de Jésus-Christ, nous avons fait profession de nous sentir appelés à l'apostolat et choisis pour le ministère de l'Évangile : *Vocatus apostolus... segregatus in Evangelium.* Nous avons mission de planter la foi dans les âmes, la foi par la parole de Dieu : *Fides ex auditu, auditus per verbum Christi.* Nous avons notre droit à ce grand *carisma* de la parole, qui est l'instrument de l'Évangile que Jésus-Christ n'a jamais laissé détruire et qui ne périra jamais dans l'Église: *Sermo sapientiæ, sermo scientiæ secundum eumdem Spiritum.* Nous sommes entrés dans ce grand corps d'apôtres, de prophètes, de pasteurs, établis de Dieu pour la consommation des saints et l'édification du corps de Jésus-Christ par l'onction du ministère : *Et ipse dedit quosdam Apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero Evangelistas, alios autem pastores et doctores, ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.*

II. Tout prêtre chargé du soin des âmes, comme nous le serons plus tard, c'est un prophète, c'est-à-dire un homme doué du don de la parole et chargé d'annoncer le salut et la rédemption, c'est un Évangéliste, c'est-à-dire un héraut de la bonne nouvelle, un précurseur et un introducteur de Jésus-Christ dans les âmes. Quelque faible que soit son talent, quelque petit que soit son emploi, il est l'ouvrier de l'Évangile et l'espérance de l'Église, jusqu'à ce que, à force de travail, de saintes industries et d'héroïsme, et malgré le peu d'espérance que l'état actuel des âmes semble permettre à son zèle, il soit parvenu à restaurer autour de lui l'unité de

la foi, à faire connaître Jésus-Christ, à lui rendre ses membres, et à rétablir son corps mystique : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei, et agnitionis Filii Dei, in virum perfectum in mensuram ætatis plenitudinis Christi.*

Appuyé sur le fondement des Apôtres, il tient sa place dans ce grand édifice de l'Église où Jésus-Christ est la pierre angulaire ; il est la colonne et l'appui de la vérité, il joue son rôle et il fait sa partie dans ce grand concert de l'apostolat où Jésus-Christ est le premier.

III. Quelque humble que soit le théâtre où s'exerce son zèle, et sous quelque forme qu'il soit appelé à dispenser la parole de Dieu, c'est Jésus-Christ qu'il manifeste, c'est l'Épiphanie qu'il continue, il est le père de l'Église dans quelques âmes. Il est vrai, les âmes auxquelles il fait connaître son Sauveur sont surtout celles des pauvres : notre troupeau, à nous, sera surtout composé des simples, des ignorants, mais leurs âmes sont grandes et chères à Dieu ; nous manifesterons notre Sauveur à ceux à qui il a ressemblé, au milieu de qui il a voulu naître et vivre, aux bergers qu'il a d'abord appelés à son berceau, aux petits et aux pauvres qu'il a lui-même évangélisés et qu'il nous fait l'honneur de nous confier : *Evangelizare pauperibus misit me.*

IV. S'il est possible, ô mon Dieu, que je sois votre prêtre, et que vous m'appeliez à prêcher votre Évangile et à continuer auprès des âmes le grand mystère de votre Épiphanie ! Ma mission, c'est d'annoncer la bonne nouvelle, c'est de vous engendrer dans les âmes et de vous manifester aux hommes. Oui, ô mon Rédempteur, je veux vous montrer au monde, jusqu'à ce qu'enfin le monde vous comprenne et vous reçoive, jusqu'à ce que vous soyez manifesté et reconnu jusqu'aux extrémités de la terre, selon la prophétie d'Isaïe : *Videbunt omnes fines terræ salutare Dei nostri* (1).

Mais pour cela, ô mon Dieu, manifestez-vous vous-même en moi, changez ma vie, afin qu'elle devienne l'image de la vôtre, mettez en moi une âme nouvelle, un cœur nouveau,

1. *Isai*, LII.

une âme sacerdotale, pour vous reproduire dans ma vie et vous manifester dans mes vertus, un cœur d'apôtre, pour vous prêcher et travailler au bien de votre Église et à la conquête du monde par l'Évangile.

RÉSUMÉ

Le mystère de l'Épiphanie, c'est la vocation des Nations au baptême et à la foi chrétienne, et la manifestation de Jésus-Christ au monde. Cette manifestation, commencée par Jésus-Christ même dans les mages réunis autour de la crèche, n'est pas différente de celle qui s'est continuée plus tard, par la prédication des Apôtres, et qui se continue à perpétuité par le ministère des prêtres.

Or, nous aussi, nous sommes appelés à la participation de ce ministère. Deux pensées rempliront notre méditation, et résumeront la part que nous devrons prendre plus tard à cette manifestation du Sauveur.

I. Nous le manifesterons, dans notre vie. La vie des prêtres est l'Évangile des gens du monde; il faut que, par nos vertus, nous soyons des manifestations vivantes de Jésus-Christ.

II. Nous serons aussi appelés à le manifester par un ministère public, par la prédication de l'Évangile et la charge officielle des âmes. Quel que soit le milieu où nous serons envoyés, en y exerçant les fonctions du ministère, nous aurons à devenir dans quelques âmes les Pères de l'Église, les apôtres de l'Évangile, les instruments de la vocation du monde à la foi et au salut.

Quel stimulant pour notre apostolat futur et pour notre préparation actuelle au saint ministère ! Mais aussi quelles obligations pour nous ! Ces obligations ne sont pas toutes dans l'avenir : la fête de demain aura pour effet de nous rappeler que nous devons nous préparer au ministère par la prière et l'étude, par de saints désirs et par l'exercice anticipé du zèle sacerdotal. Toutes les vertus de notre état sont des vertus de préparation. Ce qui fait que notre zèle s'abat, s'affadit au milieu de l'indifférence des hommes et des résistances du monde, c'est que nous considérons nos efforts, notre travail, comme isolés ; comme nous aurions du cœur à notre travail de la conversion des âmes, si nous avions sans cesse présente à l'âme cette pensée, aussi fondamentale que consolante, que nous faisons partie de cette grande armée de l'Évangile qui opère dans tous les coins du monde, de ce grand réseau du sacerdoce étendu sur toute la terre, que nous sommes une maille de ce grand filet de l'apostolat jeté sur le genre humain. Considéré à ce point de vue, notre travail, nos fonctions, grandissent à nos yeux. Ne convertirions-nous qu'une âme, ne jetterions-nous qu'une bonne pensée dans un cœur d'enfant ou de paysan, nous ajoutons notre pierre à l'Église, notre grain de sable au rivage.

MÉDITATION X

pour la fête du S. Nom de Jésus.

SIGNIFICATION DU NOM DE JÉSUS PRIS COMME NOM OU EXPRESSION DOGMATIQUE ; OU DIGNITÉ DU NOM DE JÉSUS EN RAISON DE SA SIGNIFICATION

Votre nom, ô mon Sauveur, a été prophétisé dans l'ancienne Loi, et apporté du ciel par les anges.

Ce n'est plus, comme le nom ineffable de Dieu dans l'ancienne Loi, un nom de terreur ; c'est un nom d'amour, le nom de notre Rédempteur, de celui qui s'est fait notre frère, notre ami, semblable à nous. Non seulement nous avons le droit de le prononcer sans crainte, mais nous pouvons, nous devons l'avoir continuellement sur les lèvres.

J'entends les saints le dire et le redire, mettre leur bonheur à le répéter, célébrer avec enthousiasme sa vertu, sa beauté, sa douceur. Oh ! que je suis humilié de ne rien sentir de tout cela ! C'est que je ne mérite pas de le sentir, c'est que je ne vous aime pas assez, c'est que je ne le comprends pas assez, c'est que je n'ai pas assez médité sur sa signification. Donnez-moi votre amour, et faites-moi comprendre votre nom, afin que, moi aussi, je commence à le goûter, et que je puisse le prononcer avec tendresse et avec amour.

I

Les noms ne sont pas des choses indifférentes ; ils sont le salut des essences, et, dans les choses divines, ils ont une

valeur dogmatique. Or, ainsi le nom de *Jésus* est une expression dogmatique, et la plus efficace, pour nous rappeler tout ce qu'il y a, dans le christianisme, de plus grand et de plus fondamental. La preuve de son *importance* est qu'il a été *apporté du ciel* par les anges.

Pour connaître la dignité que le nom de Jésus tire de sa signification, pour comprendre le sentiment de respect et d'enthousiasme qu'il a inspiré aux saints et surtout aux apôtres, et celui qu'il doit aussi nous inspirer à nous-mêmes à leur exemple, pour comprendre l'importance que l'Église attache à l'action de le prononcer, nous verrons d'abord sa signification et les choses qu'il nous rappelle. A ce point de vue l'action du nom de Jésus en nous est spéculative.

I. Ce qu'il exprime pour tous les chrétiens.

Il est le nom de notre Sauveur. N'y a-t-il pas, dans ce seul fait, de quoi nous frapper déjà, indépendamment même de sa signification intrinsèque, étymologique, et des mystères dont il est le symbole ? Le nom donné par Dieu le Père à Dieu le Fils, prédit par les prophètes et apporté du ciel par les Anges ! Nous pouvons déjà soupçonner, par ces seules observations, qu'un grand mystère doit y être caché ; et, quand nous n'en saurions pas davantage, cela suffirait pour nous frapper de respect ; mais nous en savons davantage.

II. Jésus-Christ a mérité ce nom, parce qu'il a été notre Rédempteur.

Par sa signification intrinsèque étymologique, il veut dire *Sauveur ;* par conséquent il s'explique lui-même, et il devient facile de comprendre le sentiment qu'il doit inspirer. L'ange le dit à Joseph: *Vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum* (1).

Il nous rappelle d'abord le *fait de la Rédemption* en lui-même, indépendamment des circonstances dont ce mystère a été entouré et du mode suivant lequel notre Rédemption s'est accomplie. A ce point de vue, il est donc le symbole, le mémorial, le récit du grand fait de notre rédemption, il nous

1. *Math.*, I, 21.

rappelle donc la miséricorde, la grâce, la délivrance. Cette réflexion me suffit pour comprendre le mot de S. Pierre: *Non est aliud nomen sub cœlo datum in quo oporteat nos salvos fieri* (1).

Il nous rappelle notre chute, notre condamnation, ce qui devait arriver de nous, sans la miséricorde de Dieu. Il nous rappelle que nous étions perdus, d'abord privés de cette vue de Dieu, pour laquelle nous avions été créés ; puis abandonnés à la misère d'une nature déchue, faible, divisée contre elle-même ; à l'infirmité d'un cœur naturellement corrompu, entraîné au mal, voyant le bien et pouvant le faire, mais sollicité au mal par des penchants bien puissants.

Or, il nous rappelle que Dieu, dans sa miséricorde, a bien voulu déchirer le décret de notre condamnation, y mettre le nom de Jésus à la place du nôtre et le nôtre à la place du sien, et nous restituer à notre premier état ; décréter que nous serions rachetés, et que tous les hommes seraient admis à jouir du grand bénéfice de la Rédemption : *Deus vult omnes homines salvos fieri. Non est aliud nomen sub cœlo datum in quo oporteat non salvos fieri.* Au même titre, par conséquent, il nous rappelle le mystère de notre élévation à l'ordre surnaturel, le mystère de la grâce, de la participation à la nature divine, et de la vie intérieure.

III. Jésus-Christ a mérité ce nom, parce qu'il a été notre Rédempteur par les humiliations et les souffrances.

Mais, outre qu'il nous rappelle que nous sommes rachetés et que nous avons un Rédempteur, il nous rappelle surtout comment nous avons été rachetés, le mode suivant lequel a été opérée notre Rédemption, jusqu'où Dieu a voulu pousser sa miséricorde, et à combien de titres ce nom de Jésus, ce nom de Sauveur, convient à celui qui nous a sauvés.

Notre Sauveur a mérité le nom de Jésus, non seulement en nous sauvant, *vocabis nomen ejus Jesum, ipse enim salvum faciet populum suum a peccatis eorum ;* mais en nous sauvant de cette façon, parce que, pouvant nous racheter par un seul

1. *Act.*, IV, 12.

acte méritoire, il a voulu faire davantage, et pousser bien plus loin la miséricorde, mériter enfin son nom par tous les titres les plus grands. Il nous a rachetés en s'abaissant, en s'humiliant, en prenant la forme d'esclave, en obéissant jusqu'à la mort de la croix ; et chose singulière, S. Paul, expliquant la dignité du nom de Jésus, et montrant pourquoi un nom si grand a été donné à notre Sauveur, nous dit que ce nom lui a été donné, non parce qu'il nous a rachetés, mais parce qu'il s'est humilié, c'est-à-dire parce qu'il nous a rachetés par des souffrances : *Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem mortem autem crucis, propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen* (1) ; *propter quod*, à cause de cela ; parce qu'il a mérité ce nom de la manière la plus complète possible, parce qu'il nous a rachetés en s'abaissant, quand il aurait pu ne pas s'abaisser ou s'abaisser moins; parce qu'il nous a rachetés en prenant la forme d'esclave, quand il aurait pu prendre celle de roi ; en obéissant, quand il pouvait commander en tout; en obéissant jusqu'à la mort, en nous aimant, en nous aimant jusqu'à la fin, c'est-à-dire jusqu'aux dernières limites de la capacité de son cœur humain, élevé par l'union hypostatique jusqu'à devenir un cœur divin, ou bien encore parce qu'il nous a aimés jusqu'à l'excès, c'est-à-dire sans limites, sans restriction, au delà de toute expression, jusqu'au don de lui-même, jusqu'à la folie. Qui eût osé employer une pareille expression, si S. Paul ne l'avait employée d'abord ; car c'est ce nom qui, selon lui, est une folie pour les réprouvés : *Verbum crucis pereuntibus stultitia est* (2). Le mot de la croix, c'est-à-dire le nom de Jésus écrit sur la Croix, ou le nom que Jésus a mérité en montant sur la Croix, mais ce nom, pour les prédestinés, c'est la vertu de Dieu, ajoute S. Paul : *Iis autem qui salvi faciunt, id est nobis, Dei virtus est.*

Oui, 1° le nom de Jésus nous rappelle sa naissance, sa vie, ses souffrances et sa mort ; il nous rappelle Bethléem, la crèche, la pauvreté, la persécution, la fuite, l'obscurité, le tra-

1. *Phil.*, II, 9.
2. *I Cor.*, I, 18.

vail, le mépris des hommes. 2° Il nous rappelle les fatigues de la vie publique, l'endurcissement des Juifs, l'incrédulité des apôtres mêmes; puis, la trahison, les complots, la fureur du peuple, la flagellation, les chutes, les crachats, la croix portée, le crucifiement, l'élévation en croix, le sang versé, la mort, le tombeau. 3° Il nous rappelle les moyens établis pour perpétuer, dans l'Église et parmi nous, par l'Eucharistie, sinon ses souffrances, au moins son obscurité, son sacrifice, son état de victime et surtout ses grâces. 4° Il nous rappelle, par conséquent, le mépris, les outrages qu'il reçoit, l'abandon auquel il s'expose, nos péchés par lesquels nous le ferions souffrir encore, s'il était encore capable de souffrir.

IV. Par conséquent, le nom de Jésus nous rappelle nos espérances, le ciel auquel il nous convie et qu'il nous a offert, son nom nous le dit; car si le nom de Jésus a été mis à la place du nôtre, dans le décret de condamnation, le nôtre est à la place du sien et dans le sien sur l'acte d'héritage.

II

Pour nous, en particulier, il nous rappelle notre vocation.

I. C'est surtout le nom d'un ami plutôt que celui d'un maître ; car à nous aussi, il nous a donné un nom qui exprime notre rôle près de lui, comme son nom à lui exprime son rôle près de nous, ce n'est plus le nom d'un maître, c'est le nom d'un ami, d'un tendre ami: *Jam non dicam vos servos sed amicos.*

II. C'est le nom de celui qui, pour nous, remplace tout et compense tout ce que nous avons quitté ; nous avons tout donné pour lui. Disons-le donc, ce nom divin, avec respect, avec tendresse; disons-le souvent dans nos prières. Appelons-le donc de ce doux nom dans les visites que nous lui rendons au tabernacle, et rappelons-nous les mystères touchants qu'il exprime.

Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Domini Jesu Christi facite, gratias agentes Deo et Patri per ipsum (1).

1. *Colos.*, III, 17.

RÉSUMÉ

Après avoir célébré, depuis un mois, dans toutes ses fêtes, chacun des mystères qui se rapportent à la naissance et aux premiers jours de la vie du Sauveur, l'Église résume aujourd'hui toutes ses pensées, et réunit ses impressions dans la fête du saint nom de Jésus. Ce nom en effet résume tout; étudions-le, contemplons-le, méditons-le, pour entrer dans cet esprit de l'Église.

C'est à S. Paul que nous demanderons la doctrine et comme la définition du nom de Jésus ; à chaque instant, dans ses écrits, il insiste sur l'excellence de ce nom ; il le considère comme une expression de la dignité de Jésus-Christ, et, à ce point de vue, il montre :

I. Sa supériorité sur tout autre nom, parce qu'il exprime la dignité de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur tous les êtres. Ainsi, au chapitre 1er de l'Épitre aux Hébreux.

II. Il le considère comme une prière, une puissance, un moyen d'action, en quelque sorte comme un signe sacramentel, et il montre qu'à ce point de vue le nom de Jésus est tout-puissant et qu'il a une vertu infinie dans l'ordre de notre salut. Ainsi (Actes, IV, 12) S. Pierre. Mais ces deux points sont réunis dans le magnifique passage de l'Epitre aux Philippiens (ch. II v. 9-11) qui sera le texte de nos méditations.

MÉDITATION XI

pour la fête du S. Nom de Jésus.

VERTU DU NOM DE JÉSUS PRIS COMME MOYEN SANCTIFICATEUR ; OU DIGNITÉ DU NOM DE JÉSUS EN RAISON DE SA VERTU SANCTIFICATRICE

Votre nom, ô Jésus, est comparé par vos saints et surtout par S. Bernard à une lumière bienfaisante, à une nourriture pleine de délices, à un remède salutaire ; — il est dit dans l'Écriture que toutes les nations du monde seront bénies en lui, par sa vertu. Sa vertu Rédemptrice et sanctificatrice est si grande, qu'il suffirait qu'il ait été prononcé, jeté, qu'il ait brillé une fois sur le monde pour le sauver, pour mettre en fuite tous les démons.

Et moi qui pourrais me servir de sa vertu, je ne m'en sers pas, je n'y ai pas recours, ou si j'y ai recours, si ce nom revient, à chaque instant de la journée, dans la Messe, dans l'Office, dans les prières, dans les études, je le prononce avec distraction, avec indifférence, sans respect, sans amour ; il ne me sert de rien. Donnez-moi aujourd'hui de comprendre sa vertu, d'apprécier les trésors qui sont à ma portée et que je néglige ; et d'apprendre, à l'exemple des saints, à prononcer, à dire et redire souvent ce nom divin, ce nom bienfaisant, ce nom rédempteur, ce nom béni, avec un peu de piété, de tendresse et d'amour.

S'il est vrai, comme Dieu l'annonçait à Abraham, et

comme tant de prophètes l'ont proclamé, que toutes les nations doivent être bénies par le nom du Rédempteur promis ; si Notre-Seigneur donnait aux Apôtres, comme première fonction et objet principal de leur apostolat, de porter son nom à toutes les nations comme l'instrument du salut ; si S. Pierre en effet commençait sa prédication, à la sortie du cénacle, en proclamant que tous les hommes doivent être sauvés par le nom de Jésus, et qu'il n'y en a pas d'autre dans lequel ou par la vertu duquel ils puissent être sauvés ; tout cela est encore vrai de nos jours ; comme Notre-Seigneur exerce encore ses fonctions rédemptrices dans l'Église, ainsi le nom de Jésus a encore pour nous sa dignité et sa vertu.

Or, cette vertu, d'où lui vient-elle, en quoi consiste-t-elle ? Ce n'est pas seulement une vertu spéculative, mais surtout pratique ; c'est une vertu sanctificatrice. Quelle est son action ? S. Paul la résume en ces trois mots : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur* (1).

I

Le nom de *Jésus* est tout-puissant dans le ciel, parce qu'*il est une prière ;* et non seulement toute créature qui est au ciel est saisie de respect, quand ce nom est prononcé sur la terre, mais sa vertu s'exerce sur le cœur même de Dieu.

Ce nom, en effet, a été donné au Fils de Dieu fait homme, parce qu'il a été notre Sauveur, parce qu'il a expié nos péchés en apaisant la colère de Dieu par ses humiliations, son obéissance, ses souffrances.

I. *Il nous obtient le pardon*, car il renferme en lui-même toute l'histoire de la Rédemption, toutes les raisons que Dieu a eues de *nous faire miséricorde*, et tous les arguments capables de le fléchir. Il lui rappelle, à lui aussi, et il renouvelle, pour ainsi dire, tous ces mystères par lesquels il a laissé fléchir sa justice ; il lui rappelle que celui-ci est son Fils ; qu'il s'est humilié jusqu'à la forme d'esclave, qu'il a

1. *Philip.*, II.

été obéissant jusqu'à la mort de la Croix, qu'il a eu pour nourriture de faire la volonté de son Père ; il lui rappelle ce sang, ces douleurs, cette croix, cette mort !

Ce nom rafraîchit le prix de notre rançon, et le replace devant Dieu.

II. Il ouvre le cœur de Dieu et *en tire la grâce : Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* La puissance du nom d'un Fils sur le cœur d'un Père.

II

La puissance du nom de Jésus s'exerce sur la terre ; il est un moyen de sanctification. Sa vertu, à ce point de vue, est bien décrite par S. Bernard, dans les leçons du second nocturne de cette fête.

I. Ses effets sur notre âme. Il faut entendre les saints en faire la description, dans un langage qui nous étonne, nous autres dont la piété est si froide, et qui nous semble métaphorique. Non, ce n'est pas un langage exagéré et figuré. Le nom de Jésus est bien, comme dit S. Bernard, une nourriture pour les âmes ; il contient la source de la grâce, il donne la vie spirituelle ; un baume, un remède bienfaisant pour les cœurs souffrants ; il a une vertu de rafraîchissement et de consolation : *Venite ad me omnes qui laboratis.*

Pour les cœurs sacerdotaux surtout, sa vertu est spéciale, parce que notre union avec Jésus est plus intime, et que nos cœurs doivent être plus purs et plus pieux, par conséquent plus ouverts aux choses spirituelles.

II. Ses effets sur les peuples, par notre prédication. Il est une lumière qui donne la foi : le nom de Jésus, c'est l'Évangile. S. Bernard développe très bien cela ; voici une belle pensée : *Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux nisi de predicato nomine Jesu. Nonne in hujus nominis luce Deus nos vocabit in admirabile lumen suum* (1). Tout cela concorde bien avec le mot de S. Pierre (2) ; avec l'ordre

1. Serm. XV, super cantic. 1ª lect. II, nocturn. in Breviar.
2. *Act.*, IV, 12.

de N.-S. de porter son nom partout et de le prêcher à tous ; avec ce que dit S. Paul : *Scio Jesum* (Voir S. Bernard, commencement de la deuxième leçon).

Que portons-nous aux peuples, nous qui sommes les ambassadeurs du Christ auprès d'eux ? nous leur portons le nom de Jésus crucifié ; et ce nom agit par lui-même, comme un sacrement qui ouvre leurs cœurs et donne la foi ; car il renferme, comme en un résumé, tout le suc de l'Église et toute la prédication chrétienne, tous les arguments et toutes les puissances capables de toucher les cœurs.

Nous ne ferons donc pas comme ces prédicateurs timides et sans piété, qui, transigeant avec l'esprit du temps, évitent ce mot dans leurs discours et cherchent, pour parler de Dieu, les termes les plus abstraits et les plus vagues, pour ne pas offenser les oreilles d'un peuple qui ne croit plus et qui se déshabitue d'entendre parler de son Dieu ; comme si les oreilles d'un homme pouvaient s'offenser d'entendre le nom de son Sauveur, un nom qui exprime de si importants et de si bienfaisants mystères.

III

La puissance du nom de Jésus s'exerce jusque dans les enfers : *il est une arme.*

I. Sur les damnés, pour leur désespoir, en leur rappelant les bienfaits qu'ils ont méprisés, et les grâces qu'ils ont négligées ; en ajoutant à leurs souffrances la compensation du mépris qu'ils ont fait de la Rédemption, et l'abus qu'ils ont fait de la grâce.

II. Sur les démons, pour leur confusion et leur rage ; il les épouvante, les fait trembler en leur rappelant le Calvaire, leur règne perdu, la mort vaincue, les victimes arrachées à leurs mains.

III. Surtout, il agit sur les démons tentateurs. Il les met en fuite et calme les tentations.

Résolution suggérée par S. Paul. (*Col.* III.)

RÉSUMÉ

La dignité du nom de Jésus n'est pas seulement une dignité spéculative, mais pratique ; elle ne vient pas seulement de ce qu'il nous rappelle les mystères par lesquels nous avons été sauvés, mais de ce qu'il a en lui-même une vertu pour nous sauver. Aussi, S. Paul ne nous fait pas seulement remarquer que ce nom est supérieur à tout autre et nous rappelle les mystères par lesquels nous avons été sauvés, mais encore qu'il a une vertu toute-puissante au ciel, sur la terre et dans les enfers : *Ut in nomine Jesu omne genu flectatur.*

C'est la pensée que nous méditerons en considérant, avec S. Paul, les trois endroits où s'exerce, ou les trois manières dont s'exerce la vertu du nom de Jésus.

I. *Cœlestium.* Elle s'exerce au ciel ; car le nom de Jésus est une prière, il renferme toutes les raisons capables de fléchir le cœur de Dieu ; à lui aussi il rappelle ces mystères, il le fléchit, il ouvre son cœur.

II. *Terrestrium.* Sur la terre, en nous : 1° ses effets sur notre âme d'après S. Bernard ; 2° son effet dans la prédication : il agit sur les âmes endurcies.

III. *Infernorum.* Dans les enfers, sur les démons ; car c'est une arme puissante contre eux.

Nous prendrons la *résolution* de dire souvent ce nom ; de le dire à Dieu comme une prière ; de le prêcher aux hommes comme un moyen de les convertir ; aux démons pour les chasser ; et nous trouverons ces réflexions et ces résolutions résumées dans ce mot de S. Paul : *Omne quodcumque facitis in verbo aut in opere ; omnia in nomine Domini Jesu Christi, gratias agentes Deo, et Patri per ipsum.*

MÉDITATION XII

pour la fête du S. Nom de Jésus.

PUISSANCE ET EFFICACITÉ DU NOM DE JÉSUS

S. Paul écrit aux Philippiens qu'au nom de Jésus tout genou doit fléchir, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Pour comprendre cette parole, il faut lire en même temps l'explication qu'il en fait, et les raisons pour lesquelles ce nom a été donné à notre Sauveur. Parce que, dit-il, étant Dieu, il a voulu s'anéantir et prendre la forme d'esclave, parce qu'il a voulu s'humilier lui-même, se faire obéissant jusqu'à la mort et la mort de la croix, c'est pour cela que le nom qui lui a été donné est au-dessus de tout nom, et que lorsqu'il est prononcé, tout genou doit fléchir.

I

I. La vertu de ce nom prophétisée et figurée : les prophètes de l'ancienne Loi, sans savoir ce nom, en connaissent la vertu : *In nomine ejus benedicentur omnes gentes terræ.*

II. La doctrine de la vertu du nom de Jésus proclamée dans le christianisme : 1° *Datum est ab angelo.* 2° *Non est in alio aliquo salus.* 3° S. Paul enseigne que cette vertu est toute puissante. Elle chasse les démons : *Infernorum.* Elle opère les plus grands miracles : *Terrestrium.* Elle obtient dans la prière tout ce qu'on demande à Dieu au nom de Jésus : *Cælestium.*

III. Cette vertu agissant : 1° Par les apôtres. Ils opèrent, par ce nom,les plus grands prodiges : guérison de l'aveugle à la porte du temple. Ils prêchent ce nom, comme résumant toute la loi nouvelle. S. Paul résume le tout dans une parole énergique : *Omne genu...*

2° Dans l'Église : Nom béni, adoré partout et transformant tout : *Unde putas in toto orbe tanta et tam subita fidei lux nisi de predicato nomine Jesu ? Nonne in hujus nominis luce Deus nos vocavit in admirabile nomen suum* (1) ?

II

Et nous, n'avons-nous pas à profiter de cette vertu ? C'est pour nous que sont ces promesses. S. Bernard et, après lui, le pieux S. François de Sales, nous avertissent que ce nom n'est pas donné à l'Enfant-Dieu comme les nôtres nous sont donnés. Dans nos familles, on donne un nom à l'enfant, pour l'appeler, pour le distinguer de ses frères et de ses compagnons, sans qu'il y ait de convenance entre le nom et l'individu. En Jésus, ce nom exprime les qualités et les fonctions de Sauveur ; ce nom, dit S. Bernard, est comme une huile ; il soulage, comme dans la bouche des apôtres. Le nom de Jésus, c'est une lumière qui chasse les ténèbres de la tentation ; le nom de Jésus, c'est une nourriture pour notre âme, un rafraîchissement pour notre cœur.

Ce nom divin, il exprime aussi nos devoirs. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne veut pas nous sauver sans nous, dit S. Augustin ; il faut donc nous appliquer à nous-mêmes cette vertu du S. Nom de Jésus : ce nom doit être pour nous le signe du ralliement, un mémorial des promesses qui nous sont faites, le gage du salut, l'expression de toutes nos espérances sur la terre et dans le ciel. Est-il un nom de roi qui soit plus respecté,est-il un nom de mère qui soit plus adoré ! L'enfant déjà le dit avec amour dans son berceau, en même temps que celui de sa mère, avec autant d'amour et non moins de respect ; le vieillard, à son dernier moment, est

1. S. Bernard, *Ibid.*

heureux de l'entendre et tressaille encore d'une suprême espérance, comme le prisonnier qui appelle en pleurant le jour de sa liberté, quand un rayon de soleil vient illuminer sa triste demeure et réjouir d'un rayon bienfaisant les derniers instants qu'il doit passer dans sa prison. Ah! pour vous, le nom de Jésus est plus encore, c'est le nom de votre Époux, le nom de celui qui vous a demandé votre cœur et à qui vous l'avez donné; pourriez-vous ne pas répéter ce nom mille fois le jour ?

MÉDITATION XIII

pour la fête de Marie refuge des Pécheurs.

L'ŒUVRE MISÉRICORDIEUSE DE DIEU PAR MARIE

I

Le titre que nous invoquons aujourd'hui à la protection de Marie est étrange. Nous sommes pécheurs, nous sommes causes de ses souffrances et de la mort de son Fils ; et, pourtant, il est bien vrai que cette qualité de pécheurs résume nos droits à ses bienfaits. Par une touchante opposition de ce qui se passe dans les choses de ce monde, plus nous avons péché contre son Fils et, par conséquent, contre elle, plus nous avons droit à ses miséricordes, à la seule condition de les implorer en reconnaissant nos fautes et en nous approchant de son trône. Approchons-nous donc avec une confiance simple, filiale, enfantine ; rien n'est à craindre, ce n'est pas ici le trône de la justice, c'est le trône de la miséricorde : *Adeamus ergo cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam consequamur et gratiam inveniamus in auxilio opportuno* (1).

Ce titre de *refuge des pécheurs* résume bien le rôle qu'a rempli la Vierge dans le mystère de notre Rédemption. Tout ce qui s'est fait en elle, autour d'elle et par elle, a eu pour but le salut des pécheurs, et si Jésus-Christ a pu dire de

1. *Hebr.*, IV, 16.

lui-même qu'il est venu appeler non les justes mais les pécheurs, et sauver ce qui était perdu, Marie aussi peut dire d'elle-même que, pour elle surtout, sa fonction a été le salut des pécheurs ; si Dieu est appelé le Père des Miséricordes, Marie aussi est appelée la *Mère de la miséricorde.* Encore peut-elle ajouter que si son Fils, après avoir été notre Rédempteur, doit devenir notre juge et exercer sur nous des fonctions qui exigent la sévérité ; pour elle, elle n'a reçu envers nous que des fonctions de miséricorde ; en elle il n'y a qu'à aimer, qu'à espérer, il n'y a pas à trembler ; la douce et virginale figure de Marie est comme l'endroit du ciel où nous autres, qui avons péché, nous pouvons encore porter et arrêter nos regards, sans être effrayés par la perspective et la vue de la justice : *Cum te aspicimus, ô Maria, nihil nisi misericordiam cernimus, nam pro miseris Mater Dei facta es, et undique sollicita es de miseris ; misericordia vallaris ac solum misereri videris appetere* [1]. Tout est miséricorde dans son rôle ; elle n'a eu de part dans les grands mystères de notre Rédemption, elle n'a eu de coopération dans l'œuvre de l'Église, que pour le pardon des péchés du monde.

Marie a reçu de Dieu et elle joue dans le christianisme le rôle que joue la mère au milieu de la famille, et en faveur du fils coupable, le rôle de *refuge des pécheurs.* Ces fonctions de miséricorde, ce rôle touchant de *refuge des pécheurs*, Marie l'a rempli d'abord dans la part qu'elle a prise aux grands mystères de notre Rédemption, de deux manières :

II

I. Par ses privilèges ou par les grâces dont elle a été remplie.

Le salut et le pardon des pécheurs, c'est là, en effet, l'*œuvre de Dieu en Marie*, œuvre en vue de laquelle il l'a comblée de faveurs, remplie de grâces et couverte de privilèges qui, tous, expriment la même pensée. Il semble que Dieu, par une pieuse, touchante et paternelle supercherie de sa

1. Ant. du *Benedictus.*

miséricorde, ait voulu, en la rendant toute-puissante, fournir aux pécheurs un moyen d'échapper, par Marie, à ses vengeances, et à la toute-puissance de sa justice, opposer une toute-puissance de supplication et d'apaisement.

Si Dieu, en effet, l'a ornée avec tant d'amour et une telle complaisance, c'était sans doute afin qu'elle fût un exemple parfait de sa grâce, mais c'était surtout afin qu'elle fût un instrument de sa miséricorde, en devenant le refuge des pécheurs.

Ces privilèges se résument en trois principaux qui sont comme les fondements de sa puissance sur le cœur de Dieu, et les grands titres de son intercession en notre faveur.

I°. Elle a été exemptée du péché. Ç'a été pour le mieux combattre, pour mieux réaliser la prophétie de la Genèse (1), pour mieux écraser la tête du serpent, et pour avoir le droit de servir de refuge, en les couvrant de son innocence, à ceux qui ont connu le péché. Nous sommes pécheurs, mais nous avons pour mère et pour défense une créature sans péché, nous sommes donc assurés de notre pardon. De là vient que, par une loi mystérieuse, les deux qualités qui paraissent s'exclure, s'attirent au contraire, et que la Bienheureuse Vierge Marie, placée elle-même au *sommet de la sainteté*, a été instituée, comme d'office, la défense, l'avocate et le *refuge des pécheurs*. Refuge des pécheurs, c'est-à-dire asile impénétrable à la justice, qui, n'ayant rien à punir en elle, ne peut rien sur nous, une fois qu'elle nous a couvert du manteau de son innocence.

II°. Virginité parfaite. Dieu se la réservait sans doute à lui-même ; mais il nous la réservait bien plus encore et tout entière à nous-mêmes, pour une raison semblable à celle qui a fait unir, dans l'Église, la virginité au sacerdoce, afin qu'étant vierge, elle n'eût point d'autre amour que celui auquel Dieu la réservait ; afin que son cœur, fermé aux affections étroites de ce monde, fût ouvert au seul amour de Dieu et, par conséquent, à l'amour des pécheurs qui en est la forme et le fruit.

1. *Gen.*, III.

III°. Maternité divine. Ah ! c'est ici surtout qu'elle est notre refuge, en nous donnant Jésus-Christ. Nous savons comment Dieu, par une condescendance infinie, voulut faire dépendre du consentement de Marie les grands mystères de notre salut. Il voulait nous montrer lui-même à quelle source nous devions puiser le salut, par quelle voie nous pouvions nous approcher de lui. Or, c'est ici surtout, c'est à ce titre de Mère de Dieu, qu'elle est puissante et miséricordieuse pour nous : *Cor Mariæ in affectum compassionis et veniæ transiit, quando misericors Deus in ea corporaliter requievit.*

Nous savons quelle est la coopération de Marie dans les mystères de notre salut ; partout où nous voyons s'opérer l'œuvre de notre salut, nous trouvons Marie comme une apparition touchante et pleine de grâce ; partout nous la voyons, à son rôle de mère de Jésus-Christ, réunir celui de refuge des pécheurs, jusqu'à ce qu'enfin, au pied même du Calvaire, elle leur soit donnée pour mère.

Si donc c'est pour nous qu'elle devient mère de Dieu, quelle garantie de la miséricorde de Dieu, quelle assurance pour notre salut et pour le pardon de nos péchés : *Si propter peccatores facta es Dei Mater, quomodo peccatorum nostrorum immanitas cogeret veniam desperare.*

III

II. Par ses souffrances.

Ces fonctions de miséricorde, ce rôle de refuge des pécheurs, Marie l'a rempli bien plus douloureusemeut et bien plus efficacement par les douleurs, par les souffrances qu'elle a endurées en elle-même, mais surtout par celles qu'elle a endurées en son Fils.

I°. Ses privilèges ne lui ont été donnés que pour la préparer à ses souffrances ; et le grand privilège de sa maternité divine a été le point de départ de toutes ses douleurs.

II°. Les douleurs de Marie, nous savons ce qu'elles ont été. Nous lui avons coûté bien cher. Elle a souffert en elle-même d'abord, mais encore et surtout en son Fils, et on peut dire

qu'elle a souffert plus que lui, puisque, selon la loi de la maternité, les souffrances de Jésus-Christ se centuplaient en elle.

Représentons-nous Marie, mêlée à toutes les douleurs de son Fils, inquiète pour lui dès avant sa naissance, transpercée pour lui par la prophétie de Siméon, tourmentée pour lui au temple, ressentant en elle, plus amèrement peut-être qu'il ne les ressent lui-même, les mépris et les injures des hommes ; puis, dans sa passion, le voyant jugé, condamné, insulté, traîné au supplice ; puis, au pied de la croix, avec quel rôle, crucifiée avec lui ; c'est *son sang* qui coule, elle meurt avec lui et lui survit pour souffrir encore et toujours pour nous. De quelle miséricorde elle fut alors remplie pour nous. *Cor Mariæ misericordia repletum est quando Jesu cruci affixo ipsa propius stans peccatores in filios adoptavit.*

III°. Or, c'est pour nous qu'elle a souffert, c'est parce qu'elle était notre refuge ; c'est parce qu'elle a accepté autant que Jésus-Christ, et même avant lui en tant qu' homme, la tâche de nous sauver, de nous faire échapper à la colère de Dieu.

Et elle a souffert spontanément, par choix, *quia ipsa voluit ;* elle a consenti à l'immolation comme à la conception ; et sa parole, *fiat mihi secundum verbum tuum*, s'applique non seulement à l'Incarnation, mais à l'ensemble des mystères qui s'y rattachaient. En effet, nous la trouvons au pied de la Croix, avec le même rôle qu'à la crèche, et nous offrant son Fils, et ne se tenant là que pour enfanter dans la douleur et mériter de devenir notre refuge.

Ah ! je ne m'étonne plus d'entendre la tradition catholique attribuer à Marie une part si active et si singulière, une coopération si directe, si puissante, si efficace, à notre Rédemption, et l'appeler de noms si expressifs.

IV°. Quel intérêt ne prend-elle pas à l'achèvement de ce mystère en nous, et combien l'affaire de notre salut ne lui tient-elle pas au cœur ; elle a tant souffert pour nous, nous lui avons tant coûté !

Conclusion : Nous irons donc au trône de Marie, nous lui redirons avec confiance ce que trop souvent nous lui avons

dit sans attention : *Sancta Maria, refugium peccatorum, ora pro nobis confugientibus ad te.*

L'*Ave Maria* résume tout cela ; il est tous les jours et tant de fois par jour sur nos lèvres ; prenons la résolution de le mieux dire.

RÉSUMÉ

Le titre de *refuge des pécheurs* sous lequel l'Église honore demain la Vierge Marie, n'est pas un des moindres de cette vierge immaculée ; il résume, au contraire, toute son œuvre, toute sa coopération au grand travail de la Rédemption, toutes ses fonctions dans la vie de l'Église, et toutes les raisons qui nous pressent de recourir à son intercession.

Dans notre méditation, nous nous bornerons à voir comment Marie a conquis ce titre et exercé ces fonctions de refuge des pécheurs, dans sa vie mortelle, au commencement du christianisme, par sa coopération aux grands mystères par lesquels nous avons été sauvés. Or elle l'a mérité et rempli :

I. Par ses privilèges. Ou, plutôt, Dieu l'a rempli en elle, ou l'a préparée pour le remplir, en la comblant de ses grâces pour la rendre plus puissante devant lui, contre lui et pour nous. C'est dans ce sens que nous l'appelons *pleine de grâces. Ave Maria, gratia plena,* pleine de grâces, non seulement pour elle-même, mais surtout et finalement pour nous ; car le salut des pécheurs était le but de toutes les faveurs dont Dieu la comblait. C'est pour cela qu'après l'avoir appelée pleine de grâces, dans la même salutation angélique, l'Église, commentant cette parole, montre qu'elle l'est à notre profit, pour être notre refuge, et nous fait demander à Marie, au nom de sa maternité divine, le but et le principal de ses privilèges, de prier pour nous, maintenant et à l'heure de notre mort : *Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis peccatoribus.*

II. Elle l'a encore acheté et exercé, ce ministère de miséricorde, par ses douleurs. Nous savons ce qu'elles ont été, elles ont été aussi grandes et, en un sens très vrai, elles ont été plus grandes que celles de Jésus-Christ, puisque, par-dessus ses propres douleurs, l'amour maternel transportait à Marie les souffrances de son Fils, en centuplant leur amertume et leur intensité.

Ces douleurs de Marie, nous sommes trop habitués à ne les voir qu'en spéculation et sans considérer le rapport qu'elles ont avec notre salut ; ce n'est pas pour elle-même, c'est pour nous que Marie a souffert ; elle aussi, elle nous a rachetés, et nous lui avons coûté bien cher ; aussi les saints l'ont-ils appelée la Co-Rédemptrice du genre humain avec Jésus-Christ. Nous la contemplerons au pied de la croix, souffrante, crucifiée, mise à mort en son Fils, et devenant notre mère au milieu de ses douleurs, c'est-à-dire achetant, par ses souffrances, le droit d'être appelée notre Mère et de nous servir de *refuge* dans le temps de la colère de Dieu. Nous lui demanderons d'exercer sur nous sa puissance de bienfaitrice. Pour conclusion pratique, nous prendrons la résolution de réciter, avec plus d'attention et de piété, cette Salutation angélique qui résume tous ses titres devant Dieu et auprès de nous, et qui est sa prière par excellence. *Ad Mariam matrem confidenter accedamus, dicentes assidue : Refugium peccatorum ne obliviscaris nostri. Amen !*

MÉDITATION XIV

pour la fête de Marie refuge des pécheurs.

MARIE MODÈLE DE MISÉRICORDE POUR LE PRÊTRE

I

Cette qualité, en Marie, de refuge des pécheurs.

Ce titre de refuge des pécheurs n'est pas un des moindres de Marie ; il résume toute sa tâche, son œuvre, sa coopération à la Rédemption, toute sa mission au commencement de la vie de l'Église, toutes ses fonctions dans la suite. Les fonctions qui lui ont été conservées dans l'Église par la miséricorde de Dieu, sont des fonctions maternelles. Nous verrons donc:

1° Comment Marie a été le refuge des pécheurs, en nous donnant Jésus-Christ par sa maternité divine.

2° Comment cette maternité divine lui a été conservée par Dieu, et continue de faire de Marie le refuge des pécheurs.

Tant de confiance, ce concert de louanges de la part des âmes pieuses, n'est pas sans raison. Nous ne croyons pas pratiquement à l'intervention de Marie dans nos affaires... En elle il n'y a qu'à aimer.

II

Ce que cette qualité importe pour nous.

Comme refuge des pécheurs, Marie est notre espérance :

1° pour notre propre salut : parce que nous sommes pécheurs et qu'elle est la source et le gage de la miséricorde.

2° pour notre ministère : parce qu'elle est la source où nous devons puiser la grâce de Dieu pour les âmes ; parce qu'elle est le type de notre apostolat. Ce n'est que par la miséricorde que nous sauverons. Le feu sacré,... mais l'amour des âmes. La parole de Dieu, les principes,... mais la mansuétude. Il faut tonner, mais il faut aimer ; il faut qu'on sente le zèle, mais il faut qu'on sente que chez nous le zèle part du dévouement, et qu'il a sa source dans l'amour des âmes jusqu'à la mort.

Or, Marie nous montre tout cela. Qu'est-elle pour les pécheurs ? Un juge, il semble qu'elle devrait l'être, tant elle est innocente. Une ennemie ? Elle pourrait l'être, elle qui a été si étrangère au péché, elle à qui le péché a fait tant de mal. Non, elle est un refuge ! Eh bien, nous aussi, il faut que nous soyons un refuge pour eux ; il faut qu'ils le sentent ; que les méprisés, qui n'ont plus personne, nous aient encore pour amis.

Cela doit nous donner le sens de notre prédication, de nos avertissements, le ton de nos reproches. Ne soyons pas durs, pas censeurs, mais paternels, même envers les plus endurcis, comme Notre-Seigneur parlant à Judas et l'appelant son ami.

Après tout, nous ne sommes pas nous-mêmes de si grands saints, et nous pouvons bien avoir pitié de ces pauvres gens.

Au milieu des tristesses de ce temps et des inquiétudes de l'avenir pour nous, arrêtons nos regards sur la douce et virginale figure de Marie ; c'est l'endroit du Ciel où, nous autres qui avons péché, nous pouvons encore arrêter nos regards, sans être effrayés par la vue de la justice, sans crainte de rencontrer la justice vengeresse.

Hélas ! c'est bien d'art et de littérature qu'il s'agit, quand on prêche l'Évangile...

MÉDITATION XV

pour le dimanche de la Septuagésime.

LE ZÈLE POUR LES INTÉRÊTS DE L'ÉGLISE

Nous voici tous, ô divin Père de famille, attendant votre parole et préparant nos forces pour travailler à votre vigne surnaturelle. S'il est vrai que vous cherchez partout des ouvriers pour sa culture; s'il est vrai que la moisson est riche d'espérance et les ouvriers en petit nombre, voici, ô mon Dieu, voici des travailleurs pleins de bonne volonté; voici des ouvriers prêts à partir, des bras armés pour vos combats, et des cœurs remplis du désir de s'immoler pour votre Église. Nous sommes tous, il est vrai, bien incapables et bien infirmes, pour devenir les instruments de votre grâce et pour accomplir vos œuvres; tout ce que nous avons et tout ce que nous sommes est bien peu de chose; mais ce peu est à vous et au service de votre Église. Si vous voulez, comme au temps des apôtres, choisir l'infirmité pour confondre la force, l'ignorance pour vaincre la sagesse, et la bassesse pour renverser la grandeur; si la faiblesse est, aujourd'hui comme alors, la seule disposition naturelle exigée de ceux que vous choisissez pour exécuter vos desseins les plus magnifiques, nous voici, Seigneur, nous voici devant vous, remplissant du moins cette condition première de l'apostolat; nous voici, puissants alors même que nous sommes infirmes, armés de notre faiblesse même, puisque c'est la faiblesse qu'il vous faut. Et si vous voulez vous servir de nous pour accomplir vos

œuvres, ouvriers de votre gloire, nous travaillerons avec bonne volonté, et notre travail sera fécond en raison même de notre faiblesse, parce que tout viendra de vous, et parce que votre grâce agira par nos mains.

I

Pour servir l'Église, il faut l'aimer.

Le Père de famille, nous dit l'Évangile, passant à différentes heures du jour sur la place publique, y trouva des hommes inoccupés, et il leur dit : allez travailler à ma vigne. Et ils y allèrent. Le soir étant venu, il leur donna à tous chacun un denier. — Cette vigne, c'est l'Église qui nous apparaît souvent, dans l'Écriture, sous ce symbole expressif ; ce père de famille, c'est Dieu, c'est celui que les prophètes Isaïe et Jérémie ont montré si souvent plantant sa vigne, l'entourant de murailles, et la cultivant avec une très touchante sollicitude ; et enfin, c'est nous prêtres de la loi nouvelle, qui sommes les ouvriers et que Dieu emploie au plus glorieux des ministères; c'est nous qui sommes les ouvriers de l'Église, les moissonneurs de cette grande moisson dont la richesse a été prédite par le Sauveur : *messis quidem multa.*

Ouvriers de l'Église, il faut que nous n'aimions rien sur la terre autant que l'Église ; il faut que l'Église soit notre vigne et que toutes nos forces soient consacrées à sa culture, à son accroissement et à sa fécondation ; il faut que nous comprenions d'abord la beauté de notre mission et la grandeur de l'œuvre à laquelle Dieu nous associe par son sacerdoce ; il faut que nous comprenions bien notre grand état, et que nous ayons pour lui une haute estime et un amour ardent. Il faut que rien, sur la terre, ne touche notre cœur autant que les intérêts, les combats et les triomphes de la religion dont nous sommes les ministres. Il faut que le désir de sa gloire nous tourmente, que le zèle de la maison de Dieu nous dévore, que ce cœur soit torturé par ses souffrances, et que nous sentions ses inquiétudes et ses espérances plus vivement encore que les nôtres.

Ouvriers de l'Église, ouvriers de l'Évangile, oh ! la belle mission, la glorieuse mission, et qu'elle est souvent peu comprise de ceux-là mêmes que Dieu appelle à la partager. Si c'est bien la voix de Dieu qui nous appelle à ce grand travail — et quelle autre voix pourrait nous y appeler ? — comprenons bien qu'en embrassant le plus saint des états, nous embrassons aussi le plus glorieux des intérêts, l'intérêt de l'Église, la défense, l'exaltation de la sainte Église de Dieu ; comprenons bien que nous avons là une grande cause à faire triompher, un grand principe à soutenir, le plus grand, le plus digne et le seul digne de fixer toutes nos pensées, le plus capable et le seul capable de remplir notre cœur, d'absorber toute notre capacité d'aimer, et d'exciter dans notre âme un saint enthousiasme, une généreuse ardeur de travailler, de combattre, de nous sacrifier pour l'Église.

Ah ! n'est-il pas trop vrai que les enfants du siècle ont plus de zèle pour leurs affaires, plus de prudence pour en conduire les intérêts, que nous n'en avons pour les nôtres, c'est-à-dire pour celles de Dieu ? N'est-il pas vrai que nous ne savons pas faire, pour l'intérêt de notre religion, la centième partie de ce que le moindre employé de commerce fait pour le plus vulgaire des métiers? Nous embrassons le sacerdoce librement sans doute, parce que l'attrait des choses divines a touché notre âme et que Dieu nous a demandé intérieurement pour travailler à sa vigne. Où donc est notre amour pour son Église, notre zèle pour sa gloire, et l'intérêt que nous prenons à ses souffrances et à sa prospérité ; où donc est aujourd'hui, parmi nous, cet esprit de foi, ce sens chrétien, ce souffle de vie apostolique auquel on reconnaît une vraie vocation ? Ne nous apercevons-nous pas de cette froideur, de cette inertie désespérante qui s'empare de nous, qui glace nos cœurs et qui éteint en nous la conviction de la foi?

Si c'était par amour pour l'Église que nous demandons à entrer dans sa milice, le triste abandon où on la laisse autour de nous, dans notre malheureux diocèse, et dans la plupart des paroisses où se passe la moitié de notre vie, parlerait davantage à nos âmes et les ferait sortir de ce sommeil, de

cette torpeur lamentable où elles sont plongées. Nous ne serions pas si indifférents à ses malheurs et à tout ce qui la regarde, si peu empressés de prier pour elle, de faire pour elle provision de mérites et de forces, si peu zélés par exemple à étudier sa constitution et son passé.

Si nous consacrons notre vie au service de l'Église; si nous faisons tant que de lui sacrifier notre avenir, nos affections et toutes nos espérances ; la moindre chose est de l'aimer. Or, quand on aime l'Église, et qu'on l'aime jusqu'à se donner à elle, on ne professe pas pour l'étude de sa doctrine et des sciences qui la font connaître, le mépris et le dégoût dont l'expression n'est malheureusement pas rare parmi nous. On fait mieux encore, quand on aime l'Église et qu'on est attiré vers elle par une vocation vraiment apostolique : on prépare son âme, par l'esprit de sacrifice et de prière, par un travail sérieux sur ses défauts, à se mettre en mesure de la servir utilement. On peut n'être pas un savant ; on n'arrive pas non plus du premier jour à être un saint ; mais ni une mémoire pénible, ni une intelligence faible n'empêche d'être un apôtre et de travailler, selon ses forces, à répandre autour de soi le règne de cette Église qu'on fait profession d'aimer et de servir.

Demandons-nous aujourd'hui si c'est ainsi que nous aimons l'Église, et si nous sentons brûler dans notre cœur ce feu sacré du zèle pour sa gloire. Prions le Père de famille de passer de nouveau par notre âme, de rallumer en nous cette flamme surnaturelle ; et, puisqu'il veut bien nous appeler à travailler à sa vigne mystique, de ranimer, dans notre cœur, cet amour, ce grand amour de l'Église, sans lequel notre travail ne saurait rien produire de bon ni pour elle ni pour nous.

II

Pour servir et aimer l'Église, il faut tout lui sacrifier.

Ce n'est pas assez que l'amour de l'Église vive dans notre cœur ; il faut que cet amour soit exclusif, et qu'il devienne un sacrifice par la destruction radicale de tout autre intérêt,

de toute autre ambition, et de toute autre vue que celle du bien de l'Église. On comprend encore qu'un chrétien, vivant dans le monde, puisse, aux intérêts de la religion et de la gloire de Dieu, non pas substituer mais allier le soin des affaires temporelles ; on comprend qu'étant chargé d'une famille et de devoirs sociaux, il laisse, dans une certaine mesure, préoccuper son cœur par des intérêts d'un ordre inférieur. Mais celui qui est appelé au sacerdoce, celui que le Père de famille a retenu pour travailler à sa vigne, celui qui se sent séparé, mis à part, comme dit S. Paul, et réservé pour l'Évangile — *Segregatus in Evangelium* — celui-là n'a plus qu'une affaire, celui-là doit mettre de côté toute ambition et tout intérêt personnel ; *sa conversation*, dit encore S. Paul, *est dans le ciel*, c'est-à-dire que toutes ses pensées, toutes ses espérances sont aux intérêts de la religion, toutes ses affections, toutes ses énergies sont au service de l'Église.

Voilà notre vocation à nous ; voilà, pour ainsi dire, notre métier : c'est l'Évangile, c'est-à-dire l'apostolat, c'est-à-dire l'établissement du royaume de Dieu par celui de l'Église. Ah ! prenons donc bien garde de donner aux intérêts de ce monde la première place ou même une place quelconque dans notre vie. Nous avons bien quelques intérêts naturels qu'il faut sauvegarder, et les besoins de la vie matérielle ; certains détails même du ministère nous obligent, par moments, c'est vrai, à sortir de la sphère toute spirituelle où nous vivons, pour traiter des choses de ce monde ; mais c'est comme en courant que nous les traitons, et le temps que nous leur donnons est considéré comme un temps perdu et dérobé à l'Évangile.

Nous savons bien qu'il faut songer à la nourriture et au vêtement. Sans doute il faut vivre, peut-être même en faire vivre d'autres ; mais, après tout, ne déplaçons pas notre vocation. Si nous désirons le sacerdoce, gardons-nous de le désirer comme un métier, pour le pauvre bien-être et le misérable profit qu'il apporte. Oh ! si nous avions bien compris notre état, et si nous avions vraiment l'esprit de notre vocation, nous n'amuserions pas ainsi notre âme aux bagatelles,

aux futilités, aux intérêts mesquins dont le soin préoccupe et absorbe trop d'âmes sacerdotales ; si nous avions vraiment le sentiment de notre vocation, si nous sentions vibrer dans notre cœur, la fibre sacerdotale, on ne verrait pas si souvent nos conversations ramper sur des intérêts vulgaires, sur des détails mesquins de traitement, de place avantageuse, de paroisse lucrative ; on nous verrait, au moins quelquefois, apprécier le sacerdoce d'une manière évangélique, et aborder, dans nos conversations, le sujet du ministère par d'autres côtés que ces absurdes calculs et ces questions sordides qui sentent le mercenaire utilisant son métier.

Ah ! quand on a lancé sa barque vers le sacerdoce, c'est bien de traitement et de bonnes places qu'il s'agit ! Il s'agit de l'Église ; il s'agit du règne de Dieu et de sa justice ; et nous savons que le reste est un surcroît ; le reste, c'est-à-dire le strict nécessaire : qu'avons-nous besoin d'autre chose ? Si c'est bien par amour pour l'Église que nous entrons à son service, n'enfermons pas notre âme dans un cercle de pensées naturelles, et n'étouffons pas notre cœur dans la sphère des aspirations terrestres et des ambitions rampantes. Si c'est bien le royaume de Dieu que nous cherchons, élevons nos yeux et nos espérances plus haut, et ne les tenons pas ainsi exclusivement fixés sur des horizons vulgaires; ne dépensons pas, à nous tourmenter sur des choses de rien, des ressources précieuses, une jeunesse, une vie, une ardeur que nous pouvons faire fructifier, pour la gloire de Dieu ; ne perdons pas, à désirer les biens de ce monde, des trésors d'énergie et de zèle dont l'Église a grand besoin à notre époque et dans notre pauvre pays. Ah ! notre cœur a bien le temps de se refroidir et de perdre, sur les chemins de la vie, je ne dis pas ses illusions, mais je dis son énergie et sa jeunesse, sans se laisser prématurément vieillir et glacer par des préoccupations indignes de lui.

Notre métier, à nous, c'est de travailler dans le champ du Père de famille ; c'est d'aimer l'Église, de prêcher l'Église ; c'est d'élever nos regards jusqu'à ces biens surnaturels si beaux et si élevés dont la seule pensée devrait remplir exclu-

sivement notre vie, et dont le désir devrait consumer toutes les âmes sacerdotales. Et puis, notre métier, à nous, c'est encore d'être pauvres, et de vivre au jour le jour, sans souci du lendemain, cherchant d'abord et par dessus tout le royaume de Dieu et sa justice, et comptant, pour le reste, sur la promesse de Jésus-Christ, que ce qui est nécessaire à notre corps nous sera donné par surcroît.

RÉSUMÉ

L'évangile de la Septuagésime nous parle d'un père de famille qui, à différentes heures du jour, va chercher des ouvriers sur la place publique, et les envoie travailler à sa vigne. Cette parabole est susceptible de plusieurs interprétations. Pour nous borner à la plus autorisée d'entre elles et à la mieux appropriée à notre état, nous trouverons, dans l'Homélie de S. Grégoire le Grand, insérée au III[e] nocturne de ce jour, un commentaire d'une très haute et très belle signification.

La vigne qu'il s'agit de cultiver ici, c'est l'Église, symbolisée, à chaque page de l'Écriture, sous la figure du plus fécond des arbres ; le père de famille, c'est Dieu qui, depuis le commencement du monde jusqu'à la fin, ne cesse d'envoyer des ouvriers à sa vigne, c'est-à-dire des prêtres à son Église, c'est-à-dire des apôtres pour évangéliser son peuple : *Ad erudiendum ergo Dominus plebem suam quasi ad excolendum vineam suam nullo tempore destitit operarios mittere.* — Voilà toute la mission du sacerdoce catholique.

Mais cette mission peut être considérée au double point de vue du bien de l'Église et du salut des âmes. Dans notre méditation, nous considérerons d'abord en elle le côté par où elle se rapporte au bien de l'Église :

I. Pour servir l'Église, il faut l'aimer. Le service de l'Église n'est pas comme un métier dont on puisse remplir le programme extérieurement mais sans goût, sans conviction, et pourtant d'une manière utile. Pour servir l'Église, il faut la foi, il faut une conviction vive et profonde de son autorité et de sa mission divine, un désir ardent de la voir triompher et régner sur la terre. Pour nous, ce zèle du bien de l'Église est la première marque de notre vocation ; nous le chercherons donc dans notre vie, et nous nous demanderons si c'est bien lui qui nous attire vers le sacerdoce et qui respire dans toute notre préparation.

II. Pour aimer et servir utilement l'Église, il faut tout lui sacrifier ; c'est-à-dire qu'il faut l'aimer exclusivement, et que le zèle de sa gloire doit être en nous non seulement une passion, mais notre unique passion. Ce sera l'occasion de nous demander jusqu'à quel point nos désirs, nos élans vers le sacerdoce, sont désintéressés et purs de tout motif humain ; si trop souvent nos aspirations vers le saint ministère n'ont pas pour mobile secret ou exprimé, l'espoir du petit bien-être, de la liberté, de la vie commode et tranquille que nous connaissons trop et dont le souvenir est peut-être un peu trop mêlé à nos vœux.

En terminant, nous demanderons à Dieu d'ouvrir lui-même nos yeux à sa lumière, pour nous faire envisager le sacerdoce par son vrai côté ; de réchauffer dans notre âme, avant de nous envoyer travailler à sa vigne, l'amour de son Église et la flamme sainte et pure du zèle apostolique.

MÉDITATION XVI

pour la semaine de la Septuagésime.

LE ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES

Vous êtes notre modèle en toutes choses, ô Jésus. Tout le travail de la perfection sacerdotale consiste à reproduire, trait pour trait, vos vertus. Mais où vous êtes surtout le modèle des prêtres, en tant qu'ils sont apôtres, c'est quand nous vous voyons, consumé du désir de sauver les âmes, parcourir la Judée, et annoncer aux populations cet Évangile de la paix dont votre Église ensuite a reçu le dépôt. Que j'aime à vous voir, ô divin prédicateur, évangélisant les pauvres, et ouvrant, par vos travaux, la série glorieuse et ininterrompue de l'apostolat chrétien.

Comme votre Père vous a envoyé, à votre tour vous nous envoyez aussi. Vous êtes l'ouvrier de la première heure ; et nous, Seigneur, nous sommes ceux de la dernière. Oh ! quel honneur pour nous, de continuer le travail que vous-même avez commencé. Nous aussi, il faut que nous évangélisions les pauvres ; nous aussi, nous allons prêcher à votre peuple, à votre famille, à vos enfants, la bonne nouvelle du salut. Nous ne vous demandons, pour suivre vos traces, ni richesses, ni honneurs, ni le talent que le monde réclame de ses disciples, ni rien de ce qui aurait pour but de nous attirer les regards des hommes.

Nous vous demandons, Seigneur, nous vous demandons l'humilité ; nous vous demandons le talent de convertir et d'attirer à vous ; nous vous demandons de bénir et d'augmenter notre zèle, de donner à notre ministère la fécondité ; et, puisque vous voulez bien nous envoyer travailler à votre vigne, de faire de nous des ouvriers vraimemt laborieux, vraiment utiles à votre Église.

I

Il nous faut un grand zèle pour le salut des âmes.

Si la fin dernière du sacerdoce est l'établissement du règne de Dieu par celui de l'Église, l'évangélisation des peuples, la sanctification et le salut des âmes est le grand moyen par lequel doit s'établir, et la forme que doit revêtir ce règne de Dieu sur la terre. Convertir, sanctifier, sauver les âmes, voilà donc toute la mission du prêtre et la culture qu'il doit à cette vigne de l'Église dont le soin est confié à son zèle. Oh ! que cette mission est difficile, et pourtant qu'il est nécessaire d'y travailler de toutes ses forces, d'y employer toute son industrie et toutes ses ressources !

Ah ! les apôtres sont rares, bien rares, même dans le sacerdoce ; et la vigne de l'Église serait tristement cultivée, si Dieu lui-même, selon la parole de S. Paul, ne se chargeait de la féconder : *Deus autem incrementum dedit*, et s'il n'avait attaché à notre ministère une vertu puissante qui agit par elle-même et dont l'efficacité est indépendante de nos mérites.

Nous entendons dire et répéter à satiété, autour de nous, que le prêtre n'a plus, sur les populations auxquelles il est envoyé, aucune influence, aucune action personnelle. On donne, de ce phénomène inouï, toutes sortes de raisons, dont la principale est que l'indifférence a glacé tous les cœurs. Mais la raison de cette froideur elle-même n'est-ce pas que notre cœur à nous est glacé et sans zèle ? C'est une particularité du temps présent, dit-on encore, qu'un laïque chrétien peut bien plus qu'un prêtre pour l'Église, et qu'il a bien plus d'action sur les âmes. — Quel contre-sens et quel dangereux préjugé !

Le prêtre n'a plus d'influence? mais qu'il la prenne donc cette influence, par ses vertus et par son zèle ; qu'il prenne donc pour lui cette parole du Sauveur : *Euntes docete omnes gentes ;* et qu'il monte vers son peuple avec confiance, mais avec un désir ardent de convertir et de sauver. Qu'il cherche donc la notion exacte de ses devoirs et du secours que Dieu promet à son zèle, dans cette parole d'Isaïe, que Jésus-Christ appliquait à lui-même et aux apôtres : *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me* (1). Qu'il entende donc, et qu'il prenne bien pour la règle de sa conduite cette recommandation de S. Paul à Timothée (2) : *Prædica verbum ; insta opportune, importune ; argue, obsecra, in omni patientia et doctrina.*

Nous entendons dire partout que le ministère sacerdotal est fatalement et nécessairement paralysé, que le mal est aujourd'hui sans remède, et que le peuple est inconvertissable. O mon Dieu, quelle illusion et quel blasphème contre la divine fécondité de l'apostolat sacerdotal ! Quand Dieu ordonnait à Moïse d'aller parler en son nom au peuple hébreu, et que Moïse lui répondait : « Seigneur, ils ne me croiront pas, je ne sais pas parler ! » que lui répondait donc le Seigneur ? Et quand Jésus-Christ envoyait les apôtres instruire les nations, leur conseillait-il de se taire quand ils verraient le mal sans remède ? Et quand S. Pierre prêchait sur les places de Jérusalem, et qu'on l'accusait d'ivresse, trouvait-il qu'il était temps de s'arrêter ? Et quand S. Paul, avec son langage barbare, prêchait devant l'aréopage, et que la docte assemblée refusait de l'entendre et lui proposait ironiquement de remettre à plus tard son discours, trouvait-il que le mal était sans remède ? Et quand le même S. Paul apprenait à son disciple la manière de remplir cette mission de l'apostolat qui est aussi la nôtre, lui disait-il de ne prêcher la doctrine chrétienne que quand son peuple serait préparé et disposé à l'entendre ? Il viendra, lui disait-il au contraire, un temps où ils ne supporteront plus la saine doctrine, où ils

1. *Luc.*, IV, 18.
2. *II Tim.*, IV, 2.

refuseront d'entendre la vérité pour écouter le mensonge ; pour vous, cependant, travaillez toujours, exercez toujours l'apostolat, et n'interrompez pas votre ministère : *Erit enim tempus, cum sanam doctrinam non sustinebunt,... a veritate quidem auditum avertent, ad fabulas autem convertentur... Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac Evangelistæ, ministerium tuum imple* (1).

Oui, que le prêtre veille et qu'il travaille ; oui, qu'il remplisse son ministère évangélique, et qu'il prêche la parole de Dieu à temps et à contre-temps ; mais qu'il s'imagine bien d'abord que son ministère est un ministère de conversion et d'apostolat ; qu'il n'arrive pas dans sa paroisse avec l'idée bien préconçue, bien arrêtée d'avance et bien irrévocablement fixée, que le mal est sans remède, et qu'il n'y a rien à y faire. Il n'est jamais vrai que le mal soit sans remède, et que le ministère apostolique puisse s'exercer convenablement et sans fruits. Ce qui est vrai, c'est que ce remède c'est le zèle sacerdotal, et que le zèle est une chose bien rare parmi nous. Un prêtre animé du véritable zèle sacerdotal, pourra-t-il voir, de sang-froid et sans gémir, tant d'âmes égarées loin de Dieu et marchant vers la perdition ? S'il est vraiment zélé, s'il sent brûler dans son cœur la flamme apostolique, il est impossible que son ministère échoue complètement à corriger cela. Dieu lui a donné des armes trop puissantes,pour qu'avec un peu d'énergie et de persévérance, il n'arrive pas, je ne dis pas à réparer tout le mal, mais au moins à conserver dans la bonne voie ceux qu'il a trouvés fidèles, à grossir encore un peu leur nombre, et à tirer quelques âmes de l'abîme. S'il n'a plus d'influence sur la masse de son troupeau, du moins sa parole arrive encore aux oreilles des enfants ; qu'il mette en eux sa foi et sa piété ; qu'il insinue dans leur âme sa conviction ; qu'il fasse d'eux de solides chrétiens, et l'avenir est à lui. Et puis, il peut encore quelque chose auprès des malades ; il est encore écouté au lit des mourants ; que ses soins sachent toucher leur cœur,

1. *II Tim.*, IV, 3-5.

que sa charité industrieuse et paternelle, maternelle, leur facilite le retour dans ce moment suprême, et qu'il fasse avec eux l'assaut du ciel.

S'il tient ainsi les deux extrémités de la vie, l'enfance et la vieillesse, à quel résultat ne peut-il pas arriver ! Non, le zèle du bon prêtre ne saurait demeurer sans fruit ; Dieu a donné à son cœur trop de charité pour cela ; il lui a donné les sacrements dont la vertu est toute surnaturelle et toute puissante ; il lui a donné la prière, une prière surtout, le sacrifice, dont rien ne surpasse et n'égale la vertu.

Pour nous à qui de telles fonctions doivent être confiées bientôt, demandons-nous ici, devant Dieu, si nous sentons la faim et la soif de convertir et de sauver des âmes, et si, à mesure que nous approchons du jour où un troupeau nous sera confié, nous sentons grandir dans notre cœur le zèle sacerdotal.

II

Il nous faut, dans le ministère, un zèle qui se dépense et qui ne mesure pas les sacrifices.

C'est un des caractères les plus beaux de l'apostolat catholique, et c'est aussi la pierre de touche et le caractère distinctif du prêtre zélé, de ne jamais compter avec sa foi, de ne s'arrêter, quand il s'agit du salut des âmes, devant aucun sacrifice, et de ne jamais regarder ce que doit lui coûter une âme, s'il y a quelque chance de la sauver. Quoi qu'elle doive lui coûter, elle ne lui coûtera jamais autant qu'elle vaut, puisque son prix est infini. Pour sauver les âmes, Dieu lui eût-il donné en partage la noblesse, la richesse et le talent, il est capable, premièrement, de s'ensevelir dans l'obscurité des plus humbles paroisses ; fût-il né dans un palais, fût-il éloquent comme Bossuet et plus encore, s'il a du zèle, il est capable de consacrer exclusivement au salut de quelques âmes simples ce grand talent qui, je le suppose, ne messiérait pas à des positions brillantes ; il est capable de passer sa vie dans quelque pauvre presbytère, n'ayant, pour compagnie, que de pauvres enfants de village,

bien bornés et bien rebutants, n'ayant, pour le comprendre, que quelques pauvres paysans bien ignorants et bien incapables d'apprécier les beaux discours et la haute littérature.

Les âmes des pauvres, voilà son auditoire : âmes simples, âmes inconnues et grossières aux yeux du monde. Mais il sait qu'elles sont chères à Dieu, et il parvient à les ouvrir à la foi et à les conduire vers le ciel, à force d'industrie, de patience et de zèle, à force de prières, de supplications et d'instances, à force de sacrifices et de charité. Ce n'est pas lui qu'on verra jamais convoiter les grandes chaires, se prêcher lui-même, faire de la prédication apostolique un moyen de briller, de parvenir, ou d'obtenir une position élevée dans le clergé ; ce n'est pas lui qu'on verra dédaigner la prédication des ignorants ou l'instruction des pauvres ; ce n'est pas lui qu'on verra considérer les vérités chrétiennes comme un thème pour l'éloquence, et leur enseignement comme un sujet de littérature. Oh ! la prédication de l'Évangile, comme toute autre fonction sacerdotale, est, à ses yeux, une chose sacrée ; elle est, dans son cœur et sur ses lèvres, un instrument de conversion et d'apostolat : comme il sait s'en servir avec humilité, avec abnégation, avec conviction, pour le bien des âmes ; comme les ressources de son intelligence sont employées à trouver, pour enseigner et faire aimer le christianisme, une forme tout à la fois populaire et saisissante en même temps qu'élevée et convaincue ; comme il sait proportionner son enseignement à la portée de son humble auditoire; comme il sait prêcher les pauvres et catéchiser les enfants !

Et puis, quand il s'agit du bien spirituel de son troupeau, il n'a pas peur de se déranger, soit le jour, soit la nuit ; de se dépenser lui-même, et de payer de sa personne. Pour sauver une âme, il irait au bout du monde ; comme le bon Pasteur, il donnerait sa vie et plus encore, s'il avait plus à donner ; comme le bon Pasteur aussi, il connaît toutes ses brebis, et il se fait connaître d'elles. Il n'est pas une famille qu'il ne connaisse et dont il néglige de faire aimer son influence et désirer son ministère, pas une chaumière qu'il

n'ait visitée souvent, si pauvre et si méprisée soit-elle, pas une douleur qu'il ne console et une misère qu'il ne soulage en vue du bien spirituel aux dépens même de son bien-être. Il entoure les malades de prévenance et d'amabilité, pour utiliser leurs souffrances au point de vue du salut ; par son affection et ses égards, il prépare de longue main les vieillards, pour les amener à recevoir volontiers ses offres, quand il sera temps de les faire.

L'enfance surtout, l'enfance est l'objet de ses soins tout particuliers, parce que sur elle reposent toutes ses espérances pour la régénération spirituelle de son troupeau. Avec quelle sollicitude il jette son dévolu sur toutes les âmes, étudiant leurs inclinations, leurs aptitudes, et le moyen d'obtenir leur confiance, d'arriver à leur cœur et de les toucher. Son zèle enfin n'a pas de limites, et il ne recule devant aucun sacrifice, parce qu'il sait le prix des âmes, et son ambition n'est satisfaite que s'il parvient à les sauver.

Pour nous, ô mon Dieu, pour nous que vous appellerez bientôt à remplir ces fonctions, à évangéliser votre famille, nous ne vous demandons ni l'éclat de la gloire humaine, ni l'éloquence de la prédication, ni les succès extérieurs. Nous vous demandons, Seigneur, des vues surnaturelles sur le ministère sacerdotal, avec l'humilité de ne pas nous prêcher nous-mêmes, et la force de prêcher votre Évangile. Nous aurons à travailler sur les âmes de nos frères ; donnez à la nôtre l'ardeur des prophètes, le détachement et la patience des martyrs, l'énergie et le zèle des apôtres.

RÉSUMÉ

La gloire que nous aurons mission de procurer à l'Église, n'est pas une gloire stérile, même du côté des hommes. Si elle consiste, d'une part, à établir le règne de Dieu par celui de l'Église ; elle consiste, par son autre côté, à produire dans les âmes des fruits de sainteté. Envisagée à cet autre point de vue, elle a pour effet non pas de nous imposer des fonctions nouvelles ; mais de nous suggérer, pour remplir les premières, un motif distinct, également apostolique, également puisé dans l'Évangile, également digne du sacerdoce, je veux dire le zèle du salut des âmes sur lequel nous méditerons.

I. Il faut au prêtre un zèle ardent pour le salut des âmes. Si nous n'avions pas pour nous les promesses de Jésus-Christ, le triste état dans lequel nous voyons les

âmes autour de nous, serait bien de nature à nous décourager et, en nous interdisant toute espérance de succès, à étouffer en nous jusqu'au désir, jusqu'à la pensée de travailler à la conversion des âmes égarées. Cette observation, quelque triste qu'elle soit, doit, au contraire, exciter et raviver notre zèle pour le salut des âmes ; c'est l'effet qu'elle produira nécessairement en nous, si, aux difficultés du ministère actuel et à la gravité du mal, nous opposons les promesses de Jésus-Christ et les puissantes ressources que le sacerdoce met à notre disposition, pour nous aider à sauver les âmes.

II. Il nous faut, de plus, un zèle qui se dépense et ne mesure pas les sacrifices, quand il s'agit du bien des âmes. C'est, en effet, le plus beau caractère du sacerdoce catholique, mais aussi la première condition de sa fécondité, que tout soit sacrifié au bien des âmes. Notre zèle n'a donc aucune chance d'être fructueux, à moins d'être sans limites, et de ne s'arrêter devant aucune peine et devant aucun sacrifice.

Nous demanderons à notre Sauveur ce zèle ardent, ce zèle sans limites ; nous le prierons de nous bien faire connaître le prix des âmes pour lesquelles il a versé son sang.

MÉDITATION XVII

pour le dimanche de la Sexagésime.

LES FRUITS DE LA PAROLE DE DIEU

C'est vous-même, ô mon Sauveur, qui jetez dans mon âme la semence de votre parole, pour que je la fasse fructifier ; c'est vous encore qui l'entretenez lorsqu'elle vient à germer, et qui veillez sur ses progrès ; c'est votre main, c'est-à-dire l'Église, qui la dirige vers le Ciel et qui soutient sa faiblesse, quand le vent la courbe vers la terre ; ce sont vos plaies, c'est-à-dire les sacrements, qui versent sur elle la rosée de la grâce ; c'est la lumière de vos yeux, c'est-à-dire votre doctrine, qui l'éclaire, la réchauffe et la féconde.

Votre parole, ô mon Dieu, est tout à la fois culture et semence. Préparez donc, cultivez donc la terre de mon âme ; chassez-en ces oiseaux qui dévorent la semence de votre parole ; arrachez vous-même ces épines qui l'étouffent et en arrêtent les racines ; je ne pourrais, sans vous, rien faire de tout cela !

I

La semence, c'est la parole de Dieu : or, la parole de Dieu, dit saint Bernard, a été apportée aux hommes sous trois formes différentes : Marie nous l'a donnée revêtue de notre chair, pour nous la faire voir ; l'Église nous l'a donnée sous des sons qui frappent nos oreilles, pour nous la faire entendre ; la grâce, par l'infusion du Saint-Esprit, nous l'insinue dans le cœur, pour nous en faire profiter.

Cette grâce, cette parole est donnée à tous avec abondance; mais à nous, elle nous est donnée avec profusion; elle a prévenu l'éveil de notre raison; elle a été versée en nous sans mesure par le baptême et par tous les sacrements, par notre vocation et par toutes les grâces qui en ont été la conséquence. Nous ne la voyons pas et nous ne la sentons pas; mais elle est en nous abondante et surabondante; si j'ai des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, je la trouve partout. Dieu l'a cachée dans tous les détails de ma vie; l'Esprit-Saint l'a, en quelque sorte, incarnée pour moi dans les personnes avec qui je vis, et jusque dans les objets qui m'entourent.

Elle parle au-dedans de moi sans murmurer de paroles: *Intus loquitur sine strepitu verborum;* elle me parle dans le travail de mes journées et dans la solitude de mes nuits, du haut de la chaire et dans le silence de l'oraison; elle se fait entendre à mes oreilles pendant l'oblation du saint sacrifice, et elle retentit encore dans la solitude du tabernacle, lorsque, faisant taire, au dedans et autour de mon âme, toutes les voix des choses terrestres, j'incline mon cœur à son murmure; je l'entends résonner partout, dans les conversations des hommes, dans les avis de mon directeur, dans les chants de l'Église; je la vois, sous mes pieds, et au-dessus de ma tête, briller partout dans la nature et dans le ciel; je la trouve écrite partout sur la pierre du temple, sur la table de l'autel, dans les livres où j'étudie chaque jour; elle me prévient avant l'aurore, elle m'accompagne dans toutes mes démarches, et elle repose avec moi jusque dans mon sommeil; à chaque instant de ma vie elle me poursuit et m'appelle; c'est elle qui m'encourage quand je fais bien, qui me détourne quand je fais mal; je ne fais rien de bon sans elle, et rien de mauvais avec elle.

Oui, la semence c'est la parole de Dieu. Mais cette semence doit porter des fruits; et s'il est vrai que dans toutes les âmes chrétiennes, elle doit porter cent pour un, que devra-t-elle produire en moi? Ce que Jésus-Christ appelle les fruits de la parole de Dieu, c'est peut-être pour les autres une

perfection négative : La parole de Dieu leur est donnée pour qu'ils évitent le péché, elle m'est donnée à moi pour que j'acquière des vertus réelles.

Quand les gens du monde nous disent que l'accomplissement de la loi est trop difficile, nous leur répondons qu'ils ont la grâce pour les guérir de leurs erreurs, les relever de leurs chutes, les fortifier dans leurs faiblesses, les soutenir dans leurs tentations, et les diriger dans toutes leurs voies. En nous, elle doit faire tout cela, mais bien plus encore ; elle nous est donnée pour produire des fruits, des fruits positifs, des fruits qui demeurent: *ut fructum afferatis, et fructus vester maneat.* Ces fruits s'appellent les vertus sacerdotales, ils s'appellent l'humilité, la chasteté, la piété, le zèle ; la parole de l'homme n'est pas la semence qui les produit, la nature humaine n'est pas le terrain où leur germe se développe, ils ne poussent pas sur des tiges naturelles ; on ne cueille pas des raisins sur des épines, ni des figues sur des ronces. Il leur faut la parole de Dieu qui leur serve à la fois de semence : *Semen est verbum Dei*, et de rosée : *Fluat ut ros eloquium tuum* (1).

Donnez-nous-la donc, ô mon Dieu, cette parole sainte et féconde ; nous ne demandons plus, comme les Juifs, qu'un autre nous parle à votre place, nous savons que votre parole nous apporte la vie et non pas la mort : *Verba mea spiritus et vita sunt* (2) ; nous ne vous disons donc plus, comme les enfants d'Israël à Moïse : *Non loquatur nobis Dominus ne forte moriamur* (3). Mais, avec Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (4). C'est vous, ô Vérité éternelle, c'est vous-même que je veux entendre, c'est vous qui parlerez à mon âme, c'est vous qu'elle écoute, c'est votre voix qui la fait tressaillir, comme l'épouse à la voix de l'Époux ; la parole des créatures n'est plus désormais à mon cœur qu'un tumulte et une distraction insupportable qui m'empêche

1. *Deut.*, XXII, 2. — *Imit.*, l. III, c. II.
2. *Jo.*, VI,6.
3. *Exod.*, XX, 19.
4. *Reg.*, III, 9.

d'entendre la vôtre, et la voix des hommes n'est qu'un bruit désagréable qui me distrait de vous. Oui, c'est vous seul que je veux entendre, c'est à vous seul que je veux aller, et à qui irais-je, ô mon Dieu, quand je sais que vous avez les paroles de la vie éternelle ?

II

Cette semence qui est la parole de Dieu et qui demande à produire en moi cent pour un, portera nécessairement des fruits, elle ne peut rester inutile: *Verba mea non præteribunt*, et toutes les fois qu'elle n'est pas parole de vie et qu'elle ne sert pas à ma sanctification, il faut qu'elle soit parole de mort, et qu'elle serve à ma condamnation. Les dons de Dieu sont sans repentance, et ne peuvent pas retourner à lui sans avoir produit ou la vie ou la mort, selon l'usage que nous en faisons ; car, dit saint Augustin, la parole de Dieu n'est pas seulement un bienfait de sa miséricorde,mais une grande charge devant sa justice : *pondus oneris;* et cette charge, elle sera mise dans la balance, au dernier jour, pour alourdir encore le poids de mes péchés, et cette parole que j'ai reçue si souvent et en si grande abondance, vous l'avez dit, ô mon Dieu,elle me jugera: *Sermo quem locutus sum, ille judicabit* (1). Sous quelque forme que cette parole se fasse entendre à mon âme, soit que la voix des hommes en soit l'organe, soit qu'elle m'arrive par le canal des sacrements, soit qu'elle me parle intérieurement et sans bruit, il y a en elle une vertu cachée, mais une vertu terrible. La parole de Dieu est toute-puissante: *Omnipotens sermo tuus, Domine* (2). Mais sa toute-puissance peut m'être utile ou se retourner contre moi ; et voilà pourquoi le prêtre n'a pas de milieu à choisir, entre des vertus extraordinaires ou des chutes extraordinaires. Il est condamné à se maintenir dans les hauteurs, s'il ne veut pas tomber dans les abîmes, et il ne peut échapper à la sainteté sans des chutes honteuses. Ou il n'a pas la vocation

1. *Jo.*, XII.
2. *Sap.*, VIII.

à l'état ecclésiastique, ou sa vocation le met en demeure d'arriver à des vertus d'un autre ordre que les vertus des simples chrétiens ; ou il doit renoncer au sacerdoce, comme à un état trop élevé et dont il est incapable par sa faiblesse, ou, s'il y entre, il ne doit plus reculer devant aucun sacrifice ; il faut qu'il marche dans la patience, qu'il marche toujours ; il faut qu'il s'élance vers ce but magnifique, proposé à son travail et à sa générosité : *Per patientiam curramus ad propositum nobis certamen ;* il faut que sa foi et sa vertu grandissent comme la tige qui sort du grain de sénevé, et qu'elles couvrent la terre ; et s'il est obligé à tout cela en raison des grâces singulières qu'il a reçues, en raison de la divine parole qui a été semée dans son âme ; que sera-ce donc, ô mon Dieu, s'il se regarde, non plus seulement comme chrétien, mais comme apôtre, non plus comme le réceptacle de votre parole, mais comme son organe ; que sera-ce, s'il se regarde, non plus seulement comme la terre qui reçoit le bon grain, mais comme étant lui-même le semeur ? Oui, la semence c'est la parole de Dieu ; la terre à ensemencer, c'est l'âme des fidèles ; le semeur c'est le prêtre ; il sème dans les autres ce qu'il récolte en lui-même ; il prend sur sa propre moisson, pour jeter sur les terres qui dépendent de la sienne. Or, que sèmera-t-il, s'il n'a rien récolté ? Et quand viendra le temps de la moisson générale, non seulement Dieu lui demandera compte du bon grain qu'il avait reçu pour lui-même, mais il verra tout son peuple se lever contre lui ; les pécheurs déposeront à sa charge, parce qu'au lieu de les sauver, il les a perdus ; et si quelques âmes, parmi son troupeau, parviennent à se sanctifier sans lui, à faire fructifier, par leur propre travail, une semence qu'il n'a ni jetée, ni cultivée, elles aussi viendront déposer contre lui et protester, à la face du ciel et de la terre, qu'il n'a été pour rien dans leur salut, et qu'il n'a rien à prendre dans leur moisson.

Tremblons donc, nous aussi, qui avons reçu et qui recevons, chaque jour et à chaque instant, la divine parole, tremblons qu'il ne nous dise ce que les apôtres disaient aux

Juifs : *Vobis oportebat primum loqui verbum Dei, sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes* (1); c'est à vous qu'il fallait d'abord livrer la parole de Dieu, mais vous l'avez méprisée ; c'est à vous qu'il convenait d'abord de jeter la semence, mais vous l'avez repoussée ; et, parce que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voici que je me tournerai vers un autre peuple, voici que je vous ôterai ma semence, et que je la répandrai parmi les humbles et les petits. Vous qui étiez savants, vous ignorerez ma parole, et les ignorants de votre troupeau la connaîtront mieux que vous; ceux à qui je vous envoyais prêcher vous feront la leçon ; il se trouvera que les brebis marcheront devant le pasteur ; vous rougirez alors de rencontrer, dans des âmes bien simples, des vertus que vous ne connaîtrez pas; vous trouverez dans votre terre une culture qui ne sera pas la vôtre, des moissons que vous n'aurez pas semées; votre terre sera stérile, et celle que vous n'aurez point ensemencée produira, et alors le royaume de Dieu sera transplanté et donné aux humbles et aux petits: *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* (2).

Mon Dieu, jetez en moi votre semence, mais ne permettez pas qu'elle soit en nous comme sur le chemin, ou sur la pierre, ou dans les épines.

RÉSUMÉ

La parabole contenue dans l'Évangile de la Sexagésime a quelque analogie avec celle de la Septuagésime. Elle nous présente un semeur qui jette sa semence sur quatre espèces de terres différentes : trois parties de cette semence, tombant le long d'un chemin ou sur la pierre et dans les épines, sont condamnées à la stérilité ; la quatrième partie seulement tombant sur une bonne terre où elle parvient à fructifier. Notre-Seigneur ayant bien voulu nous donner lui-même le sens de cette parabole, nous n'en saurions faire une application plus juste. Voyant donc avec lui dans cette semence la parole de Dieu, *semen est verbum Dei*, et dans cette terre notre âme, nous considérerons : 1° comment elle est jetée en nous avec abondance pour fructifier, 2° comment cette abondance même augmente nos obligations.

I. La parole de Dieu est jetée en nous, non seulement en suffisance, comme dans les âmes chrétiennes, mais en abondance et en profusion. Si nous avons, comme

1. *Act.*, XIII, 46.
2. *I Cor.*, I, 29.

dit Notre-Seigneur, des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, nous la trouverons, cette divine parole, cachée mais présente dans toutes les circonstances de notre vie, dans tous les objets qui s'offrent à nos regards, et dans toutes les fonctions de notre ministère.

II. Mais elle ne nous est donnée que pour porter des fruits : plus nous sommes favorisés dans l'ordre de la grâce, plus nous devons produire des fruits surnaturels ; la justice de Dieu nous demande en proportion de ce que nous a donné sa miséricorde ; et comme la parole de Dieu n'est pas seulement un bienfait, mais en même temps une charge, si nous ne produisons pas par elle des fruits de vie et de sanctification, elle produira pour nous des fruits de mort et de condamnation.

Nous nous demanderons quels sont ces fruits de vie, et nous mettrons notre âme dans la disposition de bien recevoir la parole de Dieu et d'en bien profiter, de manière à les produire.

MÉDITATION XVIII

pour la semaine de la Sexagésime.

LA PAROLE DE DIEU DANS LE MINISTÈRE DE LA PRÉDICATION SACERDOTALE

L'Évangile nous montre un père de famille qui jette dans sa terre une semence.

Notre-Seigneur donne lui-même le sens de la parabole ; nous ne pouvons mieux faire que de la recevoir de lui.

La semence, c'est la parole de Dieu.

1° Ce qu'elle est par rapport à nous : nous l'avons reçue plus que les autres : nous serons jugés sur elle.

2° Ce que nous devons être par rapport à elle.

I

Nous avons considéré la parole de Dieu en nous-mêmes et pour nous; considérons-la en nous-mêmes pour les autres; nous nous sommes regardés comme une terre, regardons-nous comme le sel de la terre. Regardons la parole de Dieu dans le ministère de la prédication et comme l'un des principaux moyens d'action sur les âmes.

On dit que jamais la prédication n'a été plus universellement relevée et littéraire, jamais plus répandue qu'aujourd'hui; pourquoi donc n'a-t-elle jamais été plus abandonnée ? Parce qu'on ne prêche plus l'Évangile, mais soi-même, parce qu'on a pour inspirateur non plus le zèle de la maison de

Dieu et la charité de Jésus-Christ, mais je ne sais quelle littérature, je ne sais quel désir de paraître. Aujourd'hui, le ministère apostolique est subordonné, parce que l'essentiel est au service de la forme, parce que l'on considère la prédication, non plus comme le principal moyen de convertir les peuples, *Euntes prædicate*, mais les uns comme une corvée bien ennuyeuse qu'il faut subir à jour fixe, les autres comme un débouché pour leur talent; parce que l'on regarde l'Évangile comme un thème pour l'éloquence ; parce qu'enfin l'on abaisse le plus saint des ministères catholiques à de misérables considérations de littérature ; parce qu'on étudie la prédication apostolique non plus aux sources vives de l'Évangile, mais dans je ne sais quels livres à la mode, où la littérature tient lieu de doctrine, et où le souffle de la poésie tout au plus, tient lieu de l'Esprit apostolique.

Oui, la semence c'est la parole de Dieu, et la parole de Dieu c'est la direction des âmes, et la direction des âmes consiste à prêcher Jésus et Jésus crucifié; qu'on le fasse en beau style ou non, pourvu qu'on le prêche à la façon des Apôtres, tout est gagné ; et quand même on aurait le langage des plus beaux orateurs, quand même nous parlerions le langage des anges, si nous n'avons pas, pour animer tout cela, la charité, nous ne sommes qu'un airain sonore; et quand même nous en parlerions comme saint Paul qui disait de lui-même : *Impeditioris linguæ sum*, quand même nous ne parlerions que comme Moïse : *Puer ego sum, Domine, nescio loqui*, si nous pouvions convertir les âmes, tout serait gagné.

Parce qu'on ne sème pas la parole de Dieu, mais la parole humaine, on récolte l'homme : *Quod natum est ex carne caro est, et quod natum est ex spiritu spiritus est ;* parce qu'on mesure, comme à la règle et au compas, jusqu'où s'étend le domaine des obligations rigoureuses.

Est-il dit que le semeur resta chez lui, attendant qu'on vînt lui demander sa graine pour la semer, ou bien qu'il la fit semer par un autre ? Non, non, il est dit qu'il sortit de sa maison, *exiit*, c'est-à-dire qu'il travailla, qu'il prit de la

peine, qu'il se donna du mal pour semer, et qu'il sema lui-même la semence : *exiit seminare semen suum.*

On regardera comme un ridicule de parler le langage de l'Évangile, et comme une grossièreté de s'énoncer comme les Pères de l'Église, comme les Apôtres et en particulier comme saint Paul... On passera les années de son séminaire sans étudier ces sciences qui ont précisément pour objet d'engendrer cette conviction ardente, cet amour pour la doctrine catholique, ce zèle brûlant, cette conviction forte et profonde, sans laquelle la parole de l'homme n'est qu'une combinaison de sons en phrases et de phrases en discours inutiles, cette conviction dont une étude approfondie donne seule le secret, à moins que l'inspiration du Saint-Esprit n'y supplée, et ces accents que la charité seule peut inspirer. Sans cette conviction et sans ces études fortes et profondes, nous ne pouvons être que des moitiés d'apôtres ; car c'est encore un problème que de savoir si la sainteté apostolique est compatible avec l'ignorance volontaire et avec la paresse et la mollesse.

II

... J'ai lu dans la sainte Écriture ces paroles étonnantes: *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* (1) ; et j'en ai conclu, avec S. Paul, que ni la littérature, ni la poésie, ni le style, ni tout ce qu'estiment les hommes, ne pouvait sauver le monde ; j'en ai conclu que les apôtres étaient de bons prédicateurs, de bons directeurs d'âmes ; j'en ai conclu que S. Paul, avec sa lourdeur de langue, son rude langage et ses manières épaisses peut-être, avait rempli, mieux que beaucoup de ministres de la parole de Dieu ne la remplissent aujourd'hui, la mission donnée aux apôtres de prêcher dans le monde entier. C'est la doctrine catholique qui convertira le monde, et c'est elle, elle seule, que nous devons prêcher: *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis.* Et ce que je dis là, je ne le dis pas seule-

1. *Ps.*, LXX, 16.

ment de la chaire, je le dis du confessionnal, je le dis du catéchisme, je le dis des conversations particulières que le prêtre zélé sait bien se ménager avec son peuple.

Que dira le prêtre à son peuple? Lui parlera-t-il littérature?

Dieu ne nous demandera ni dans quel style nous avons prêché, ni combien d'applaudissements nous avons suscités; il ne nous demandera même pas si on a couru à nos prédications pour admirer; il nous demandera combien d'âmes nous avons converties, combien de pécheurs nous avons ramenés; combien de larmes nous avons séchées, combien de douleurs nous avons calmées, combien de cœurs nous avons consolés; il nous demandera si nous avons prêché son Évangile ou le nôtre, si nous avons annoncé sa parole ou celle des hommes.

Il n'y a que la doctrine chrétienne qui puisse féconder les âmes : *Quod natum est ex carne caro est.* Or comment pourrons-nous la prêcher si nous ne l'étudions pas?

Mon Dieu, qui nous avez dit dans la personne de vos apôtres : *Euntes docete omnes gentes, prædicate Evangelium omni creaturæ*, apprenez-nous aussi la manière de remplir cette fonction; je ne vous demande pas, ô mon Dieu, de parler à votre peuple comme parlent les enfants du siècle dans leurs assemblées; je ne vous demande pas, ô mon Dieu, de donner à mon langage les grâces des orateurs païens, ni l'éloquence profane, ni le charme des poètes de l'antiquité; je ne vous demande pas, ô mon Dieu, de mettre sur mes lèvres les accents des orateurs profanes dont on exalte les discours, ni les vers profanes, ni les images païennes dont ma tête est encore toute remplie; je vous demande, ô mon Dieu, de mettre dans mon cœur la charité de S. Jean, la foi de S. Pierre et le zèle de S. Paul; je vous demande, ô mon Dieu, de mettre dans mon cœur les sentiments d'un apôtre; avec cela je pourrai prêcher l'Évangile; je vous demande de mettre dans mes actions les vertus qui conviennent à un cœur apostolique, dans ma conduite l'édification et le bon exemple : avec cela je persuaderai; je vous demande, enfin,

de mettre dans ma bouche votre parole, je ne vous demande rien pour la mienne : la vôtre doit seule retentir dans ma bouche : *Puer ego sum, Domine, nescio loqui... Qui habet aures audiendi audiat...*

MÉDITATION XIX

pour le dimanche de la Quinquagésime.

L'ESPRIT SACERDOTAL EST UN ESPRIT DE PRIÈRE

Vous êtes, ô Jésus, le grand, le véritable et l'unique prêtre du monde, puisque le sacerdoce de l'Ancienne Loi n'est qu'une figure et une préparation, et celui de la nouvelle une participation et comme un écoulement du vôtre. Que j'aime à méditer, moi que vous appelez à l'honneur de partager vos fonctions, que j'aime à méditer, devant vous, votre sacerdoce comme source du mien et de tous les autres. Quelle grâce pour moi, de pouvoir chercher et contempler en vous non seulement le modèle des vertus qui me conviennent comme chrétien, mais le type des grandeurs auxquelles Dieu m'élève, la source des grandes choses que Dieu veut faire en moi.

Vous êtes, ô mon Sauveur, le prêtre de la Loi Nouvelle, le grand pontife de l'Évangile, le médiateur entre Dieu et le genre humain coupable et malheureux ; vous êtes, comme dit le Prophète, le prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech, et, comme ajoute S. Paul, votre sacerdoce dure toujours, et toujours vous sauvez ceux qui, par vous, s'approchent de votre Père, toujours vous vivez pour intercéder en notre faveur. Vous êtes le prêtre saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et placé au-dessus même des cieux. Et nous aussi, Seigneur, et nous aussi, nous sommes ou nous allons être des prêtres, vos prêtres; et, par un mystère ineffable, notre sacerdoce est d'un ordre aussi élevé que le vôtre, puisqu'il lui est identique, et c'est pour

cela que nous sommes appelés d'autres Christs. Nous aussi, nous serons des prêtres pour l'éternité; nous aussi, nous serons des intercesseurs pour nos péchés et pour ceux du monde ; apprenez-nous donc à intercéder comme vous, donnez-nous la science de la prière, versez en nous votre esprit, un esprit de prière, afin que nous devenions capables de porter votre sacerdoce et de remplir vos fonctions.

I

Pour nous faire une juste idée du rôle de la prière, dans le ministère et dans la vie sacerdotale, il faut en chercher la raison non pas seulement dans la faiblesse de notre nature et dans la misère de notre cœur, cette raison nous est commune avec tous les chrétiens et n'intéresse qu'indirectement notre ministère ecclésiastique ; nous ne la trouverons pas même dans le besoin particulier que nous avons de la sainteté ; évidemment, le sacerdoce exige de nous une vertu personnelle proportionnée à la sainteté des mystères avec lesquels il nous met en rapport, et une telle vertu repose d'abord sur la prière ; mais ce n'est là encore qu'une raison personnelle, et le sacerdoce est un ministère public ; la nécessité de la prière pour notre propre sanctification est évidente, élémentaire, elle n'est pas à ce titre une fonction sacerdotale mais une disposition sacerdotale. Pour trouver la raison de la place qu'occupe la prière dans la vie du prêtre, il faut, avec S. Paul, dans son Épître aux Hébreux, remonter jusqu'à la source du sacerdoce, et nous rappeler la fin de son institution. Le ministère de la prière n'est pas seulement une de nos fonctions, une des obligations particulières à notre état, toutes nos fonctions découlent de celle-là ; elle est la source et l'aliment de toutes les autres, et l'essence même du sacerdoce dont l'esprit est, avant tout, un esprit de prière, de médiation, d'intercession, de supplication pour le monde coupable. La religion se résume tout entière dans l'oblation d'un hommage à Dieu ; cet hommage s'exprime par un sacrifice, et le sacerdoce n'a été institué que sous la forme d'un ministère public chargé de faire, au

nom du peuple entier, cette oblation. Tout prêtre est donc, pour ainsi dire, détaché du milieu des pécheurs, *segregatus a peccatoribus*, envoyé en ambassade auprès de Dieu, et chargé des offrandes et des prières de son peuple ; il s'arrête entre le ciel et la terre, dresse là son autel, offre là sa victime, élève la voix au nom de ses frères pour adresser à Dieu leurs supplications et leurs hommages. Voilà l'idée du sacerdoce d'après S. Paul : *Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro omnibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.*

Oh ! que voilà bien le sacerdoce de Jésus-Christ, sacerdoce mystérieux et ineffable dont S. Paul lui-même se déclare impropre à décrire les fonctions et à calculer la vertu : *De quo nobis grandis sermo, et interpretabilis ad dicendum* (1). Jésus-Christ aussi est un pontife, et le sacerdoce antique n'était que la figure et la préparation du sien ; lui aussi, lui surtout, s'est placé comme prêtre sur la montagne, comme le point de jonction entre le ciel et la terre qu'il réunissait dans sa prière ; lui surtout, s'est placé comme médiateur, réconciliateur, propitiateur entre Dieu et le monde, et a fait à Dieu pour nous une oblation et une prière : *Qui in diebus carnis suæ preces lacrimis offerens, exauditus est pro sua reverentia.*

Ce mystère s'est accompli sur la croix où le sacrifice de Jésus-Christ a été complet ; mais, tout en quittant la terre, il est resté au milieu de nous comme victime, et il a laissé auprès de l'autel un sacerdoce dont la fonction n'est pas différente du sien, un sacerdoce médiateur, consacré à l'oblation du sacrifice, voué, comme lui, aux supplications et à l'intercession pour les péchés des hommes : *fidelis pontifex ad Deum ut repropitiaret delicta populi* (2). C'est nous, par conséquent, plus encore que les chrétiens, qui sommes les cohéritiers de Jésus-Christ, parce que nous héritons de son sacerdoce, et que nous succédons à ses fonctions. Nous aussi, nous prions pour le monde ; nous aussi, nous avons

1. *Hebr.*, V, 11.
2. *Ibid.*, II, 17.

une oblation à faire, une hostie à offrir : l'hostie euchar istique, en union avec celle de nos louanges et de nos supplications : *Hostiam laudis, hostiam vociferationis ;* nous aussi, nous avons un cri à pousser vers Dieu, un grand cri de miséricorde, de réparation et de repentir : *Preces supplicationesque cum clamore valido et lacrymis.*

Le prêtre chrétien porte avec son maître le fardeau de la prière publique ; l'esprit de son état est, avant tout, un esprit de prière ; son ministère est un ministère de supplications ; et il est lui-même un médiateur, un intercesseur, un suppliant, une âme en prière pour le salut du monde ; et l'on peut lui appliquer ce que l'Écriture disait de Jérémie : *Hic est fratrum amator et populi Israël, hic est qui multum orat pro populo et universa sancta civitate* (1). Il est le successeur de Jésus-Christ : et c'est même une des formules du langage ecclésiastique qu'il devient, par sa prière, un autre Jésus-Christ, un vrai Rédempteur, la réconciliation du monde dans le temps de la colère de Dieu. Placé sur la sainte montagne de l'autel, il devient, par l'exercice de ses fonctions de suppliant, le milieu de l'Église au nom de laquelle il offre sa victime, le point central de la religion où toutes les prières du monde viennent aboutir pour monter vers Dieu, comme aussi toutes les grâces de Dieu viennent s'amasser devant lui, s'amonceler dans ses mains, pour se répandre dans le monde. Du côté de Dieu, il représente les hommes pour l'apaiser en leur faveur, et du côté des hommes, il représente Dieu pour leur apporter sa réponse. Quel ministère nous remplissons là ! Est-ce que la langue peut espérer d'en exprimer l'excellence, quand saint Paul, à la fin de son Épître aux Hébreux (2), après avoir fait l'exposé le plus beau, le plus complet, le plus élevé de la doctrine du sacerdoce, pousse comme un cri de douleur et de découragement, pénétré qu'il est des choses qu'il sent et de l'insuffisance de son langage, inspiré pourtant de Dieu : *Rogo vos, fratres, ut sufferatis verbum solatii. Etenim perpaucis scripsi vobis.*

1. *II Macch.*, XV, 14.
2. XIII, 22.

II

Voilà ce qu'est le prêtre comme médiateur dans ses fonctions de prêtre et en dehors même de ses fonctions d'apôtre. Mais si nous le considérons maintenant dans ses rapports avec le monde, avec les âmes, sa fonction est encore la même, et la prière n'y tient pas une moindre place.

A jeter un simple regard sur la société qui nous entoure et au milieu de laquelle nous sommes appelés à travailler pour Jésus-Christ, il est trop évident et nous savons du reste que l'esprit de l'Évangile, esprit de foi, esprit de soumission à Dieu et à ce qui le représente, esprit de religion, c'est-à-dire esprit de prière, s'en va de là, lambeau par lambeau. Quand même le monde en aurait fini avec l'Évangile, comme nous l'entendons dire quelquefois, c'est chez nous que les vertus évangéliques et surtout l'esprit de prière devraient trouver un refuge et produire du moins leurs derniers fruits; mais non, nous avons reçu, par le testament de Jésus-Christ, de meilleures promesses ; nous sommes le sel de la terre, et c'est pour nous une obligation théologique d'espérer, qu'avec la grâce de Dieu, notre ministère peut produire encore des fruits de salut et même des fruits de conversion; c'est pour cela que nous travaillons.

Or, si nous avons la moindre notion de l'ordre surnaturel et de la manière dont les choses s'y passent, nous comprendrons que la vertu de l'apostolat ne vient ni de la parole humaine, ni de la force de l'éloquence, ni de la science profane qui n'a pas grand' chose à faire ici, pas même de la science sacrée, quoiqu'elle soit, selon les règles ordinaires, la condition de l'esprit sacerdotal et la matière exclusive de l'apostolat, pas même de la vertu personnelle, quelque majeure que soit son importance. L'apostolat, pour devenir fécond et pour produire Jésus-Christ dans les âmes, doit être fécondé lui-même par la prière et trouver dans la prière son aliment et sa vertu surnaturelle. Cet esprit de prière est donc déposé en nous, non pas seulement comme dans son dernier refuge, mais il y est mis comme en réserve, pour

en sortir au jour du ministère, transformé en un esprit apostolique, et repartir, comme au temps des apôtres, à la conquête du monde.

Quand le prêtre n'aurait pas d'éloquence, pas de science humaine, pas de littérature, pas de poésie, ce serait vraiment dommage ; mais enfin, il y a moyen d'être encore un apôtre en manquant de tout cela. Quand même il n'aurait aucune teinture des belles connaissances dont le monde fait grand cas aujourd'hui, qu'il sache seulement, comme saint Paul, Jésus crucifié, c'est-à-dire, qu'il ait une conviction ardente et profonde des vérités chrétiennes, qu'il possède l'esprit de l'Évangile, qu'il sache que son ministère est un ministère de supplication, qu'il sache prier et unir sa prière à celle de Jésus-Christ, et tout le reste sera bien peu de chose ; sa prière sera toujours sa grande fonction, la grande ressource de son ministère, et le principe de la fécondité de son apostolat. S'il parvient à jeter dans des cœurs endurcis un germe de foi, s'il convertit des âmes, c'est parce qu'il aura prié ; s'il sanctifie des âmes déjà chrétiennes, c'est parce que sa prière, la prière publique, unie au sacrifice et à la prière de Jésus-Christ, a trouvé le chemin du ciel et en est redescendue pour se répandre, par lui et souvent à son insû, dans les âmes.

Nous entendons dire quelquefois qu'un bon laïque peut plus qu'un prêtre pour le bien des âmes. Rien n'est plus contraire à l'Évangile et plus opposé à l'idée chrétienne du sacerdoce ; rien n'est plus subversif de l'ordre établi de Dieu dans sa religion et de la forme sur laquelle Jésus-Christ a fondé l'Église. Quels que soient les préjugés du monde à l'endroit de la parole et de l'influence du prêtre, quelle que soit, en apparence, l'impuissance de sa prédication, c'est toujours lui qui est le sel de la terre, son sacerdoce est toujours celui de Jésus-Christ, et le sacerdoce de Jésus-Christ est toujours la source de toute conversion et de toute grâce; toute distribution des bienfaits de l'ordre surnaturel est toujours centralisée dans ses mains et soumise à son pouvoir. Par la divine vértu que le sacerdoce de Jésus-Christ lui

confère, il sort de toutes ses actions, de toutes ses paroles, comme une atmosphère de piété, un parfum de prière, une odeur de Jésus-Christ — le mot même est de saint Paul — il se répand, de toute sa vie, une véritable odeur de Jésus-Christ qui embaume autour de lui, et qui a pour effet d'inspirer aux âmes l'amour de l'Évangile et de leur indiquer le chemin du ciel. Il sauve les âmes, non pas malgré lui, mais pour ainsi dire à son insu, sans s'apercevoir de ce qu'il fait pour elles et des grâces qui leur arrivent par son organe ; il les conduit au ciel en y allant lui-même, il prépare leur salut et en même temps, tout en s'oubliant lui-même, il achève le sien sans y penser, et il se prépare à lui-même la plus belle et la plus glorieuse des récompenses, le ciel des prêtres, la récompense des apôtres.

RÉSUMÉ

A l'occasion des prières des Quarante-Heures, nous méditerons sur une des fonctions du sacerdoce, la fonction d'intercesseur, de suppliant, que le prêtre remplit entre Dieu et les hommes, par le grand ministère de la prière publique. L'esprit du sacerdoce et, par conséquent, du séminaire qui en est le premier degré, est un esprit de prière, de méditation, d'intercession auprès de Dieu pour les âmes ; voilà la première et la plus intime de toutes les fonctions sacerdotales, l'essence même du sacerdoce. Deux pensées dont nous expliquerons la raison.

I. La grande et unique fonction de Jésus-Christ, comme prêtre, celle qu'il a exercée toute sa vie et dont le sacrifice du Calvaire a été le dernier et suprême exercice, ç'a été d'offrir ses prières et ses supplications, pour apaiser la justice divine, irritée par les péchés du peuple : *Ut repropitiaret delicta populi*. Or, quant à nous, nous devons être sans doute, comme tous les chrétiens, les imitateurs de Jésus-Christ dans notre vie personnelle, mais nous sommes surtout, par notre vocation au ministère public, les héritiers de son sacerdoce et, par conséquent, notre première et grande fonction, à nous aussi, c'est la prière, non seulement pour nous, mais pour le peuple, que nous avons désormais mission de réconcilier avec Dieu par l'oblation d'un sacrifice qui n'est qu'une participation du sien, comme notre sacerdoce n'est aussi qu'une participation du sacerdoce de Jésus-Christ.

II. En même temps que nous recevons de Jésus-Christ le caractère du sacerdoce, nous recevons aussi, chacun pour notre part, la mission de l'Apostolat. Or, nous savons bien que l'action et la parole de l'homme sont peu de chose dans le travail de l'Évangile ; la vertu du ministère auprès des âmes est une vertu surnaturelle, c'est du ciel qu'elle doit nous venir. Ici encore, la prière, et la prière publique unie à la grande oblation de Jésus-Christ, est la première et la plus fondamentale de toutes nos fonctions, parce qu'elle est la source de toute fécondité pour notre apostolat.

Voici des jours de prières et de supplication qui commencent pour l'Église ;

nous nous unirons à elle, et nous tâcherons, en redoublant comme elle de ferveur et de saintes violences sur le ciel, d'obtenir de Dieu des grâces de retour pour ceux qui marchent loin de Dieu. Nous nous oublions nous-mêmes au milieu de ces fonctions qui sont des fonctions publiques, c'est qu'en effet nous ne devenons pas prêtres pour nous-mêmes, nous sommes prêtres pour le salut des autres, pour le triomphe de l'Évangile. N'oublions pas cependant qu'en travaillant et en priant pour eux, nous travaillons et nous prions pour nous, et qu'en procurant, par nos prières, le salut de nos frères, nous assurons et nous augmentons le nôtre.

MÉDITATION XX

pour le mercredi des Cendres.

L'ESPRIT SACERDOTAL EST UN ESPRIT DE PÉNITENCE ET D'EXPIATION PUBLIQUE

L'esprit de l'Église, à cette époque, est la pénitence. La pénitence est la loi commune aux chrétiens. Cette loi prend une application plus rigoureuse au Carême. Encore, cette nécessité est-elle plus stricte dans des temps de péché. Voilà la progression de la pénitence. Mais voici son dernier degré. Cet esprit, répandu partout, est incarné et localisé dans des institutions de pénitence comme la nôtre.

La cendre que l'Église va déposer aujourd'hui sur nos têtes, doit prendre pour nous une signification plus élevée et plus complexe que pour les autres chrétiens. Pour tous elle est un symbole d'expiation ; à tous elle rappelle leurs péchés, la loi universelle du sacrifice et la nécessité commune de faire pénitence pour recevoir le pardon de leurs fautes, et profiter du bienfait de la Rédemption. Mais pour nous, outre cette première et universelle signification, elle en a une autre qui se rattache intimement à notre vocation. Elle est pour nous un signe de la *pénitence publique* qui est le devoir de notre ministère, puisqu'à l'exemple de Jésus-Christ nous acceptons, pour notre partage, les fonctions de propitiateurs pour le peuple et, par conséquent, le caractère de coopérateurs à la Rédemption et le rôle de victimes chargées des péchés du monde.

Attachant les regards de notre âme sur la croix où Jésus-Christ se montre à nous dans l'exercice de cette grande fonction, demandons à notre Sauveur de mettre en nous un cœur nouveau, un cœur sacerdotal, grand et ouvert à tous comme le sien, un cœur pénitent d'une pénitence publique. Unissons notre expiation à la sienne, afin de lui faire puiser, dans cette union, la vertu d'effacer, selon notre vocation, les péchés du monde en même temps que les nôtres.

L'Église a exprimé cette intention par le choix de l'Épître du jour des cendres, où se trouvent précisément des paroles relatives aux pleurs des prêtres sur les péchés des peuples.

I

I. La Rédemption de Jésus-Christ, pour rétablir entre le ciel et la terre les rapports que le péché avait rompus, devait nécessairement commencer par une expiation du péché, et la prière du genre humain devait nécessairement prendre le caractère de pénitence et s'exprimer par un sacrifice capable de marquer le repentir de l'homme, et d'offrir à Dieu une compensation. C'est pourquoi Jésus-Christ, comme prêtre de la Loi nouvelle et médiateur entre Dieu et les hommes, ne s'est pas contenté d'offrir à Dieu des prières et des supplications ; il a ajouté ses larmes et son sang ; ou, plutôt, sa prière a pris la forme qui convient à un pénitent, la forme d'expiation, la forme du sacrifice. Tout en se faisant prêtre pour prier, il se faisait, du même coup, victime pour s'immoler, et pour offrir, par l'effusion de son sang et par l'oblation de sa vie, la compensation, l'expiation publique du péché. Sans avoir connu le péché en lui-même, il en a pris la ressemblance, afin d'en porter la peine, comme dit S. Paul : *Eum qui non noverit peccatum, pro nobis peccatum fecit, ut nos efficeremur justitia Dei in ipso* (1)... *Tentatum per omnia pro multitudine absque*

1. *Cor.*, V, 21.

peccato (1). Ce ministère de pénitence a même rempli toute sa vie où nous ne voyons que larmes et souffrances ; et enfin toutes ces expiations viennent aboutir, prendre leur achèvement et leur perfection dernière, dans le sacrifice de la croix qui est, pour ainsi dire, la conclusion logique et nécessaire, le digne couronnement d'une vie pénitente et vouée à l'expiation du péché.

II. Or, la vie de Jésus-Christ est le type sur lequel a été institué le christianisme, le ministère de Jésus-Christ est la règle du nôtre, ou plutôt, le nôtre c'est le sien, comme nous l'avons déjà vu ; et ainsi notre sacerdoce est devenu dans le sien une institution de pénitence publique. Pour accomplir notre ministère de médiateurs et de propitiateurs entre Dieu et le monde, il ne nous suffit plus de prier, de supplier, d'offrir des hommages et des sentiments ; il nous faut des larmes, du sang, des sacrifices. Successeurs de Jésus-Christ, héritiers de ses fonctions, nous sommes des pénitents publics.

III. Aussi, la raison de notre pénitence à nous, n'est pas seulement dans nos péchés. Quand nous n'aurions pas péché nous-mêmes, quand nous serions aussi purs que Jésus-Christ, en ambitionnant le sacerdoce, nous nous consacrons pour toujours à des fonctions douloureuses, à un ministère de gémissement et de repentir. Il est vrai, nous sommes pécheurs par nous-mêmes et, par conséquent, pénitents pour notre propre compte, et offrant à Dieu nos expiations pour nos péchés, en même temps que pour ceux des autres (2). Mais, en dehors même de nos fautes, nous devons porter la peine des crimes du monde, comme notre Sauveur a porté celle des nôtres et s'est constitué Pontife et Victime en même temps pour l'expiation des péchés du peuple, de la multitude, du genre humain tout entier : *Fidelis pontifex ut repropitiaret delicta populi... Oblatus ad multorum exhaurienda peccata* (3). Nous aussi, nous sommes, comme lui,

1. *Hebr.*, IV, 15.
2. *Ibid.*, V, 3.
3. *Ibid.*, II, 17 ; IX, 23.

voués au ministère de la pénitence publique ; et le bénéfice de notre expiation est porté, dans les jugements de la justice et de la miséricorde de Dieu, au compte de tous les pécheurs dont le sort est entre nos mains.

IV. D'abord, nos fonctions se résument en celles de Jésus-Christ, dans l'immolation d'une victime, et dans l'oblation d'un sacrifice qui est la reproduction et la continuation de celui du Calvaire, et auquel tout se rapporte dans le christianisme. Le sacerdoce chrétien est institué pour le service de l'autel, et l'autel est fait pour le saint sacrifice, et le sacrifice est le point central du culte chrétien ; tout le reste, dans la religion, est fait pour entourer, relever, compléter le sacrifice, et pour exprimer la vertu qu'il possède de purifier le monde et d'apaiser la colère de Dieu. Mais, d'un autre côté, comme toute la mission de Jésus-Christ a été aussi une mission d'immolation, de souffrances librement choisies en esprit de pénitence ; comme toutes ses actions étaient la préparation de son dernier sacrifice, comme toute sa vie a été le commencement, le rituel, pour ainsi dire, de son oblation suprême ; de même aussi, toutes les actions du prêtre doivent s'harmoniser avec cet acte suprême et final du sacerdoce, la loi de l'*expiation* publique doit absorber tous ses mérites, diriger toutes ses intentions, régler toute sa conduite, et faire de sa vie une vie suppliante, pénitente, immolée. L'oblation du sacrifice eucharistique est la grande fonction sacerdotale ; cette oblation ne doit pas être isolée, solitaire et comme dépaysée dans notre vie ; tous nos sacrifices particuliers et secondaires doivent s'unir à elle et tirer d'elle toute leur valeur ; toute notre conduite, toutes nos actions, doivent s'inspirer d'elle, pour exprimer le repentir du genre humain résumé et comme ramassé dans notre cœur, et pour concourir, avec la grâce de Jésus-Christ, à la Rédemption du monde.

II

I. Ce caractère de pénitence publique est essentiel au

sacerdoce, et s'exercera dans l'église aussi longtemps que le sacrifice de Jésus-Christ sera renouvelé par l'Eucharistie, et que son sang sera répandu sur les âmes par les mains des prêtres. Mais il doit s'exprimer davantage encore, à une époque où l'Évangile est plus méconnu. Plus l'esprit chrétien, esprit d'immolation et de crucifiement, diminue autour de nous, plus est impérieuse pour nous la nécessité de réagir contre ce refroidissement général, par la pénitence et l'expiation ; c'est par ce caractère que le sacerdoce doit se révéler au monde aujourd'hui ; c'est là qu'est sa ressource, c'est par là qu'il faut espérer aujourd'hui de produire quelques fruits. Si, comme Jésus-Christ, nous portons les péchés du monde, plus les péchés se multiplient, plus le poids que nous avons à porter est lourd ; en recevant le sacerdoce, nous avons à porter sur nos épaules un fardeau dont les autres ne veulent plus, nous avons des larmes à répandre surtout pour ceux qui, ayant péché, n'en répandent plus.

II. Nous accusons souvent les crimes et l'impiété du siècle. Le mal est profond, en effet; nous sommes les premiers à le constater, et nous avons raison d'en gémir. Rappelons-nous toutefois que le sacerdoce a, de notre temps comme du temps des apôtres, les fonctions et la responsabilité de médecin au milieu d'une société malade. Il ne nous suffit pas de constater le mal et de le déplorer, il faut trouver le remède ; et le remède, il est en nous, parce que nous sommes le levain et le sel de la terre, parce que l'esprit du christianisme, qui est un esprit de renoncement et de crucifiement, de suite de Jésus-Christ dans le chemin de la pénitence, s'est réfugié en nous. Nous sommes appelés, chacun pour notre part, à régénérer et à guérir le monde ; pour le guérir, il faut commencer, comme Jésus-Christ, par expier ses crimes, et c'est nous qui sommes chargés de cela.

III. Transportons-nous d'avance, par la pensée, par la méditation, dans ce champ fertile des âmes qui s'étend autour de nous à perte de vue ; voilà pourtant où nous allons être jetés bientôt ; c'est dans un coin de ce champ que nous

serons placés, pour défricher, arracher, semer et planter au profit de l'Évangile. Notre moisson peut-être sera bien médiocre; si elle est nulle, ce peut être malgré nous sans doute; demandons-nous pourtant si nous avons commencé, comme Jésus-Christ, par la pénitence et l'expiation, et si notre ministère est, comme le sien, un ministère d'expiation publique. Évidemment il ne faut pas non plus que notre courage devienne de l'indifférence et une sorte de résignation déplorable à notre mal. Nous sommes toujours le sel de la terre, *Quod si sal evanuerit... ad nihilum valuerit... ad nihilum valet ultra.* Quand la vue de l'impiété du monde et de l'endurcissement des cœurs affaiblit notre courage, retrempons-nous dans la méditation du ministère de Jésus-Christ comme ministère de prière et de pénitence; prions du moins comme Jésus-Christ, *cum clamore valido et lacrymis*, pleurons du moins, désolons-nous de ce qu'il nous faut voir, gémissons sur l'abandon de la loi de Dieu, n'en prenons jamais notre parti ; ne nous endormons pas, en tâchant de nous distraire et de nous consoler sur des occupations étrangères, futiles, ou en tous cas de deuxième ou de troisième ordre, et en nous disant, par mode de consolation, qu'après tout, nous n'en sommes pas la cause, et que c'est partout la même chose.

IV. Nous avons, comme prêtres, une responsabilité terrible; nous sommes des hommes publics, nous répondons de nos frères; toutes les âmes font, pour ainsi dire, partie de la nôtre, et leurs péchés ne nous sont pas étrangers, quand même nous ne les avons pas voulus. Nous sommes des pénitents publics, nous expions sur notre chair, avec nos fautes, des péchés qui ne sont pas les nôtres; il faut donc que notre pénitence redouble en proportion des crimes du monde, et nous ne pouvons espérer la conversion des coupables, que quand la compensation du péché aura été payée.

V. Voilà ce que nous rappellera aujourd'hui le spectacle de pénitence que l'Église nous mettra sous les yeux. Cette cendre qu'elle va nous imposer, est pour nous un symbole non seulement de nos devoirs personnels et de la dette qui

nous est propre, mais encore des devoirs publics qui sont inhérents à notre vocation. Rappelons-nous que le ministère auquel nous sommes appelés, a sa source au pied de la croix, dans celui de Jésus-Christ, et que notre pénitence, comme celle de Jésus-Christ, et en union avec elle, est, du côté de Dieu, la rançon des âmes, et, du côté du monde, le principe du retour des âmes à l'Évangile, et l'espérance du règne de Dieu.

RÉSUMÉ

Nous avons vu que l'esprit du sacerdoce est un esprit de prière et d'intercession publiques. Au même titre et pour les mêmes raisons, c'est encore un esprit d'expiation et de pénitence publiques. C'est sur ce second caractère, conséquent et comme voisin du premier, qu'il convient de méditer, à l'entrée du carême et surtout dans un jour consacré par l'Église à des mystères douloureux et à des souvenirs de tristesse.

I. Le sacerdoce est, dans son principe, une institution de pénitence publique, parce qu'il a pour objet la compensation du péché par un sacrifice et la rançon des âmes; parce que Jésus-Christ a été prêtre et médiateur pour souffrir et s'immoler comme victime, en propitiation pour les péchés des hommes; et que notre sacerdoce. à nous, étant la participation de celui de Jésus-Christ, a le même but et la même condition.

II. Outre que cet esprit de pénitence est le caractère fondamental du sacerdoce, il est aussi le remède le mieux adapté aux immenses besoins de notre ministère dans le temps actuel, parce que les temps sont mauvais. Plus le règne du péché prend d'accroissements, plus aussi la loi de pénitence devient impérieuse, dans le sacerdoce, en proportion de ce qu'elle perd de force dans le peuple chrétien, parce que le fardeau de l'expiation publique n'est plus partagé et retombe, pour ainsi dire tout entier, sur nos épaules.

Nous tâcherons de nous bien pénétrer de cet esprit de pénitence pendant ces jours; et nous demanderons à Dieu de nous inspirer une grande horreur du péché, de le détruire en nous-mêmes, et d'abolir son règne dans le monde, en considération des expiations de Jésus-Christ, auxquelles nous prendrons la résolution d'unir désormais les nôtres.

PENSÉES DÉTACHÉES

L'esprit du christianisme a toujours été un esprit de pénitence, la vie chrétienne a toujours été et sera toujours une vie de renoncement, soit parce que, pour expier le péché, il faut souffrir, soit parce que, pour l'éviter, il faut se priver. Mais il y a, dans l'Église, des âmes qui, sans avoir plus péché peut-être, ont été appelées à une vie plus pénitente encore. Cet esprit de pénitence, répandu partout, est incarné

et localisé dans des institutions comme les nôtres. Et les nôtres, en effet, ont comme une charge spéciale d'expiation et un ministère de *pénitence publique*.

Et, bien que ces sortes d'institutions aient toujours eu pour tâche d'expier, il y a des époques où le péché s'accroissant dans le monde, leur tâche grandit aussi, et le poids qu'elles ont à porter des péchés du monde s'alourdit. Notre époque en est une, et nous avons des devoirs bien graves qui doivent nous bien faire hésiter à embrasser un genre de vie où il y a tant de responsabilité.

Notre vie tout entière doit donc être une vie d'immolation et de sacrifice; mais encore, il y a des temps où cet esprit de pénitence doit redoubler. Au moment où les mondains qui, en tous temps, ne cherchent que le plaisir, redoublent leurs efforts pour se divertir davantage, où ceux qui sont faiblement chrétiens s'ennuient de voir leurs plaisirs interrompus, nous, qui sommes vraiment chrétiens et plus que cela, passons ce temps selon l'esprit de l'Église. Or le voici :

Nous sommes des pécheurs ; il faut donc une expiation et un préservatif. La pénitence est tout cela. Nous sommes des chrétiens; Jésus-Christ est notre chef ; il ne faut pas de membres délicats, sous un chef couronné d'épines. Nous sommes des âmes consacrées à Dieu; nous devons être, par conséquent, des pénitents publics; nous devons expier pour les autres, et faire de notre pénitence une prédication qui porte les autres à la pénitence, et une expiation qui les purifie, comme à leur insu, et apaise Dieu en leur faveur.

MÉDITATION XXI

pour le deuxième dimanche de Carême.

LA TRANSFIGURATION DE L'AME SACERDOTALE

O Jésus, je vous adore dans le mystère de votre transfiguration. Laissez-moi voir, à moi aussi, un rayon de votre gloire, et faites-moi comprendre et ce qui s'est passé en vous, et ce qui doit se passer en moi ; faites-moi sentir, par la méditation de ce mystère glorieux, ce qu'il contient d'encourageant et de consolant pour moi.

Comment l'Église nous propose-t-elle un mystère glorieux au milieu du temps de la pénitence, pendant qu'elle revêt encore ses prêtres et ses autels des insignes de la tristesse ; et comment Notre-Seigneur, si humble et si caché toujours, choisit-il un moment très rapproché de sa passion, pour se montrer à nous dans un éclat si insolite ? Nous sommes entre les mystères de la pénitence et de la passion, entre les souffrances que nous nous infligeons avec Jésus-Christ et celles qu'il s'inflige pour nous, pourquoi donc la gloire ici ?

Deux raisons à cela, qui nous apparaîtront si nous considérons la transfiguration.

I

En Notre-Seigneur pourquoi ici ce mystère glorieux ?

I. Notre-Seigneur ne se montre pas souvent glorieux, et

sa divinité reste ordinairement cachée; mais ici, dit S. Léon, pour rassurer la foi des Apôtres et la prémunir contre le scandale qu'ils pourraient trouver dans ses humiliations prochaines, il veut qu'elle apparaisse ou, du moins, qu'il en apparaisse quelques rayons, pour montrer ce qu'il est, pour prouver que si bientôt il souffre et s'humilie, ce n'est pas faute de puissance.

II. C'est une annonce de sa glorification future par sa passion, et de son triomphe sur le péché, de la gloire qu'il recevra comme Rédempteur et qu'il méritera par ses humiliations mêmes et ses souffrances ; car il l'a dit, la passion était pour lui la condition de cette gloire : *Oportuit hæc pati Christum et ita intrare in gloriam.* Aussi, Dieu lui rend lui-même ce témoignage et appuie cette explication du mystère: *Hic est Filius meus dilectus...*

III. Toutefois, comme Notre-Seigneur n'a pas encore achevé son expiation, la transfiguration ne peut pas être autre chose qu'un état transitoire et une glorification partielle, afin de n'être qu'un prélude, un avant-goût et une annonce de cette gloire future. Aussi, à la demande des apôtres : *Bonum est nos hìc esse : faciamus tria tabernacula...* Notre-Seigneur ne répond rien et ne se rend pas.

II

En nous-mêmes. Pourquoi l'Église choisit-elle ce temps pour nous présenter un tel mystère ?

Ici, comme partout, Jésus-Christ est notre modèle, et ce qui est arrivé pour lui, doit arriver pour nous. Pour nous aussi, il y a rapport entre la passion et la glorification.

I. L'Église veut nous montrer quel rapport il y a entre les épreuves et la gloire, entre le travail et la récompense. Comme Notre-Seigneur jusqu'à sa résurrection, nous sommes dans un état d'épreuve qui doit se terminer par le triomphe; pour nous comme pour lui, la pénitence est une loi, et le sacrifice est le principe de notre bonheur et de notre récompense future. Notre gloire future étant celle de Jésus-Christ,

le chemin à suivre pour y arriver est aussi celui de Jésus-Christ, celui du sacrifice et des souffrances.

Cette loi de la vie chrétienne, Notre-Seigneur l'a formulée, tantôt pour lui-même : *Nonne oportuit hæc pati Christum ;* tantôt pour ses apôtres : « Que celui d'entre vous qui veut être le plus grand, devienne le plus petit ; que celui qui veut être parfait, prenne sa croix et me suive ; » tantôt pour tous ses disciples : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. » Tout le christianisme est fondé sur cette loi : une espérance au prix d'un sacrifice, et le ciel offert à ceux qui se font violence.

II. Mais il ne s'agit pas seulement du ciel, il s'agit d'une transfiguration qui le précède et qui en soit le prélude :

Celle de la sainteté. Nous ne pouvons plaire à Dieu et mériter ce témoignage qu'il a donné à son Fils, nous ne pouvons remplir notre vocation, qu'à condition de nous imposer des sacrifices ; notre vie est vouée à la pénitence et au sacrifice, et nous ne pouvons avoir la paix du cœur autrement.

L'Église veut nous montrer qu'il y a des compensations et de doux moments pour nous, même sur la terre ; que, même au point de vue du bonheur terrestre, nous avons choisi la meilleure part ; et que si nous avions calculé avec des pensées naturelles, en embrassant le sacrifice pour nous, nous serions encore dans le vrai.

Elle veut nous montrer, au début de notre carrière sacerdotale, au seuil d'une vie de pénitence et de renoncement, que si le principal élément de notre vie est le sacrifice, il n'en est pas le partage exclusif. Il y a aussi, pour nous, des jours de lumière et de transfiguration, des heures de consolation et d'espérance ; chose remarquable, elles viennent surtout après les moments de trouble, de tentation et d'épreuve, courageusement et généreusement supportés, comme un soleil splendide vient surtout à la suite des orages.

Ces moments, acceptons-les avec reconnaissance, quand Dieu nous les envoie ; mais ne demandons pas trop à les prolonger ; volontiers nous dirions avec l'Apôtre : *Domine,*

bonum est nos hic esse. Mais non, la lumière disparaît bien vite, et nous nous retrouvons en face des réalités de la vie, de ces terribles réalités au milieu desquelles nous serions si faibles, si la main de Dieu ne nous soutenait. La plus réelle et la plus sérieuse transfiguration se fait toujours par la grâce intérieure et sanctifiante qui est invisible.

Laissons-nous donc aller à l'effusion de nos sentiments, quand arrivent ces moments bénis ; contemplons alors, avec les apôtres, notre Maître transfiguré et glorieux ; profitons de ces moments précieux avec autant de joie mais avec plus de prudence ; surtout, rappelons-nous qu'avant tout notre vocation nous voue à la pénitence, que la consolation en cette vie ne peut pas être de durée, qu'il faudra bientôt quitter le Thabor pour le Calvaire, et la transfiguration pour la passion. Toutefois, au moment de la tristesse, ne perdons pas l'espérance ; un jour viendra où la transfiguration sera éternelle, et où les joies n'auront plus de bornes dans la durée ni dans la grandeur ; ce jour, c'est à nous de le préparer par notre esprit de pénitence et de détachement. Notre récompense n'est pas de ce monde, disons-nous avec S. Bernard : *Si labor terret merces invitet !*

RÉSUMÉ

Transfiguration de l'âme sanctifiée par la pénitence. Transfiguration intérieure et pour nous-mêmes.

Voici que, dans le temps même de la pénitence, un mystère glorieux nous est présenté ; voici qu'à peu de distance de sa passion notre Sauveur nous apparaît dans un éclat auquel sa vie nous a peu habitués et qui, au premier aspect, semble mal placé ici. Pour nous expliquer cela, nous considérerons le mystère de la Transfiguration :

I. En Notre-Seigneur, comme une annonce de sa glorification future par sa passion, et de son triomphe sur le péché. Notre-Seigneur ne se montre pas souvent glorieux, et sa divinité se cache d'ordinaire ; mais ici 1°, dit S. Léon, il veut qu'elle apparaisse, ou du moins qu'il apparaisse quelques-uns de ses rayons pour montrer qui il est ; 2° il prélude à son triomphe, et Dieu lui-même annonce cette gloire, en faisant entendre ces paroles : *Hic est filius... Oportuit hæc pati Christum et ita intrare in gloriam ;* 3° il quitte bien vite cet éclat, parce qu'il n'a pas achevé sa passion.

II. En nous-mêmes, comme le type de ce qui doit se passer en nous. Pour nous aussi, il y a rapprochement entre la passion et la glorification : 1° en ce sens que sur la terre nous ne pouvons plaire à Dieu, remplir notre vocation, avoir le cœur

en paix qu'à condition de nous sacrifier, de faire pénitence; en sorte que la pénitence, le sacrifice est déjà, sur la terre, la condition de cette transfiguration mystique de nos âmes par la sainteté proportionnée à notre état; 2° en ce sens que notre gloire future, à nous aussi, étant copiée sur celle de Jésus-Christ, nous devons, pour y arriver, suivre le même chemin que Jésus-Christ, et ainsi, pour nous aussi, nous devons nous appliquer cette loi; le mystère de la Transfiguration a pour but de nous porter à l'appliquer: *Oportuit hæc pati Christum et ita intrare in gloriam.*

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Nous aussi, nous devons nous transfigurer aux yeux de nos peuples, par l'image de Notre-Seigneur superposée à notre visage ; devenant si semblables à lui qu'on le voie en nous, qu'on le reconnaisse en nous.

II. Le chemin c'est, comme pour lui, celui de la pénitence; l'homme doit mourir, et Dieu grandir, absorber tout.....

Nous qui marchons vers le sacerdoce, nous monterons un jour au Thabor, il faut que nous nous y transfigurions.

Le sacerdoce doit nous transfigurer ; il doit respirer dans nos pensées, nos paroles, nos actions. Tout en nous doit être prêtre et respirer Jésus-Christ, rappeler Jésus-Christ.

MÉDITATION XXII

pour le dimanche des Rameaux.

POURQUOI JÉSUS-CHRIST PRÉLUDE A SA PASSION ET A SA MORT PAR UN TRIOMPHE

Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini.

Oui, nous vous bénissons, ô Jésus, notre Rédempteur et notre victime; nous vous bénissons dans toutes les circonstances de votre vie, parce que chacune d'elles, nous le savons, concourait à payer la rançon de notre âme. Nous vous bénissons à Bethléem, prenant, pour devenir semblable à nous, la chair du péché et la forme d'esclave; nous vous bénissons travaillant à Nazareth au plus humble des métiers; nous vous bénissons dans votre vie publique, annonçant par vous-même l'Évangile; nous vous bénissons dans les humiliations de votre nativité; dans l'obscurité de votre enfance, dans les travaux de votre âge viril, et dans les tribulations de votre apostolat. Mais, aujourd'hui surtout, ah! c'est aujourd'hui que nous vous bénissons comme notre roi qui vient à nous plein de douceur et de mansuétude. Oh! que cet humble triomphe dans lequel vous nous apparaissez, prend à nos yeux une signification touchante, pour nous qui savons les douloureux événements dont il est le prélude, et la royauté singulière qu'il vous présage. C'est donc ainsi, à la veille de vos douleurs, que vous commencez à vous montrer en roi; eh bien! gloire à vous, Fils de David; c'est aujourd'hui que vous êtes le béni entre tous, aujourd'hui que

vous êtes la joie et l'espérance, le salut et la Rédemption de tous. Gloire au Fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini !

Sur le seuil de cette grande et sainte semaine où vont s'accumuler tant d'événements douloureux, au moment d'entrer en cette dernière et sanglante période de sa vie, voici que notre Rédempteur se montre à nous dans un éclat et entouré d'une gloire bien extraordinaire pour nous que les abaissements de sa vie ont bien plus accoutumés à le contempler jusqu'ici humble et retiré. Ce n'est pas sans une raison bien profonde qu'avant de consommer le mystère de notre salut, il semble ainsi déroger au principe de toute sa vie, et se livrer un instant aux ovations et à l'enthousiasme du peuple assemblé à Jérusalem pour la Pâque. Il y a entre ce triomphe et les lamentables événements qui le suivirent de si près, une liaison très étroite : le premier n'est, pour ainsi dire, que le prélude ou la préparation des autres, et s'il est étonnant qu'une immense manifestation de joie serve de prélude au plus lugubre mystère de la vie du Sauveur, s'il est étonnant que lui-même s'abandonne à cette joie et nous apparaisse aujourd'hui dans tout l'appareil du triomphe, c'est qu'en effet sa passsion doit être un triomphe, c'est qu'en effet sa mort doit être une victoire éclatante, et son sacrifice la plus admirable conquête dont le ciel et la terre aient jamais été les témoins.

I

Cette victoire, il est vrai, exige du sang et des souffrances ; mais c'est lui-même qui sera la victime ; à lui seul il se charge de la partie difficile et sanglante de la conquête ; à nous en reviendra tout le profit, c'est pour nous sauver qu'il vient s'offrir : première raison du sentiment de joie qui respire dans son entrée à Jérusalem, et que lui-même autorise et partage avec nous.

Lui, dont les prophètes n'ont été que les précurseurs et les envoyés, il sait bien ce que les prophètes lui promettent, il sait les ignominies dont il sera couvert, les opprobres dont on va l'abreuver, les ineffables souffrances qui l'attendent et la mort qui doit consommer son sacrifice; mais cette pensée, loin de troubler son triomphe, en est au contraire la cause. S'il vient se livrer à la mort pour nous, ce n'est pas sans le savoir; ces douloureuses prophéties, il vient les accomplir; ces souffrances, il les a choisies; cette mort, il la désire; et, dans la spontanéité de son sacrifice, dans l'espérance où il est de verser son sang pour nous, il laisse éclater sa joie, il commande qu'on célèbre, comme une fête glorieuse, le jour où il vient se mettre entre les mains des bourreaux, lui-même il ordonne les apprêts de son triomphe, pour lui ce sont les préparatifs de la mort. Lui dont le sang va être versé, lui qui n'a plus qu'un jour à vivre, il sait qu'il est la victime, la victime ornée et fêtée comme en un jour d'immolation; et, pendant que le peuple l'acclame, il repasse sans doute avec amour dans sa mémoire, dans son cœur, les oracles que lui-même a dictés aux prophètes et par lesquels ils ont décrit ses souffrances: *Ego sum vermis et non homo... A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas...... Vidimus eum et non erat aspectus... virum dolorum et scientem infirmitatem... Vere languores nostros ipse tulit... Oblatus est quia ipse voluit et non aperuit os suum, sicut ovis ad occisionem ducetur* (1).

Du côté du peuple, la joie, pour être moins réfléchie, n'est ni moins grande, ni moins significative; un souffle a passé sur lui, à l'approche des grandes choses qui se préparent et dont il pressent la gravité, bien qu'il en ignore la nature. Un frémissement dont la cause échappe à l'analyse, parcourt cette foule innombrable et inconsciente du rôle qu'elle vient remplir ici; et ce peuple qui, dans peu de jours, sera, sans le savoir, l'instrument du salut du monde, aujourd'hui, sans le savoir aussi, il est l'interprète de l'humanité entière qui

1. *Isaï*, I, 16; LIII, 3. — *Ps.*

tressaille de joie et d'espérance, dans l'attente d'un événement solennel et décisif dont il a le pressentiment et l'instinct plutôt que la connaissance ; cette multitude, c'est le monde entier, ému et transporté par l'approche du sacrifice sanglant qui doit être à la fois la réalité des figures de l'ancienne loi et la source des biens de la nouvelle. Cette multitude, c'est le genre humain qui s'inquiète de sentir s'opérer en lui-même, dans ses entrailles, au centre le plus intime de sa vie, un déchirement complet, un bouleversement radical dont il sent en lui-même les symptômes et dont il devine l'importance sans en connaître le terme ; cette multitude, c'est le genre humain qui s'ébranle et qui, dans son impatience, dans son anxiété, voudrait se transporter en masse sur les chemins de Béthanie, à Jérusalem, pour soulager son cœur en acclamant la victime innocente dont les souffrances, en définitive, sont l'espoir et le rachat du monde entier.

O sainte Victime, qui venez mourir pour nous, nous voudrions pleurer sur vos prochaines souffrances et sur votre mort; pourquoi vous-même arrêtez-vous nos larmes ? C'est vous-même qui nous apprenez à ne pas perdre nos larmes en nous attristant sur vos douleurs, mais à nous attrister sur nos péchés et à nous réjouir de ce que vous allez les expier; et voilà qu'aujourd'hui vous nous donnez l'exemple de la joie ; nous sommes confus de votre triomphe, mais c'est vous-même qui l'ordonnez. Ah! puisque vous voulez que nous nous réjouissions de vos maux, puisque vous voulez que vos douleurs soient l'objet de notre espérance et votre mort l'objet de nos désirs, donnez-nous donc, donnez-nous du moins des larmes sur nous-mêmes, des larmes sur nos péchés dont vous êtes la victime ; montrez-nous-en l'horreur et inspirez-nous, par la vue de vos souffrances et par le souvenir de votre douloureuse passion, un désir sincère d'en mieux profiter désormais.

II

La seconde raison du caractère joyeux que Jésus-Christ a voulu donner à cette fête, c'est que sa gloire à lui-même,

cette gloire future qu'il va obtenir comme Rédempteur, est subordonnée à ses souffrances; et ses douleurs mêmes doivent être pour lui la source d'un autre triomphe bien plus réel et bien plus durable que celui-ci; et il fallait, lui-même le proclame, « il fallait que le Christ souffrît pour entrer dans sa gloire; » il ne pouvait inaugurer son règne que du haut de sa croix: *Regnavit a ligno Deus.*

Tout donc ici, tout dans ce triomphe de son entrée à Jérusalem est prophétique: je ne vois ici que des figures, des symboles touchants en eux-mêmes, mais bien plus touchants encore dans les choses qu'ils annoncent. Ce sont les insignes de sa royauté qui s'avancent triomphalement: *Vexilla regis prodeunt,* c'est le mystère de la croix qui commence à nous apparaître: *fulget crucis mysterium.* Ces palmes, dont Jésus-Christ reçoit l'hommage, sont un signe de ce prochain triomphe qu'il s'apprête à remporter sur la mort même et, par ses souffrances, sur celles du genre humain; ces feuillages, dont la terre est jonchée sous ses pas, image des grandeurs terrestres qu'il vient abaisser, qui tomberont d'elles-mêmes quand il aura été élevé de terre, pour s'humilier devant lui; ces vêtements étendus sur sa route, image du luxe, des plaisirs, des délicatesses du monde qu'il a méprisés toute sa vie, qu'il foule aux pieds en ce moment, et dont ses douleurs prochaines et sa mort même doivent être la condamnation solennelle; de ces deux animaux qui tour à tour lui servent de monture, l'un a porté le joug, image de la synagogue déjà gouvernée et pour ainsi dire montée par Moïse, l'autre est encore intact, image de la gentilité qu'il appelle aujourd'hui même à l'Évangile sans qu'elle ait porté le joug de la loi mosaïque.

Cette multitude surtout qui se presse sur sa route et qui l'acclame avec tant d'enthousiasme, elle est tout à la fois l'événement annoncé par l'antique prophétie de Zacharie, une image prophétique elle-même du prochain empressement des peuples vers l'Évangile et, en même temps, elle prophétise aussi, malgré elle, cette grande royauté du Christ, cette grande conquête de la croix dont elle va elle-même,

sans s'en douter, devenir l'instrument. Par un miracle qui n'est pas rare dans le récit de la passion, le tumulte et les cris du peuple sont des prophéties.

Aujourd'hui même, Jésus-Christ devient roi; l'Hosanna retentit autour de lui, et la foule, en l'appelant fils de David, rappelle plus encore qu'elle ne le pense tous ses titres à la royauté ; elle ajoute même qu'il vient au nom du Seigneur, et que cette gloire qu'elle demande pour lui, lui appartient au plus haut des cieux : *Hosanna filio David, Benedictus qui venit in nomine Domini, Hosanna in excelsis.* — Oui, Jésus-Christ devient roi aujourd'hui, le voici acclamé, le voici qui prend possession, et le triomphe de ce jour n'est encore que le prélude de cette royauté, unique dans son genre, dont il va consommer l'avènement par des voies si nouvelles et si insolites. Cette royauté singulière, il va la réaliser, non pas, comme l'imagine cette foule, sous la forme d'une conquête grossière et temporelle, mais en ressuscitant, sous une forme spirituelle, le règne terrestre et matériel de David son père et son image ; cette royauté enfin, c'est en nous qu'il l'établit par la vertu de sa passion et de sa mort ; nous en sommes tout à la fois les témoins comme hommes, les objets comme chrétiens et, dans une large mesure, les instruments comme prêtres ; qu'il prenne aujourd'hui possession de notre âme, qu'il entre bien vite en exercice de ses royales fonctions. Nous lui ferons aussi un triomphe, à son entrée dans ce royaume intérieur, et son avènement en nous se consommera également par une mort, non pas la sienne, mais la nôtre, notre mort au monde et au péché ; il y aura encore un crucifiement, le nôtre, celui du pécheur qui vit encore en nous et que nous devons crucifier après Jésus-Christ, puisqu'il faut que nous devenions, comme lui, des rois dans le même royaume avec une royauté de même nature.

Préparons donc, pendant toute cette semaine, ce crucifiement de nous-mêmes et cette royauté de Jésus-Christ par les mêmes opérations qui l'ont préparé lui-même à sa mort; il y aura des palmes, ce seront nos sentiments d'amour et les promesses que nous lui ferons à son entrée ; il y aura

des branches sur le chemin, ce sera notre orgueil que nous humilierons devant lui ; il y aura des vêtements sous ses pas, ce seront nos mollesses, nos convoitises, nos mauvais désirs, les restes de nos passions que nous immolerons en son honneur. Installons-le dans ce royaume mystique, avec la même joie et les mêmes acclamations. Chantons-lui aussi, dans notre cœur, cet hosanna mystérieux, et disons-lui, comme la foule de Jérusalem, mais avec des désirs bien plus réfléchis, bien plus efficaces et bien plus durables : *Hosanna filio David, benedictus qui venit in nomine Domini, hosanna in excelsis.*

RÉSUMÉ

Pour comprendre la joie de l'Église, dans la solennité des Rameaux, au seuil de la semaine sainte; pour comprendre comment un triomphe glorieux comme celui de l'entrée à Jérusalem peut, dans la vie de Jésus-Christ et dans les solennités de l'Église qui en sont la reproduction, servir de prélude aux douloureux mystères qui vont s'accomplir, nous ferons deux réflexions qui résument d'ailleurs les deux grands côtés de la Rédemption.

I. Ce qui se prépare c'est le salut du monde : quel événement plus heureux que celui-là ? Jésus-Christ, qui est venu sur la terre pour l'opérer, a faim et soif d'en finir, et quoi qu'il doive lui en coûter, il est heureux de voir approcher le jour où il aura rempli sa mission, comblé le vœu de son amour et payé de son sang le prix de nos âmes. Voilà pourquoi lui-même, non seulement il se prête à ce triomphe, mais il l'ordonne et envoie ses disciples pour en faire les apprêts. La joie qui éclate d'autre part dans le peuple vient du même motif ; sans savoir au juste ce qui va se passer et pourquoi elle se réjouit, cette multitude a comme un pressentiment surnaturel qu'il se prépare quelque chose de grand et d'heureux qui intéresse l'humanité tout entière. Pour nous, nous avons notre place dans cette foule ; triomphons avec elle ; et, si nous avons des larmes à verser, notre Sauveur nous apprend aujourd'hui à ne pas les verser sur lui, mais à pleurer sur nos péchés et à nous réjouir de ce qu'il va les effacer.

II. Ce qui se prépare encore, c'est le triomphe de la Croix et l'avènement de Jésus-Christ, comme roi du monde, par la Rédemption. Cette royauté, la multitude l'acclame déjà d'instinct en quelque sorte et par une émotion prophétique. Jésus-Christ devient roi aujourd'hui, le voici proclamé, le voici qui prend possession de son royaume : *Vexilla regis prodeunt, fulget crucis mysterium.* Ce sont les apprêts de sa royauté plus encore que de sa passion ; c'est sur la croix qu'il commencera son règne : *Regnavit a ligno Deus.*

Pour nous qui avons tant de raisons de le reconnaître notre roi, nous nous joindrons en esprit à cette foule, nous acclamerons avec elle notre Sauveur, nous lui offrirons aussi le titre et les fonctions de roi dans notre âme, en redoublant pendant ces jours de piété envers lui dans sa passion, et d'esprit de mortification et d'humilité envers nous-mêmes, comme étant ses sujets et, par nos péchés, la cause de ses souffrances et de sa mort.

PENSÉES DÉTACHÉES

La méditation des grands mystères qui vont remplir la semaine sainte, a été le grand moyen de sanctification de beaucoup d'âmes saintes, elle est encore la source de la sainteté, le principal objet de nos méditations. Ce n'est pas étonnant. Il n'en est plus de ces mystères comme de tous les autres; laissons-les de côté et embrassons celui-ci, perdons-nous en lui. Voici la source du christianisme, le mystère initial de la Rédemption. De même que toute grâce est venue dans l'Église par la croix, de même toute sainteté vient aux âmes par la contemplation de ce grand mystère.

En effet, « plus on médite sur le Calvaire, plus on y voit tout ce qu'il nous faut, tout ce qui entre dans la vie du chrétien, imitateur du Christ. De plus en plus je fais ma nourriture des souffrances de Jésus-Christ, ineffables entretiens d'amour et de douleur entre l'âme et son Rédempteur [1]. »

Lançons-nous dans la contemplation de ces grands mystères; suivons Jésus pas à pas et dans chacune des circonstances de sa vie et de sa mort. Cachons-nous au pied de sa croix, laissons-nous baigner par son sang. Énumérons ses souffrances, *de corps*, *de cœur*, *d'esprit.* Rappelons-nous que nous en sommes la cause.

Paraphraser le *Vexilla Regis*... Les chants de la semaine sainte sont des sanglots...

Le voici, Seigneur, le voici, ce signe sanglant dont vous m'avez marqué pour me sauver; voici votre ouvrage et le sceau de votre testament, vous l'avez signé de votre sang sur mon front...

Et nous, quand est-ce que nous monterons au Calvaire, suivant Jésus-Christ à la trace de son sang versé sur la terre; que nous prendrons notre croix, et que nous nous crucifierons avec lui, pour entrer aussi dans sa gloire?

1. Eugénie de Guérin, *Lettres*, p. 323.

MÉDITATION XXIII

pour le Jeudi-Saint.

LE SACRIFICE EUCHARISTIQUE DANS SES RELATIONS AVEC LE SACRIFICE DU CALVAIRE [1]

Ave verum corpus natum de Maria Virgine,
Vere passum immolatum in cruce pro homine,
Cujus latus perforatum fluxit aqua et sanguine,
Esto nobis prægustatum mortis in examine.

Donnez-nous de vous comprendre, ô Jésus, de vous aimer, de vous goûter et de recevoir, par l'effusion mystique de votre sang, tant que nous serons sur la terre et surtout à l'heure de la mort, un avant-goût de cette communication que vous nous ferez de vous-même dans le Ciel : Esto nobis prægustatum mortis in examine.

I

Si l'Eucharistie n'était le mémorial de la passion que pour avoir été instituée au moment même où notre Sauveur allait consommer le grand mystère de notre salut et mourir pour nous, elle serait déjà le souvenir de son amour et une précieuse image du plus grand des mystères proposés à notre foi ; mais elle est plus que cela. Si elle n'était le mémorial de ce grand sacrifice que parce qu'elle contient les

1. La *Secrète* du IX[e] Dim. après la Pentecôte.

mêmes réalités qu'a portées la croix, le même corps, le même sang, le même Dieu, le même homme, elle serait encore bien plus, infiniment plus précieuse, et si les voiles du tabernacle et l'état inanimé de notre Sauveur ne s'y opposaient, nous le verrions vivant, ses yeux dans nos yeux, sa chair dans nos mains. Mais elle est un mémorial de la Rédemption, parce qu'elle contient Jésus-Christ sans doute, mais à l'état de victime dans la réalité d'un sacrifice qui est :

I. La continuation même, l'image, l'expression, la représentation, mieux que cela, la reproduction non sanglante de celui de la croix, mieux que cela encore, le même sacrifice ; car,sauf le mode d'oblation, il y a *identité* sous tous rapports, et toutes les circonstances les identifient : *même victime*, d'un côté comme de l'autre, c'est Jésus-Christ s'anéantissant plus encore que dans l'Incarnation, et allant encore au-dessous de la forme d'esclave ; même *prêtre principal*, c'est Jésus-Christ aussi dont le sacerdoce tombe, il est vrai, sur un autre sujet, mais transforme ce sujet en Jésus-Christ, et enfin c'est le sacerdoce de Jésus-Christ ; même but, la Rédemption des hommes par une expiation digne de Dieu et capable de compenser les péchés du monde ; même mérite infini, d'un côté comme de l'autre.

II. Mais, non seulement il y a identité entre leurs parties, mais il y a, entre les deux actes d'immolation, un rapport étroit qui fait du deuxième la reproduction non sanglante de l'autre.

Pourquoi cette *association* voulue, préparée et établie par Jésus-Christ même entre les deux mystères de l'autel et de la croix, comprise, signifiée par l'Église dans sa liturgie, commandée, proclamée par le rapprochement de la fête radieuse du Jeudi-Saint et de la cérémonie lugubre du Vendredi-Saint ? Pourquoi ces souvenirs, pourquoi cette mention du sacrifice de la croix ?

C'est que ces deux mystères, en apparence si différents, sont unis par des rapports très intimes. Ces rapports, ce titre de mémorial je les trouve exprimés :

1° Dans l'attention qu'a eue Jésus-Christ de ne l'établir qu'au moment où il allait mourir pour nous.

2° Au moment même le plus solennel de la Cène et de la Messe, dans la formule même de la consécration eucharistique, dans une allusion directe à la Passion encore future : *Mon corps qui sera livré. Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur. Mon sang qui sera versé. Hic est sanguis qui pro vobis effundetur.* Et il parle même au futur, pour montrer qu'ils sont là comme devant être immolés, et parce que Jésus-Christ est ici dans un état d'immolation, à l'état de victime, immolé comme il l'a été, parce qu'il l'a été, en tant qu'il l'a été au Calvaire. Il y a ici effusion de son sang, non pas effusion réelle sans doute, puisque le mode d'oblation est non sanglant, mais effusion mystique.

3° Dans le mot de Testament qui convient à la mort, et qui est aussi donné à l'Eucharistie. Oui, voilà le Testament ; et ce mot de Testament, donné à l'Eucharistie, c'est bien le nom de toute la religion chrétienne.

4° Dans le précepte imposé aux Apôtres : *Hoc facite in meam commemorationem.* Voilà le mémorial, le souvenir ; et S. Paul explique ce mot et y ajoute les suivants : *Quotiescumque manducabitis panem hunc, vel calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat* (1) ; non pas qu'il soit besoin pour cela de parler, mais cette immolation même est une annonce réelle, objective, du sacrifice de la croix, c'est une prédication palpable de la mort de Jésus-Christ, c'est un récit par tableau, par scène, par personnage, par action et par une action identique qui ne figure pas mais reproduit la première.

III. Moyen applicateur du mérite acquis dans celui du Calvaire et, par conséquent, sacrifice applicateur, sanctificateur et, comme le premier, expiateur, propitiateur et rédempteur. Sacrifice identique au premier, et pourtant continuellement renouvelé, non pour poser une nouvelle Rédemption et gagner un nouveau prix, ou ajouter à celui de

1. I *Cor.*

l'ancienne, mais pour appliquer, renouveler, répéter et, pour ainsi dire, rafraîchir le sang de Jésus-Christ, versé dans la Rédemption du sacrifice de la Croix.

C'est le vase de la grâce et du sang de Jésus-Christ par la présence réelle, car c'est ici que le sang de Jésus-Christ, versé sur la croix pour nous et pour les pécheurs en vue de la rémission des péchés, *pro vobis et pro multis in remissionem peccatorum*, est conservé non seulement comme dans un trésor sans cesse distribué et jamais épuisé et d'autant plus abondant qu'on y puise avec plus de profusion, mais encore versé chaque jour et dans chaque oblation comme sur un nouveau Calvaire, par une effusion mystique, spirituelle, il est vrai, et non pas réelle, sanglante et douloureuse, mais pourtant ayant aussi tout ce qui constitue le sacrifice ; sacrifice dont le mérite est égal et le fruit identique à celui du premier, et qui s'offre, comme le premier, pour tous les pécheurs et toujours en vue de la rémission des péchés.

II

En face d'un tel enseignement, à peine est-il besoin d'indiquer comment le sacrifice Eucharistique, comme le sacrifice de la croix, au même titre, dans la même proportion et pour la même raison, est la principale ressource de notre ministère et de notre sacerdoce.

La ressource de notre ministère apostolique auprès des âmes :

Le sang de Jésus-Christ est la source du salut ; mais, pour qu'il profite aux âmes, il faut qu'il leur soit appliqué ; or, cette application, les âmes perverties ne permettent plus qu'on la leur fasse. Pour que ce sang puisse sauver les âmes, il faut qu'elles en reçoivent l'effusion mystique ; or, elles n'en veulent pas, et ce qui est effrayant, ce ne sont pas les péchés, ce ne sont pas les crimes, c'est l'abstention en face de l'Eucharistie, c'est le refus qu'on oppose à l'effusion de la grâce. Eh bien, quand tout serait fini, quand il serait vrai que nous n'aurions plus sur les âmes aucun des moyens d'action

qui sont donnés à l'apostolat, ni auprès d'elles aucun des moyens d'accès qui nous permettent de toucher leur cœur par l'action de la parole de Dieu, il nous reste encore l'Eucharistie et, par conséquent, tout nous reste, car l'Eucharistie c'est la pièce principale, c'est la grande ressource, c'est le grand moyen d'action, c'est Jésus-Christ sur la croix, c'est toute la Rédemption, c'est toute la religion, et le prêtre qui n'a rien et qui porte avec lui l'Eucharistie, porte avec lui toute richesse et toute puissance.

I. Richesse, dans ce qu'elle est en elle-même. Puisque c'est toujours le sacrifice propitiateur, expiateur et sanctificateur. Quoi qu'il en soit de l'impuissance à laquelle le prêtre, comme apôtre, doit s'attendre, et de la stérilité à laquelle il voit son ministère condamné par l'état de son troupeau, il lui reste encore ce qui, dans son ministère, est principal et tout-puissant, car enfin sa principale fonction, celle par laquelle il est vraiment prêtre, c'est d'offrir des victimes en propitiation pour les péchés des hommes, S. Paul l'a dit : *Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* Quand il n'aurait donc d'autre action ou même d'autre talent, que d'offrir la sainte victime par le sacrifice eucharistique, il a fait ce qu'il faut faire, ce qui est essentiel, *il a fait autant que Jésus-Christ sur la croix ;* car enfin, le sacrifice eucharistique et celui de la Croix, c'est le même.

II. Ressource *dans la vertu qu'elle donne à l'apostolat*, c'est le grand moyen de conversion et de retour à Dieu. Pour convertir les âmes, nous cherchons notre ressource dans une foule de moyens que nous fournit l'Évangile et qu'a institués et imposés Jésus-Christ ; nous avons raison, et le tout c'est de les discerner et mettre à leur place, mais à la condition de rattacher tous les moyens d'apostolat à l'oblation eucharistique comme au moyen central, ou mieux, comme à la source de tous les biens dont les autres fonctions du saint ministère ne seront que des canaux, des instruments, des moyens de transport, des applications nécessaires.

Nous comptons sur bien des choses pour ramener les peuples à l'Évangile, et nous avons raison, car Jésus-Christ a établi des moyens bien féconds et bien puissants. La prédication de l'Évangile surtout, je dis la prédication sous toutes ses formes et surtout la plus humble, celle qui est autour de nous la plus négligée, parce qu'elle est la moins apparente, celle qui rapporte le moins de louange et, malheureusement pour nous, la moins contrôlée, la prédication de l'Évangile a été pratiquée et établie par Jésus-Christ comme le grand moyen d'apostolat, et le prêtre qui n'enseigne pas n'est pas un apôtre, et dire qu'il ne soit plus possible, qu'il n'y ait plus quelque moyen d'évangéliser, c'est blasphémer, c'est dire que l'Église a cessé d'exister et que Jésus-Christ n'est plus avec nous. Mais, après tout, sa vertu, sa *sève surnaturelle*, la grâce qu'elle distribue, lui vient de l'autel ; c'est un canal, et l'autel est une source ; la prédication distribue la parole de Dieu, c'est-à-dire le Verbe, mais l'Eucharistie la contient, *le Verbe continue son Incarnation dans l'Eucharistie et sa Rédemption dans la Messe*, et c'est là qu'il faut le prendre pour le distribuer. En sorte que, dans le ministère du salut des âmes, l'oblation du saint Sacrifice est *la première des œuvres de zèle* et que, comparativement aux autres œuvres de zèle, elle joue à peu près le même rôle qu'a joué dans l'œuvre de notre Rédemption le Sacrifice de Jésus-Christ sur la croix, comparativement aux autres œuvres méritoires de sa vie.

III. Ressource pour nous liguer avec les âmes. Il est vrai, les chrétiens ne viennent plus visiter Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, et c'est une raison pour qu'ils ne reçoivent plus les grâces qu'il y a renfermées. Mais nous, c'est à nous *de le visiter pour eux, et de le recevoir pour eux*. Or, en dehors de la Messe, combien de prêtres qui n'y reviennent ni pour les autres ni pour eux-mêmes, et qui laissent Jésus-Christ se morfondre dans son abandon, les attendre *dans le silence et la désolation d'un tabernacle éternellement solitaire*. Allons-y, conduisons-y les autres, aimons-le, faisons-le aimer ; quand nous n'aurions avec nous qu'une seule âme fidèle capable

de comprendre l'Eucharistie, rendons-la pieuse, liguons-nous avec elle et le cœur de Notre-Seigneur, pour faire violence à ce cœur divin.

IV. Ressource pour notre vie sacerdotale à nous, par tout ce que l'Eucharistie nous est. Ressource de consolation et d'entretien dans l'esprit de notre état : le sacrifice eucharistique est pour nous plein d'instructions, il nous rappelle ce que nous sommes, notre sacerdoce dont il est le centre ; par lui nous remontons jusqu'au Calvaire, et nous allons puiser jusque dans les plaies du Sauveur, comme à leur source, les grâces de force, de conservation, de sanctification, dont nous avons besoin, nous aussi, et nous surtout.

Nous avons là le centre de notre vie, une consolation, si tout nous abandonne, nous trahit et nous méprise, un confident à nos peines, un foyer pour entretenir la chaleur de notre cœur, une compensation surabondante à nos sacrifices, quand ils nous pèsent, une société, un compagnon de notre vie, quand notre peuple nous délaisse et quand la solitude de notre vie vient à nous peser, ou quand le délaissement auquel nous condamne le triste état des âmes se fait sentir à notre cœur avec plus d'amertume. Quand nous n'avons plus personne, il nous reste, lui, il est là, caché sous ces voiles, moins libre, plus solitaire encore que nous, ou du moins seul avec nous.

Il est là pour nous, pour nous surtout. N'oublions pas d'utiliser sa présence, de puiser son sang, nous du moins qui sommes ses amis et qui en connaissons encore la source, et de nous rappeler que s'il n'a pas eu tous ses apôtres au pied de sa croix, du moins il a eu S. Jean.

RÉSUMÉ

Ce que nous avons de mieux à faire en face des grands souvenirs que l'Église nous présente dans ces saints jours, c'est de suivre la marche des mystères de la passion par celle des solennités de l'Église qui en sont comme la trace, et de les laisser parler à notre cœur, en nous tenant dans une contemplation recueillie et comme passive sous l'impression qu'ils nous produisent, de nous laisser déborder par la richesse de leurs fruits et la profusion d'émotions qu'ils suggèrent.

Celui de demain est un des plus féconds et se rattache à ce qu'il y a de plus intime dans la Rédemption et de plus fondamental dans la vie de l'Église.

Pour préciser ses enseignements, nous considérerons le sacrifice eucharistique dans ses relations avec celui du Calvaire ; ces relations nous sont indiquées par l'attention qu'a eue notre Sauveur de placer l'institution du sacrifice eucharistique au moment où il allait consommer celui du Calvaire, et dans les détails de son institution.

Tout notre travail sera de nous placer en face de la croix et du tabernacle, les deux points cardinaux du christianisme, et de voir des deux côtés la grande victime rédemptrice.

I. Nous nous rappellerons d'abord l'enseignement de l'Église sur l'Eucharistie, comme sacrifice reproducteur et applicateur du celui du Calvaire :

1° Immolation de Jésus-Christ dans l'Eucharistie en tant qu'il a été immolé sur la croix ; 2° identité dans toutes les parties ; 3° sacrifice applicateur.

II. Nous en conclurons qu'elle est notre principale ressource. C'est la même chose et cela ressort de ce que nous avons dit : 1° comme apôtres, pour notre ministère auprès des âmes car : (1) source de la grâce pour elles, (2) source de la vertu surnaturelle pour les fonctions de notre ministère ; 2° comme prêtres : elle est l'aliment de toute notre vie sacerdotale.

Le fruit pratique sera de nous placer pendant ces jours au pied de la Croix et de l'Eucharistie, ces deux grands mystères qui remplissent la vie du prêtre, et de nous faire aimer et fréquenter l'Eucharistie, avec plus d'exactitude dans la visite, avec plus de piété dans la communion.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Envisager surtout le saint Sacrement comme sacrifice et comme mémorial du mystère fondamental de la Rédemption et dans ses relations avec la croix :

1° Pourquoi cette association voulue et préparée par Jésus-Christ même, entre les deux mystères de l'autel et de la Croix ; signifiée et commandée par le rapprochement de la fête radieuse du Jeudi-Saint et de la cérémonie lugubre du Vendredi-Saint ? C'est que ces deux mystères, en apparence si différents, sont identiques. Cette identité est exprimée à la messe et au moment le plus solennel de la Cène et de la Messe, dans la formule même de l'Eucharistie : Mon sang qui sera versé, mon corps qui sera livré ; et S. Thomas nous montre pourquoi il parle au futur...

2° C'est ici que le sang de Jésus-Christ, versé sur la Croix pour nous et pour tous les pécheurs *pro vobis et pro multis*, est conservé pour nous encore et pour tous les pécheurs, comme dans un trésor sans cesse distribué et jamais épuisé,

mais au contraire d'autant plus abondant qu'on y puise plus largement.

3° Un saint a dit de la sainte Vierge qu'en contemplant Jésus-Christ sur la Croix, elle y voyait bien moins ses souffrances que le salut du monde ([1]).

4° La Croix est la coupe du corps de Jésus-Christ : *statera facta corporis.*

5° Aller regarder l'*Ecce Homo* de la cathédrale, et se figurer vivement l'apparition de Notre-Seigneur devant la foule frémissante, et son angoisse au milieu de cette tempête de fureur.

II. *Caractères de la Rédemption.*

Le plus beau et le plus essentiel caractère de la Rédemption, est un caractère de *miséricorde.* Tous les autres peuvent disparaître aux yeux du chrétien, et Notre-Seigneur n'y vient que secondairement ; celui-là seul est ineffaçable, inoubliable, identique avec le christianisme. Mystère de justice et de miséricorde ! Pour expier le péché du premier homme, toute sa race condamnée avec lui ([2]), la justice de Dieu exigeant une victime divine pour la rébellion d'un ver de terre, et se faisant payer jusqu'à la dernière obole d'une dette qui lui cause si peu de dommages; et, à côté de cette *justice inexorable*, *impitoyable*, la *mansuétude paternelle*, pourvoyant elle-même à fournir la victime qui satisfasse pour nous, se trompant elle-même par un pieux stratagème, et fournissant elle-même à l'humanité le prix de la rançon qu'il faut lui rendre — s'abaissant jusqu'à pleurer notre endurcissement et nos crimes ; inexorable comme la figure d'un juge sur son tribunal, miséricordieuse comme le cœur d'une mère qui ne connaît pas de limites et qui peut pardonner jusqu'à l'infini.

Oui, la Rédemption, c'est la miséricorde, tout peut disparaître de l'Évangile, excepté cela.

Or le sacerdoce est fait sur le modèle et en proportion de

1. Réponse de la première leçon du premier nocturne de l'office des cinq plaies de Marie (fer. VI post Dom. Passion.).

2. *Genes.*, III, 16.

la Rédemption, et l'instrument des miséricordes de Jésus-Christ; aussi le sacerdoce est uniquement, uniquement un mystère de miséricorde; ici plus de justice, tout est pardon...

III. Deux versants de cette grande montagne du Calvaire, au haut de laquelle doit s'accomplir la grande immolation.

Long gémissement du genre humain sous l'ancienne Loi; mais ce gémissement est pourtant mêlé d'une espérance, et un sourire perce à travers les larmes.

Le sacrifice offert. Nous voici au haut du Calvaire, nous dominons les deux mondes, nous recevons le sang qui découle.

Le sacrifice considéré : 1° en la victime : qu'est-elle ? 2° dans les souffrances qu'elle endure; 3° dans son prix.

Diviser ces sujets en plusieurs.

Les effets du sacrifice dans la suite des temps.

La production de la grâce sanctifiante découlant de Jésus-Christ. Production de la vie ; nécessité non seulement de faire son salut, mais aussi de se sanctifier.

Les sacrements comme organes de l'Incarnation et de la grâce du Rédempteur.

Caractère de miséricorde dont le Christianisme tout entier s'est empreint, en germant du sang de Jésus-Christ.

L'Eucharistie comme continuation du sacrifice de la Croix.

MÉDITATION XXIV

pour la fête de Pâques.

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR SOURCE ET GAGE DE NOTRE RÉSURRECTION

Votre sépulcre matériel est maintenant glorieux, ô Jésus, et la prophétie d'Isaïe est désormais accomplie dans son sens littéral; mais elle peut, dans un sens mystique et bien plus relevé, s'accomplir aussi longtemps que votre Église, sortie avec vous du rocher, nous prêchera votre trépas et votre résurrection. Votre sépulcre est glorieux, parce qu'il est le berceau du christianisme; il est glorieux, parce qu'un grand nombre d'âmes s'y ensevelissent tous les jours avec vous, pour mourir à la terre et aux choses terrestres, et pour y renaître avec vous encore à une vie nouvelle; il est glorieux comme point de départ de la prédication apostolique, comme symbole de notre mort au monde, et de notre résurrection spirituelle à la grâce, comme source première de toute sanctification. Me voici, Seigneur, je veux y descendre, m'y envelopper, m'y oublier, y mourir avec vous; mais aussi, donnez-moi la force, rendez-moi la vie nouvelle, pour en sortir, comme vous, victorieux de la mort et du péché, naissant à votre vie nouvelle, et rajeuni pour toujours par votre grâce.

Après nous être, pendant ces trois jours, unis à Jésus-Christ dans son agonie, dans son trépas et dans sa sépulture, unissons-nous à lui maintenant dans sa résurrection,

c'est-à-dire, après nous être ensevelis avec lui, en renonçant à la vie naturelle, aux affections terrestres et aux désirs mondains, ce qui est le renoncement et en quelque sorte la partie négative de la sanctification, nous devons en arriver à des vertus positives, nous devons revenir à la vie, à la vie surnaturelle, afin que ce tombeau où nous sommes entrés avec Jésus-Christ, nous serve, ainsi qu'à lui, d'une seconde mère, pour nous engendrer de nouveau à une vie immortelle. La vie chrétienne ne se compose pas seulement de sacrifice, de séparation, de renoncement et de larmes ; il ne suffit pas de faire le vide dans son cœur; il faut ensuite remplir ce vide ; il ne suffit pas de mourir au péché, comme Jésus-Christ : *Peccato mortuus est;* il faut, comme lui aussi, renaître à Dieu et revivre pour lui : *Quod autem vivit, vivit Deo.* Si l'Apôtre insiste tant, dans sa prédication, sur le mystère de la résurrection du Sauveur, il l'envisage sans doute, dans sa première Épître aux Corinthiens, comme un des signes les plus puissants, une des preuves les plus efficaces de la vérité du christianisme; mais, ailleurs, il en tire des conclusions plus pratiques pour nous, et nous apprend à considérer la résurrection de Jésus-Christ comme le principe de notre résurrection spirituelle en cette vie, et le gage de la résurrection de nos corps dans la vie future. C'est à ce double point de vue que le mystère de la fête de Pâques peut être pour nous un objet de méditations et un trésor d'enseignements féconds.

I

Saint Paul (1) nous apprend que Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, mais qu'il est ressuscité pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra et resurrexit propter justificationem nostram.* Parole remarquable et qui semble attribuer au mystère de la résurrection de Jésus-Christ une vertu égale et corrélative à la vertu de sa croix et de ses souffrances. Sans doute, il y a, dans ce tom-

1. *Rom.*, IV.

beau et dans cette résurrection, un magnifique et touchant symbole ; sans doute, il y a, dans ce triomphe du Christ sur la mort, un modèle de la régénération des âmes par la pénitence ; sans doute il y a, dans ce grand spectacle de l'Homme-Dieu sortant du rocher transformé, radieux et immortel, une ravissante image de ce que la vertu de la Croix opère en nous. Mais il y a plus qu'un symbole et une image. Aujourd'hui, nous n'avons plus besoin d'images, et la réalité nous suffit; aujourd'hui, le tombeau du Christ est ouvert, il en sort une vertu que le grand apôtre appelle la vertu de la résurrection : *Virtutem resurrectionis.* Notre-Seigneur a disparu, son corps est ressuscité, il n'est plus ici; mais l'écho de ses dernières paroles y retentit encore ; il sort de ce tombeau une voix puissante qui nous crie de chercher plus haut que sur la terre le principe de notre vie et le mobile de nos espérances. Ce tombeau est vide ; mais après le départ de celui qui n'a pas connu la corruption du sépulcre, il y reste comme un parfum de vie éternelle.

Ah ! je comprends maintenant l'empressement des saintes Femmes et des Apôtres à courir visiter le tombeau du Sauveur; ils vont s'assurer que le Christ est entré dans sa gloire, que l'œuvre est parfaite et la rédemption achevée ; ils vont s'assurer que le prix du sang du Rédempteur et les mérites de sa mort sont désormais un trésor public; ils vont voir si la pierre qui nous fermait ce trésor est ôtée, si le trésor est ouvert, ils vont eux-mêmes, et sans le savoir, puiser dans ce tombeau, comme à sa source, la vie nouvelle dont le prix a été payé sur la croix, mais dont la distribution commence aujourd'hui. Je comprends maintenant leurs transports, et je comprends aussi cette béatitude, proclamée bien plus tard dans l'Apocalypse [1], au souvenir sans doute de cette grande scène, par le disciple que Jésus aimait, par ce même Jean qui s'était montré si empressé auprès du tombeau de son Maître : *Beatus qui habet partem in resurrectione prima;* et tout cela m'explique encore plus clairement, et dans un

1. *Apoc.*, XX, 6.

sens bien plus beau et bien plus large, cette parole de saint Paul : *Traditus est propter delicta nostra, resurrexit propter justificationem nostram.* Il vient, pour ainsi dire, nous chercher dans la mort et nous inviter à sortir du tombeau ; il y rentre avec nous, il ne ressuscite qu'afin de nous faire ressusciter avec lui et de ressusciter lui-même en nous; il ne ressuscite, dit saint Augustin, que pour ressusciter dans sa personne notre espérance, et pour ressusciter dans nos cœurs son amour éteint par le péché.

II

Il est encore une autre espérance, une autre résurrection glorieuse, ayant encore pour terme une vie immortelle : c'est la résurrection des corps; et j'en trouve aussi l'assurance exprimée par l'Écriture et appuyée par saint Paul sur la résurrection du Sauveur : *Nunc autem Christus resurrexit a mortuis primitiæ dormientium, quoniam quidem per hominem mors, et per hominem resurrectio mortuorum* (1).

Chose étonnante, ce dogme de la résurrection des corps est tellement capital, qu'il n'y en a pas, dit saint Augustin, qui ait été plus contredit par les hommes, parce qu'il n'y en a pas qui les retienne plus efficacement dans le devoir. Qu'aurait dit saint Augustin, s'il avait vu ce que nos yeux ont vu, et entendu ce que nos oreilles ont entendu? Les hommes livrés aux vices de la chair et aux immortifications des sens, ne sont pas rares dans notre siècle, ils voudraient savoir leur chair anéantie pour toujours, afin de la savoir impunie, n'ignorant pas que si elle ressuscite un jour, ce sera pour payer en souffrances ce qu'ils lui auront accordé en sensualités. Ah! pour nous qui sommes chrétiens, nous savons tout cela comme eux, et nous savons mieux encore, nous savons que la vie engendre la vie, et que nos espérances ne se bornent pas à la terre ; nous savons encore que ce tombeau où nous entrons, n'est pas pour notre cendre une demeure définitive, et que ces quelques années passées ici-bas

1. *I Cor.*, XV, 20, 21.

dans le sacrifice et les douleurs, ne sont que le commencement de la vie. Nous savons que notre Christ est entré dans sa gloire et que, par lui, les portes du ciel sont ouvertes; que la gloire de son tombeau n'est pas une gloire stérile, et que le triomphe de sa résurrection est une caution et un gage de la nôtre. Mais nous savons aussi à quel prix est cette gloire, et à quelle condition est ce triomphe ; nous savons que le premier homme, l'homme ancien, vient de la terre et qu'il est terrestre, c'est-à-dire enclin aux désirs terrestres, tandis que le second, l'homme nouveau, est du ciel et qu'il est céleste par ses affections et ses espérances; nous savons enfin que notre Sauveur est ressuscité et que nous ressusciterons comme lui au dernier jour, que notre Rédempteur est vivant et que nous le contemplerons dans notre chair transformée. Alors il marquera lui-même sur notre front le signe de l'Agneau, il écrira sur notre chair, vivifiée et transformée par les mérites de la sienne, ces grandes paroles, écrites par l'Église au pied de la Croix, et que les efforts les mieux combinés du crime et de l'impiété n'effaceront jamais, même sur la terre : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

Nous le verrons dans notre chair; et la gloire de cet état sera la récompense de notre crucifiement. Voilà les leçons pratiques de ces réflexions. Nous devons donc commencer notre résurrection, en poser, par nos actes, les gages et les prémices, afin de mériter que Jésus-Christ en pose le complément et qu'ainsi, comme dit saint Paul, la prédication de l'Évangile, que nous tâchons de rendre utile pour les autres, ne soit pas vaine pour nous.

RÉSUMÉ

Le mystère que nous avons à méditer, pendant les jours qui commencent, est l'un des mystères chrétiens les plus relevés dans leur signification, les plus riches en enseignements précieux, et les plus fructueux dans leurs effets. Si nous le considérons seulement en Jésus-Christ, dans le fait unique et en quelque sorte matériel de la résurrection de son corps, il nous fournirait déjà bien des réflexions utiles et fécondes : saint Paul, qui fait profession de ne prêcher que Jésus crucifié, saint Paul considérant ce fait comme le principal motif de crédibilité du christianisme, en fait

comme le point d'appui de toute sa prédication, et confesse que si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, sa prédication est vaine et ses démonstrations manquent de fondement. Pour nous, omettant ce côté purement dogmatique du grand mystère de la résurrection, nous le méditerons avec le même apôtre, dans un autre endroit de ses Épîtres, dans ce qu'il a de bienfaisant et de consolant pour nous.

Comme il a fallu que le Christ souffrît pour qu'il entrât dans sa gloire; ainsi fallait-il qu'il entrât dans sa gloire, pour que nous-mêmes puissions y rentrer à sa suite; et cette gloire où nous entrons avec lui, consiste en une double résurrection, l'une pour la vie présente, et l'autre pour la vie future. Aussi, la résurrection de Jésus-Christ est-elle :

I. La source de notre résurrection spirituelle à la grâce pour la vie présente. Elle n'en est pas seulement le type et le symbole; il serait facile de voir dans toutes les circonstances de la mort, de la sépulture et de la résurrection du Sauveur, dans ce linceul blanc, dans ce rocher intact, dans ce tombeau fermé, dans cette pierre levée par les anges, des images de tous les états par lesquels notre âme doit passer depuis son crucifiement, par la pénitence, jusqu'à sa résurrection à la vie nouvelle. Mais la vraie piété cherche autre chose que des images. Nous verrons donc dans la résurrection du Sauveur le couronnement de ses bienfaits et de son sacrifice, le complément de sa passion et de sa mort, la dernière main à l'œuvre de sa rédemption. Nous y verrons:

II. Le gage et la caution de la résurrection glorieuse de nos corps dans la vie future et de la béatitude éternelle que Dieu réserve après le dernier jugement à une chair éprouvée ici-bas, flagellée, souffrante, crucifiée avec Jésus, mortifiée, morte et ensevelie dans le rocher très pur, très intact de la pénitence et de la virginité.

MÉDITATION XXV

pour l'octave de la fête de Pâques.

LA SOUFFRANCE EST LE PRINCIPE DE LA RÉSURRECTION

Ce n'est pas sans une raison très profonde et une signification toute spirituelle, ô mon Sauveur, que vous vous appeliez vous-même, dans l'Évangile, la résurrection et la vie ; le radieux spectacle que l'Église me présente pendant ces jours en est la preuve. Oui, vous êtes véritablement la résurrection et la vie, parce que vous avez d'abord en vous-même triomphé du trépas ; je le crois, Seigneur, que vous êtes vraiment ressuscité, et j'assiste, par la pensée, à tous les événements si caractéristiques et si pleins d'instruction qui accompagnèrent et qui suivirent votre victoire. Je vous vois revenant de vous-même à la vie, écartant sans effort la pierre du sépulcre, et sortant, jaillissant pour ainsi dire, plein de vie, transformé et tout radieux, du rocher où l'on vous avait mis ; me voici avec les saintes femmes, arrivant au lieu de votre sépulture, je me penche comme elles sur ce bienheureux tombeau, et je constate que votre glorieux corps a disparu ; j'entends l'ange m'annoncer ce grand miracle, j'assiste à votre première apparition dans le jardin, je vois les Apôtres accourir à votre tombeau, S. Jean votre ami arrivant le premier, et laissant à Pierre l'honneur de constater le premier votre triomphe ; et puis, j'assiste en esprit au voyage et à la conversation mystérieuse d'Emmaüs, je prends part en esprit et, tout à l'heure, dans le sacrifice, en réalité, à la fraction du pain. Oui, mon Dieu, oui, je crois que

vous êtes vraiment ressuscité, je crois que vous êtes vraiment la résurrection et la vie, mais vous l'êtes bien plus encore que les sœurs de Lazare ne pouvaient le comprendre. Oh! que j'entrevois de touchants mystères dans le glorieux éclat de votre sortie du tombeau ; vous êtes la résurrection des corps sans aucun doute, mais vous vous montrez bien plus encore celle des âmes, comme vous vous êtes montré dans votre trépas leur Rédemption ; vous avez revêtu, dans votre Incarnation et dans votre Passion, l'image du péché, et aujourd'hui vous êtes l'image de la Pénitence en même temps que l'auteur de la grâce ; vous êtes notre vie, notre vie surnaturelle surtout, et celui qui croit en vous ne mourra jamais, et quand il serait mort, il aura la vie selon votre promesse, et il l'aura éternellement.

I

La Résurrection de Jésus-Christ, source et symbole de notre résurrection surnaturelle.

La joie à laquelle l'Église nous invite, par ses chants, par ses airs de victoire, à nous livrer pendant ces jours, n'est pas seulement une affaire de sentiment et d'impression superficielle ; le premier rang donné parmi les fêtes chrétiennes à la fête de la Résurrection, ne s'explique même pas suffisamment par l'importance du grand événement dont elle rappelle le souvenir, si on le prend dans son sens matériel. Cette joie de l'Église est fondée sur une vérité dont le souvenir revient dans toutes les parties et dans tous les détails de la solennité pascale, et qui est la conclusion pratique de tout le christianisme comme la résurrection de notre Sauveur a été la conclusion de sa vie.

La Résurrection de Jésus-Christ n'est pas seulement un grand miracle, le point de départ de la prédication catholique et l'un des plus grands motifs de crédibilité du christianisme, preuve utilisée par S. Paul devant l'Aréopage et dans plusieurs passages de ses Épîtres. Pour nous qui croyons simplement et sans hésiter que Jésus-Christ est ressuscité, nous n'avons pas besoin de toutes ces preuves,

nous ne cherchons pas seulement, dans les mystères chrétiens, des arguments matériels, pas même des confirmations pour notre foi, mais nous devons nous rappeler que si Jésus-Christ est mort non pour lui mais pour nous, ce n'est pas pour lui-même, mais c'est pour nous encore qu'il est ressuscité ; le mystère de sa résurrection ne marque pas seulement la fin des humiliations du Sauveur et le commencement des triomphes de l'Évangile, mais surtout il est le symbole et la source de la résurrection spirituelle de nos âmes, parce qu'elle doit opérer en nous une vie nouvelle qui le représente. Considérées à ce point de vue, toutes les circonstances qui ont accompagné le triomphe de notre Sauveur sont caractéristiques et, en même temps qu'elles sont des réalités, sont aussi des symboles qui doivent avoir leur réalité dans notre vie à nous.

S. Paul a consacré au développement de cette pensée l'un des plus grands et des plus beaux chapitres de sa première lettre aux Corinthiens (1). Si Jésus-Christ, dit-il, n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi est la foi des chrétiens : *Si Christus non resurrexit, inanis est ergo prædicatio nostra, inanis est et fides vestra ;* non seulement parce qu'elle perd un de ses appuis les plus solides et une de ses preuves les plus puissantes, mais aussi et surtout parce que la mort qui est entrée dans le monde par le péché d'un seul homme, et qui devait en sortir par l'obéissance d'un seul homme, y reste au contraire installée et victorieuse pour les âmes comme pour les corps, parce que la Rédemption est restée inachevée, que Jésus-Christ n'a pas vaincu le trépas, que son sang versé pour le genre humain nous est resté inutile, et qu'ainsi la foi que nous avons en lui comme Rédempteur manque d'objet et devient une amère et lamentable illusion par laquelle le genre humain se laisse endormir depuis dix-huit siècles.

Si, au contraire, Jésus-Christ est ressuscité, comme nous le croyons fermement, l'œuvre est parfaite, la Rédemption

1. *I Cor.*, XV.

est achevée, la victoire de notre Sauveur est le complément de sa passion, le coup décisif de la Rédemption et la dernière main à l'œuvre du salut du genre humain. Si Jésus-Christ est ressuscité, son sang répandu sur la terre doit, à partir de ce jour, y porter des fruits de vie immortelle, le démon, pour qui la mission du Sauveur était restée un mystère, comme nous le voyons par plusieurs passages de l'Évangile, et qui avait tout espéré de son trépas, le démon est amèrement déjoué, Dieu l'a menacé autrefois de lui faire écraser la tête par le fruit de la femme, l'accomplissement de cette menace, commencé dans l'Immaculée-Conception de la Vierge, est achevé dans la résurrection de son Fils, le démon n'a plus rien à prétendre dans le monde. Si Jésus-Christ est ressuscité, il n'est encore que les prémices des morts, et comme le premier fruit cueilli du sein des tombeaux, offert à Dieu par le genre humain et qui promet au monde une heureuse résurrection pour les corps et surtout pour les âmes ; la mort, par conséquent, est vaincue, et avec elle le péché qui est son aiguillon, comme dit l'Écriture ; elle est absorbée par la victoire du Rédempteur, et nous pouvons, avec S. Paul, la tourner en dérision, et lui demander où est sa victoire : *Absorpta est mors in victoria ; ubi est, mors, victoria tua, ubi est stimulus tuus ?*

Dans un autre passage de ses écrits [1], S. Paul oppose encore d'une manière plus sensible les effets de la passion du Sauveur à ceux de sa résurrection : Jésus-Christ, dit-il, a été livré pour nos péchés et il est ressuscité pour notre justification : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.* Cette parole de S. Paul pourrait nous sembler étrange, et ne serait pas compréhensible pour nous, si nous ne savions que la justification, dans l'ordre surnaturel, ne consiste pas seulement en l'absence et la destruction du péché, mais surtout dans une grâce suréminente versée sur notre âme purifiée dans une vie supérieure et distincte, et qu'ainsi, selon S. Paul, si Jésus-Christ,

1. *Rom.*, VI.

en mourant sur la croix, détruit notre mort spirituelle par sa mort, Jésus-Christ, ressuscitant, nous donne droit à la résurrection spirituelle ; sa passion et sa mort, en amassant les mérites qui ont servi de rançon à nos âmes, représentent pour ainsi dire la partie négative de la rédemption, la destruction et la réparation du péché ; sa résurrection, au contraire, représente la partie positive, la distribution et l'application de ses mérites, la vie nouvelle par la grâce.

II

Il semble, à première vue, que nous ne puissions, dans tout cela, rien trouver à imiter, et qu'il n'y ait qu'à adorer et à admirer dans le triomphe de notre Sauveur sur la mort, et à profiter des trésors qu'il nous ouvre. Prenons-y garde cependant, c'est ici que le grand mystère de la résurrection du Sauveur devient pour nous une leçon pratique, et n'oublions pas d'interroger sur nos devoirs le divin modèle qui s'offre en exemple à nous, dans sa résurrection comme dans ses souffrances et dans sa mort. N'oublions jamais que la vie de Jésus-Christ est, en toutes choses, le type et le modèle de la nôtre. Jésus-Christ est ressuscité pour nous, afin que nous ressuscitions pour lui ; c'est là le but de sa passion et la conclusion pratique de toute la vie chrétienne. Mais aussi, pour ressusciter avec lui, il faut d'abord souffrir et mourir et nous ensevelir avec lui. Jésus-Christ savait combien était amère pour nous la loi du renoncement; il veut nous montrer, par son propre exemple, que la mortification conduit à la gloire : cette loi de la souffrance, comme préparation à la gloire, Jésus-Christ se l'est appliquée d'abord à lui-même : *Nonne hæc oportuit pati Christum et ita intrare in gloriam ;* et nous aussi, par conséquent, nous devons souffrir et mourir, afin d'entrer dans la gloire des enfants de Dieu et des héritiers de Jésus-Christ. Dans un autre endroit de l'Évangile, il s'en est expliqué d'une manière plus claire encore : *Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.* Si quel-

qu'un veut venir après moi ! Tous, Seigneur, nous voulons marcher à votre suite. Mais où donc, par ce chemin du Calvaire, voulez-vous nous conduire ? A la gloire de la résurrection par la sainteté, à la sainteté par la vie chrétienne, et au plus héroïque degré de la sainteté par la vie sacerdotale. Mais tout cela, c'est l'immolation, c'est l'abnégation de soi-même, c'est le chemin de la croix avec notre Sauveur, c'est l'ensevelissement avec lui dans le même tombeau.

Pour ressusciter avec Jésus, nous allons donc mourir à nous-mêmes par la pénitence, nous allons jeter, pour ainsi dire, notre corps, nos passions, nous jeter nous-mêmes tout entiers dans le tombeau, afin d'y puiser, comme lui, une vie nouvelle et plus parfaite. Et cette vie nouvelle, cette formation en nous du nouvel Adam substitué au premier, saint Paul en décrit la nature dans des termes qui s'appliquent aussi bien et mieux encore à la résurrection de nos âmes par la grâce qu'à la résurrection des corps à la fin du monde [1]. Considérez, dit-il, la semence que vous jetez dans la terre; ne faut-il pas qu'elle meure, afin de produire la vie; c'est une simple graine, et Dieu en tire une plante et des fruits. Ainsi en est-il de la résurrection des morts, ainsi en est-il de notre résurrection spirituelle. Ce que nous jetons dans la terre, c'est notre corps, un corps grossier, semblable à celui des animaux, c'est notre nature pécheresse, révoltée et dégradée par la concupiscence. Nous la mettons dans la terre pleine de corruption, soumise à des convoitises humiliantes, tyrannisée par la loi du péché qui est en elle. Nous l'immolons par la pénitence, nous la mettons à mort en renonçant à ses convoitises, nous l'ensevelissons avec Jésus-Christ, afin de récolter à la place une nature spirituelle, élevée à un ordre nouveau et transformée, comme celle du nouvel Adam s'est transformée en passant par le tombeau, car le premier Adam, auquel nos péchés nous ont rendus semblables, est de la terre et il est terrestre, au lieu que le second vient du ciel et il est céleste, c'est-à-dire surnaturel

1. *I Cor.*, XV.

dans ses désirs, dans ses actions et dans toute sa vie ; mais pour celui-ci, il s'est formé dans les souffrances, elles ont été le principe de sa gloire. C'est à l'image du premier que nous avons péché, c'est à l'image du second que nous devons souffrir et mourir en nous-mêmes, afin de trouver, comme lui, dans l'immolation de notre nature, dans l'ensevelissement de notre chair par la pénitence, la force de ressusciter comme lui et de ne plus mourir, afin qu'ainsi nous nous retrouvions au sortir de ce tombeau, nous nous retrouvions en possession d'une nouvelle vie, et que nous ne soyons plus exposés à mourir de nouveau : *Ego sum resurrectio et vita, qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit vivet ; et omnis qui vivit et credit in me non morietur in æternum* (1).

RÉSUMÉ

Pour célébrer dignement et selon l'esprit de l'Église la fête de Pâques, il ne suffit pas de nous livrer sans réflexion au sentiment de joie qu'inspire tout naturellement à notre âme la cessation du temps de la pénitence, la disparition des lamentables souvenirs dont la semaine sainte est remplie, le retour de l'*Alleluia* et des chants d'allégresse auxquels l'Église va nous inviter ; il faut surtout nous rappeler le glorieux événement que l'Église va célébrer et envisager le grand mystère de la Résurrection du Sauveur par son côté édifiant et pratique pour nous.

I. Le côté édifiant de ce mystère, c'est que la résurrection de Jésus-Christ, en même temps qu'elle est une des plus grandes preuves de la divinité du Sauveur, est aussi le couronnement de ses bienfaits pour nous, le complément de sa passion et de sa mort, et non seulement l'image mais la source de notre résurrection spirituelle, car, nous dit saint Paul, Jésus-Christ a été livré à la mort pour nos péchés, mais il est ressuscité pour notre justification, c'est-à-dire qu'après avoir payé par sa mort le prix de nos péchés, Jésus-Christ a encore voulu nous procurer une nouvelle vie, la vie de la grâce dont sa résurrection a été la figure, le gage et le commencement : *Traditus est propter delicta nostra, et resurrexit propter justificationem nostram.*

II. Le côté pratique : Ici, comme dans toutes les circonstances de sa vie, dans sa résurrection, comme dans sa passion et dans sa mort, Jésus-Christ nous donne un exemple à imiter. Que de fois nous l'avons entendu, dans l'Évangile, prêcher la pénitence et l'immolation de soi-même. Tout cela est bien amer pour la nature, et nous avons bien du mal à nous familiariser avec ces idées de renoncement et de sacrifice ; Jésus-Christ veut enfin nous réconcilier avec elles ; il veut nous apprendre à nous sanctifier par les souffrances et à trouver, comme lui, dans le renoncement et dans un véritable esprit de pénitence, le principe de notre résurrection spirituelle et de notre salut. C'est pour cela qu'il va se montrer transformé, radieux, entouré d'une gloire nouvelle, qu'il a conquise par sa passion et par sa mort. Pour nous

1. *Jo.*, XI, 25. 26.

appliquer à nous-mêmes cette leçon de notre Sauveur, nous retiendrons et nous répéterons souvent, pendant ces jours, l'explication si courte mais si expressive qu'il nous a laissée lui-même de sa vie, de sa mort et de sa résurrection : *Nonne hæc oportuit Christum pati et ita intrare in gloriam suam?*

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Ce n'est pas assez pour nous d'arriver à la suite de Jésus-Christ, et par la voie douloureuse du Calvaire, à ses vertus et à sa gloire, à la résurrection spirituelle dont la résurrection de notre Sauveur est la condition et le symbole tout ensemble ; nous sommes encore posés, comme notre Maître, pour la ruine et la résurrection d'un grand nombre, nous avons encore à procurer celle des autres. Dieu nous appelle à travailler au salut des âmes; tous plus tard, ce soir même plusieurs d'entre nous vont recevoir la mission des apôtres ; ils entendront sur leur tête ces paroles de Jésus-Christ: *Sicut misit me Pater... Euntes docete omnes gentes.* Il faudra prêcher l'Évangile. Ah ! l'Évangile, c'est la résurrection ! C'est bien dans notre temps et dans notre pays qu'il faut parler de résurrection ; il semble que tout soit mort, que cette mort soit un fait accompli et sans espérance de retour, et que le peuple chrétien soit enseveli pour toujours dans le sépulcre de son indifférence religieuse ; le mal du monde nous le connaissons tous, et il cherchera à nous envahir, comme la mousse,à notre insu. Dieu nous envoie *sicut agnos inter lupos.* Nous sommes et nous restons les apôtres, l'espérance de l'Église, le sel de la terre, oh ! que le sel ne s'affadisse jamais ! Ne nous déshabituons jamais de nous regarder comme chargés de ramener la vie qui s'éloigne, de sauver, de ressusciter. Nous restons le levain qui doit soulever la pâte ; la masse est bien lourde à soulever, c'est un mort à ressusciter, mais voilà pourtant où l'Évangile prétend et où notre ministère doit prétendre. Et puis, nous avons en main de tels moyens d'action ; nous avons l'Évangile, nous avons le sang de Jésus-Christ versé sur la croix, nous avons notre zèle. Oh ! que de zèle il faut aujourd'hui dans les prêtres.

***

II. Il faut du zèle dans les prêtres, l'amour de l'Église, de la religion, la conviction du christianisme. Oh ! si plus tard, si un jour nous sentions faiblir en nous le zèle, vite revenons. Tout le reste est peu de chose, il ne s'agit pas pour nous de briller, ni de faire notre carrière, ni de gagner notre vie, ni de nourrir nos parents ; il s'agit de ressusciter les âmes, de ressusciter Jésus-Christ dans les âmes, et si nous échouons tout est perdu : *Si Christus non resurrexerit, inanis est prædicatio nostra.*

MÉDITATION XXVI

pour la fête du patronage de S. Joseph et le mois de Marie.

RAISON ET SIGNIFICATION DU CULTE DE MARIE ET DE JOSEPH DANS LEUR COOPÉRATION A L'ŒUVRE DE LA RÉDEMPTION

O sainte Famille composée de Jésus, Marie et Joseph, sainte Famille où le plus grand obéissait et le plus petit commandait, sainte Famille si unie dans un même amour et dans une même fortune sur la terre, unie aussi dans les mystères par lesquels nous avons été sauvés, et réunie encore aujourd'hui dans la gloire, au ciel et sur les autels, nous ne pouvons vous séparer dans notre piété et dans nos hommages. Nous vous honorons donc tous ensemble. C'est vous, ô Jésus, que nous cherchons en Marie et Joseph, pour vous adorer ; et quand nous vous adorons, nous honorons celle qui a porté le nom de votre mère et celui que vous avez appelé votre père. Introduisez-nous dans votre famille, et faites-nous connaître la douceur et l'intimité des liens qui vous ont uni à Marie et Joseph.

La rencontre des deux noms de Marie et de Joseph, dans nos solennités, n'a rien qui doive nous étonner ni gêner notre piété.

Le culte que nous leur rendons est d'abord un culte de souvenir et de reconnaissance. Nous les honorons comme coopérateurs de la Rédemption.

I

Leur vie est liée intimement à celle de Jésus-Christ, et c'est lui, son souvenir, que nous honorons en eux ; c'est à cause de lui que nous les honorons, c'est le souvenir de la Rédemption que nous voyons en eux. Nous les trouvons partout où nous trouvons Notre-Seigneur. Ils ont vécu avec lui ; et, bien que l'Évangile ait peu parlé d'eux, surtout de S. Joseph, nous le devinons partout auprès du Sauveur, et nous y sentons sa présence. Quant à Marie, nous la trouvons encore au pied de la croix.

Nous ne pouvons séparer ceux que Dieu a unis, ni enlever notre Sauveur à la sainte Famille, au milieu de laquelle il s'est plu à vivre et à goûter, comme un simple mortel, les douceurs de la vie de famille.

II

Ils ont une coopération directe au mystère de la Rédemption qui est le centre du christianisme ; en sorte qu'ainsi leurs fonctions se rattachent au centre du christianisme ; et on peut dire que le bienfait de la Rédemption nous est venu par eux, et leur rôle, indépendamment même de la puissance qu'il a dû leur conquérir auprès de Dieu comme intercesseurs, leur donne une place exceptionnelle dans le christianisme, et un droit que les autres saints n'ont pas à nos hommages.

1° Pour la sainte Vierge d'abord, il est facile de le comprendre, et sa maternité divine justifie la part exceptionnelle que nous lui attribuons dans la Rédemption. En sorte que S. Bernard a pu dire que Marie avait été, dans sa maternité divine, le canal de toutes les grâces, et que tous les biens nous sont venus par elle ; en sorte que les Pères ont pu donner à Marie les noms significatifs de Rédemptrice, et tous les autres que nous donnons à Jésus-Christ.

2° Pour S. Joseph, les raisons sont les mêmes, quoique dans une moindre mesure : *Constituit eum dominum domus suæ.*

S. Bernardin de Sienne — dans la V[e] Leçon des Matines de la fête du Patronage de S. Joseph — dit que, comme l'Église est redevable à Marie du bienfait de la Rédemption, parce que Marie nous a donné Jésus-Christ par qui ce mystère a été accompli, ainsi, dans une moindre mais encore large mesure, nous en sommes aussi redevables à S. Joseph, qui, en servant de père nourricier à Notre-Seigneur, a été son introducteur et son protecteur dans le monde. Il commence là à exercer sur Jésus-Christ même son patronage. Dans la même mesure, tout ce qu'on dit à la louange de Marie, on peut le dire à la louange de Joseph.

Ainsi entendu, le culte de Marie et de Joseph, au lieu d'être une dévotion frivole, comme chez un certain nombre d'âmes légères, frivoles, qui cherchent la mode et les impressions jusque dans la piété, est une partie du culte de Jésus-Christ, et nous montre à aller à lui (1). Conduits par Marie et Joseph, allons au trône de la miséricorde.

1. *Hebr.*, IV, 16.

MÉDITATION XXVII

pour la fête du patronage de S. Joseph et le mois de Marie.

RAISON ET SIGNIFICATION DU CULTE DE MARIE ET DE JOSEPH EXPLIQUÉES PAR LA PUISSANCE QUE DIEU LEUR A CONSERVÉE DANS LE CHRISTIANISME ET LEUR RÔLE D'INTERCESSEURS POUR NOUS

O Jésus, non content de vous faire médiateur entre Dieu et nous, vous avez encore placé entre nous et vous des médiateurs secondaires, non pour éviter d'être en rapport vous-même avec nous, mais pour nous amener plus doucement à vous ; vous vous êtes entouré d'un cortège d'êtres bienfaisants et chargés de vos grâces pour nous. Marie et Joseph sont les premiers ; ils représentent la miséricorde, comme d'ailleurs tout ce qui vous entoure. Nous les honorons à cause de vous, c'est vous que nous honorons en eux ; nous les félicitons du contact qu'ils ont avec vous, et nous vous prions, par leur intercession, de verser encore sur nous, par leurs mains bénies, les grâces que, par eux aussi, au jour de vôtre passage sur la terre, vous avez apportées au monde.

Expliqués, comme nous l'avons vu, par leur rôle dans le grand mystère de la Rédemption, et rattachés au culte fondamental de Notre-Seigneur, les cultes de Marie et de Joseph ne sont plus des dévotions de sentimentalité, d'impression, comme il y aurait danger qu'ils le deviennent pour ceux qui ne leur donnent pas leur vraie signification, pas

même une dévotion secondaire; mais c'est une dévotion fondamentale, la conséquence nécessaire de la grande dévotion à Notre-Seigneur, centre et cœur du christianisme ; ou plutôt, c'est la dévotion même à Notre-Seigneur reversée sur ceux qui ont été sa famille terrestre et les premiers coopérateurs de son œuvre Rédemptrice. C'est donc un culte de souvenir et de reconnaissance envers Marie et Joseph, pour la part qu'ils ont apportée à notre rédemption. Mais ce n'est pas assez, et le rôle qui leur a autrefois appartenu en cette qualité, ils l'ont encore comme coopérateurs de Jésus-Christ dans l'Église, et cette considération nouvelle et intéressée donne à leur culte un caractère plus pratique et plus actuel.

I

Leur rôle n'a pas changé, il continue; et ce que nous avons vu n'est que le commencement de leur mission.

I. Ils sont restés auprès du Sauveur, au ciel, ce qu'ils étaient sur la terre ; ils sont encore sa famille, son père et sa mère, ils lui sont plus unis que jamais, puisque le ciel achève toutes les unions surnaturelles ; ils sont avec lui au ciel, et ils y ont reçu un honneur proportionné à celui qu'ils ont eu sur la terre.

II. Par conséquent, ils ont dû conserver auprès de lui leur puissance. Pour S. Joseph en particulier, ce n'est pas seulement pour la terre que l'Église lui a appliqué cette parole : *Constituit eum dominum domus suæ.* Il a encore la même dignité dans le ciel, et quand la tradition catholique leur attribue cette puissance ou leur donne ces noms qui l'expriment, ce n'est pas seulement en mémoire de ce qu'ils ont été sur la terre, mais parce qu'ils le sont encore au ciel et dans l'Église.

II

En quoi consistent ce rôle et cette puissance? Ils doivent être les mêmes que dans la première partie de leur mission.

Ils sont encore nos co-rédempteurs, non plus par leurs

souffrances, mais par leur intercession actuelle et continuelle. De même que Jésus-Christ continue d'être vivant dans le ciel, en tant que rédempteur et pour y exercer en notre faveur sa médiation, ainsi, eux aussi, continuent d'intercéder pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*, non plus en méritant, mais en appliquant leurs mérites.

Ils sont encore les gardiens de Jésus dans l'Église et dans les âmes, et leur dévotion, répandue dans le monde, nous est une assurance que la sienne, la foi en lui, ne se perdra pas, et que le christianisme dont elle est le cœur, revivra dans les mêmes proportions.

Ils sont encore la famille de Jésus-Christ, étant ou lui servant de père et de mère, au ciel, sur la terre, en tant qu'il y habite encore, dans l'Église, dans l'Eucharistie, dans les âmes, car puisqu'il est avec nous comme Rédempteur, il y est comme homme, et puisqu'il y est comme homme, il y est avec une famille dans le même sens qu'autrefois; et ainsi on peut dire, proportion gardée, ce que Jésus a dit de lui-même : *Ecce ego vobiscum sum.*

On peut même dire que leur dévotion, actuellement répandue et renaissante dans le monde, est un garant de la résurrection de la foi en Jésus-Christ dans les âmes. Car, comme le père et la mère apparaissent avant leur fils, le précèdent et l'annoncent dans la société, comme Marie et Joseph ont précédé Notre-Seigneur sur la terre, lui ont servi de précurseurs, et qu'il n'est venu qu'ensuite; ainsi leur dévotion est un signe, un présage béni, la première et douce apparition de la sienne. Puisque Marie et Joseph sont venus, si nous avons la foi, si nous savons leur rôle auprès de lui, nous devons juger qu'ils le précèdent et que maintenant Jésus va venir.

Nous donc, nous surtout qui avons à exercer dans le monde des fonctions rédemptrices, nous qui aurons à présenter, à faire recevoir Jésus-Christ de nos populations, et qui ne savons comment nous y prendre, allons à Marie et à Joseph, et demandons-leur de lui servir encore de père et de

mère, et de l'introduire et protéger dans les âmes. Demandons-leur de nous donner ces grâces dont ils sont dépositaires et de nous aider dans notre œuvre comme ils l'ont aidé dans la sienne : *Adeamus ergo cum fiducia.*

RÉSUMÉ

C'est une heureuse coïncidence qui, presque chaque année, place dans le mois consacré à Marie, la fête du patronage de saint Joseph. Cette coïncidence, arrivée encore cette année, nous donnera le sujet de nos méditations pendant cette semaine. Il est juste d'unir et il serait impossible de séparer, dans le culte que nous leur rendons, la sainte Vierge et saint Joseph; comme aussi il faut les réunir tous les deux à Notre-Seigneur, pour donner au culte qu'on leur rend toute sa signification, tandis que si on les sépare de lui, on ôte à ce culte toute sa raison d'être. Voilà ce que nous verrons.

I. La raison de la grande importance donnée au culte de la sainte Vierge et de saint Joseph dans le christianisme est tout entière dans leur grandeur ; et cette grandeur vient des fonctions qu'ils ont eu à remplir et qui les mêlaient de si près au mystère de la Rédemption.

II. Ces grandes fonctions expliquent la grande puissance qu'ils ont conservée sur le cœur de Dieu, et qu'ils continuent d'exercer dans l'Église.

MÉDITATION XXVIII

pour le dimanche dans l'octave de l'Ascension.

PRÉPARATION DU PRÊTRE

Mon Dieu, c'est pour vous et pour votre service que nous sommes ici, nous préparant à vos mystères : grande opus ! *Nous sommes au cénacle comme les Apôtres, attendant, comme eux, la force d'en haut que vous nous avez promise; donnez-nous la grâce d'être, comme eux, bien disposés, car non seulement la grâce vient de vous, mais même la disposition à la grâce; donnez-nous d'être, comme eux, grandement pénétrés de l'importance de ce que nous attendons et de la nécessité d'une préparation solide.*

La fin de l'Évangile de saint Luc et le commencement des Actes des Apôtres complètent une série de scènes qui sont pour nous remplies d'enseignements précieux : Mission des Apôtres; ordre de se retirer à Jérusalem; leur retour ; leur retraite jusqu'à la descente du Saint-Esprit.

Or, il y a, entre la situation des Apôtres pendant ces jours et la nôtre, à nous qui attendons aussi, plus qu'une analogie, il y a identité. Nous allons étudier cette identité de situation, pour conclure à l'identité des dispositions dans lesquelles nous devons nous constituer, et qui composent notre préparation.

I

Identité de notre situation et de nos dispositions avec celles des Apôtres.

I. Comme eux, nous avons reçu une vocation sainte, directement divine. Jésus-Christ nous a choisis, comme il a choisi les Apôtres, et il a dirigé notre vocation, comme il a dirigé la leur. *Non vos me elegistis*... Milieu où nous étions, ce que nous aurions fait dans le monde.

II. Comme eux, nous avons reçu des grâces au-dessus du commun, grâces qui sont destinées, dans la pensée de Dieu, à nous préparer à une sainteté plus haute et à des fonctions plus excellentes... Travail intérieur d'élaboration opéré en nous par l'action de ces grâces.

III. Comme eux, nous avons été réservés, mis à part : *Segregati in Evangelium*, et, en même temps, préservés et tirés du milieu des pécheurs : *Segregati a peccatoribus.*

IV. Comme eux, nous attendons que Dieu achève et couronne son œuvre, en nous faisant apôtres, en nous envoyant l'Esprit consolateur qui achèvera de nous former, en nous revêtant de son sacerdoce, et en nous donnant mission immédiate et pouvoir sur les âmes.

V. Comme eux, nous sommes dans un lieu de retraite et de préparation, dans la vie commune. Marie avec nous, dans un genre de vie et des occupations semblables à ceux des Apôtres et qui exigent les mêmes dispositions.

II

Dispositions dans lesquelles il faut nous constituer pour nous préparer comme ils l'ont fait.

Leurs dispositions sont d'abord prescrites par Notre-Seigneur (1) : *Vos autem sedete in civitate quoadusque induemini virtute ex alto;* puis par l'Évangile : *Et erant semper in templo, laudantes et benedicentes Deum;* puis aux Actes : *Ibi erant omnes perseverantes unanimiter in oratione...*

1. *Luc.*, XXIV, 49.

I. Donc, une disposition d'attente et de préparation. Mais les âmes se perdent, pourquoi ne pas courir à elles, et attendre encore ; les mystères de Jésus sont au complet, vous nous faites languir ? Oui, mais la préparation et la vertu d'en haut !... Car au prêtre livré à l'apostolat, le zèle même et l'ardeur ne suffisent pas; avec cela il peut fort bien se perdre et ne rien faire ; il faut une dose de vie intérieure proportionnée à la dépense de forces spirituelles qu'il devra faire, et cette dose il l'acquiert par la préparation.

II. Esprit de retraite et de recueillement. Les Apôtres sont retirés au cénacle — cénacle, lieu de l'Eucharistie. Nous aussi, nous sommes ici en retraite, notre vie au séminaire est une retraite.

III. Esprit de désir,d'espérance et de joie dans l'assurance d'être exaucés.

IV. Prière persévérante pour se disposer avec Marie.

MÉDITATION XXIX

pour la semaine dans l'octave de l'Ascension.

LA VIE DU SÉMINAIRE EST LA MEILLEURE PRÉPARATION AU SACERDOCE

O Dieu, qui nous lancez dans le monde, nous sans force au milieu d'un monde séducteur, comme des brebis parmi les loups, vous avez une Providence spéciale dont le premier acte est d'avoir mis, au seuil de notre vie sacerdotale, une préparation pour les prêtres, et vous êtes avec nous comme avec l'Église, vous promettez de récompenser, par de grandes choses, celui qui sera fidèle dans les petites ; donnez-nous un esprit de préparation, *donnez-nous l'intelligence de nos devoirs et de comprendre leur importance et la manière de ne pas les perdre.*

Quand nous pensons aux dangers qui nous attendent et contre lesquels il faut nous prémunir, et au malheur de celui qui manque sa préparation sacerdotale, nous sommes effrayés ; et si nous avons un peu de cœur et de vocation, nous sentons le besoin de nous occuper de cette question, et nous nous demandons ce que nous pourrions donc faire pour nous bien préparer. Or, ne nous tourmentons pas tant, et ne cherchons pas si loin ; ce qu'il y a de plus efficace et de plus utile est en même temps ce qu'il y a de plus simple, la fidélité au jour le jour dans les devoirs du temps actuel. Notre vie actuelle, si elle est bien comprise et bien dirigée, contient tous les éléments pour nous préparer à tout. On

n'entend parler que de prêtres qui tombent ou qui se refroidissent, et du danger qu'il y a pour nous d'en faire autant. Il faut trembler, mais il faut savoir la cause et le remède ; or, il y a un moyen d'échapper à ce danger, et ce serait blasphémer la Providence, de dire qu'après tout, ceux qui se perdent ne se perdent pas par leur faute et pour s'être mal préparés. Souvent on ne profite pas de sa préparation.

Cette cause est dans une mauvaise préparation, et le préservatif est dans une bonne préparation. Or tout, dans notre vie, est préparation ; et ce qui fait que souvent nous ne la comprenons pas, c'est qu'elle n'a son fruit et, par conséquent, la démonstration entière et l'expérience de son utilité et de sa fécondité, que dans l'avenir. Nos devoirs sont des devoirs de préparation ; nos études, des études de préparation ; nos épreuves, des instruments de préparation ; les grâces de Dieu, si abondantes pour nous, des grâces de préparation.

I

Notre *vie actuelle nous forme*, en déposant en nous un germe et des principes dont la fécondité n'apparaît pas encore à nos yeux, et que nous devons accepter avec confiance, sur la vertu desquels nous devons faire un acte de foi, mais qui agiront plus tard, que nous serons bien aises d'avoir reçus, et qui, en se développant au temps marqué, nous donneront notre perfection : *Donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis Filii Dei in virum perfectum, in mensuram ætatis plenitudinis Christi* (1). Ce germe et ces principes sont les points principaux et constitutifs de notre vie actuelle.

II

Notre vie actuelle nous prémunit, en mettant en nous les choses qui éprouvent, qui préservent, qui donnent la solidité et la force de résistance.

I. Elle nous détache du monde, et nous attache à Dieu ;

1. *Ephes.*, IV, 13.

elle remplit et occupe notre cœur d'une affection céleste qui absorbe tout et compense tout.

II. Elle nous habitue au sacrifice.

III. Elle nous élève et agrandit notre cœur par notre intelligence.

IV. Elle forme en nous le sens intérieur, élevé, délicat, qui nous donne la compréhension de tout ce qui est surnaturel, ce que S. Paul appelle l'homme intérieur, l'homme spirituel, l'homme céleste ([1]).

III

Tout est principe dans notre vie actuelle :

I. Les études qui forment en nous la connaissance de Jésus-Christ.

II. Le développement de la foi et du sens sacerdotal par la direction.

III. L'alimentation de la piété, d'une piété solide, forte, doctrinale, nourrie de principes et de foi ; la formation de l'homme intérieur. Tout, dans notre vie, est prière en même temps que préparation, si nous le comprenons bien.

IV. Le travail sur le caractère.

Elle nous formerait peu, et ne serait pas une préparation durable et solide, si elle ne déposait en nous que des sentiments ; parce qu'avec la faiblesse du cœur humain, il est de la nature du sentiment d'être passager et de se laisser facilement remplacer par un sentiment contraire ou différent ; mais elle y dépose des principes qui ne passent pas, qui se développent, qui agissent à la longue, à la façon des germes.

Mais ce ne sont que des principes, et ils n'agiront qu'à la longue, plus encore après qu'avant, pour achever en nous : 1° la formation du prêtre vrai, du cœur sacerdotal ; 2° la puissance de l'action sacerdotale que nous exercerons sur les autres...

Rôle des études auxquelles nous sommes livrés et qui tiennent tant de place dans notre vie : elles sont saintes et

1. *Ephes.*, III, 16-17.

sanctifiantes, en nous mettant en contact perpétuel avec tant d'idées saintes, et en nous faisant contempler Dieu et tout ce qu'il a fait pour nous.

Tremblons et surtout humilions-nous ; mais préparons-nous et ayons confiance, car Dieu n'abandonne que les hommes de mauvaise volonté. Il y a une Providence spéciale sur les prêtres ; ceux qui tombent ont toujours une cause spéciale et cachée : *Deus non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed facit etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere... Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis super multa te constituam.*

MÉDITATION XXX

pour la fête de la Sainte Trinité.

LE MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ BASE DE LA PIÉTÉ SACERDOTALE ET POINT DE DÉPART DU MINISTÈRE APOSTOLIQUE

Trinité sainte et indivisible, Dieu unique en trois personnes, dont le mystère est incompréhensible pour nous, mais dont l'existence est le premier et le plus cher article de notre foi, Dieu majestueux et terrible de la Loi ancienne, Dieu aimable et paternel de la Loi nouvelle, nous voici en votre présence, nous vous adorons présent partout où sont vos œuvres, mais présent surtout dans ce cénacle d'une manière bien plus merveilleuse quoique cachée ; nous savons que vous êtes ici au milieu de nous, bien que nos yeux ne puissent vous contempler dans la splendeur naturelle de votre gloire ; la majesté de votre Être impénétrable plane au-dessus de cet autel où un culte parfait vous est rendu tous les jours. Vous êtes ici dans toute votre puissance et dans tout l'éclat de votre lumière incréée ; versez en nous un rayon de cette lumière surnaturelle. Si nous vous la demandons aujourd'hui, ce n'est pas que nous cherchions à sonder les mystérieux abîmes de votre nature et de vos personnes, et à pénétrer la profondeur d'un mystère dont l'intelligence ne nous sera donnée que plus tard, pour nous récompenser, si nous la méritons ; mais éclairés du flambeau de la vérité révélée, c'est vous que nous cherchons, Trinité divine, en méditant sur votre action dans la vie des prêtres et dans la formation du cœur véritablement sacerdotal. Donnez-

nous, ô mon Dieu, un sentiment profond de votre présence en nous et de la part que vous prenez à toute notre vie, faites-nous bien comprendre et ce que vous êtes pour nous, et les moyens que vous nous offrez de nous mettre en communication avec vous.

I

Si la connaissance du mystère de la Trinité est, au point de vue de la foi, le point de départ de nos croyances, il est évident, d'autre part, que la dévotion aux trois divines personnes est, au point de vue de la piété, le fondement, le pivot de toute la vie chrétienne.

Ce n'est donc plus ici une dévotion à choisir entre plusieurs autres également belles et utiles, ce n'est pas une dévotion surérogatoire ou secondaire ; nous voici dans l'essence même du christianisme, à la base de tout l'édifice religieux, en face du premier élément de la vie intérieure et de toute sanctification. Puisqu'en effet ce mystère est le grand objet de notre foi et de notre adoration en cette vie, et que sa contemplation doit faire, dans l'autre, notre éternelle félicité, il est tout naturel que la piété à la Sainte Trinité entre pour une part proportionnelle dans le développement de la *vie chrétienne en général.*

La même nécessité, à un degré supérieur, existe pour la vie sacerdotale. Qu'est-ce que le prêtre en effet ? Considéré en lui-même, dans ses rapports avec Dieu et en dehors de tout ministère extérieur auprès des âmes, le prêtre c'est le ministre de la religion, c'est-à-dire du culte d'un seul Dieu en trois personnes, l'ambassadeur de Dieu parmi les hommes et des hommes devant Dieu, placé entre le ciel et la terre et portant dans ses mains, d'une part, les adorations de ses frères, de l'autre, les grâces de Dieu. Il n'a plus seulement, comme homme, le portrait naturel de la Trinité empreint en lui, en ce qu'il possède l'être, image du Père, l'intelligence, image du Fils, la volonté, image du Saint-Esprit; il n'est plus seulement, comme tout autre chrétien, la ressemblance et le produit substantiel de la Trinité dans l'ordre

surnaturel dont le Père est créateur, le Fils restaurateur et le Saint-Esprit consommateur. Au-dessus de toutes ces relations déjà si belles mais encore d'un ordre inférieur, le prêtre c'est la vie surnaturelle élevée à sa plus haute puissance, c'est le christianisme en pratique dans toute sa perfection et sa splendeur, c'est la foi et la sainteté en quelque sorte localisées parmi les hommes, s'exprimant par la mission du Père et l'opération du Saint-Esprit sous une forme visible et personnelle qui est Jésus-Christ, Jésus-Christ de nouveau incarné, et de passage encore une fois parmi les hommes. Ce phénomène s'accomplit déjà dans toutes les âmes chrétiennes ; mais dans l'âme du prêtre, mais dans ce sanctuaire ineffable de la foi où Dieu se repose à tant de titres, avec une complaisance et une plénitude si admirables, le travail de la Trinité est bien plus merveilleux et bien plus intime. C'est elle surtout, cette âme sacerdotale, qui est le sanctuaire de Dieu, le réceptacle et comme le reposoir admirable de ces trois divines Personnes dont les trois vertus distinctes mais réunies, viennent pour ainsi dire aboutir en elle, s'épanouir en elle, avant de la rendre propre à féconder les autres âmes, s'exprimer dans sa vie et former dans sa sanctification la résultante de leur action surnaturelle et la dernière expression de leur fécondité exercée sur des éléments créés.

Oui, nos rapports avec la Trinité sont intimes et de chaque instant ; l'âme du prêtre, c'est le plus bel ouvrage de Dieu ; il l'a créée, plus encore que les autres, à son image et à sa ressemblance ; il l'a façonnée de ses mains avec amour; il l'a formée, sur son propre modèle, de droiture, de générosité, d'élévation, de miséricorde et de piété ; il l'a faite en quelque sorte sur sa mesure, grande, noble et remplie d'aspirations élevées. Les trois personnes divines s'empressent autour d'elle pour y faire germer, grandir, fleurir et fructifier cette vocation admirable qui la consacre à leur service, pour diriger ses regards vers le sacerdoce, pour écarter d'elle toute autre pensée que celle des choses sacerdotales, et pour faire d'elle, en l'ornant de tous leurs trésors, une autre

Trinité, Trinité visible qui porte dans l'unité d'un seul cœur tous les caractères appropriés aux trois divines personnes, la puissance créatrice du Père c'est-à-dire la foi, la sagesse du Fils, c'est-à-dire la piété, la lumière incréée du Saint-Esprit, c'est-à-dire la charité. Et quand cette âme, objet des soins et des attentions de Dieu, répondant à leur appel, a reçu la couronne du sacerdoce, ces divines personnes établissent en elle leur demeure, entrent en elle comme dans leur sanctuaire ; un admirable commerce s'établit entre le Créateur et la créature élevée si haut, jusqu'à ce que soit formée en elle l'image parfaite et sans défauts, l'image surnaturelle et,par conséquent, divine et humaine de la Trinité incréée, le dernier développement de cette Trinité intérieure et mystique, le saint, le prêtre et l'apôtre : le saint, par la grâce sanctifiante qui est aussi attribuée au Père ; le prêtre, par la vertu rédemptrice qui est au Fils ; l'apôtre, par la vertu communicative et convertissante qui est au Saint-Esprit.

Voilà pour nos rapports avec les trois personnes divines dans la vie intérieure.

II

Quant à la vie extérieure et pratique, la partie pour ainsi dire matérielle de la vie sacerdotale, comme elle est ou l'expression de la première ou le moyen de la former en nous, elle est tout entière organisée d'après ce principe et dominée par cette pensée, qui éclate à chacun de nos pas et dans chacun de nos devoirs, déterminés aujourd'hui par la règle, plus tard et toujours par l'Église. Nous n'y pensons pas assez, mais toute notre vie, quelque pauvre qu'elle soit en mérites, par notre faute, est comme une profession de foi officielle à la Sainte-Trinité,bien plus encore que celle des autres chrétiens, qu'elle que soit leur sainteté. Tout l'ensemble des règles que l'Église nous a tracées pour déterminer le détail de notre conduite,part de ce principe, qu'étant prêtres,nous sommes consacrés au culte du vrai Dieu ; aussi, quand nous ne ferions qu'accomplir matériellement tous nos devoirs essentiels, tout

ce que nous faisons et tout ce qui se fait autour de nous concourt à exprimer la même chose ; toutes nos actions protestent que nous sommes au service d'un seul Dieu en trois personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, de qui nous reconnaissons tenir ce que nous avons et tout ce que nous sommes. Toutes nos journées, tous nos exercices, tous nos actes commencent et finissent par l'invocation de la Sainte Trinité.

Nous faisons le signe de la croix, c'est l'acte le plus répété de notre vie, l'Église l'a placé partout, dans toutes ses prières publiques, au commencement, à la fin et plusieurs fois dans l'intérieur des parties du Saint-Office, presque à chaque parole du saint sacrifice de la Messe ; rappelons-nous que c'est le signe distinctif du chrétien, une profession de foi, et que, par la réunion des deux mystères fondamentaux du christianisme, la Trinité et la Rédemption, il prend une signification exceptionnelle et une dignité suréminente. Pour la vie chrétienne rien n'est petit, et le signe de la croix surtout est grand, parce qu'il est le symbole complet de notre foi, l'expression exacte de nos convictions les plus chères et les plus ardentes, et qu'en dehors même des indulgences que l'Église y attache, il peut devenir pour nous une source de grâces pour le présent, et de mérites pour l'avenir. Oh ! si nous savions utiliser, pour la vie intérieure, toutes les richesses qui nous sont offertes, rien de tout cela ne serait insignifiant à nos yeux, tout se transformerait, tout s'animerait, et la pensée du Dieu au service duquel nous sommes consacrés et dont le nom et si souvent sur nos lèvres, remplirait, vivifierait toute notre vie, et ferait de nous ce qu'elle a fait de tant d'autres, c'est-à-dire des saints. Notre conduite deviendrait pour les autres une prédication puissante, une représentation vivante et animée du christianisme, et comme un grand signe de croix sur le monde. Notre vie tout entière serait, aux yeux des peuples, une profession de foi en un seul Dieu, mais une profession de foi vive et entraînante.

Sans doute, il est impossible que cette foi au mystère de

la Sainte Trinité s'éteigne parmi les prêtres; mais la conviction, où est la conviction des vérités chrétiennes, même parmi les prêtres? Sans doute le peuple ne s'y trompera pas, et il saura bien que nous croyons toujours à cette vérité fondamentale, même quand nous ne la prêcherions pas, ce qui serait un malheur ou un signe de décadence, ou quand nous la prêcherions sans conviction ; mais si pourtant la foi s'éteint autour de nous dans les âmes, à quoi faut-il attribuer ces pertes lamentables, sinon à la légèreté avec laquelle nous traitons les vérités chrétiennes et leurs symboles? Et quel moyen faut-il prendre pour les réparer, sinon de rendre au monde le spectacle, si précieux mais si rare aujourd'hui, d'un prêtre dont l'âme, le cœur, l'intelligence et toutes les facultés sont occupées par une conviction ardente et profonde, d'un prêtre qui prêche son Dieu avec l'intérêt et le zèle des Apôtres, et qui dépense, chose malheureusement trop rare, et qui dépense, pour défendre sa foi, la conviction et l'énergie, l'intérêt qu'il dépenserait pour défendre sa vie.

Travaillons à former en nous cet esprit de foi, cette conviction vivante et forte des vérités chrétiennes et surtout de celle-ci, nous du moins qui nous prétendons attirés dans le sacerdoce par la passion du salut des âmes et de la gloire de Dieu; et pour répondre aux intentions de l'Église, quand elle nous remet sous les yeux le fondement même de notre foi, prenons pour conclusion pratique de cette oraison, la résolution de faire en esprit de foi et avec une attention toute particulière ceux de nos exercices qui se rapportent au culte de la Trinité ou qui sont, comme le signe de la croix, spécialement destinés à exprimer notre croyance en cet auguste mystère.

RÉSUMÉ

La Trinité est la synthèse des fêtes chrétiennes. Tantôt nous célébrons la venue du Fils, tantôt celle du Saint-Esprit, aujourd'hui les 3 personnes.

Si le mystère incompréhensible d'un seul Dieu en trois personnes est, dans l'ordre de la foi révélée, le fondement de tous les autres mystères de la religion chrétienne, celui dont la connaissance après celle de Dieu même est la plus nécessaire au chrétien; il doit y avoir à tout cela, dans l'ordre pratique aussi, au point de vue de la

piété, une conviction pratique, c'est celle que nous chercherons, la voici : la méditation de ce grand mystère est la meilleure base et l'aliment le plus solide de la vie intérieure et sacerdotale, comme sa prédication est le point de départ de tout ministère ecclésiastique. Nous verrons donc dans notre méditation :

I. De quelle manière les trois divines personnes interviennent dans la vie intérieure du prêtre, pour concourir, par leur action distincte mais réunie, à faire premièrement germer, grandir et fructifier dans son cœur la vocation qu'elles lui ont donnée et qui le consacre, comme ministre à leur culte, et comme apôtre à la prédication de leur nom; puis à former en lui, par le travail intérieur de la sanctification et de la vocation qui grandit, cette autre Trinité visible, créée mais surnaturelle et, par conséquent, divine et humaine : le saint, le prêtre et l'apôtre, l'image de la Trinité incréée la plus parfaite et la plus ressemblante qu'il soit possible de concevoir dans une créature.

II. Nous discernerons, dans notre vie extérieure, les moyens pratiques qui nous sont donnés, de répondre à cette action intime des trois personnes divines, et de nous mettre en communication avec elles. Toutes les prières de l'Église, tous les exercices dont elle a composé notre vie extérieure, ont pour raison finale l'honneur des trois personnes divines, et se font en leur nom; l'invocation de la Sainte Trinité est mêlée à tous nos actes. Mais il faut que tout cela soit animé, vivifié, transformé par l'esprit de foi, par un sentiment chrétien et sacerdotal ; la pensée du culte de la Trinité auquel nous sommes consacrés et qui est le principe du sacerdoce. Nous nous rappellerons qu'à ce point de vue le signe de la croix, si répété à chaque instant de notre journée, est la profession de foi aux deux mystères fondamentaux du christianisme, la Trinité et la Rédemption, et qu'il est non seulement le signe du chrétien, mais, par excellence, le signe du prêtre. Pour conclusion pratique, nous prendrons la résolution d'apporter désormais dans ce signe auguste toute l'attention, tout l'esprit de foi et toute la piété qu'il réclame en raison des grandes choses qu'il exprime.

MÉDITATION XXXI

pour la semaine de la Sainte Trinité.

LA PRÉDICATION DU MYSTÈRE DE LA SAINTE TRINITÉ

La prédication de ce mystère est 1° le *summum opus* du ministère, c'est-à-dire la première de nos fonctions; car, *pro Christo legatione fungimur;* or, le Christ prêchait un seul Dieu en trois personnes ; 2° la source de toute grâce et de toute fécondité du ministère.

Nous aimons trop à ne méditer et à n'enseigner que nos imaginations personnelles et les sujets qui nous plaisent; nous nous prêchons nous-mêmes, en ce sens que nous prêchons nos pensées et non pas la parole de Dieu. Or, les réflexions, toutes belles soient-elles, sortiraient-elles d'une tête de génie, seraient-elles la plus haute expression du génie, ne peuvent rien produire, parce qu'elles sont des spéculations humaines. C'est à celle-ci, c'est à la méditation et à la prédication de ce mystère fondamental de notre foi, que Dieu attache une vertu, une efficacité toute divine, à laquelle les plus beaux produits de l'intelligence humaine ne peuvent être comparés. C'est elle qu'il faut prêcher; Dieu y attache une vertu particulière, surnaturelle, qui agit *ex opere operato*, indépendamment même et du talent et de l'éloquence humaine, et même de la vertu personnelle du prédicateur.

Dans notre vie d'apôtres, nous faisons tout au nom de la Trinité, de qui nous vient toute puissance au ciel et sur la terre, selon la parole de Notre-Seigneur, dans l'Évangile de

la Trinité : *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra, euntes ergo docete omnes gentes, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis* (1). Quelle force cela donne au ministère du prêtre ! Oh ! ce n'est pas en son nom qu'il enseigne, et la question n'est pas de savoir s'il a du talent ou s'il n'en a pas; on s'occupe trop, parmi nous, du talent et de la littérature des prédicateurs; c'est bien de cela qu'il s'agit! Ce n'est pas en son nom que le prêtre baptise et donne les sacrements, ce n'est pas sa vertu qu'il communique. Le signe de sa main, imprimé sur le front du nouveau-né et sur les membres du mourant, n'est que la signature de la Trinité sainte dont il est le ministre. Aussi, comme il sait se mettre à sa place, humble de sa petitesse personnelle, glorieux du grand ministère qu'il remplit. Trinité, lui aussi, vis-à-vis de ses frères,Trinité visible, il crée comme le Père par sa foi,il rachète comme le Fils par sa charité, il sanctifie comme l'Esprit-Saint par son zèle; c'est par lui que passent toutes les œuvres de Dieu ; c'est lui qui supporte tout le poids de la sanctification du monde ; s'il manque à produire les fruits pour lesquels il est envoyé, tout est perdu, et c'est Dieu même qui échoue par sa faute. C'est dans son ministre que se résume toute l'action de Dieu en ce monde, toute grâce passe par lui. C'est sa parole, en particulier, qui est l'organe de Dieu et l'instrument de la foi : *Fides ex auditu, auditus per verbum Christi.* Il faut donc qu'il prêche, mais ce qu'on l'envoie prêcher, comme un apôtre. On parle de prêcher à l'apostolique; ne nous trompons pas sur la valeur de ce mot; c'est un déplorable préjugé de croire que ce soit prêcher sans préparation; la prédication apostolique doit se dire par opposition non pas à celle qui exige du travail mais à celle qui se compose de morceaux de littérature. Prêcher à l'apostolique, c'est travailler, suer; c'est prier autour de ses sermons, avant de les prêcher, c'est prêcher la foi, la révélation; il y a dans l'exposition des mystères chrétiens, une vertu infuse, un *carisma*, une grâce de conversion toute

1. *Matth.*, XXVIII.

surhumaine qui agit sans nous, et dont l'influence entraîne irrésistiblement les âmes ; il y a, dans ces vérités si sèches pour l'œil humain, si dépourvues de charmes littéraires, une vertu de conversion auprès de laquelle la réthorique est un maigre artifice, un colifichet d'une valeur infime. On la dit nécessaire, c'est une question à examiner ailleurs qu'ici; nous, ici, constatons et comprenons la nécessité de prêcher le christianisme, et non pas nos idées à nous. Constatons que cela ne se fait plus autour de nous, et prenons la résolution de réagir contre cet esprit de littérature, non en rejetant la littérature, mais en la mettant à sa place, qui est la dernière. Il est indubitable qu'une des grandes causes de la déperdition de la foi dans nos pays, c'est le mauvais état de la prédication évangélique, c'est qu'on ne prêche plus la vérité chrétienne : *Quoniam diminutæ sunt veritates a filiis.*

PENSÉES DÉTACHÉES

I. Ce grand dogme, premier article du symbole de la foi de l'Église, premier objet de la prédication des Apôtres, doit être aussi le premier objet de notre piété, et l'invocation des trois personnes divines, forme des sacrements, commencement et conclusion de toutes nos prières, doit être notre arme, notre prière.

***

II. Le mystère d'un seul Dieu en trois personnes n'a pas l'habitude de nous inspirer beaucoup de sentiments, de charmer notre piété et, à première vue, il me semble purement spéculatif. Mon Dieu, répandez en moi votre lumière pour m'en montrer le côté pratique ; car ce n'est pas pour la pure spéculation que ce mystère est le premier de la foi. (J'indique cette conclusion dans le résumé de mon oraison.

MÉDITATION XXXII

pour la fête du Saint-Sacrement [1].

CIBAVIT EOS EX ADIPE FRUMENTI
ET DE PETRA MELLE SATURAVIT EOS

L'aimable et touchant mystère que l'Église, pendant cette semaine de bénédiction, va mettre sous nos yeux, est pour toute âme catholique une source inépuisable de souvenirs pleins de charmes, de pensées pieuses et de désirs généreux. L'Église s'émeut en ces jours de fête, comme une épouse à la veille du jour de ses noces ; toute la catholicité se presse autour du trône d'amour où le plus auguste des princes, rayonnant d'une douce majesté, se prépare à épancher ses trésors. Allons-y aussi, nous qui portons dans nos veines plus encore que du sang chrétien ; ne manquons pas d'ouvrir nos cœurs à l'action de la grâce, et ne soyons pas les derniers à nous écrier, avec ces multitudes transportées d'une tendre joie : Ouvrez-vous, autel chrétien, rocher sacré de la Loi nouvelle, voici que des voyageurs altérés vous arrivent de tous les coins du désert de la vie ; versez sur ces nouveaux Israélites les eaux rafraîchissantes que vous tenez en réserve, et le miel délicieux que la bonté de notre Dieu vous a confié pour eux. Ce miel a déjà coulé

1. J.-B. Aubry était simple étudiant et au grand séminaire seulement depuis deux ans, lorsqu'il composa et donna, à la *Lecture spirituelle*, cette *conférence* sur l'Eucharistie.

bien souvent ; nous avons vu plus d'une âme s'abreuver à longs traits aux sources de la vie. D'humbles enfants de village venaient puiser au pied de l'autel les plus beaux dévoûments ; de pauvres femmes, de pauvres et simples filles trouvaient, en méditant l'Eucharistie, le secret des grandes vertus qu'ont ignorées bien des génies. Oui, la Victime eucharistique, même dans ces temps malheureux, attire encore tout à elle. Nous avons vu des populations presque entières s'asseoir à la table sainte ; on y voyait, confondus par la charité, tous les rangs et tous les âges de la vie. Le pauvre y venait oublier ses souffrances, et le riche chercher le détachement ; la religieuse s'y agenouillait à côté de la femme du monde ; l'humble y trouvait un titre de noblesse, et le grand y rabaissait sa splendeur ; et tous ensemble, se tenant par la main, prenaient le chemin du ciel. Le juste s'y confondait avec le pécheur justifié ; Jésus s'y donnait à tous, même aux plus indignes. Tantôt il descendait dans l'âme du vieillard, pour le préparer au dernier combat ; tantôt il venait au début de la vie, se reposer comme un pain de préparation, sur les lèvres d'un enfant de douze ans ; souvent, je le sais, le jeune communiant était pécheur ; mais un premier miracle d'amour avait purifié son âme, et il recevait son Sauveur en tremblant, mais avec un cœur pur. Qui pourra dire quels flots de douces pensées inondaient, en ces moments de bonheur, l'âme du jeune chrétien ! Il y a des choses que la langue des hommes n'exprime pas : celle-ci en est une. Puis, après avoir reçu celui que l'Église appelle le pain des enfants, le pain des hommes, le pain des voyageurs, le pain des anges, le pain du ciel : *Panis filiorum, panis hominum, panis viatorum, panis angelorum, panis cœlicus,* l'enfant pouvait entrer dans la vie et résister au monde ; et quand il était vaincu, il pouvait revenir, aussi souvent qu'il lui plaisait, demander la force à celui qui la possède et qui la donne. Il pouvait venir au pied de l'autel, revoir ce Dieu qui déjà l'avait si bien reçu, lui parler de son avenir, lui confier les rêves de son jeune cœur, lui faire sanctifier ses espérances, et quelquefois puiser

dans ces doux entretiens les nobles idées de vocation et de sacrifice.

Voilà ce que le Sauveur a fait pour moi ; et moi, le plus souvent, je suis resté tiède en face de cette fournaise d'amour. Mais, aux rares moments que ma négligence lui consacrait encore, il me semblait entendre sortir de la solitude du tabernacle où notre unique ami nous attend, une voix douce et plaintive qui me disait, avec plus de tendresse encore que de reproche : « Pourquoi ne m'aimez-vous pas ; et si vous m'aimez, pourquoi me laissez-vous dans l'abandon ? » Puis, l'aimable voix s'adoucissait encore et me parlait du sacerdoce, et d'un avenir tout consacré à l'immolation, au renoncement et à la séparation : et je me demandais comment ces choses s'accompliraient. Le temps a marché, les circonstances extérieures, je ne sais comment ou plutôt je sais que Dieu l'a voulu, se sont prêtées à l'accomplissement de cet attrait intérieur et sont venues au devant de mes désirs : les choses que Dieu m'avait montrées dans un avenir qui me semblait si lointain, se sont accomplies en partie, et l'Eucharistie m'a soutenu dans les défaillances du chemin ; j'ai vu plus d'une fois qu'un chrétien pouvait aller prier, pleurer, soulager son cœur devant l'Eucharistie, sans crainte de s'y voir rebuté ; j'ai souvent éprouvé que c'est aux pieds du Dieu caché que se réalise cette parole du Sauveur : « Vos larmes se changeront en joie. » Et lorsqu'après ces moments d'orage ou d'abattement, j'ai senti renaître en moi l'espérance, j'ai vu que pour l'âme du chrétien et du prêtre, tous les jours n'étaient pas malheureux et que, sur la terre, le bonheur n'était pas impossible, puisque déjà l'on y trouve un ami auquel il n'y a pas d'ami comparable. Je me suis dit : « Que sera le ciel, si déjà la terre est si douce pour quiconque s'attache à la seule chose qui soit aimable et qui remplisse le cœur, à l'Eucharistie ! » Que le monde donc cherche où il veut des émotions et du plaisir ; pour moi, je sais où est le bonheur ; j'ai trouvé sa source, et j'irai, comme la Samaritaine, m'installer auprès de cette source, et puiser de cette eau vive qui rafraîchit pour l'éternité ;

j'irai, au pied du tabernacle, m'entretenir avec celui dont les paroles sont sans amertume ; et il ne me répondra jamais plus, je l'espère, ce qu'il pourrait répondre à trop de ses enfants, ce qu'il aurait pu me répondre à moi-même jusqu'à présent : « Ame sans amour et sans piété, depuis si longtemps que je suis avec vous, ne me connaissez-vous pas encore ? A quoi vous attachez-vous ? Pourquoi collez-vous vos affections aux choses de la terre ? Pourquoi dépensez-vous la sève de votre âme à aimer tant d'objets inutiles, tandis que je suis délaissé ? Croyez-vous que, dans ma vie eucharistique, je n'éprouve aucune déception ? Lorsque je quitte mon trône d'amour, pour aller jusque dans ses rues et sur ses places publiques, solliciter mon peuple à m'aimer, considérez cette foule qui entoure mon cortège ; comptez les têtes qui s'inclinent sur mon passage ; voyez ces pauvres mondaines, ces têtes légères, cette jeunesse dissipée, ce peuple sans recueillement. Voilà ce qui me crève le cœur et ce qui rend mon sacrifice pénible. O vous du moins qui partagez mon toit et qui portez ma livrée, vengez-moi par votre amour, si vous n'êtes ni méchants, ni ingrats, soyez moins froids et plus dévots à mon Sacrement. »

Dans quelques jours, quand nous verrons notre Sauveur reposant au milieu des massifs de verdure, d'or et de lumière qu'on lui prépare, sachons le discerner sur ces autels, où ce qu'il y a de moins brillant, c'est l'hostie qui le renferme. Ne croyons pas que les roses effeuillées qui volent sur son passage, voilent à ses yeux l'amour de sa famille, ou que la fumée des parfums remplace avantageusement nos prières. Contemplons notre Dieu qui marche au milieu de nous. Il n'est aujourd'hui ni resplendissant comme le soleil, ni terrible comme une armée rangée en bataille ; son triomphe est paisible et son escorte pacifique ; l'ostensoir est sa couronne, les mains d'un prêtre son char, et la nature son domaine. Il s'avance doucement au milieu des cantiques ; ses enfants lui prodiguent les noms les plus doux ; on l'appelle hostie salutaire, délices des cœurs, divinité cachée, bon Pasteur : *Salutaris hostia, voluptas cordium, latens Deitas, bone Pastor.*

Ah ! laissons-nous donc, laissons-nous toucher à ce spectacle, et répondons à sa voix par quelques paroles d'amour. « Où allez-vous donc, sous cette humble apparence, ô aimable voyageur ? » Dites-moi qui vous êtes, ô vous qui me paraissez si petit et si grand tout à la fois. Les humbles de cœur, les vierges, les pauvres, les enfants, les prêtres, vous précèdent ; les juges, les grands, les riches, les guerriers, les potentats vous suivent ; vous marchez entre la simplicité et la grandeur. Ah ! je vous reconnais bien sous ce déguisement dont votre miséricorde vous couvre ; je sais bien votre nom: *Vere tu es Deus absconditus ;* vous êtes ce Dieu caché dont j'ai senti plus d'une fois la douceur et éprouvé la miséricorde. Mais que faites-vous sur ces places publiques ? N'allez-vous pas renouveler vos abaissements ? Vous vous perdez au milieu de ces maisons de commerce et de plaisir, où le péché a établi son empire.

Ah ! vous vous perdez bien plus encore, lorsque vous pénétrez jusque dans mon cœur où j'ai trop souvent donné l'hospitalité à votre ennemi. Et cependant, vous voulez y venir encore, vous voulez que je retourne auprès de vous. Et moi je veux aller à vous, je veux m'approcher de votre trône de grâce, pour y prendre ma part de vos miséricordes, ô Jésus familiarisé avec les hommes. Et à qui donc irai-je, Seigneur, si ce n'est à vous qui avez les paroles de la vie ?. Ah ! je vous désire, ô pain sacré dont les anges ne se nourrissent jamais ; je vous désire, ô manne du désert où je suis voyageur, miel béni, vin qui faites germer la virginité dans les cœurs des hommes. Loin de vous mon âme a soif, mon cœur tombe d'inanition, et je me sens défaillir tout entier. Je ne vous parle plus de mes péchés, effacez-les, et ne parlons plus que de ce qui peut vous plaire. Venez, ô délicieux aliment, nourriture spirituelle, aliment des âmes intérieures, qui rassasiez et dont on a toujours faim ; j'ai fait le vide dans mon cœur, vous le remplirez jusqu'au bord ; j'ai fait le silence dans mon âme, votre aimable voix pourra s'y faire entendre et votre parole intérieure n'y sera plus interrompue par le bourdonnement des futilités de ce monde ; vous y

direz tout ce que vous voudrez, et plus tard, lorsque vous m'aurez confié d'autres âmes, un troupeau de vos agneaux peut-être, je leur redirai vos divines paroles.

Quand je pense que, dans peu d'années, je recevrai de vous un terrible ministère, je suis effrayé en même temps que ravi par la perspective de l'Apostolat. Vous serez mon conseil et mon soutien, ô Époux des âmes sacerdotales, c'est à vous que je demanderai, et près de vous que j'irai chercher la force dans les peines et les calomnies, car je veux être abreuvé de peines, tourmenté et calomnié comme vous, ô Dieu persécuté, pourvu que vous soyez mon compagnon de vie et ma société dans les souffrances. Je me condamnerai à une solitude, à une tristesse éternelle ; je vouerai ma vie au silence, au retirement, à la pauvreté, au sacrifice, pourvu que vous soyez avec moi et que vous m'aidiez à porter mon fardeau. J'apprendrai devant l'Eucharistie, aussi bien que devant la crèche et le Calvaire, ce que vaut une âme et ce qu'on peut faire pour la sauver, ce que vous voulez Vous-même, Vous surtout, ô céleste ami qui remplacez tout, et ce qu'on peut sacrifier pour entrer dans vos saintes intimités. J'irai puiser dans votre cœur cet amour solide qui ne connaît ni les défaillances de la chair, ni les douceurs fausses, troublées et fragiles des affections humaines ; cet amour viril qui résiste à tout, qui traverse tout, qui survit à tout ; cet amour sacerdotal qui ennoblit tout ce qu'il approche.

J'agrandirai mon cœur, et il deviendra capable de vous, je me souviendrai que la maison de Dieu est la maison du prêtre, et j'irai la visiter souvent ; j'aimerai vos tabernacles, et j'y choisirai ma demeure dans le silence et la sainte abjection de votre maison, plutôt que celle des pécheurs. Enfin, en attendant que j'aille au ciel, s'il vous plaît, Vous voir non pas de plus près mais sans mystère et sans voile, Vous serez, dans votre vie eucharistique, ô sainte Victime, Vous serez mon héritage et la part de mon calice, et je veux pouvoir dire jusqu'au dernier de mes jours : *Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.*

MÉDITATION XXXIII

pour la semaine du Saint-Sacrement.

L'EUCHARISTIE CONSIDÉRÉE DANS L'ÉGLISE EN GÉNÉRAL

O Jésus, victime eucharistique, je crois fermement que vous êtes présent dans le sacrement de votre amour, non pas d'une présence morale, mais d'une présence physique; c'est-à-dire que votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité sont sur l'autel après la consécration. Je crois fermement non pas que le pain est votre image, mais qu'il n'y a dans le sacrement que l'image du pain et du vin; la réalité, c'est vous, ô mon Sauveur, vous en personne, vous qui êtes né de la Vierge Marie, je la retrouve toujours auprès de vous, à l'autel, comme auprès de la crèche et sur le Calvaire; c'est vous qui êtes mort sur la croix, mais qui êtes vivant aujourd'hui au tabernacle et que je salue avec amour: Ave verum corpus natum de Maria Virgine, vere passum immolatum in cruce pro homine. *Et je crois que vous êtes dans le Sacrement non* par impanation, *c'est-à-dire contenu dans un pain encore subsistant, mais* par transsubstantiation, *c'est-à-dire changement du pain et du vin en vous-même, destruction radicale de ces matières dont il ne reste ni parcelle ni atome.*

Je crois aussi que la Messe est un sacrifice réel et très auguste de propitiation et de louange, le même que celui de la Croix, dont il se distingue par le seul mode d'oblation. Je crois enfin que l'Eucharistie est infiniment efficace, comme sacrifice, *pour apaiser la justice de Dieu, payer l'immense dette du péché;*

comme sacrement, *pour nourrir et sanctifier les âmes ; et que celui qui participe à ce sacrifice et reçoit ce sacrement, après s'être éprouvé lui-même, n'aura plus ni faim ni soif, c'est-à-dire ne ressentira plus dans son âme ni l'attachement des biens terrestres, ni le besoin des affections humaines.*

Voilà ma foi, ô mon Dieu. Accordez-moi pendant ces jours de bénédiction de bien goûter la saveur du festin eucharistique et d'en produire en mon âme tous les effets.

I

L'Eucharistie, comme sacrifice, est pour l'Église le centre de sa vie et le cœur même du christianisme (1).

I. Pour nous faire une idée du rôle de l'Eucharistie dans l'Église en général, et de cette haute importance qui lui est donnée dans la religion chrétienne, voyons d'abord en elle le sacrifice, c'est-à-dire l'oblation d'une victime immolée par l'homme à Dieu, en signe de propitiation et de louange. Laissant de côté tous les sacrifices mensongers offerts à la Divinité dans toutes les religions, même les plus absurdes, et toujours d'après ce principe, écrit dans le cœur même de l'homme, qu'il doit à son Dieu une réparation et un holocauste, considérons d'abord le sacrifice vrai quoique figuratif de l'ancienne loi. Voici le temple et, au fond de ce temple, voici l'autel ; sur cet autel je vois une victime. Or, selon la croyance des Juifs et les oracles des prophètes, cette victime n'était que la figure d'une autre oblation infiniment plus pure et plus précieuse, qui devait être offerte en tous lieux. Et pourtant, quelque méprisable que fût cette victime, tout dans le temple et tout dans la religion antique, comme dans toutes les religions, convergeait vers elle et se rapportait à elle comme au but même, au centre, au cœur et à l'acte final de toute la religion, qui se trouve tout entière condensée

1. Lamennais, *Essai sur l'Indifférence*, t. I, ch. XII, p. 507 ; t. III, ch. XXV, p. 206. — Gerbet, *Essai sur le dogme générateur*. — J. de Maistre, *Soirées*, et *Essai sur les sacrifices*, etc.

dans l'oblation d'une victime, substituée à l'être coupable, pour apaiser la colère de Dieu.

II. Mais cette victime, encore une fois, n'était que provisoire, et ne faisait qu'annoncer l'oblation future, destinée à consommer le culte antique et à combler les espérances du passé. Après bien des siècles de désir et d'attente, l'oblation parfaite est enfin offerte ; « elle est venue, cette victime sainte ; il est venu, ce Messie consommateur ; il a dit : Me voici! et *tous les sacrifices figuratifs ont disparu*, lorsque s'est accompli le grand, l'unique sacrifice ; et le genre humain, selon sa croyance, a été sauvé par le sang. Et ce sacrifice, consommé une fois, continue toujours ; le sang mystique ne cesse pas de couler. Perpétuellement offerte au vrai Dieu, l'hostie de propitiation est immolée chaque jour ; et chaque jour se renouvelle, sur tous les points de la terre, pour le salut des hommes, l'oblation de celui qui, en mourant, a vaincu le péché et détruit la mort [1]. » Et quand le monde vivrait mille fois et cent mille fois plus longtemps encore qu'il n'a vécu, l'oblation sainte continuerait toujours.

III. Or, et voici le miracle, comme cette grande oblation réalise les anciennes prophéties, tout aussi, dans la Loi nouvelle comme dans l'ancienne, converge vers elle. Dans la vie du Christ d'abord, toutes les actions du Rédempteur, tous ses discours, toutes ses pensées, toutes les immolations particulières qui remplissent les trente-trois années de son passage sur la terre, tout se rapporte à l'immolation finale pour laquelle il est envoyé, tout vient aboutir au sacrifice de la croix.

IV. Cette oblation suprême achevée, la vie de Jésus-Christ ne l'est pas cependant ; elle se continue par la vie de l'Église ; et, ici encore, le même phénomène s'offre à nos regards. Nous savons que l'Église est son temple, son nom même nous le dit ; et, dans ce temple, il y a un autel, multiple en apparence, mais unique en réalité ; et sur cet autel je vois une victime ; mais il n'y en a qu'une, et l'oblation est

1. Lamennais, *Essai*, t. III, ch. XV, p. 209.

toujours la même ; c'est le mémorial et la reproduction non sanglante du grand sacrifice du Calvaire, c'est une hostie pacifique ; et la foi me montre en elle Jésus-Christ qui, dans cette unique oblation, achève en une fois ce que les oblations tant de fois répétées et les victimes si souvent offertes dans l'ancienne Loi, n'avaient même pas commencé ; il consomme, par l'application des mérites de sa mort, l'œuvre de sa glorification et de la sanctification des âmes. C'est ce que dit S. Paul, dans cette épître aux Hébreux où il a si bien expliqué le sacrifice de Jésus-Christ : *Christus unam pro peccatis offerens hostiam, in sempiternum sedet in dextera Dei... una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (1). O richesse, ô simplicité du sacrifice chrétien! la victime s'offre tous les jours ; son sang est continuellement versé, bien que d'une manière pacifique ; mais il ne s'épuise jamais, il coule toujours, comme l'eau du rocher dans le désert, avec cette différence que l'eau du rocher se renouvelle et change sans cesse, tandis que, dans l'Eucharistie, le même sang abreuve tout, et toutes les générations peuvent y puiser la vie, sans craindre d'en dessécher la source. Et ici de nouveau, comme dans l'ancienne et bien mieux encore que dans l'ancienne Loi, tout converge vers le tabernacle où la victime est cachée, toute vertu vient de l'Eucharistie comme de sa source, et tout mérite vient aboutir à elle comme à son centre ; tout le christianisme est autour de cette victime, et toute la religion est ramassée sur cet autel. Voici l'oblation pure, qui devait être offerte en tous lieux et dont les prophètes ont parlé avec tant de ravissement ; voici l'agneau du sacrifice ; c'est pour nous d'abord qu'il s'immole ; voici l'agneau qui efface les péchés du monde ; sur l'autel comme au Calvaire, il est Rédempteur ; ici, comme sur la Croix, il est élevé de terre, et il attire tout à Lui.

V. Ouvrez-vous donc pendant ces jours, autel chrétien, rocher sacré de la Loi nouvelle, bien plus fécond que celui de Moïse. Voici que, de tous les coins du désert de la vie,

1. *Hebr.*, X, 12-14.

des voyageurs altérés vous arrivent ; d'un bout de l'univers à l'autre, l'Église s'émeut encore une fois pendant ces jours de bénédiction, elle qui a tant à pleurer dans ces temps d'irréligion, de blasphème et de ruines, surtout dans l'ordre moral et spirituel ; essuyant ses larmes, elle va trouver encore dans son cœur des chants d'allégresse, elle va trouver la force de louer son Sauveur et son Pasteur dans ses hymnes et ses cantiques, elle va réunir devant ce rocher ses derniers enfants — à quel nombre, hélas ! les trouvera-t-elle réduits! — et elle les invitera à boire avec elle l'eau du torrent eucharistique, et à lever leurs têtes, comme elle, vers les demeures éternelles jusqu'où doivent jaillir ces eaux vives. Allons-y aussi, nous à qui la meilleure part de ces eaux mystérieuses a été donnée, allons-y par la communion pieuse et angélique, nous qui avons puisé déjà, dans cette source, la grâce de rester chrétiens au milieu des entraînements du monde, nous surtout qui avons puisé au pied de cet autel la pensée du sacerdoce et les grandes idées d'immolation et de renoncement. L'Eucharistie doit être aussi pour nous à tant de titres le centre et le tout de notre vie ; il faut aussi que toutes nos actions, toutes nos pensées, tous les regards de notre âme et toutes les aspirations de notre cœur, convergent vers le tabernacle eucharistique. C'est dans ces eaux vives que nous avons trouvé notre vocation ; c'est dans ces mêmes eaux qu'il faut puiser l'énergie de la suivre ; et nous ne saurions rester fidèles à cette vocation, si, pour en trouver la force, nous allions chercher ailleurs que dans ce tabernacle, à l'ombre et autour duquel doivent rester groupés les meilleurs souvenirs de notre vie dans le passé, et les plus chères, les plus radieuses espérances de notre avenir.

II

L'Eucharistie est encore pour l'Église un testament d'amour par lequel Jésus-Christ s'est légué lui-même à nous.

I. Ce mot de *Testament*, par miséricordieuse attention de notre Sauveur, je le trouve écrit partout où il est parlé de

l'Eucharistie, et toujours avec la même signification touchante, tant l'Eucharistie est véritablement le cœur du christianisme qui s'appelle aussi le *Nouveau Testament.* Ainsi, Jésus-Christ appelle-t-il le calice eucharistique le sang *du Testament nouveau et éternel : Sanguis novi et æterni Testamenti.*

Et quand S. Paul veut montrer la supériorité de la Loi nouvelle sur l'ancienne, il prend pour terme de comparaison, dans l'une et dans l'autre, le sacrifice, il montre que sous l'Évangile une seule oblation consomme toutes les saintetés: *Una oblatione consummavit in æternum sanctificatos* (1), parce que Jésus-Christ est le médiateur d'un testament plus efficace : *Melioris testamenti mediator est* (2). Mais ce testament n'a eu sa valeur qu'à la mort du testateur, selon la règle commune des testaments : *Ubi enim testamentum est, mors necesse est intercedat testatoris, testamentum enim in mortuis confirmatum est, alioquin nondum valet dum vivit qui testatus est* (3). Par ce testament, la rémission des péchés nous est promise, nous devenons les héritiers de Dieu, les cohéritiers du Christ ; nous devenons, nous que Jésus-Christ fait concourir à l'oblation de son sacrifice, les héritiers de son sacerdoce.

II. Or, si Jésus-Christ n'est pas dans l'Eucharistie, où donc est l'assurance de notre héritage, quel est l'objet de son testament, que nous a-t-il laissé, où est l'oblation du sacrifice ? S'il a fallu le sang d'une victime pour consacrer l'Ancien Testament, il faut aussi le sang d'une victime pour consacrer le Nouveau, bien plus riche et bien plus puissant, et il faut que ce sang nous reste comme le sceau du testateur et le signe de sa volonté ; nous sommes prêtres, nous avons devant nous un autel, il nous faut donc une victime, car il n'y a pas de prêtre là où il n'y a pas de victime à offrir : *Omnis enim pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur, unde necesse est et hunc habere aliquid quod*

1. *Hebr.*, X, 14.
2. *Ibid.*, VIII, 6.
3. *Ibid.*, IX, 16.

offerat [1]. Ah! la voici, voici la sainte victime; voici la marque authentique du testament; Jésus-Christ, dans l'Eucharistie, victime d'amour, testament nouveau et éternel! O Jésus, voilà donc ce que vous nous avez laissé: c'est vous-même, vous-même tout à la fois auteur, acte authentique et objet du testament; vous-même tout à la fois victime, sanctificateur et honoré par le sacrifice. Ah! je comprends maintenant l'Église et vos promesses; je comprends maintenant dans quel sens vous nous avez dit que vous resteriez avec nous jusqu'à la consommation des siècles; je comprends comment votre Testament est nouveau, c'est-à-dire différent de l'Ancien, comme la réalité de l'ombre et le ciel de la terre; comment il est éternel, c'est-à-dire définitif et ne pouvant plus être ni remplacé, ni modifié. Je comprends pourquoi nous ne sommes pas orphelins depuis votre Ascension, et pourquoi l'Église est encore votre épouse et non pas votre veuve; je comprends pourquoi dans ces jours, au lieu de pleurer et de se vêtir en veuve, elle décore ses autels et s'émeut comme une épouse heureuse au jour anniversaire de ses noces. C'est le testament nouveau et éternel qu'elle porte ainsi dans ses mains; c'est son époux qu'elle va montrer partout dans les rues et sur les places publiques, tant elle est glorieuse de lui; c'est lui qu'elle promène au milieu de ses enfants, en lui prodiguant les noms les plus doux; c'est Vous, ô Victime eucharistique, qu'elle appelle hostie salutaire, délices des cœurs, divinité cachée, bon pasteur: *Salutaris hostia, voluptas cordium, latens Deitas, bone Pastor;* c'est vous, c'est bien vous qu'elle appelle le vin qui fait germer les vierges, parce que c'est vous qui faites germer, dans les cœurs des hommes, la pensée de la virginité, du sacrifice, de l'immolation et de la victoire sur soi-même, et le désir de se faire victime volontaire avec vous. Quel beau spectacle que celui de votre cortège en ces jours.

Les humbles de cœur, les vierges, les pauvres, les enfants, les prêtres chastes et immaculés vous précèdent: les juges,

1. *Hebr.*, VIII, 3.

les grands du monde, les riches, les guerriers, les potentats vous suivent ; vous marchez entre la simplicité et la grandeur ; et ce qu'il y a de plus humble, de plus caché, de moins visible, de moins riche, dans tout votre appareil, c'est encore l'hostie où vous vous tenez anéanti. Ah! je vois bien où vous allez, ô aimable voyageur, sous cette humble apparence ; je sais bien qui vous êtes, ô vous qui me paraissez si petit et si grand tout à la fois; je vous adore, ô divinité presque invisible : *Adoro te devote latens Deitas ;* je sais bien votre nom : *Vere tu es Deus absconditus ;* vous êtes ce Dieu caché dont les délices sont d'être avec les enfants des hommes, mais je vous reconnais bien sous ce déguisement dont votre miséricorde vous couvre.

III. O sainte Victime, Victime eucharistique, nous savons qui vous êtes, ici au milieu de nous ; aucun phénomène extérieur ne nous manifeste votre présence, mais le plus grand miracle de cette présence même, c'est que rien ne la trahisse, c'est que vous puissiez si bien vous cacher, c'est que l'éclat de votre front et la splendeur naturelle de votre gloire ne percent pas l'enveloppe et les voiles du tabernacle. Nous ne vous voyons pas, nous n'entendons pas votre voix, mais vous, Seigneur, vous entendez la nôtre, parce que vous êtes ici à deux pas de nous et toujours avec nous. Eh bien, nous aussi, ô Dieu caché, qui êtes avant tout l'ami et le compagnon de vie des prêtres, nous aussi, nous voulons rester toujours auprès de vous et faire de votre sacrement l'objet de toutes nos pensées et de tous nos désirs, l'aliment de nos âmes, la raison dernière de toutes nos actions, le centre et le tout de notre vie, en attendant que vous accomplissiez en nous vos promesses, et que vous nous admettiez à la participation de cet autre héritage du ciel qui n'est que le couronnement et la perfection du premier, notre dernière et éternelle communion, et où vous voulez vous donner encore vous-même à nous, mais sans voile et sous une forme différente et plus complète.

RÉSUMÉ

Nous commencerons notre méditation par un acte de foi au grand mystère d'amour auquel l'Église consacre ces huit jours entiers d'adorations et de louanges, et qu'elle nous invite à méditer, à louer, à aimer pour ainsi dire sans réserve, sans retenue et sans mesure, parce que l'amour de Jésus-Christ pour nous s'y manifeste et s'y prodigue sans limite et sans mesure. Puis, parmi les nombreuses réflexions que peut suggérer à un cœur chrétien ce touchant mystère, nous nous arrêterons aux deux suivantes, qui nous feront connaître le rôle et la place du sacrifice eucharistique dans l'Église catholique.

I. L'Eucharistie, comme l'unique sacrifice qui soit offert sous la nouvelle loi, comme le mémorial et la reproduction non sanglante du sacrifice du Calvaire, est le centre de l'Église ; et la victime eucharistique, comme l'unique victime qui puisse être immolée sous la loi évangélique, est le cœur même du christianisme. Toute religion a pour but de rendre à Dieu un culte d'expiation et de louange : or, la forme principale et unique sous laquelle doit s'exprimer ce culte, l'action finale et consommatrice dans laquelle il doit, pour ainsi dire, aboutir et se condenser tout entier, c'est le sacrifice d'une victime offerte en propitiation pour les péchés du monde. Toutes les religions, même les plus absurdes, reposent sur cette notion et ce rôle fondamental du sacrifice ; voilà l'idée première et principale de l'ancien Testament. Et cet ordre de choses n'a pas été changé dans l'Évangile ; c'est la même chose dans le christianisme vis-à-vis de la victime eucharistique, avec cette différence, qu'ici la victime étant un Dieu, l'hommage rendu par son oblation est infinie et compense parfaitement toute la dette de nos péchés ; ce n'est donc pas rapetisser la religion chrétienne, que de la rapporter tout entière au sacrifice eucharistique, et de voir dans l'autel où Jésus-Christ s'immole chaque jour par nos mains le centre du christianisme.

II. L'Eucharistie est, pour l'Église, un testament d'amour et l'objet même de l'héritage que lui a laissé le Sauveur. Jésus-Christ ne l'a pas laissée veuve ; en la quittant, comme fondateur, il est resté auprès d'elle comme Époux, et il n'a disparu qu'autant qu'il le fallait pour nous laisser le mérite de la foi en sa présence réelle. Il a du reste fait son testament la veille de son départ, et sa mort nous a mis en possession du bien qu'il nous y lègue, selon la règle commune des testaments, ainsi formulée par saint Paul : *Ubi testamentum est, mors necesse est intercedat testatoris.*

Or, ce bien qu'il nous a laissé, c'est lui-même présent dans l'Eucharistie, où il nous invite à le visiter plus souvent et avec plus de piété pendant ces jours ; si donc Jésus-Christ reste avec nous, selon sa promesse, jusqu'à la consommation des siècles, c'est ici, dans l'Eucharistie, qu'il faut le trouver et voir l'accomplissement de cette promesse ; s'il a donné à sa Rédemption, à son Église, le nom de Nouveau Testament, c'est ici encore, c'est dans le legs qu'il nous a fait de lui-même, qu'il faut chercher l'explication de ce nom mystérieux et touchant. Cette explication, du reste, il nous l'a donnée lui-même, et nous la répétons tous les jours dans ces puissantes paroles qu'il nous a laissées et qui le rendent présent sur l'autel: *Hic est calix sanguinis mei novi et æterni Testamenti.* Ainsi, Jésus-Christ dans l'Eucharistie, voilà notre héritage ; et cet héritage est, en même temps, la promesse d'un autre plus complet, celui du Ciel, où il veut nous donner non pas un autre bien, mais le même sous une forme différente.

MÉDITATION XXXIV

pour la semaine du Saint-Sacrement.

L'EUCHARISTIE CONSIDÉRÉE DANS LE SACERDOCE EN PARTICULIER

Mon Dieu, je crois non seulement que vous êtes présent dans l'Eucharistie, et que votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité sont sur l'autel, mais aussi que la puissance du prêtre est la cause productrice de tous ces prodiges ; ses paroles ne sont pas seulement une prière qui obtient, mais une consécration et un commandement qui opère le miracle de la présence réelle. Je crois que vous avez donné à vos prêtres, à des créatures, à des pécheurs, une puissance terrible sur vous, sur vous, ô Victime sainte et immaculée, la puissance de renouveler, quoique d'une manière différente, le grand sacrifice du Calvaire, et les humiliations de votre premier anéantissement. Puissance terrible en effet ! elle m'épouvante autant qu'elle me ravit, je la redoute autant que je la désire. Quelles fonctions, Seigneur, que celles que vous me donnez là; être devant Dieu le porte-voix de votre prière qui est la prière du peuple, la prière de l'Église entière ; vous immoler, grande victime de la Rédemption, renouveler la grande effusion de votre sang, et racheter le monde avec vous et autant que vous. Je ne puis pas espérer de me rendre digne d'un tel ministère, les anges même n'en sont pas dignes, mais aidez-moi, Seigneur, à ne pas rendre, par mes péchés, vos humiliations plus amères, et à ne pas ajouter à vos abaissements celui d'être offert par des mains impures et par une âme mal préparée ; faites-moi la

grâce d'apporter dans les fonctions augustes auxquelles vous m'appelez, un cœur vraiment sacerdotal, un cœur préparé comme le vôtre à l'éminente dignité dont vous voulez me revêtir pour l'éternité.

I

L'Oblation du sacrifice eucharistique est la plus sacerdotale et la plus auguste de toutes nos fonctions.

I. De même qu'il n'y a, sous la loi nouvelle, qu'un seul sacrifice auquel se rapporte tout le christianisme et qui consomme toutes les saintetés, comme dit S. Paul ; de même il n'y a, sous l'Évangile, qu'un seul prêtre qui demeure éternellement et dont le sacerdoce doit durer jusqu'à la consommation des siècles, c'est encore S. Paul qui nous le dit, dans son Épître aux Hébreux : *Hic autem eo quod maneat in æternum, sempiternum habet sacerdotium* (1). Mais, de même aussi que cette oblation unique du Calvaire est continuée dans l'Eucharistie, de même, ce sacerdoce unique de Jésus-Christ n'est ni aboli, ni remplacé, mais continué dans l'Église, dans la hiérarchie sacrée, dans le sacerdoce chrétien. Ainsi, la même foi qui nous montre, sur l'autel et dans l'Eucharistie, Jésus-Christ comme victime, nous montre, devant l'autel et dans celui par les mains duquel cette victime est offerte, Jésus-Christ comme sacrificateur, comme prêtre. Nous sommes prêtres, et cependant il n'y a qu'un seul prêtre sous l'Évangile ; mais nous sommes prêtres du sacerdoce de Jésus-Christ, et quand nous sommes à l'autel, nous représentons, nous sommes Jésus-Christ sacrificateur ; il dépose en nous sa qualité de prêtre, gardant pour lui-même celle de victime, et ainsi s'accomplissent à la fois deux des plus grandes et des plus ravissantes prophéties de l'Ancien Testament, l'une se rapportant à la victime de la Loi nouvelle et annonçant qu'elle sera parfaite, qu'il n'y en aura qu'une et qu'elle sera offerte en tous lieux : *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda* (2) ; l'autre

1. *Hebr.*, VII, 24.
2. *Malach.*, I, 10.

se rapportant au prêtre chargé de l'offrir, annonçant aussi qu'il n'y en aura qu'un, et qu'il sera prêtre pour toujours : *Tu es sacerdos in æternum.* Le voici, ce prêtre de l'Évangile, ce prêtre selon l'ordre de Melchisédech ; son sacerdoce ne lui est pas venu par héritage, et sa vocation est d'un autre ordre que celui de la chair et du sang ; sa dignité est si grande que celle du Pontife de l'ancienne Loi n'est rien auprès d'elle, et que les anges mêmes en seraient jaloux, si des anges pouvaient être jaloux ; il passe la meilleure part de sa vie et, s'il le veut, sa vie entière dans un tabernacle bien plus auguste que celui où le seul grand-prêtre de l'ancienne Loi pénétrait une seule fois chaque année.

II. Oui, nous sommes prêtres, et, en cette qualité, nous n'avons qu'une fonction, c'est la fonction de Jésus-Christ, l'oblation du sacrifice : *Omnis enim pontifex ad offerendum munera et hostias constituitur.* Nous sommes prêtres, héritiers de son sacerdoce, revêtus de sa dignité, sacrificateurs comme lui ; c'est bien notre puissance qui dispose du corps et du sang de la victime, et nos paroles font plus que d'obtenir par impétration, elles opèrent, par la vertu qu'il leur a donnée et qui est la sienne, le prodige eucharistique et la réconciliation du monde avec Dieu. Ce qui rend si auguste le caractère du sacerdoce chrétien, c'est donc la réalité de sa puissance dans l'oblation, et l'efficacité du sacrifice auquel il est voué ; ce n'est plus cet apparat symbolique et cette pompe extérieure dont le sacerdoce antique était entouré ; sous l'Évangile, l'autel n'a plus de voiles, et le sacrifice ne se consomme plus dans l'ombre d'un tabernacle inaccessible aux regards du peuple ; l'autel chrétien a été placé dans la partie la plus lumineuse du temple, comme sur un nouveau Calvaire, et la croix le domine comme un signe de lumière, de rédemption et d'espérance ; sur cet autel, je vois la victime exposée aux regards de tout le peuple assemblé, aux regards du monde entier ; et cette victime est si grande, qu'à peine puis-je concevoir comment elle peut être immolée ; je vois auprès d'elle un prêtre transfiguré par la foi et rayonnant d'une douce majesté. L'Évan-

gile est à son côté, le signe de la Rédemption sur ses épaules ; ses mains, tantôt levées vers le ciel en signe de prière, tantôt appuyées sur l'autel en signe de puissance, me montrent qu'il est ici plus qu'un suppliant, et que sa fonction est sans doute la prière, mais la prière du peuple entier, la prière au nom de l'Église universelle, et la prière toute puissante exprimée par l'action du sacrifice. Il ouvre la bouche, ses paroles sont toutes puissantes, il parle du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ comme si c'était le sien propre : *Corpus meum, sanguis meus ;* et c'est le sien en effet, puisqu'à l'autel il est Jésus-Christ sacrificateur. Le ciel entier est attentif à ses moindres démarches et obéit à ses ordres ; à sa voix toute l'Église s'émeut, l'Église composée des saints dans la gloire, des justes du purgatoire, et des fidèles de la terre, toute la création est intéressée dans sa prière et, sur un mot de lui, un bouleversement complet s'opère dans le monde. Voici que le sang de la victime a coulé, le prodige est accompli, c'est le même que celui de la croix, aussi méritoire, puisque le prix est infini, aussi respectable, aussi mystérieux et plus étonnant encore, puisqu'il y a dans le sacrifice eucharistique deux prodiges que je ne trouve pas au Calvaire : l'immolation non sanglante et l'abaissement de la victime jusqu'à la forme d'une créature infime et inanimée encore plus voisine du néant. Et quand l'immolation est finie, le prêtre est encore en prières, l'immense dette de nos péchés est payée, le prix de la Rédemption est appliqué aux âmes et la justice de Dieu est satisfaite.

III. Vraiment, quand un prêtre n'aurait fait que cela, quand il ne l'aurait fait qu'au fond d'un hameau, au milieu de quelques pauvres villageois et de quelques servantes, quand il ne l'aurait fait qu'une fois en sa vie, quand il n'aurait dit que sa première messe, et s'il était mort ensuite, il aurait fait la plus grande action qui se soit faite sur terre, il aurait fait ce que ni Abel, ni Abraham, ni Melchisédech, ni Moïse n'ont pu faire, il aurait consommé un mystère à la célébration duquel David et Salomon, dans leur gloire et avec leurs milliers de victimes, auraient été jaloux d'assister;

il aurait offert le sacrifice annoncé par plusieurs prophètes dans les termes les plus pompeux qui aient jamais décrit une cérémonie religieuse. Il aurait continué ou recommencé le sacrifice de Jésus-Christ, il aurait consommé le mystère initial de la Rédemption, offert à Dieu la *sainte victime*, *oblatio munda*, qui devait être offerte en tous lieux, qui absorbe tous les péchés, qui apaise Dieu.

La Messe, oh! le grand sacrifice! Il est vrai, le ministère direct auprès des âmes, par la parole et par les sacrements, est une grande et sainte chose, c'est Jésus-Christ continuant de verser sa grâce, c'est l'homme transformé en Apôtre, c'est l'Église se dilatant, et le royaume de Dieu se propageant sur la terre ; mais le prêtre qui aurait dit la messe une fois en sa vie aurait fait bien plus, mille fois plus encore, il aurait été ce jour-là le centre du monde entier, l'intermédiaire par lequel toute la création est mise en relation et réconciliée avec Dieu ; il aurait racheté le monde, comme Jésus-Christ, compensé tous les péchés qui ont été commis, ouvert le ciel à toutes les âmes qui veulent profiter de la Rédemption ; il aurait attiré sur la terre des bénédictions sans mesure, et accompli un acte même d'apostolat dont la vertu, pour convertir et sauver les âmes, dépasse infiniment celle de toutes les prédications et de l'éloquence de tous les Apôtres qui ont passé et qui passeront jamais dans l'Église.

IV. O grandeur, ô dignité du sacerdoce catholique! Si nous voulons y penser un peu, et si nous tirons la conclusion pratique de tout cela, à quelle sainteté ne nous obligez-vous pas! Quelles vertus nous faudrait-il pour être à la hauteur d'un tel ministère! Voilà, en trois mots, le portrait que fait S. Paul de Jésus-Christ comme pontife et, par conséquent, du prêtre chrétien dont les fonctions sont identiques à celles de Jésus-Christ : *Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, excelsior cælis factus* (1). O Jésus, victime

1. *Hebr.*, VII, 26.

eucharistique immolée pour tous les hommes, mais d'abord distribuée aux Apôtres, donnez-nous l'intelligence, le respect et l'amour de nos fonctions, faites-nous bien comprendre le prix du sacrifice eucharistique et la dignité du sacerdoce dont vous nous revêtez, accordez-nous aussi de ne pas apporter à des fonctions aussi relevées, je ne dis pas des mains impures, mais des dispositions simplement médiocres, des âmes sans vertus, et des cœurs sans amour pour vous.

II

Le commerce très intime et très familier dans lequel notre vocation nous établit, comme prêtres, par l'Eucharistie, avec Jésus-Christ comme victime, doit être la compensation de tous nos sacrifices.

I. Le christianisme exige de ses prêtres beaucoup plus que la Loi ancienne n'exigeait des siens ; nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi, disaient les Apôtres à Jésus-Christ, quelle sera donc notre récompense : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te, quid ergo erit nobis* (1)? Ah ! Seigneur, au moment où ils vous faisaient cette question, l'Eucharistie n'était encore qu'en projet dans votre divin Cœur, elle n'était pas encore inventée, et vous ne pouviez leur répondre que par la promesse des biens éternels. Nous aussi, Seigneur, nous comptons sur les biens éternels ; quel malheur si, après vous avoir donné notre vie tout entière, nous allions manquer, par nos péchés, la récompense offerte à tous les chrétiens, même à ceux qui ont sacrifié moins que nous. Oui, nous comptons sur l'éternité, mais déjà, sur la terre, il nous faut quelque chose, il faut à notre âme un confident et à notre cœur un ami. Nous avons tout quitté sur votre parole ; nous avons, pour vous suivre, coupé, taillé, tranché dans notre cœur, nous avons sacrifié toutes les espérances des hommes et les instincts presque irrésistibles de notre nature, notre vie est à vous, et nous

1. *Math.*, XIX, 29.

vous la donnons jusqu'à la mort inclusivement ; mais, dès ici-bas, nous demandons une compensation, nous avons faim et soif de quelque chose qui nous remplisse, d'un objet qui satisfasse les besoins surnaturels de notre âme ; les créatures n'en sont point capables, et la terre ne nous offre rien de semblable à cela.

II. C'est vous-même, ô mon Dieu, c'est vous-même qui nous tiendrez lieu de tout ; le commerce intime que nous aurons avec vous à l'autel, nous consolera de tout ; c'est vous, ô Victime eucharistique, ô Jésus, qui êtes le bien des prêtres, *pars, o Jesu, sacerdotum*, c'est vous qui serez la portion de notre calice et notre héritage sur la terre ; puissiez-vous l'être encore dans le ciel : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei.* Vous serez notre compagnie pour toute la vie, vous serez notre famille, vous serez notre soutien dans les défaillances du ministère, notre force dans les persécutions, notre joie dans l'isolement, notre consolation, si notre peuple vous abandonne. C'est à vous que nous irons demander le remède de tous nos maux et le baume de toutes nos souffrances ; c'est à vous que nous irons, si jamais la solitude de notre maison et la tristesse de notre vie vient à nous peser.

III. Ah ! vous du moins, nous vous trouverons toujours, ô Dieu caché, dans le silence du tabernacle, seul vous aussi, abandonné et trahi bien plus que nous. Retirés avec vous dans la solitude de votre maison, nous pourrons bien nous appliquer ces paroles du prophète : *Elegi abjectus esse in domo Dei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum.*

MÉDITATION XXXV

pour l'octave du Saint-Sacrement.

L'EUCHARISTIE SOURCE ET ALIMENT DE LA VOCATION SACERDOTALE

Adoro te devote latens Deitas, quæ sub his figuris vere latitas.

C'est bien vous que je retrouve ici cachée dans ce tabernacle et sous ces humbles espèces, ô divinité cachée, sainte Victime, dont le commerce doit remplir ma vie ; c'est bien vous, je vous reconnais, sous cet humble déguisement dont votre miséricorde vous couvre, c'est bien vous qui m'avez parlé dès l'enfance ; l'autel n'était pas le même, mais vous étiez le même, ô vous qui vous cachez sous ces espèces, et je vous reconnais. C'est votre voix que j'ai entendue, dans le silence du tabernacle et, bien plus encore, au plus profond de mon cœur; vous me parliez du sacerdoce, oh ! je n'aurais pas osé y penser, si vous-même ne m'en aviez donné l'idée et le désir; vous me parliez du sacrifice de ma vie; oh ! mon cœur n'était pas capable de germer une pareille idée, si vous-même n'en aviez déposé la semence dans mon cœur. Vous m'avez attiré à vous dès l'enfance par un saint attrait ; vous m'avez montré votre autel comme une montagne que je devrais gravir, comme une solitude où vous me conduiriez. Les circonstances extérieures se sont, je ne sais comment, prêtées à votre dessein ; vous m'avez pris et conduit par la main ; vous m'avez choisi, séparé, ségrégé ; vous avez préservé mon enfance ; vous m'avez amené jusqu'à vous, et me

voici retiré dans votre sanctuaire et déjà revêtu du vêtement de votre famille, portant déjà dans mon âme les prémices du sacerdoce ; et me voici devant vous, attendant que vous consommiez en moi vos saints mystères, et que vous m'ayez admis auprès de vous, à votre autel, non plus comme convive de vos banquets, mais comme sacrificateur et avec puissance sur vous.

Parlez-moi encore comme autrefois ; puisque ma vocation est venue de vous, il faut que de vous aussi vienne la piété sacerdotale.

Les touchantes solennités auxquelles nous allons prendre part, sont bien plus encore la fête des tabernacles, la fête du sacerdoce, la fête des prêtres, que celle des simples chrétiens. Jésus-Christ est dans l'Eucharistie, comme victime dans un état d'immolation, il y est pour tous les chrétiens ; mais c'est surtout pour nous et avant tout pour nous qu'il y est, c'est à nous surtout qu'il vient ; il nous appartient en quelque sorte en propre dans l'Eucharistie, d'abord parce que s'il y est comme victime, nous sommes auprès de lui comme sacrificateurs, et que la victime appartient en propre au sacrificateur, afin qu'il puisse l'offrir à Dieu, parce que c'est une des propriétés de la puissance sacerdotale de le réduire à cette forme de victime, de l'immoler, d'offrir son sang et de distribuer ses mérites, parce que notre vie entière se passe auprès de lui, dans sa compagnie, parce que l'Eucharistie est l'âme et le centre de notre vie tout entière, parce que son oblation doit être la grande occupation de notre vie et la grande fonction de notre sacerdoce.

Je trouve en effet l'action de l'Eucharistie partout dans la vie sacerdotale ; je la trouve à sa naissance, dans son développement et à son terme. L'Eucharistie est partout et elle est tout, elle est la source et l'aliment de la piété sacerdotale.

I

Je la trouve d'abord à sa source. En effet, le premier fruit que l'Eucharistie ait porté dans notre âme, avant même le

sacerdoce, c'est la vocation qui nous consacre comme prêtres au service de l'Eucharistie comme principale fonction sacerdotale. Non seulement notre vocation tend à l'autel, sa fin est l'oblation eucharistique comme principal exercice des fonctions de médiateur ; mais encore je trouve l'Eucharistie à la source d'où cette vocation est partie ; l'Eucharistie y a joué un grand rôle et occupé la place principale ; il est parti de l'autel une vertu qui retourne à l'autel, après nous avoir touchés et en nous y ramenant ; la grâce et le saint attrait qui nous ont amenés devant le tabernacle, si nous avons de la vocation, sont partis du tabernacle même, parce que c'est là que Jésus-Christ a concentré son action et établi le centre de ses opérations dans les âmes et particulièrement dans les nôtres.

Si nous remontons dans notre vie, aussi loin que nos souvenirs peuvent nous conduire, à la recherche du premier attrait dont Dieu nous a touchés, si nous pouvons remonter jusqu'à la source de notre vocation et jusqu'aux premières atteintes que Dieu nous a données de la vocation sacerdotale, qu'y retrouvons-nous ? Nous y trouvons l'idée de sacrifice, de retirement, de solitude, d'immolation ; Dieu, nous parlant au cœur, nous demande l'immolation de nous-mêmes et la consécration de notre vie à un ministère de ségrégation, de renoncement, de séparation. Ah ! ce n'est pas en nous-mêmes et de nous-mêmes que tout cela sortait ; c'est dans l'Eucharistie que nous avons puisé, par une inspiration surnaturelle dans laquelle nous ne sommes pour rien ; mais nous n'avons fait que fournir, passivement et quelquefois non sans résistance, à cet attrait, les éléments demandés par la grâce. C'est dans l'Eucharistie que nous avons puisé l'idée première d'un sacrifice dont rien, *autour de nous*, ne pouvait nous donner l'idée, et dont rien, dans notre cœur, ne nous donnait le goût. Tout en nous est résistance à la grâce, instincts pervers et attrait vers le monde. D'où est venu ce goût surnaturel, cette attraction si douce et si forte vers Dieu et la séparation, ce besoin de sacrifice ? Nous retrouverons l'Eucharistie à la naissance de ces premiers et

saints désirs, dans la première communion, quand nous avons su ce qu'était la Messe, quand nous avons compris le tabernacle. C'est là, c'est dans le tabernacle que la voix de Dieu s'est fait entendre pour la première fois à notre âme, sortant du tabernacle comme un attrait surnaturel, plein de force en même temps que de douceur, et c'est vers le tabernacle que cette voix nous invitait et nous ramenait, que nous nous sentions attirés. L'Eucharistie, déposée pour la première fois dans notre âme, est le vin qui fait germer la virginité et surtout la *virginité sacerdotale ;* le cœur de l'homme n'a pas de ces fruits.

Et c'était *tout naturel !* c'est là l'ordre nécessaire que doivent suivre les vocations. C'est auprès du tabernacle que nous devons passer notre vie, c'est là que nous exerçons nos fonctions, c'est là que Dieu devait nous attirer, et c'est de là par conséquent que devait partir l'attrait qui nous a touchés.

Sainte victime, je vous retrouve avec vos saints attraits ; je vous reconnais, divinité cachée, avec laquelle je me suis déjà rencontré, et qui avez présidé à la naissance de ma vocation. Confirmez votre œuvre et, après m'avoir attiré près de vous, donnez-moi la suite de vos dons.

II

Le second fruit de l'Eucharistie, dans notre vie, c'est la piété sacerdotale ; ou plutôt la vocation même est la germination d'un sentiment de piété sacerdotale. Une fois ce germe produit et, pour ainsi dire, éclos dans notre âme, il faut qu'il vive et qu'il grandisse ; il lui faut un aliment proportionné qui entretienne sa sève, augmente sa vie et le conduise à fruit. Or, il est bien naturel et nécessaire que l'aliment lui vienne de la même source que la vie. Ici encore, l'Eucharistie est toute notre ressource; ici encore,je retrouve l'Eucharistie comme aliment de la piété sacerdotale. Je vois le prêtre à l'autel, ou, devant l'autel, le séminariste qui se

prépare au sacerdoce ; la vocation est là ; je vois germer dans ce cœur la piété sacerdotale.

La *piété sacerdotale*, oh ! c'est un composé de tout ce qu'il y a de plus pur, de plus élevé, de plus tendre, de plus délicat et de plus fort dans le cœur de l'homme. Ce n'est pas la piété de l'homme; ce n'est pas la piété du chrétien ; c'est plus encore que la piété des âmes vraiment intérieures à l'état séculier ou même religieux mais peu élevé, non complet et non ennobli par la vocation sacerdotale ; les autres peuvent venir ici pour trembler devant leur juge, pour implorer leur Maître. Pour nous, c'est mieux, c'est une tendresse intime envers Jésus-Christ, non plus comme maître ni comme père, mais comme ami : *Jam non dicam vos servos sed amicos :* la piété sacerdotale, c'est un composé de tendresse intime, de suavité, d'élan vers les choses pures et célestes, de miséricorde envers les pécheurs, d'esprit de solitude et de retirement ; c'est un épanchement non pas de créature, mais d'ami à ami, d'intime à intime, de frère à frère, de compagnon à compagnon de vie, et je pourrais bien le dire, puisque *Jésus-Christ, à partir du discours après la Cène, ne nous appelle plus des serviteurs mais des amis ;* je dirais presque d'égal à égal et, en un sens, ce ne serait pas assez dire, car à l'autel nous avons le beau rôle, et Jésus-Christ est passif, serviteur, obéissant jusqu'à l'anéantissement, réduit à l'état de victime, tandis que nous avons la puissance, le sacerdoce, nous sommes sacrificateurs et nous avons droit et autorité sur lui.

Oui, l'Eucharistie est l'aliment de la piété sacerdotale, et elle occupe la première place dans notre vie. La meilleure portion de notre vie, oui, les meilleurs de nos instants, se passent à l'autel ; notre vie, nos affaires, nos ressources, nos intérêts, nos affections sont là. Malheureux, celui qui ne le comprend pas, et pour qui les moments qu'il sera obligé d'y passer seront une cérémonie bonne à abréger le plus possible, une perte de temps, une obligation ennuyeuse, une corvée ; pour celui-ci il marque, par ses dégoûts et par le vide de son cœur, qu'il a déplacé le centre de sa vie, qu'il a

exposé son cœur à la corruption et à l'affadissement en le retirant du tabernacle, il marque que son âme est sans piété et sa vocation morte.

Heureux qui sait comprendre que là est le centre de sa vie auquel il faut toujours revenir, que Jésus-Christ est le compagnon de sa vie et de sa solitude, l'unique source où il devra puiser et rafraîchir la sève de son âme. Pour celui-ci, l'Eucharistie est son trésor et toute sa ressource dans toutes les nécessités et dans toutes les difficultés de son ministère. C'est là, s'il sait voir, entendre et puiser, qu'il trouvera toujours une source pour retremper son zèle ; une compensation à ses sacrifices, s'ils viennent à lui peser ou si quelque chose lui en fait sentir l'amertume ; la force, si son courage défaille ; l'onction intérieure qui touche, la miséricorde qui a pitié des pécheurs, le contre-poids à tout, le remède pour tout, la ressource en tout ; elle lui servira à tous les usages et aura pour lui toutes les vertus, et c'est là le sens de cette parole appliquée par l'Église à l'Eucharistie ; pain céleste qui a toutes les saveurs : *Omne delectamentum in se habentem.* Il y trouvera le moyen de se soutenir au milieu des dangers du ministère et de l'isolement ; de se sanctifier en sauvant les autres, et d'utiliser pour lui-même les fonctions de son ministère, fonctions si dangereuses pour celui qui n'est pas trempé dans la vie intérieure, si sanctifiantes pour celui qui y est trempé.

Oui, vous êtes tout pour nous, ô sainte Victime, vous êtes notre ressource, notre talent, notre force, notre armée ; tout nous abandonne aujourd'hui, et nous ne pouvons rien devant le monde à convertir, et, pour nous-mêmes, nous ne pouvons nous soutenir au milieu des dangers auxquels nous expose notre vocation même ; mais, avec vous, nous sommes forts. Ouvrez-nous donc vos trésors, particulièrement pendant ces jours que nous vous consacrons, versez en nous votre lumière, faites-nous comprendre quelle force nous trouverons en vous et le moyen de nous servir de vous pour notre salut et pour celui des autres.

RÉSUMÉ

Bien que tous les jours la victime eucharistique soit offerte au milieu de nous et sous nos yeux, huit jours entiers sont consacrés spécialement et exclusivement à sa louange et à la méditation de son sacrifice. La fête du Saint-Sacrement est non seulement la fête des âmes pieuses, mais elle est particulièrement la fête des prêtres, et c'est en nous surtout qu'elle doit éveiller de grands sentiments de dévotion. Or pourtant, si cette octave peut être pour nous un temps de grâce et de salut bien profitable à notre vie intérieure, il est facile que tant de solennités touchantes, tant de saintes prières, tant de pensées pieuses dites et chantées par l'Église, passent inutiles comme tant d'autres fois, et nous laissent froids et sans fruit. Ces mystères nous laisseront froids et sans fruits, nous en laisserons déplorablement perdre les fruits précieux, et le commerce fréquent et intime que nous y aurons avec Jésus-Christ dans son état eucharistique ne produira rien en nous, si nous ne ramenons tous ces mystères à cette pensée unique et générale, que l'Eucharistie est l'âme de la vie sacerdotale et qu'il n'y a pas de vie sacerdotale là où l'Eucharistie n'est pas aimée. Pour préciser davantage, dans notre méditation nous verrons:

I. Comment le mystère eucharistique est la source de notre vocation. Les idées de sacrifice, de détachement, de consécration à un ministère si pieux ne peuvent pas germer dans notre cœur, dans notre fond, ce ne sont pas là de nos fruits; c'est l'Eucharistie qui les a fait germer ; c'est Jésus-Christ qui nous a appelés du fond du tabernacle ; et si nous savons remonter à la source de notre vocation, nous retrouverons que l'attrait dont nous avons été touchés pour les choses divines, a été *puisé dans l'Eucharistie*, que l'objet principal de cet attrait a toujours été l'Eucharistie, l'oblation eucharistique, la Messe.

II. Après le travail de la germination des vocations, il y a celui de leur progrès et de leur fructification ; il faut croître et porter des fruits. Or, ici encore, l'Eucharistie joue un grand rôle ; c'est d'elle que vient la sève, c'est en elle que notre vocation s'alimente ; notre vie se passe auprès de l'Eucharistie, non seulement nous vivons auprès d'elle, mais nous vivons d'elle ; elle est notre ressource et notre force, et la dévotion à Jésus-Christ, dans son état de victime eucharistique, c'est l'objet principal, l'objet central de la piété sacerdotale.

Nous nous exciterons à l'aimer, nous lui demanderons de se faire sentir à nous, particulièrement pendant ces jours; de notre côté, nous tâcherons de bien entrer dans ces sentiments, et de faire de cette octave un temps de retraite dont la méditation exclusive de l'Eucharistie, comme source et aliment du sacerdoce, soit le fonds, un temps de recueillement, de ravissement et de préparation au sacerdoce, par la contemplation du grand mystère dont l'oblation sera le fond de notre ministère et la grande affaire de toute notre vie.

MÉDITATION XXXVI

pour l'octave du Saint-Sacrement.

RÔLE DE L'EUCHARISTIE DANS LE CHRISTIANISME ET DANS LE SACERDOCE

I

Rôle et place de l'Eucharistie dans le christianisme en général.

I. L'Eucharistie comme sacrifice est le centre même et le cœur du christianisme.

1° Instinct qu'a le cœur de l'homme de la nécessité d'un sacrifice propitiateur. Place occupée par le sacrifice dans toutes les religions et, particulièrement, dans l'Ancien Testament, comme acte suprême et consommateur du culte d'hommage et de réparation. Convergence de toutes les parties du culte vers le temple, et de tous les détails du temple et des cérémonies vers l'autel comme siège du sacrifice.

2° Comment la Rédemption vient répondre à ce besoin, supplée à l'insuffisance des sacrifices secondaires, réalise les prophéties et les figures, est substituée à toutes les oblations de l'Ancien Testament, ôte leur raison d'être et, en une seule oblation, consomme toutes les saintetés.

3° Comment l'Eucharistie est, non pas un nouveau sacrifice, puisque le premier a tout achevé, en une seule oblation, mais la reproduction non sanglante du premier. Comment

elle est le trésor où sont amassés les mérites acquis par le premier. Comment, par conséquent, elle occupe dans l'Église, qui est la vie de Jésus-Christ continuée, la même place que le sacrifice de la croix a occupée dans la vie mortelle du Sauveur.

II. L'Eucharistie est la source de toutes les grâces qui se distribuent dans le christianisme, et de tout le bien qui s'y fait.

1° Toutes les grâces qui se distribuent dans le christianisme sont grâces du Christ comme Rédempteur, et viennent du grand sacrifice de la croix en tant qu'il continue d'être fécond ; or, c'est dans l'Eucharistie qu'il continue de l'être.

2° Toute la vie chrétienne repose sur l'esprit de sacrifice, parce que Jésus-Christ en est le type et que le sacrifice de la croix est le résumé, le titre du christianisme ; de là toutes les vertus chrétiennes contiennent une idée d'immolation qui est leur essence. Leur prix vient de ce qu'elles sont informées par le mérite de Jésus-Christ, et qu'ainsi elles participent à la vertu de la croix. Comment y participent-elles, sinon par l'intermédiaire du sacrifice eucharistique dans lequel Dieu a centralisé tout le christianisme.

3° De là vient que 1) d'une part, tous les dévouements purs, toutes les vocations plus élevées, toutes les inspirations saintes se puisent dans la communion ou la Messe ; 2) de l'autre, toutes les âmes qui se sanctifient sentent le besoin de se rapprocher davantage de l'Eucharistie, et de communier plus souvent, parce que la sainteté les ramène naturellement à sa source ; 3) il n'y a ni sainteté ni grandes vertus possibles dans les Églises séparées qui n'ont pas l'Eucharistie, parce qu'elles n'ont pas la source qui fournit cela.

II

Rôle et fonction de l'Eucharistie dans le sacerdoce en particulier :

I. L'oblation du sacrifice eucharistique est la plus auguste et la plus sacerdotale de toutes nos fonctions.

1° Comme il n'y a, dans le Christianisme, qu'un seul sacrifice, il n'y a non plus qu'un seul prêtre, Jésus-Christ, dont le sacerdoce est éternel. Comment alors pouvons-nous être prêtres, nous autres? Parce que nous portons son sacerdoce, et qu'à l'autel nous sommes Jésus-Christ sacrificateur; il dépose en nous sa qualité de prêtre, gardant pour lui celle de victime, et nous faisant lui, par un miracle qui ressemble un peu à l'union hypostatique.

2° Le sacerdoce n'a de raison d'être que dans la fonction qu'il remplit à l'autel, et qui est la grande fonction et l'acte suprême de notre ministère. Aussi, quand nous ne ferions que cela, en dehors même du soin direct des âmes et de l'apostolat, quelque grande et sainte chose que ce soit, quand nous n'aurions dit que notre première Messe, nous aurions fait la plus grande chose qui se puisse faire, même la plus féconde pour l'apostolat, nous aurions renouvelé la Rédemption.

3° Nous avons dans tout cela la mesure du respect que nous devons à nos fonctions, et des vertus qu'elles exigent.

II. Le commerce très intime et très familier dans lequel notre vocation nous établit comme prêtres, par l'Eucharistie, avec Jésus-Christ comme victime, doit être la compensation de tous nos sacrifices.

1° Nous sommes les compagnons les plus fidèles de Jésus-Christ dans sa vie eucharistique, ses anges adorateurs, ses anges consolateurs; admis dans son intimité, et passant avec lui la portion la plus exquise de notre vie; occupés de l'adorer et de causer avec lui dans la solitude du tabernacle.

2° Lui-même, il se constitue notre ami et notre frère, et il n'a pas, pour compenser ses humiliations, de société plus assidue que la nôtre. Quelle destinée, même en dehors toujours de l'apostolat! Aux pieds de Notre-Seigneur toute une vie sacerdotale; et comme une telle amitié remplace bien tout ce que nous avons quitté! Comme la vie sacerdotale, envisagée à ce point de vue, n'est plus ni une solitude, ni un désert, mais une dignité glorieuse, féconde et sanctifiante!

PENSÉES DÉTACHÉES

I. *Fruits de l'Eucharistie.*

L'Eucharistie est la source, le foyer générateur de la piété catholique, de la *charité* et de toutes les vertus chrétiennes, surtout de la piété sacerdotale ; l'aliment de vie intérieure...

Comparer avec les autres sectes où, la présence réelle ayant disparu, la charité disparaît.

***

II. Je vois, tout près et tout autour de Notre-Seigneur, la foule des prêtres purs s'avancer lentement et rayonnants de pureté et de piété ; ils marchent tout près de lui comme son cortège ; il me semble voir déjà un commencement de réalisation de cette parole de l'Apocalypse : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati, virgines enim sunt... Hi sequuntur Agnum quocumque ierit !*

***

III. *Visite au Saint-Sacrement.*

L'âme chrétienne en visite devant le Saint-Sacrement est 1° un *ange adorateur*, qui adore pour l'univers entier ; 2° un *ange consolateur*, qui console Notre Seigneur, anéanti pour nous dans l'Eucharistie, des injures de l'Univers entier.

L'Eucharistie est pour nous l'école et le trésor des vertus sacerdotales, surtout l'école de miséricorde : Tout ici est miséricorde, le ministère de Jésus-Christ et le nôtre : *Apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.* Nous viendrons ici apprendre à avoir pitié des pauvres, des petits ; Jésus-Christ nous enseignera à bien les accueillir au saint Tribunal, à leur pardonner volontiers leur ignorance, à ne pas rebuter ceux qui ne savent pas se confesser ; à ne pas maltraiter les pauvres petits enfants qui ne peuvent pas réciter le catéchisme.

Notre-Seigneur n'est pas venu sur terre, dans son Incar-

nation, pour juger le monde, mais pour le sauver. Il n'est pas non plus dans l'Eucharistie pour juger le monde, mais pour le sauver. Quel mystère ! Quel abîme de miséricorde ! Quelle source insondable d'amour et de pardon !

***

IV. En allant à vous, ô Jésus, en vivant auprès de vous, nous apprendrons à nous contenter de votre amour, et à ne pas chercher celui des créatures ; nous apprendrons à remplir notre cœur de votre charité et du zèle des âmes ; nous apprendrons, à votre école, la science de la miséricorde. Nous vous aimerons, mon Dieu, nous vous aimerons seul exclusivement, exclusivement et pour toujours.

Nous apprendrons à tout quitter pour vous suivre, et à nous quitter nous-mêmes ; nous apprendrons le sacrifice pour nous-mêmes, et la miséricorde pour les autres ; nous nous remplirons de l'esprit de votre rédemption qui est un esprit de séparation, d'immolation pour nous-mêmes et de mansuétude, de miséricorde, de pardon, d'amour, de tendresse, de zèle, de charité pour les autres ; Vous ferez de nous des prêtres ; vous ferez de nous des apôtres, afin qu'en travaillant pour notre salut, nous travaillions aussi pour celui des autres et surtout pour votre gloire.

Nous prendrons pour armes votre testament d'amour.

***

V. Nous viendrons puiser l'amour de Dieu, l'amour exclusif de Dieu, à sa source ; nous y viendrons puiser l'esprit de sacrifice, comprendre le prix des âmes, nous retremper dans notre vocation, et puiser, dans la méditation des miséricordes de Jésus-Christ, l'idée vraie, élevée et complète du sacerdoce et d'un ministère de miséricorde ; nous trouverons, aux pieds de notre Dieu, ami, frère, la force de répondre à ses grâces et de vouer notre vie et tout ce que nous sommes à une œuvre qui est la sienne.

*
* *

VI. Nous irons à vous, nous vivrons près de vous, à vos pieds, devant le tabernacle où vous vous immolez pour nous, à vos pieds, Seigneur, pendant toute une vie sacerdotale, si longue que vous la vouliez, peu importe, pourvu que vous la remplissiez. A vos pieds toute ma vie, ô sainte Victime, pour vous immoler, pour vous offrir à Dieu, d'une part pour vous faire porter le poids de sa justice, de l'autre pour vous présenter aux adorations du monde ou, s'il ne veut pas vous adorer, à ses insultes, puisque vous voulez ses insultes. Pour nous, nous vivrons près de vous, nous demeurerons avec vous, en attendant cette dernière et éternelle communion, cette dernière messe que vous nous avez promise et qui durera toute l'éternité.

*
* *

VII. Nous suivons Jésus-Christ de plus près dans l'Eucharistie. La condition pour le suivre partout est la pureté : *Hi sunt qui cum mulieribus non sunt coinquinati, virgines enim sunt, hi sequuntur agnum quocumque ierit ; hi empti sunt ex hominibus primitiæ Deo et agno* [1].

Qui est-ce qui produit ces vertus dont le catholicisme a le privilège exclusif, et qui, toutes, sont fondées sur le sacrifice : la virginité, l'apostolat, le sacerdoce, la vie religieuse, l'obéissance héroïque ? L'Eucharistie, qui fait germer les vierges ; l'Eucharistie qui tombe dans les cœurs purs et les féconde.

Je voudrais, Seigneur, qu'il n'y ait ni un acte dans ma vie, ni une pensée dans mon âme, ni un soupir dans mon sommeil, ni un cheveu sur ma tête, qui ne soit à vous, qui ne fût employé à vous aimer, qui ne concourût à vous glorifier et à sauver des âmes. Il faut que j'étudie, mais je ne suis pas prêtre pour étudier ; je suis sur la terre pour vous aimer, je suis prêtre pour offrir votre sacrifice, pour vous

1. *Apoc.*, XIV, 4.

immoler et pour m'immoler avec vous. Je vais commencer, ô mon Dieu ; il faut enfin que je m'y mette, après tant de promesses.

***

VIII. J'ai parlé de la source des vocations saintes, et je l'ai attribuée au Saint-Esprit. — Oui, mais l'Eucharistie a, dans ce doux mystère, une grande part. Nous étions tout petits enfants, et la voix de Dieu nous touchait. Savions-nous seulement ce que c'était que le sacerdoce ?...

MÉDITATION XXXVII

pour la fête de la Pentecôte [1].

NOS AUTEM NON SPIRITUM HUJUS MUNDI ACCEPIMUS, SED SPIRITUM QUI EX DEO EST [2]

L'Église nous apprend, par la bouche de son premier docteur, que, si l'Esprit-Saint descendit d'une manière miraculeuse et sensible sur les Apôtres, au jour dont elle célèbre aujourd'hui la mémoire, il n'a jamais cessé de visiter, par sa grâce, les cœurs de ses fidèles. C'est par lui que la terre a reçu, dans son sein, le grain de sénevé de la foi ; et, aujourd'hui que ce grain est devenu un grand arbre, offrant aux âmes de bonne volonté la nourriture et l'ombrage, c'est encore lui qui veille sur cet arbre divin et qui le rend fertile ; et si, alors, il fut grand dans sa manifestation, il est admirable aujourd'hui dans ses œuvres. Sans doute, c'est un magnifique spectacle que cet âge héroïque, où douze pauvres Galiléens lui suffisaient pour retourner le monde ; je vois la Gaule conquise, l'Afrique évangélisée, l'Inde convertie, Rome peuplée de chrétiens, la terre parcourue en tous sens par les hérauts de la bonne nouvelle. Oui, ce spectacle est beau ! Mais qu'il est touchant aussi, celui que présente le règne après la conquête ! Aujourd'hui, comme alors, c'est l'Esprit-Saint qui travaille, et la parole de Dieu qui sert d'instrument

1. Comme la XXXe méditation, cette *conférence* fut composée par J.-B. Aubry alors qu'il était encore simple étudiant.
2. *I Cor.*, II, 12.

à la grâce. D'une part, il combat ; de l'autre, il triomphe. Là, c'est le bien qui commence ; ici, c'est le bien qui se perpétue et s'accroît ; là, des luttes acharnées d'apôtres et de tyrans ; ici, les luttes continuelles de la chair et de la foi ; là, des martyres et du sang versé ; ici, des immolations intérieures, des sacrifices volontaires, des martyres incessants.

Tout est chrétien ; et quoique, parmi ces chrétiens, beaucoup ne le soient que de nom, il n'en est pas moins vrai que l'Esprit-Saint a partout des cœurs à féconder ; il n'est presque plus une âme qui n'ait reçu, au moins une fois, la plénitude de sa grâce, dont il n'ait sanctifié les désirs et relevé les regards. Toute vertu lui appartient, tout mérite est un fruit de ses dons, tout vient de lui, et tout doit lui être rapporté. C'est l'Esprit-Saint qui inspire au prêtre de quitter sa famille, pour se faire pêcheur d'hommes ; c'est lui qui jette dans le cœur de la jeune fille le mépris du monde et la pensée du cloître ou des hôpitaux ; c'est lui qui donne au chrétien du monde la force et au moine le détachement, au pauvre la patience et au riche la charité, à l'enfant sa candeur et au vieillard son espérance. Il est le père des saints, l'époux des vierges et l'ami des âmes chastes ; il est le pasteur du troupeau des âmes ; il nourrit au bercail les brebis fidèles, et il y ramène celles qui s'égarent. Il donne la sagesse et l'intelligence à l'humble et au petit qui veut comprendre les choses de Dieu ; il donne le conseil et la force au soldat sans armes qui veut pourtant triompher de lui-même ; il donne la science au pauvre ignorant qui demande le chemin du ciel ; il donne la crainte et la piété au lévite qui préfère la maison de Dieu à la tente des pécheurs.

Que ces fruits sont admirables ! Tout ce qu'il y a de plus beau, la vertu, germant sous l'action d'un souffle d'en haut, dans tout ce qu'il y a de plus pauvre, de plus vil, de plus naturellement corrompu, un cœur d'homme. L'Esprit de Dieu planant, comme au jour de la création, sur ce chaos du monde, et, de son souffle puissant, renouvelant la face de la terre ! Les dévouements et les vocations naissant, grâce à lui, de la faiblesse humaine.

Ce n'est pas que les objets des sens ne puissent surprendre même les âmes les plus fidèles, qu'elles ne se laissent parfois emporter au torrent, que leur foi, moins attentive, ne cède par moments aux assauts de la nature, et que l'esprit du monde, ce perfide, ce faux prophète, ce ravisseur aux mille formes, ne s'insinue quelquefois jusqu'à elles. Mais ce ne sont là que des absences instantanées. La générosité répare bientôt ce dont une surprise est la cause ; l'Esprit-Saint rentre dans son domaine, et la grâce n'a rien à souffrir dans ces âmes.

Mais moi, que l'Esprit divin a choisi au milieu de cette société chrétienne, pour en être l'élite et peut-être le levain ; moi qu'il a comblé de plus de faveurs, et de qui sans doute il attend plus d'efforts généreux, que suis-je, au milieu de cette assemblée de saints ? S'il a pour les chrétiens du monde des bienfaits, il a pour moi des largesses ; ce qu'il leur donne, il me le prodigue. Combien de fois est-il descendu dans mon âme ? Je pourrais dire qu'il y vient tous les jours, et à toutes les heures du jour ; et que, pour y venir, il emploie les mêmes signes qu'avec les Apôtres. Il m'a fait entendre ce bruit du ciel, qui a troublé mes penchants mauvais ; ce vent impétueux qui a ébranlé mon âme, en a ouvert les portes, et a chassé les pensées du monde. Mais toujours ma faiblesse, ma lâcheté, a laissé rentrer l'ennemi ; et, la première impression passée, je me suis retrouvé aussi méchant qu'auparavant, et plus coupable, puisque j'avais abusé d'une grâce de plus. Il est descendu en moi sous la forme du feu, de ce feu intérieur et divin qui brûle les passions, qui éclaire l'intelligence, qui échauffe le cœur. Il m'a parlé toutes les langues ; il a eu pour moi des paroles de douceur, de persuasion, de promesse, et puis des paroles de colère, d'indignation, de menace. Il m'a parlé avec reproche et encouragement ; il m'a parlé avec amour ; il m'a montré sa haine que je méritais. Il m'a parlé le langage de la raison et celui du cœur. Il a pris pour moi toutes les formes, tantôt l'humiliation et tantôt le conseil. Il a renfermé ses leçons dans ces livres où j'étudie tous les jours, dans la conduite

de mes frères plus généreux, et dans ma propre conscience. Toujours il se présente à moi, toujours je le méconnais, mais toujours il revient à la charge. Je me dis bien souvent qu'il est temps de lui répondre ; et jamais je ne lui réponds. Mais il viendra encore. Demain, quand l'Église, pour l'appeler sur tous ses enfants, lui dira : *Veni, Creator Spiritus, mentes tuorum visita*, il sera là, et je lui parlerai enfin ; mon cœur sera prêt, et mon âme s'ouvrira docilement à son action ; j'y recevrai ce père des pauvres, et je ne le laisserai point aller. Je lui dirai alors de m'apprendre à prier, de me rendre doux et humble de cœur ; et il m'aidera à le devenir. Je serai généreux ; il purifiera mon âme, il sanctifiera ma vie et mes actions ; et il ne me reprochera plus, comme par le passé, de démériter ses présents et de contrister son amour.

Vous viendrez donc, oui, vous viendrez à moi, Esprit-Saint, qui êtes aussi mon Dieu, comme le Père et le Fils, et que j'ai trop peu connu et trop peu aimé jusqu'ici. Vous viendrez, et déjà je me réjouis de vous recevoir: *Veni, Pater pauperum, veni, dator munerum.* Puisque vous êtes le père de ceux qui n'ont rien, je suis donc à vous, je suis donc votre enfant ; car sans vous je suis pauvre, je n'ai rien, pas même votre amour, pas même le désir de vous aimer. Mais vous me l'apporterez, ce désir et cet amour, ô lumière des cœurs, ô consolateur des âmes : *Lumen cordium, consolator optime.* Vous me trouverez bien froid ; mais vous me réchaufferez de vos ardeurs divines : *Fove quod est frigidum.* Vous me trouverez bien aride ; mais vous verserez en moi la rosée céleste de vos grâces : *Riga quod est aridum.* Vous me trouverez bien rebelle à votre action intérieure ; vous trouverez en moi une nature bien antipathique au sacrifice, des instincts bien mauvais et un cœur bien prompt à s'écarter de vos voies ; mais vous redresserez tout ce qu'il y a en moi de pervers, et vous réveillerez ou, plutôt, vous créerez en moi, dans la meilleure partie de mes facultés, cet homme intérieur dont les aspirations sont conformes à la loi de Dieu et sympathiques à vos inspirations : *Rege quod est devium.*

Vous trouverez enfin en moi une âme bien aveuglée par les idées du monde, bien occupée par les choses terrestres, bien empêchée et alourdie par les sens ; un cœur que les bruits du monde et les intérêts qui passent viennent encore troubler et préoccuper jusque dans le silence et la solitude du sanctuaire, même après qu'il a choisi la carrière du sacrifice. Mais vous serez mon guide, ma force, le soutien de mon âme et la ressource de ma vie, ô Vous qui avez pour mission de nous enseigner la vérité ; vous mettrez au-dessus de ma tête votre soleil ; sa chaleur sera ma force, son feu sera ma vie, et son rayon ma lumière: *Veni, sancte Spiritus, et emitte cælitus lucis tuæ radium. Amen !*

MÉDITATION XXXVIII

pour la fête du Sacré Cœur de Jésus.

LE CŒUR DE JÉSUS SOURCE DE LA RÉDEMPTION

Cœur de Jésus, vous nous avez aimés jusqu'à la fin, c'est-à-dire autant qu'il est possible d'aimer, avec les effets les plus grands que l'amour puisse produire, et en nous donnant la dernière des preuves qu'on puisse donner de l'amour, jusqu'à mourir pour nous!

Votre amour appelle le nôtre. Nous aussi, nous devons vous aimer jusqu'à la fin dans les deux mêmes sens. D'ailleurs, le premier besoin de notre cœur, créé et renouvelé sur le modèle du vôtre, est aussi d'aimer ; et vous seul pouvez le satisfaire. Mais, parce que nous sommes charnels, nous ne pouvons presque aimer que par les sens ; aussi, premièrement, nous sommes sans cesse tentés de jeter notre cœur à des créatures, et de dépenser, autour d'objets indignes, notre capacité d'aimer ; secondement, nous avons bien du mal à nous tourner vers vous, à nous attacher à vous, à vous aimer vraiment, vous qui ne tombez pas sous nos sens matériels. C'est pour cela que, déjà dans l'Incarnation, vous vous êtes montré sous une forme humaine, pour vous faire voir et vous faire aimer ; c'est pour cela encore que vous nous proposez votre cœur comme objet de notre dévotion. Faites-nous la grâce de le bien comprendre, contempler, méditer ; et remplissez-nous de votre amour pour ce cœur très aimable, par une effusion surnaturelle de votre

grâce : Cor Jesu, flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui.

I

Le cœur de Jésus n'est pas seulement le symbole, il est encore le siège et l'organe de l'amour qu'il nous porte.

I. Tout homme a besoin d'être aimé ; c'est notre premier et plus impérieux besoin. Même, le cœur humain est si charnel, qu'il a besoin d'aimer par les sens, et d'être aimé ainsi, d'être aimé par un cœur humain. Les affections intellectuelles, purement spirituelles et suprasensibles, quoiqu'elles soient les plus élevées, ne lui suffisent pas ; il a besoin d'être aimé par de la chair, par un cœur humain.

Or, voici que Dieu, connaissant notre nature, a trouvé le moyen de s'adapter à ce besoin de la nature humaine, et s'est fait homme pour s'approcher de nous, habiter parmi nous, être semblable à nous, être vu de nos yeux, touché de nos mains et tomber sous nos sens, afin de nous aimer à notre façon et d'attirer notre amour.

II. Or, outre l'amour qu'il nous a porté comme Dieu, et qui est une opération divine, infinie, suprasensible, à laquelle nous sommes presque incapables de répondre, et réellement incapables de répondre dignement ; comme homme et par les opérations de sa nature humaine, avec son cœur humain divinisé par l'union hypostatique mais resté humain, charnel même quoique infiniment pur et noble, Jésus-Christ nous a porté un autre amour, un amour humain et physique, bien que surnaturalisé et divinisé, comme toutes les affections du Sauveur, par l'union hypostatique. C'est-à-dire qu'il nous a aimés avec son cœur d'homme, comme il a souffert avec son corps humain, comme il a versé son sang humain, pleuré des larmes, souffert, comme nous, avec ses sens. — Cette doctrine est celle de l'Évangile.

III. En effet, non seulement Jésus-Christ est notre Dieu, non seulement il nous a créés, il nous aime comme ses créatures ; non seulement il nous a pardonné comme Dieu ; mais encore il est notre Sauveur, il est homme, il est l'un

d'entre nous et il nous a rachetés par ses souffrances ; et par conséquent :

IV. Cet amour physique et humain qu'il avait pour nous, il l'a poussé jusqu'à la fin, c'est-à-dire : 1° Autant qu'il est possible à un cœur humain d'aimer, Jésus-Christ nous a aimés avec son cœur humain ; et, à la puissance d'affection que le cœur humain possède déjà par lui-même, l'union hypostatique ajoutait encore la puissance divine. C'était pour nous que le Verbe s'était incarné ; il avait donc pris une nature humaine souverainement tendre et aimante, afin de nous aimer davantage encore. 2° Il nous a aimés avec les effets les plus grands que l'amour puisse produire, et par lesquels il puisse se manifester, savoir : L'incarnation, la passion, l'Eucharistie.

II

Le cœur de Jésus est aussi la source et le principal organe de la Rédemption.

I. C'est par la nature humaine unie à la nature divine que nous avons été sauvés. La nature humaine a été l'organe total de notre Rédemption, fournissant la matière des mérites qui ont été le prix de notre salut. Chacune des parties de cette nature divinisée a été l'organe partiel de notre Rédemption ; et la part respective de chacun de ces organes est en proportion de sa fonction et de son sang dans la composition de l'homme. Or, le cœur a, parmi les organes, une fonction centrale, et c'est pour cela d'abord que nous le regardons comme la source et l'organe de ce mystère.

II. De plus, c'est au cœur de Jésus, créé pour nous, et n'aimant que nous, que le décret de Dieu pour notre salut a été confié ; c'est dans ce cœur qu'il a été comme déposé, au jour de l'Incarnation ; c'est là qu'il a été conservé, préparé, élaboré, enfin exécuté au jour de la Rédemption.

III. La Rédemption s'est faite par les souffrances méritoires de Jésus-Christ. Or, si Jésus-Christ a souffert dans toute sa nature humaine, c'est surtout dans son cœur qu'il a souffert ; souffert de ses souffrances physiques, souffert

des déceptions causées par les péchés des hommes, des insultes des Juifs, enfin de toutes les souffrances morales auxquelles nous le voyons surtout en proie dans sa passion.

IV. Surtout, c'est son cœur qui a été la victime de la charité, blessée à cause de notre amour : *Cor amoris victima, amore nostri saucium.*

Rappelons-nous que si le cœur de Jésus est l'organe de l'amour qu'il nous a porté, il doit être aussi l'objet de celui que nous lui devons porter. Demandons à notre Sauveur et de se faire aimer de nous, et de nous animer de son amour; et nous résumerons cette corrélation de l'amour de Jésus méritant et attirant le nôtre, dans cette parole qui se rencontre souvent dans nos prières : *Cor Jesu, flagrans amore nostri, inflamma cor nostrum amore tui !*

MÉDITATION XXXIX

pour l'octave la fête du Sacré-Cœur de Jésus.

LE CŒUR DE JÉSUS SOURCE ET TYPE DE LA VIE INTÉRIEURE

Cœur de Jésus, vrai cœur sacerdotal, modèle et forme des cœurs sacerdotaux, nous surtout, nous avons nos raisons pour vous adorer, pour nous attacher plus étroitement et plus tendrement à vous ; car, ce que vous êtes pour les autres, vous l'êtes encore bien plus pour nous. Vous êtes pour tous les chrétiens, l'organe de la charité infinie que le Sauveur leur a portée ; mais, nous autres, nous avons eu, de cette charité, une communication plus directe, et la charité du Sauveur a été pour nous une prédilection. Vous êtes, pour tous les chrétiens, la source de la Rédemption ; mais nous avons eu, au bienfait de la Rédemption, une plus grande part, puisque le sacerdoce a fait passer dans notre âme une plus abondante effusion des grâces qui en sont le fruit.

Mais aujourd'hui, nous voulons vous considérer comme modèle de la vie intérieure. Montrez-vous à nous comme vous vous êtes montré à cette bienheureuse âme par qui vous vous êtes manifesté de nouveau au monde, et faites-nous voir en vous ce que vous voulez que nous y prenions.

I

Comment le cœur de Jésus est le type de la vie intérieure

par le travail qui s'est opéré en lui, parce que tout ce qui s'est passé en lui doit se passer en nous.

I. Rappelons-nous d'abord qu'il s'est opéré, dans le cœur de Jésus, par suite de son union hypostatique, pour qu'il devînt le modèle de la sainteté, un travail semblable à celui qui s'opère dans les âmes saintes, si ce n'est qu'en lui il n'y a pas ces combats, ces défaillances, qui sont l'apanage de notre nature déchue. C'est ce que l'Évangile nous a dit : *Puer autem crescebat sapientia et ætate coram Deo et coram hominibus;* parole que S. Paul complète ainsi : *Tentatum per omnia pro similitudine absque peccato.*

Qui pourra décrire ce travail intérieur qui s'accomplissait dans le cœur humain de Jésus, divinisé par l'union hypostatique, et qui s'y accomplissait sous l'action de l'Esprit-Saint ? L'Évangile nous fournit encore les éléments principaux de cette description, quand il dit que le Père avait mis en lui toutes ses complaisances, et quand Jésus-Christ lui-même nous dit que son Père demeure en lui, et lui en son Père. L'union à Dieu, voilà le premier élément de la vie intérieure en Jésus-Christ et aussi en nous, comme Jésus-Christ l'ajoute ensuite.

II. Similitude de la situation de tout chrétien et, a fortiori, de tout prêtre avec celle de Jésus-Christ. Nous sommes d'autres Christs par la vocation ; nous devons l'être aussi par les vertus ; il faut que notre cœur soit façonné à l'image du sien.

Beau travail qui s'accomplit dans le cœur sacerdotal : 1) pour l'appeler au sacerdoce ; 2) quand le sacerdoce y est imprimé ; 3) ensuite par les grâces sacerdotales pour le rendre intérieur.

Ce travail ne consiste pas seulement dans le développement d'une vertu, ou de quelques vertus spéciales ; mais toutes les vertus sont en Lui, pour composer un cœur parfaitement saint, pur, noble. C'est ce que dit S. Paul : *Talis enim decebat ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus a peccatoribus, excelsior cœlis factus.*

II

Le cœur de Jésus est la source de la vie intérieure, en ce que l'amour de Jésus-Christ, dans notre cœur, est la première condition de la vie intérieure et de l'imitation du sien.

Il nous faut donc reproduire en nous ce type par la vie intérieure. Or, pour cela, la vertu centrale qui résume toutes les autres, et qui fait pour nous, comme pour toutes les âmes chrétiennes, mais pour nous surtout, le fond de la vie intérieure, c'est la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. C'est ce que recommande partout le saint livre de l'*Imitation*, où le cœur de Jésus a si bien été compris et décrit.

C'est là le centre de la piété chrétienne, mais, a fortiori, de la piété sacerdotale. Contact perpétuel et intime que nous avons partout avec Jésus-Christ, avec son cœur, avec ce que son cœur nous a donné de meilleur.

Souvenir de l'Eucharistie. Nous attacher à Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et le comprendre de mieux en mieux ; le fréquenter davantage, et l'aimer de plus en plus dans son état eucharistique. Car, en même temps que l'Eucharistie est le don de son cœur, elle est aussi le moyen de former le nôtre à la vie intérieure et la solution de ce grand problème de la reproduction du cœur de Jésus-Christ dans les nôtres.

MÉDITATION XL

pour le dernier dimanche après la Pentecôte.

LES DÉSOLATIONS DE L'ÉGLISE

PREMIÈRE DÉSOLATION : L'AFFADISSEMENT DES VOCATIONS SACERDOTALES OU LES PRÊTRES SANS L'ESPRIT DE LEUR VOCATION

Seigneur, quand vous nous faites, dans votre Évangile, le tableau des maux de votre Église, le premier dont vous nous parliez, et qui est sans doute la source des autres, c'est la désolation entrée dans le lieu saint. N'est-ce pas pour nous, mon Dieu, que vous ajoutez que celui qui lit comprenne : Cum videritis abominationem desolationis quæ dicta est a Daniele propheta stantem in loco sancto, qui legit intelligat. *Oui, mon Dieu, je la lis et je commence à la comprendre, cette parole ; je comprends d'abord en quoi elle s'applique aux autres, et comment elle a, dans le monde, sa réalité ; mais je comprends aussi qu'elle s'applique à moi d'abord, et qu'ici comme partout, ce qui est écrit, est écrit pour moi :* Quæcumque scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt ; *je comprends qu'étant appelé au sacerdoce, et devant entrer dans le lieu saint, je puis devenir la consolation ou la désolation de votre maison. Ouvrez-moi, Seigneur, ouvrez-moi votre Évangile, afin que je sache le lire et le comprendre, remplissez-moi de vous-même et de votre Esprit, afin qu'averti des dangers qui m'attendent, je n'aille pas y succomber, et grossir le nombre de ceux qui sont entrés dans votre maison pour la désoler.*

Notre-Seigneur nous présente, dans l'Évangile du dernier dimanche après la Pentecôte, un étrange et lugubre tableau : l'abomination de la désolation est dans le lieu saint ; les nations se soulèvent les unes contre les autres ; les faux-christs et les faux-prophètes apparaissent de tous côtés et séduisent les hommes ; une immense tribulation règne par toute la terre ; le peuple épouvanté est en fuite, les astres s'obscurcissent ou tombent du ciel, et le Fils de l'homme apparaît sur une nuée, pour juger les vivants et les morts.

Ce tableau prophétique peut bien, dans ses premiers détails, s'entendre de la ruine de Jérusalem ; mais, après quelques versets, cette explication devient insuffisante, et il est évident que Jérusalem n'est elle-même que la figure de l'Église. Le dernier trait : le Fils de l'homme apparaissant dans le ciel, peut bien s'appliquer, et l'Église l'applique en effet, au jugement dernier ; mais ce grand fait n'arrive là que comme le dernier anneau d'une longue chaîne de bouleversements dont l'Église est ici avertie et par lesquels elle doit passer jusqu'à la fin des temps.

Pour nous, avec notre vocation, nous avons aussi, dans ce tableau, notre part et notre avertissement. Ces malheurs, ces perturbations dans l'Église, commencent par l'*abomination de la désolation dans le lieu saint.* Voilà le mot qui nous regarde et auquel nous devons faire attention ; voilà le côté par où ce tableau est pour nous, et ce qui nous invite à nous en appliquer les détails. Le lieu saint, c'est le sacerdoce ; la désolation qui le remplit ce sont les péchés ; Notre-Seigneur a un mot plus énergique : les abominations auxquelles, nous prêtres, nous pourrions arriver, en perdant l'esprit de notre état. La première de ces désolations de l'Église par le sacerdoce, c'est donc le dépérissement ou l'affadissement des vocations sacerdotales.

I

Connexion entre nos vocations et celle de Jésus-Christ et vues qui les inspirent.

Notre vocation est identique, dans son origine, dans sa nature et dans son but, à celle de Jésus-Christ ; c'est la même ; elle vient de Dieu, elle a pour objet le même sacerdoce ; elle a le même but de sanctification pour les âmes: *Ad consummationem sanctorum, in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi.* Il faut, par conséquent, qu'à l'exemple de la vocation de Jésus-Christ, nos vocations soient vraiment inspirées par des vues sacerdotales. Une vocation sacerdotale se compose de sacrifice, de renoncement au monde et à nous-mêmes, de piété, d'élan vers Dieu et vers les choses saintes avec lesquelles notre état nous met en rapport. La piété sacerdotale se nourrit d'abord de Dieu, l'amour de Dieu de sacrifices ; sacrifices partout dans le sacerdoce : du côté de la famille et du côté de soi-même ; du côté du passé et du côté de l'avenir ; du côté des désirs et du côté des espérances ; du côté des jouissances et du côté des affections, même malgré les entraînements du cœur. Il faut qu'on respire, autour de nous, ce parfum de sacrifice, cet air de passion vaincue qui est le caractère distinctif et la bonne odeur du sacerdoce. C'est à ces conditions que nous serons, comme Dieu le veut, l'ornement, la lumière et la consolation de l'Église.

II

Le fait de l'affaiblissement de l'esprit sacerdotal.

Or, n'est-il pas vrai que si l'Église est aujourd'hui livrée à des souffrances exceptionnelles par l'infidélité, la trahison, la perversité d'un grand nombre de ses enfants laïques, sa première désolation vient du sacerdoce et de la perte trop commune de l'esprit sacerdotal? Non seulement les vocations se raréfient et trop souvent avortent par la faute des hommes, mais celles qui vont à bonne fin, trop souvent s'affadissent et vont à la glace. Nous sommes peu nombreux, il est vrai, mais en quantité nous dépassons les Apôtres ; si, en qualité, nous étions plus près d'eux, si nous étions, si nous devenions de vrais prêtres, que ne ferions-nous pas?

L'esprit du siècle gagne de proche, comme la glace, et menace le sanctuaire ; prenons-y garde, la glace nous envahit malgré nous et comme à notre insu. Il y a là, autour de nous, et jusque dans nos rangs, dans nos cœurs bien souvent, des idées, des rêves de jouissance, de repos, de lucre, de gloire, d'ambition, de plaisir, de bien-être surtout, du petit bien-être mesquin et terrestre ; idées bien dangereuses, bien subversives et dissolvantes de l'esprit sacerdotal. Qu'il est rare, mon Dieu, cet esprit sacerdotal, ce feu sacré du sacerdoce, avec lequel les Apôtres ont sauvé le monde et sans lequel on n'arrive à rien de bon ; cet amour pur et dévoué de l'Évangile et de Jésus-Christ ; ces vues élevées et détachées qui ne viennent pas de la nature, pas du talent, pas de la science, mais du cœur vraiment plein de l'Évangile, et qui sont l'aliment de la piété et la force du zèle. Où est-elle cette sève sacerdotale sans laquelle on ne peut ni aimer son ministère, ni s'en servir pour se sanctifier soi et les autres ? (Application à nous-mêmes, danger pour nous de céder à la même tendance.)

Il est trop vrai, il faut bien nous l'avouer, il est trop vrai que tout cela diminue, et que l'esprit sacerdotal s'en va bien vite dans un cœur qui ne s'est pas, dès le temps de la préparation, solidement trempé dans la piété et rempli de l'Évangile. Il est temps de nous le dire à nous-mêmes, pour nous juger et nous ranimer ; l'esprit du siècle nous gagne, la désolation entre dans le sanctuaire ; cet état d'affaiblissement des vocations est plus fatal à l'Église que la persécution même, et l'œuvre sacerdotale est bien plus souvent et plus puissamment perdue par des prêtres mauvais ou négligents, que par des ennemis du dehors, impies et persécuteurs.

III

Or, il est certain qu'on en arrive là, même avec une vraie vocation, plus facilement que nous ne pensons ; il est certain, de bons prêtres pleins d'expérience, de ferveur et de zèle nous le disent, qu'au bout de quelques années de cure,

on a souvent perdu son ardeur ; le milieu où l'on se trouve, dans nos populations froides et mortes, conduit là presque fatalement, si on n'est pas bien ancré dans sa vocation et rempli de l'Évangile. C'est le feu jeté au milieu de la glace, il faut que le feu l'emporte ou que la glace l'emporte. Otez de notre cœur l'Évangile ; le ministère, qui devrait nous sanctifier, nous dessèche, nous affadit, nous refroidit : c'est un mélange réfrigérant qui nous glace malgré nous ; tandis que pour un vrai prêtre, toutes les fonctions du sacerdoce sont sanctifiantes, et dans toutes il trouve le profit de son âme.

Pensée effrayante qui nous répugne en ce moment, et qui cependant est appuyée sur des expériences nombreuses : il est possible, il est facile, et il arrive souvent qu'un prêtre qui, au début de son ministère, était rempli de bons désirs et tout animé du feu sacré, qui déplorait même, comme nous le faisons en ce moment, la froideur des autres, s'éteigne en peu de temps, s'attiédisse peu à peu, et perde toute son ardeur ; il est possible même, et il y en a trop d'exemples, qu'un prêtre, pieux d'abord et plein de bonnes intentions au début de sa carrière sacerdotale, devienne un pécheur et même un mauvais prêtre. Mais ne supposons pas ce malheur et ne redoutons que de sentir l'esprit de notre vocation s'affaiblir et s'éteindre en nous. Mon Dieu, n'est-ce pas assez effrayant de se dire que dans dix, dans vingt ans, beaucoup d'entre nous, du moins un petit nombre, quand ce ne serait qu'un seul, mais certainement quelques-uns, après avoir commencé par un peu de ferveur sincère, seront devenus, par leur faute, des prêtres tièdes et fades, plusieurs auront peut-être perdu complètement l'esprit de leur vocation ! Et s'il en est ainsi pour celui qui a commencé avec un peu de ferveur, que sera-ce de celui qui commence sans piété, et qui, dès le temps de sa préparation, n'a jamais eu rien dans son cœur, et n'a travaillé à y rien mettre ?

Et maintenant que faudra-t-il dire, si c'est au séminaire même qu'on a perdu son ardeur, si on arrive au bout de ses cinq ans de préparation, blasé, attiédi, ayant perdu le peu

de feu intérieur dont on était animé en y entrant, n'ayant plus ni ardeur au travail, ni piété, ayant perdu ces projets, cet idéal, ces rêves de zèle et de sainteté, qui étaient peut-être des illusions, soit, mais qu'on n'a pas remplacés par des réalités ? Quel malheur ! quel avenir ! Oui, quelle désolation qu'un cœur sacerdotal sans piété, sans pureté, qu'une âme de prêtre sans dévouement, sans zèle, sans abnégation ; désolation pour l'Église et désolation aussi pour lui ; quel avenir, quel triste avenir s'ouvre devant lui. Avec sa vie de sacrifice, qu'il sera exposé, qu'il sera malheureux ; s'il n'est pas pieux, il est comme un voyageur sans provisions dans le désert ; car, sans la piété, sans Jésus-Christ pour compagnon et pour soutien, le sacerdoce est un désert, puisqu'il nous condamne à une solitude complète, à un isolement perpétuel ; sans la piété, un cœur sacerdotal doit être bien malheureux, puisqu'il a renoncé à toutes les jouissances du monde, sans accepter leur compensation.

IV.

La conclusion pratique ne doit pas être qu'il faut se décourager et tout abandonner ; au contraire. Si nous avons dans le cœur un peu d'amour de Dieu, et dans l'âme un peu d'idées généreuses, il faut bien vite, pendant qu'il en est temps, chercher le remède et le préservatif à une telle maladie ; et ce remède, nous l'avons sous la main. Si tant d'autres sont tombés ou se sont laissé attiédir avant nous, ce n'est pas que la grâce de Dieu leur ait manqué ; c'est qu'ils ont, en quelque chose, manqué à la grâce, surtout aux grâces de la préparation qui leur étaient données au séminaire ; c'est qu'ils ont oublié ou négligé de se tremper fortement de l'esprit du sacerdoce, et de se remplir de l'Évangile. Peut-être ils avaient de la piété, mais une piété creuse, sentimentale, sans solidité, sans aliment ; leurs désirs étaient bons, mais vagues, pas précisés par des résolutions fortes, et surtout pas fécondés par la doctrine selon le mot

de S. Paul : *In omni patientia et doctrina* (1) : la patience, c'est l'ensemble de toutes les vertus couronnées par la persévérance ; mais la doctrine c'est le sel au moyen duquel on les conserve et on en augmente la saveur. Ces bons désirs dont ils étaient remplis, venaient d'un certain feu inhérent à la jeunesse et qui passe avec elle, quand vient l'épreuve, mais non pas de l'Évangile ; or, c'est de l'Évangile qu'il aurait fallu se remplir, car la jeunesse passe, mais l'Évangile demeure. Leur temps était occupé sans doute, mais dans je ne sais quelles occupations humaines et futiles, à je ne sais quelles études profanes, quelles sciences étrangères au sacerdoce, sciences agréables, utiles, nécessaires même, et qu'il fallait peut-être étudier ; mais qui, après tout, n'ont ni la vertu, ni la promesse de sauver le monde, et auxquelles il ne faut pas attacher son cœur, parce que notre cœur appartient à l'Évangile. L'Évangile a droit à toutes les ressources de notre âme ; lui seul a la mission de sauver le monde : *Virtus enim Dei est in salutem omni credenti.*

Que le temps du séminaire est donc précieux ! Gardons-nous bien de le perdre à aucun point de vue ; c'est bien cette perte-là qui serait irréparable. Nos devoirs actuels sont une raison d'être intime, surnaturelle, fondée sur des besoins immenses et lamentables du monde et de notre âme, sur des nécessités que nous apprécierons plus tard. En attendant, songeons que chaque moment perdu compromet, plus encore que nous ne le pensons, notre vocation, et fait une brèche à notre avenir sacerdotal. Remplissons-nous bien de l'Évangile, par les études qui sont de notre état ; travaillons au jour le jour, *age quod agis*, sans souci du lendemain, mais sans rien perdre de ce qui nous est donné aujourd'hui comme élément de notre préparation : étude, prière, méditation, travail sur nous-mêmes, union à Dieu, sacrifices de détail ; nous rappelant bien que chaque négligence dans le présent a son terrible contre-coup dans l'avenir et dans l'éternité, et que nous faisons en ce moment nos provisions pour toute

1. *II Tim.*, IV, 2.

une vie où il y aura de grands dangers, des besoins immenses et une incommensurable dépense de ressources.

RÉSUMÉ

Notre-Seigneur nous fait, dans l'Évangile d'aujourd'hui, un tableau étrange et lugubre des bouleversements du monde. Les premiers traits de cette description prophétique paraissent s'appliquer à la ruine de Jérusalem. La conclusion qui nous montre le Fils de l'homme apparaissant dans le ciel, peut s'appliquer au jugement dernier. Mais tout l'ensemble s'applique à la vie militante et persécutée de l'Église sur la terre.

Quant à nous, il ne manque pas de raisons et d'indices nous engageant à en prendre notre part et même la première part : L'Église nous apparaît, désolée par des abominations dont Jésus-Christ ne dit pas la nature ; mais il dit bien que ces abominations sont dans le lieu saint, voilà ce qui est pour nous. Le lieu saint, c'est le sacerdoce: si l'abomination de la désolation y est entrée, c'est par les œuvres ou la négligence des prêtres sans piété, sans esprit de leur état, dont les Pères voient du reste une image dans ces astres obscurcis et tombés dont parle l'Évangile. Donc, affadissement des vocations et affaiblissement de l'esprit sacerdotal dans le sacerdoce, c'est la première et la plus grande désolation de l'Église dont nous nous occuperons dans notre méditation.

I. Nous constaterons les maux que cet affadissement des vocations sacerdotales peut causer à l'Église. Il ne s'agit pas ici de la rareté des vocations, ou de ceux qui, étant appelés de Dieu, ne répondent pas à cet appel ; ceux-là répondront de leur infidélité ; il s'agit de nous, de nous qui entrons dans le sacerdoce, ou qui nous préparons à y entrer ; car, nous aussi, nous avons à répondre de nos vocations, mais dans un autre sens. Nous nous demanderons quelles sont nos vues, ce que nous cherchons, et si tout en répondant à l'appel de Dieu, et en acceptant la grande immolation du sacerdoce, nous avons bien à cœur d'en prendre l'esprit qui est un esprit de piété, de détachement, si nous ne faisons pas trop bon marché des devoirs journaliers et des sacrifices petits et grands que notre vocation nous impose.

II. Profitant de l'expérience des autres, nous nous dirons et redirons bien que le ministère sacerdotal n'est pas sans danger, et que le plus grand, celui qui désole le plus l'Église, c'est le refroidissement du cœur, c'est la perte de l'esprit sacerdotal qui s'éteint comme par degrés et encore assez vite. Cette perte est possible, elle est facile. Après quelques années ou quelques mois d'une certaine ferveur, insensiblement on se refroidit, on se dessèche ; la première ardeur se déflore, et on est tout étonné un jour de se trouver loin de ses débuts et devenu un prêtre tiède. Si tant de prêtres meilleurs, plus pieux, plus solides que nous en ont fait l'expérience et nous en rendent témoignage, que penser et qu'espérer de celui qui déjà, au séminaire, est froid et néglige de se prémunir contre un pareil danger ?

La conclusion pratique, c'est qu'il faut, dès aujourd'hui et tous les jours, nous retremper dans nos résolutions, dans notre ardeur première, nous remettre bien devant les yeux l'esprit de notre vocation, trouver dans les devoirs du présent la garantie de l'avenir, et ne rien négliger parmi nos devoirs actuels, étude, travail sur nous-mêmes, prière, union à Dieu, pour nous préparer, par les petits sacrifices qui nous sont demandés aujourd'hui, aux grands sacrifices qui nous seront demandés plus tard.

MÉDITATION XLI

pour la dernière semaine après la Pentecôte.

LES DÉSOLATIONS DE L'ÉGLISE

SECONDE DÉSOLATION : L'AFFADISSEMENT ET L'EXTINCTION DU ZÈLE DANS LES PASTEURS

Vous m'avez choisi, ô mon Dieu, pour être l'ornement et la consolation de votre Église, non seulement par ma piété, mais encore par mon zèle et par mes œuvres, par mes œuvres non seulement en moi-même, mais encore dans les autres; vous m'avez appelé au sacerdoce, non seulement pour vous servir moi-même et pour me sanctifier personnellement, mais encore pour être l'instrument de votre Évangile, l'agent de votre gloire et du salut du monde. Je sais que les besoins de votre Église de ce côté-là sont immenses: Messis quidem multa; *je sais que les ouvriers y sont peu nombreux:* Operarii pauci; *et quand je me demande ce que je suis pour entrer dans vos travaux, je suis effrayé et comme écrasé par la disproportion de mes forces avec l'œuvre qu'il me faut entreprendre. Oh! que bien facilement et bien vite, une fois dans le saint ministère, mon zèle, à moi aussi, arriverait à s'affadir, que je deviendrais volontiers indifférent aux progrès ou aux insuccès de votre Évangile! Que j'aurais bientôt fait de prendre mon parti du triste état des âmes. Relevez mon cœur, ô mon Dieu, remplissez-le du feu de votre amour, et ne permettez pas que ce feu s'affaiblisse en moi. Surtout montrez-moi comment je puis, dans le présent,*

travailler pour l'avenir à consolider mon zèle et à le rendre persévérant, inextinguible, vraiment apostolique, et à ne mériter jamais cette malédiction effrayante : maledictus qui facit opus Dei negligenter.

I

Sources de notre mission comme apôtres, et idée de l'apostolat comme fonction sacerdotale.

Notre vocation nous fait apôtres, en même temps qu'elle nous fait prêtres ; elle nous consacre à un ministère de zèle et d'évangélisation, en même temps qu'à des devoirs de sanctification personnelle et de piété. Or, le zèle apostolique n'est pas séparable de la piété sacerdotale ; ils ont la même source ; le zèle, c'est l'amour de Dieu, à sa plus haute puissance, et l'amour de Dieu, c'est le fond même de la piété, c'est la piété ; le zèle, par conséquent, c'est la piété, mais la piété à l'état de flamme dans un cœur sacerdotal,la piété en tant qu'elle cherche tout naturellement et comme d'instinct à se répandre, à sortir, à jaillir du cœur où elle a son foyer; c'est une nécessité du cœur sacerdotal qui le pousse à propager son ardeur et à ouvrir la porte au feu qui le dévore intérieurement, pour que ce feu se répande au dehors et aille ainsi enflammer les autres. Il est donc impossible que la piété sacerdotale s'affadisse sans que le zèle s'éteigne ; si le zèle s'affaiblit, c'est que la piété n'est pas vive, et il est impossible de supposer le zèle sacerdotal dans un cœur, sans que la piété en soit la source, et lui serve de soutien et d'aliment.

Or, c'est encore une des plus grandes désolations de l'Église, si le zèle apostolique s'affaiblit et tend à disparaître. Dieu, qui n'a pas besoin des hommes dans ses œuvres, a voulu que l'Église eût besoin du zèle de ses prêtres pour la sienne, et que le succès de l'Église fût subordonné à ce zèle et en proportion de l'esprit apostolique dans ses ministres. Il est vrai que les difficultés produites par l'indifférence sont immenses, et que l'œuvre d'évangélisation confiée au

prêtre est une œuvre grande, laborieuse, pénible, impossible même, à juger humainement. Mais il est vrai aussi qu'après quelques essais souvent infructueux parce qu'ils sont peu durables, le zèle du pasteur s'affaiblit généralement bien vite, et qu'après quelques années, quelques mois, hélas! quelques semaines de lutte, son ardeur s'éteint, son zèle se déflore, son cœur se décourage. Il en vient facilement à se résigner, à s'habituer même au triste état des âmes, et à se composer, au milieu du spectacle navrant de l'irréligion universelle, une apathie, une indifférence qui sont bien la désolation du lieu saint, et qui ouvrent la porte à toutes les abominations, un bien-être où il se console de ses illusions perdues et du mal dont il est témoin.

II

Dangers pour nous d'en venir là, et moyens d'action qui nous restent.

A juger humainement et sur l'expérience de bien des prêtres qui nous ont précédés dans la carrière, voilà ce que plusieurs d'entre nous seront dans quelques années. Quelles raisons avons-nous de croire le contraire? Nous aussi, nous serons exposés à ce danger et jetés au milieu d'un monde bien refroidissant, et nous ne saurions faire pour ce temps-là une provision de zèle trop abondante. Du reste, ces dangers ont beau être grands, ils ne sont insurmontables que pour ceux qui veulent bien ; dire le contraire, ce serait faire injure à la grâce de Dieu. L'exercice des fonctions pastorales est aujourd'hui bien pénible et bien aride, dangereux même, c'est vrai ; mais on entend quelquefois émettre, jusque dans les rangs du sacerdoce, des propositions qui tendraient à prouver plus encore, à prouver qu'il est impossible ou fatalement stérile, et que c'est l'Évangile qui s'est affadi et qui a perdu sa vertu. Or, c'est nous qui nous affadissons ; la principale difficulté vient de nous, de ce que notre zèle s'en va ; et si notre zèle s'en va, cela vient de ce qu'il n'est pas solide, de ce qu'il n'est qu'un sentiment humain, une impression, un feu léger, un feu de paille provenant d'une certaine

ardeur de jeunesse, et qui passe avec la jeunesse, de ce que nous lui donnons pour aliments non pas des principes surnaturels, mais des considérations naturelles, pour agent la parole humaine, et pour moyen d'action de pauvres petites industries de deuxième, de vingtième ordre, et non pas le grand moyen fondé par Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Évangile étudié à sa source, pendant le temps du séminaire et dans les études du séminaire. Il est vrai, nous sommes peu nombreux, de moins en moins nombreux, et rien n'annonce que le nombre des vocations doive tendre à s'accroître, c'est là un des signes malheureux du temps actuel ; mais si nous savons nous remplir de l'Évangile, les vertus et le zèle valent mieux que le nombre des hommes chargés de le porter au monde. Il est vrai, nos moyens d'action sont petits en proportion de ce qu'il y aurait à faire ; mais, après tout, ils sont les mêmes que ceux des Apôtres, et si nous comparons notre situation à la leur, au point de vue des difficultés à vaincre, l'avantage est peut-être pour nous. Nous portons, imprimé dans nos âmes, le même sacerdoce, un sacerdoce si efficace, et qui agit sur les cœurs à la façon de celui de Jésus-Christ. On entend dire quelquefois qu'un bon laïque peut faire plus de bien qu'un prêtre ; quel blasphème ! c'est nier la vertu du sacerdoce et l'utilité de l'œuvre de Jésus-Christ. Nous avons, avec le même sacerdoce, les mêmes sacrements dans nos mains, le même Rédempteur sur l'autel ; les mêmes vertus nous sont possibles pour aider notre ministère ; nous sommes consacrés à des fonctions, à des occupations dont plusieurs sont un danger et qui peuvent être dissipantes et affadissantes pour celui qui ne s'est pas bien préparé et bien rempli de l'esprit de son état ; mais, en elles-mêmes, pour celui qui a vraiment cet esprit, elles sont instructives, elles sont méritoires, elles sont sanctifiantes et elles portent à Dieu.

III

Grande ressource du zèle, l'Évangile.

Et puis, nous avons, comme les Apôtres, le grand et uni-

versel moyen auquel a été promise la conquête du monde : l'Évangile, qui ne s'affadit pas. La parole de Dieu, que nous portons, tout comme eux, n'est pas plus inefficace, et nous la retrouvons toujours dans l'Église aussi vive et aussi féconde. C'est qu'en effet l'Évangile c'est, comme dit S. Paul, la *vertu de Dieu pour le salut de tous ceux qui croient.* Quel mot : la vertu de Dieu, la force de Dieu ! et nous en sommes dépositaires, et nous nous disons impuissants. Ce n'est pas la parole de l'homme, quelque belle, et ornée, et habile qu'elle soit, ce n'est pas la littérature, ce ne sont pas les beaux-arts avec leurs agréments, ce n'est pas la science humaine, ce n'est pas la poésie, ce n'est pas l'enthousiasme, ce ne sont pas les belles imaginations sorties de l'esprit de l'homme, ni les beaux sentiments sortis de son cœur, c'est la parole de Dieu qui a seule la promesse et la vertu de toucher les cœurs et de sauver les âmes, cette parole vive et efficace qui, portée par le zèle, fécondée par la piété, animée par la conviction et confirmée dans son autorité par l'exemple d'une vie sainte et pure, pénètre les cœurs, même à leur insu et malgré eux, comme un glaive à deux tranchants ; parole pénétrante qui finit toujours par atteindre l'âme et touche nécessairement, parce qu'elle porte en elle-même sa vertu qui est infinie et le principe de son efficacité, et qu'elle produit la foi dans les âmes un peu à la manière des sacrements : *Verbum Dei quod operatur in vobis... Fides ex auditu, auditus per verbum Christi ;* parce qu'elle est éloquente et persuasive par elle-même, indépendamment du talent et de l'éloquence de celui qui la prêche, parce qu'elle agit par elle-même, non pas au moyen des artifices, des amplifications et des exagérations qui sont le fond de l'industrie humaine, pour persuader, mais par la seule force de la vérité révélée, par la force de Dieu dont elle est le véhicule ; parole que Jésus-Christ appelle la semence, et qui, en effet, produit toujours quelque chose, même quand ses fruits, pour l'humiliation du prédicateur, ne se montrent pas tout de suite ; parole puissante qui, dans un cœur sacerdotal, ne peut pas être enchaînée ni emprisonnée, même par les glaces de

l'indifférence dont il est entouré ; car, nous l'avons déjà vu, et c'est ici surtout qu'il faut le dire, il faut que la glace dont le prêtre est entouré l'emporte sur le feu dont son cœur est rempli, ou que le feu l'emporte sur la glace.

Vraiment oui, la parole de Dieu, dans le prêtre qui a le bonheur d'être livré au saint ministère, c'est un feu qui brûle, une flamme qui veut s'échapper pour tout embraser. Elle le travaille, le consume, le ronge, le dévore, comme un feu souterrain qui demande à se dilater au loin ; elle le tourmente pour qu'il ne la laisse pas captive ; elle le pousse, l'agite et le torture ; elle fait bondir son cœur en face des maux de l'irréligion ; elle lui arrache des larmes et l'empêche de se reposer et de jouir de ses œuvres, tant qu'il n'a pas converti, autour de lui, tout ce qu'il peut atteindre, tout ce qui a besoin de conversion, à commencer par lui-même. Elle l'empêche du moins de s'habituer au spectacle du mal et à l'impression qu'il produit ; en sorte que s'il n'y peut rien, au moins il se tourmente, il pleure sur son impuissance, à la vue de l'état des âmes, et ne se résigne jamais à la pensée de voir Dieu abandonné et l'Évangile méprisé.

IV

Source de cet Évangile dans les études du séminaire.

Mais cette parole de Dieu, si puissante, et dont il faut nous remplir, où est-elle et où devons-nous la chercher, pour nous en remplir en effet? Elle est dans l'Évangile ; et l'Évangile, ce sont les études du séminaire bien comprises et entendues d'une manière vraiment sacerdotale ; et ces études ont précisément pour but de nous remplir d'une foule de bonnes choses, de notions solides, saintes et surnaturelles qui forment l'Évangile dans nos cœurs et portent la parole de Dieu en nous, qui doivent mettre en nous le feu intérieur de l'Évangile, qui sont la sauvegarde de la vocation, l'aliment de la piété, en même temps que la matière, l'objet même de l'Apostolat, puisque nous prêchons aux populations ce que nous apprenons ici. Par conséquent,

la vraie raison de la nécessité de l'étude pour nous, n'est pas la nécessité de dominer les autres par le talent, c'est là ce que Notre-Seigneur nous a interdit : *Nolite vocari Rabbi*, ni la nécessité de nous occuper, nous aurions d'autres occupations à notre portée ; elle est dans la nature de notre ministère, en ce que l'étude sacrée nous donne la matière de notre futur apostolat.

L'Évangile, en effet, étudié dans nos études, voilà le générateur et l'aliment du zèle dans les prêtres, en même temps que l'Évangile reçu de la bouche du prêtre est le générateur de la foi dans les fidèles. Le point de départ de l'apostolat est semblable à son point d'arrivée, comme les sucs que l'arbre puise à sa racine sont les mêmes qui jaillissent au sommet de ses branches sous la forme de fruits, bien que les propriétés en soient différentes. Ainsi, le zèle du prêtre, qui doit aboutir à nourrir les âmes de la parole de Dieu, doit se nourrir, lui aussi, de la parole de Dieu ; et le mot de S. Paul : *fides ex auditu, auditus per verbum Christi*, est aussi vrai de la formation de l'Apôtre par la parole vivante de l'Église puisée dans les études vraiment sacerdotales, que de la formation du chrétien par le ministère et la parole de l'Apôtre ; il exprime aussi bien la génération de la foi à ce degré supérieur qui fait les vrais prêtres et qui prend alors le nom de zèle apostolique ou de doctrine, car c'est la même chose, que la génération de la foi à son degré ordinaire dans les simples chrétiens.

V

Oui, nous savons que nous serons exposés à de grands dangers, dangers pour notre zèle de s'éteindre, pour notre piété de s'affaiblir, pour notre vertu de se décourager et même de se perdre. Le plus grand de tous ces dangers est dans les déceptions qui nous attendent et qui ne manqueront pas d'éprouver notre persévérance à tous ces points de vue ; dans le découragement qui tombera sur nous par suite de l'insuccès de nos premiers travaux, et qui nous semblera

d'autant plus amer que nos illusions étaient plus belles. Mais ces illusions mêmes, qui seraient pour nous un invincible danger, si nous étions mal préparés ou peu trempés dans la doctrine qui fait les apôtres, *In patientia et doctrina*, ces illusions mêmes sont utiles, elles peuvent être fécondes, elles sont même nécessaires comme la fleur avant le fruit; elles sont, pour le temps de notre formation actuelle, pour notre vocation, pour notre avenir, une ressource, pourvu que la piété et une forte préparation sacerdotale, par la prière et l'étude, nous prémunissent contre les découragements qui sont la suite des illusions détrompées, et forment en nous ce zèle ferme et inébranlable que rien n'abat et qui repose sur une notion claire de nos obligations et de nos ressources.

Retrempons-nous donc, et préparons-nous, dans la méditation des principes d'où est sorti notre apostolat, et par lesquels notre vocation se relie à celle de Jésus-Christ. Retrempons-nous aussi dans le souvenir des actes et des travaux des Apôtres à qui nous succédons. Et que ces souvenirs réveillent notre zèle toujours porté à s'endormir; qu'ils nous transportent, nous enflamment et nous portent à puiser dans la prière et dans nos saintes études la sève sacerdotale et le feu sacré qui fait les apôtres.

RÉSUMÉ

La seconde source des désolations de l'Église par les prêtres, c'est l'affaiblissement du zèle dans les pasteurs. Notre vocation, en effet, nous consacre non seulement à des devoirs de piété, mais aussi à des devoirs d'apostolat; et il dépend de nous, il dépend de nos œuvres, il dépend de notre zèle ou de notre négligence, que l'Évangile triomphe ou soit humilié autour de nous, que la foi se rallume et se conserve ou s'éteigne, que l'Église soit désolée par l'abandon de ses enfants ou consolée par leur fidélité et leur retour.

I. Nous réfléchirons d'abord aux nouveaux dangers qui nous attendent sous ce rapport et auxquels notre zèle pourrait succomber; nous penserons à la désolation qui en résulterait pour l'Église, et au détriment que nous causerions aux âmes, si jamais notre zèle pour leur salut venait à s'affaiblir ou à s'éteindre, quand nous aurons la charge de l'Évangile. Nous demanderons à Dieu de nous préserver d'un mal si déplorable, si anti-sacerdotal et pourtant si commun et si facile à gagner, et de nous faire trouver le préservatif ou le remède. Or:

II. Ce remède et ce préservatif, nous en trouverons l'indication dans une vraie

notion du zèle comme fonction sacerdotale. Qu'est-ce que le zèle sacerdotal? Ce n'est ni une impression naturelle, ni une ardeur de jeunesse, ni un sentiment humain ; c'est une grâce de Dieu qu'il faut demander, obtenir, mériter, c'est un feu surnaturel, céleste, qui a sa source dans une piété profonde et solide, et son aliment dans l'étude de la parole de Dieu ; c'est par là, c'est par l'Évangile, par la parole de Dieu, que nous sommes apôtres, et que Jésus-Christ nous appelle le sel de la terre. Or, l'étude de la parole de Dieu fait précisément, avec la piété, le fond de nos devoirs et de notre préparation sacerdotale; ici, par conséquent, lorsqu'il s'agit de la vocation à l'apostolat, comme lorsqu'il s'agit de la vocation à la piété, nos devoirs dans le présent sont la garantie de l'avenir. Nos études sont saintes; il faut encore les sanctifier par la pureté du cœur, sans laquelle il n'y a point d'apôtre, sans laquelle une vocation à l'apostolat ne peut ni germer, ni se développer sainement, ni aboutir à rien de bon.

Nous demanderons à Dieu d'élever nos courages, d'ouvrir et d'éclairer nos intelligences, de féconder nos études qui sont saintes par leur objet, saintes par leur but, et qui doivent être sanctifiées par la prière unie à la pureté du cœur, l'aliment de notre zèle et la ressource de notre futur apostolat.

MÉDITATION XLII

sur la préparation sacerdotale.

MANIÈRE DE SANCTIFIER L'ÉTUDE

O Verbe divin, qui vous êtes fait chair pour habiter parmi nous, nous vous adorons ici présent avec votre humanité sainte ; nous vous adorons aussi également présent, quoique d'une autre manière, sous la lettre de nos saintes études ; nous savons que vous y êtes caché et révélé tout à la fois ; nous vous y trouvons partout ; nous y sommes avec vous dans un commerce intime et journalier ; c'est vous qui nous y parlez, c'est vous qui êtes l'objet de nos recherches et la lumière de notre science sacrée ; c'est vous qui nous éclairez ; il n'y a pas une ligne de nos livres et un mot de nos lectures qui ne vous ait pour objet direct. Ouvrez nos yeux, ne permettez pas que nous vous méconnaissions, que notre intelligence reste fermée à votre ineffable lumière, et que nous négligions de sanctifier des occupations si saintes.

S. Paul, écrivant aux Colossiens, leur recommande de sanctifier tous leurs travaux, toutes leurs actions, en les rapportant et les offrant à Dieu : *Omne quodcumque facitis...* Tout travail, en effet, peut être sanctifié par la direction d'intention et l'oblation à Dieu. Mais, tandis que pour les choses profanes, elles n'ont avec la fin divine de notre vie qu'un rapport général et indirect, ou même elles sont distrayantes et dissipantes de la fin dernière, et, pour les

rapporter à Dieu, il faut un effort d'esprit; au contraire, pour nos occupations, à nous, elles sont saintes en elles-mêmes. 1° par leur nature, car elles ont Dieu et ses mystères pour objet, elles sont un avant-goût de la vision béatifique; 2° par leur but, elles nous préparent au ministère de l'Évangile. Or, si tous les chrétiens doivent sanctifier leurs travaux, à plus forte raison nous, qui vivons tout plongés dans des pensées si saintes, si relevées, dans un milieu intellectuel directement divin. C'est une chose désolante de voir une telle dépense de forces qui se fait en pure perte pour le salut, faute de savoir utiliser son travail. Ceci n'est pas un sujet spéculatif. Deux moyens de le sanctifier.

I

Prendre dans nos études les vues surnaturelles, ne pas oublier le point de vue surnaturel.

I. Comment on travaille trop souvent : étroitesse de vues ; bassesse du but.

II. On dit souvent que les vérités surnaturelles sont de simples spéculations sans pratique. Grande erreur ; nous contemplons les mystères de Dieu, sa Rédemption source de la grâce, l'organisation de son Église et des moyens sanctificateurs dont il l'a équipée.

III. Nous n'aurons rien compris à la science sacrée et, j'ose dire, aux choses sacerdotales, tant que nous n'aurons pas compris comment ces vérités sont les trésors, la nourriture et la substance de la vie intérieure ; c'est Jésus-Christ que nous cherchons et que nous contemplons : science de Jésus-Christ, contemplation de Dieu, voisinage du Verbe et de sa pensée qui éclate, qui resplendit partout, présence réelle de Jésus-Christ dans nos livres, rencontre continuelle de Jésus-Christ lumière, de Jésus-Christ voie, vérité et vie.

II

Unir la doctrine, la science sacrée avec la piété.

Il faut identifier l'acquisition de la doctrine avec le déve-

loppement de la piété. Ce ne sont pas deux choses séparées, mais une même et identique chose ; et nous n'aurons compris ni l'une ni l'autre, tant que nous ne les forcerons pas à se rejoindre en nous et à s'identifier : la doctrine, pour nourrir, éclairer et agrandir la piété ; la piété, pour attendrir et vivifier la science.

La doctrine est la piété de l'intelligence ; si elle est bonne, elle produira nécessairement, essentiellement, la piété du cœur qui est commandée par l'autre. Mais nous devons d'abord viser la première, c'est *la science des saints.* Nous entendons dire parfois que les saints ont plus appris par la prière que par l'étude ; il faut s'entendre : c'est que, pour eux, l'étude était une prière, à force d'être éclairée par les vues de la foi.

En terminant, demandons à Dieu de nous ouvrir les yeux à cette lumière ineffable : *Domine, ut videam ;* de ne pas permettre que nous passions par-dessus ces trésors sans les voir, et que, devant sa parole, nos cœurs restent froids, impassibles, endurcis : *Hodie si vocem Domini audieritis, nolite obdurare corda vestra.* Nous entendrons Notre-Seigneur nous dire : *Ego sum via, veritas, et vita ;* et nous lui demanderons de nous montrer comment il est tout cela par nos études.

MÉDITATION XLIII

sur la préparation sacerdotale.

DANGER DE CHUTE DANS LE SACERDOCE

S'humilier devant Dieu en reconnaissant sa misère, sa faiblesse et les chances qu'il y aurait de succomber, si on n'a pas une protection spéciale de la grâce, et si Jésus-Christ n'est pas bien formé en nous.

I

Dangers de succomber.

Tableau des désolations de l'Église, affligée surtout par l'indignité ou la froideur de ses prêtres. Elle a déjà tant à souffrir par ailleurs, que sera-ce si ceux qui doivent être les instruments de son triomphe deviennent, par leur infidélité ou leur négligence, les instruments de sa désolation? Les dangers qu'il y a pour nous de tomber dans ce malheur, nous sont indiqués 1° par les chutes de tant d'autres non moins préparés, non moins forts et non moins rassurants que nous ; 2° par nos passions et notre faiblesse ; 3° par les dangers extérieurs augmentés : monde entraînant au mal ; invasion du sensualisme : *Totus in maligno positus est... adversarius vester circuit quærens quem devoret;* 4° par les fonctions mêmes du ministère qui nous sont un danger ; car si elles sont sanctifiantes pour celui qui s'y est bien préparé,

elles sont affadissantes pour la vie intérieure et pleines de périls pour le cœur, si on s'y est préparé négligemment.

II

Raisons d'espérer pourtant et moyen général de se préserver.

I. Dieu ne nous abandonne pourtant pas ; mais sa grâce nous soutient, et ne tombe que qui veut ; car on a toujours plus de force que de tentations [1].

II. En attendant qu'il nous soutienne dans l'avenir, Dieu nous donne, dans le présent, de puissants moyens d'assurer notre persévérance et de nous préserver contre les entraînements. Tout l'ensemble de nos devoirs actuels a précisément cet effet. Petitesse apparente des devoirs du présent, mais leur retentissement dans l'avenir, et leur importance relativement à notre persévérance. Chacun de ces devoirs a sa raison d'être profonde qui, pour rester inaperçue, n'en est pas moins réelle ; ne méprisons rien pour nous former solidement.

III. Nous savons qu'en toutes choses, Dieu récompense la fidélité aux petits devoirs par la puissance dans les grands: *Euge, serve bone et fidelis, quia in pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam.*

III

La piété, sauvegarde et garantie de la persévérance.

Saint Paul a traité ce sujet de la persévérance sacerdotale assurée par la piété: *Novit Dominus pios de tentatione eripere. Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ* [2].

I. Tableau des chutes qui nous affligent, des dangers qui nous entourent, de notre faiblesse. D'un autre côté, l'humilité même nous fait un devoir de trembler et de nous défier de nous. Mais voici l'écueil : nous sommes exposés à croire

1. *I Cor.*, x, 13.
2. *Tim.*, IV, 7-19.

que nous ne pourrons pas persévérer ; et, en effet, livrés à nous-mêmes, nous ne le pourrons pas ; il nous faut pour cela une grâce surabondante du côté de Dieu, une force exceptionnelle du côté de nous-mêmes. Or, c'est la piété qui nous assure et cette grâce et cette force.

II. Elle nous assure la grâce, en touchant Dieu pour nous, et en l'intéressant à notre cause.

III. Elle nous assure la force, en détournant notre cœur des affections terrestres, et en l'occupant plus haut ; en le purifiant, en l'élevant au-dessus de la nature, en l'habituant au sacrifice ; car la piété est quelquefois une jouissance, mais elle est ordinairement un sacrifice.

IV. Quand on veut purifier une âme et l'attacher à Dieu, je crois que le bon moyen n'est pas toujours de lutter directement contre le péché ; il est si difficile, si douloureux d'arracher au péché une âme qui est habituée à s'en nourrir et qui a fait de lui son pain quotidien ! Mais c'est de lui inspirer la piété ; si on l'obtient, on aura facilement l'innocence.

V. Mais la piété sacerdotale, pour être ferme et virile, doit être fondée sur la doctrine, établie dans la foi. C'est ce que dit précisément S. Paul : *Noli negligere gratiam quæ in te est... attende tibi et doctrinæ.*

VI. Courage donc ! Attachons-nous à Dieu par la piété ; c'est le bon moyen de préparer notre avenir et d'assurer notre persévérance : *Pietas ad omnia utilis est, promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.*

MÉDITATION XLIV

sur la préparation sacerdotale.

DE L'AMOUR DE DIEU DANS UNE VOCATION VIRGINALE

I

Lien de ce sujet avec la doctrine du détachement.

Le sacrifice et le détachement, comme esprit et condition essentielle de notre état, est, avons-nous dit, le grand moyen de purification de l'âme et la première partie de la sainteté. Si le détachement est nécessaire pour tous, comme condition de salut ; si saint Paul, en lui donnant pour motifs ou pour stimulants la brièveté du temps et la caducité de la vie, l'exige de tous les chrétiens, même de ceux qui usent du monde ; que sera-ce de ceux qui s'engagent à servir Dieu dans une vocation sainte et virginale ! Pour ceux-là, le détachement parfait et radical, par la réalisation totale des conseils évangéliques, est leur vocation formelle. Malheur à ceux qui entrent dans une telle voie sans avoir compris qu'ils ont à vivre non plus pour eux-mêmes et pour la satisfaction de leurs désirs naturels, mais pour tout sacrifier.

Mais le détachement n'est pas un état définitif et stable ; ce n'est pas un but, le but de notre vie ; c'est un moyen qui doit conduire à quelque chose de mieux. Nous ne pouvons pas rester seulement détachés; notre cœur a horreur du vide, notre cœur ne peut pas rester en suspension au-dessus des choses terrestres quittées, sans être attiré par une attraction

plus forte, retenu par une tendresse meilleure ; et, avant même de se détacher du monde, il faut qu'il ait déjà trouvé un objet qui l'attire et auquel il s'attache invinciblement, auquel il se cramponne et s'agglutine avec toute sa tendresse et sa puissance d'aimer ; il ne peut quitter le monde que pour quelque chose de meilleur, et s'embarquer sur cet océan du sacrifice qu'avec l'espérance, la perspective et la vision lointaine d'une terre meilleure où il pourra débarquer heureusement et qui sera sa terre promise — comme une servante, maltraitée par sa maîtresse, avant de quitter la maison où elle n'a pu se plaire, va d'abord en chercher une autre qui lui sera meilleure, et où elle pourra poser le pied en quittant la première.

Ainsi pour nous ; nous quittons le monde, il est vrai, et nous nous embarquons sur un terrible océan ; nous avons devant nous la perspective d'une vie, d'une vie peut-être longue et qui sera tout entière consacrée au détachement ; vie de solitude, vie de silence de cœur, vie de séparation, vie de tristesse et de larmes, vie douloureuse et abreuvée, débordante d'amertumes et de douleurs ; nous ne jouirons jamais de la terre, nous ne profiterons pas de ce monde enchanteur, et nous mourrons sans y avoir goûté. Nous montons dans une barque fragile et bien exposée ; selon le conseil du bon Maître qui nous appelle et qui fait avec nous la traversée de la vie, nous allons quitter le rivage et pousser en avant, jusque dans la haute mer. Où allons-nous ? Il faut devant nous un autre rivage, une autre terre, une meilleure espérance, une perspective plus ravissante que nos yeux puissent entrevoir, et vers laquelle nous puissions tendre les bras, sinon pour l'atteindre déjà, au moins pour la saluer de loin [1], et pour l'aimer déjà par avant-goût. Cette perspective, l'objet de cette espérance, c'est Dieu, notre récompense, à nous surtout qui lui donnons notre vie sans partage; cette jouissance que nous avons de lui par avant-goût déjà sur la terre, s'appelle l'*amour de Dieu;* et me voici arrivé

1. *Hebr.*, VI, 17-19 — X, 13.

au sujet que je veux méditer maintenant avec vous pour vous montrer, pour me montrer à moi-même, un second côté plus élevé de notre vocation.

Si donc l'esprit de sacrifice est la condition de notre vocation, comme j'ai tâché de vous le montrer, l'amour de Dieu c'est notre vocation même ; si par le sacrifice nous vidons notre cœur de tout ce qui est créé, de tout ce qui passe, c'est parce que nous sommes appelés à quelque chose de mieux, et que notre cœur a été, pour ainsi dire, creusé sur une plus large mesure, et ne peut être rempli que par Dieu. Aux amertumes du renoncement, et aux déchirements du sacrifice, Dieu doit donc donner pour compensation, dès ce monde, les délices incompréhensibles de son amour, les ravissements de la piété ; et plus le sacrifice qu'on fait de soi-même est complet, plus la place de Dieu est grande en nous, plus par conséquent la compensation est grande aussi et surabondante. Il est donc temps de ne plus chercher à nous amuser, à perdre notre vie, et à gaspiller la sève de notre âme autour des choses qui ne sont pas éternelles ; il est temps de reconnaître, de démêler et d'embrasser, dans tout ce qui compose notre vie, ce qui en est le principe et la racine, afin de commencer enfin à mettre chaque chose à sa place, et à marcher dans la plénitude de notre sacrifice et dans la sincérité de notre vocation, vers la fin dernière qui la termine et qui est l'amour de Dieu achevé, consommé et couronné dans le ciel.

II

Ce que c'est que l'amour de Dieu, et quelle est sa source.

Ne pas le confondre avec l'amour charnel et sensible. On peut aimer Dieu sans le sentir, mais il faut qu'à la fin il absorbe toutes les facultés, même celles du cœur sensible.

I. L'amour de Dieu est un état surnaturel de l'âme en grâce et en union avec Dieu ; 2° une vertu, un effort, un travail, un mérite, pas dans les forces naturelles.

II. Ses sources sont 1° la foi ; 2° la charité ou état de grâce sanctifiante ; 3° le travail de la sanctification qui, peu à peu,

nous fait apercevoir ce que d'abord nous n'avions pas vu; surtout, l'exercice de l'union à Dieu, par le souvenir de sa présence, exercice d'abord pénible, puis qui devient délicieux et comme un besoin du cœur. La beauté divine nous est cachée sur la terre, et ici-bas nous ne la verrons pas face à face ; mais nous nous approcherons d'elle, et nous sentirons de plus en plus sa présence près de nous.

III

Le but et le couronnement de l'amour de Dieu dans l'espérance et le désir du ciel ; ou, le désir du ciel conséquence immédiate de l'amour de Dieu.

I. Relation entre le spectacle que l'Église nous offre le jour de la Toussaint et notre sujet général. Tous ces saints, dans la variété de leur vie, se sont sanctifiés en aimant Dieu, et sont, dans des voies et sous des formes différentes, des fruits d'un même amour de Dieu.

II. Cherchons, dans cette foule de saints, nos modèles spéciaux, adaptés à notre caractère et à notre situation, nos pareils.

III. Si la pensée du ciel nous touche moins que celle de l'enfer, et n'est pas notre motif principal et ordinaire de contrition et de sanctification, c'est un malheur, et cela résulte de ce que nous n'y avons pas une foi vive. Et pourtant, il est toute notre espérance ; donc, il nous est essentiel de le connaître.

IV. Cette notion, nous ne pouvons l'avoir que par analogie, par voie négative ; ce qu'en dit S. Paul, et ce que nous en savons, ce ne sont que des négations : 1° nous savons qu'il n'y aura plus de douleurs ; 2° nous savons que le ciel ne ressemble à rien de ce que nous connaissons.

V. Le ciel étant la possession de Dieu, est le *couronnement de l'amour de Dieu ;* or, nous ne connaissons Dieu que par le témoignage de ceux qui l'ont mieux connu. S. Dominique exorcise un possédé, et lui demande si Dieu est beau ; le démon, qui le sait, puisqu'il a vu Dieu et que son supplice

est de ne le plus voir, répond : « S'il y avait une colonne allant de la terre au ciel, couverte de lames et de rasoirs, que j'eusse le corps le plus sensible qui soit possible et qu'il fallût monter cela pour voir Dieu *un instant*, je le ferais. »

VI. Le ciel des vierges ! Le ciel des cœurs purs ! Dieu se donne à tous, pour récompenser de l'avoir aimé sur la terre; mais plus ou moins, selon qu'on l'a aimé plus ou moins. Oh! ne regrettons pas notre vocation.

IV

Remède à tout et ressource pour tout dans l'amour de Dieu.

Ama et fac quod vis, dit S. Augustin.

Quel malheur de ne pas aimer Dieu quand, renonçant à tout ce qui n'est pas lui ou pour lui, on est entré dans une vie de sacrifice dont l'amour de Dieu est toute la raison et le soutien.

PENSÉES DÉTACHÉES

I. *Marie modèle de formation à la vocation ecclésiastique.*

Marie est notre modèle et notre guide comme vocation et préparation à la vie sacerdotale.

La vie sacerdotale se compose surtout de deux grandes vertus que nous trouvons dans Marie au plus haut degré, et qu'elle nous apprendra :

1° L'amour du sacrifice — cette vertu est pour nous-mêmes. Place qu'occupe le sacrifice dans la vie du prêtre ; place qu'il a occupée dans la vie de Marie; analogie entre les sacrifices de Marie et les nôtres.

2° Le zèle le plus ardent pour le salut des âmes — cette vertu est en nous pour les autres. État de la foi autour de nous: ce que nous devons sentir à la vue de ce spectacle ; ce que Marie a fait pour le salut des âmes ; raisons et intérêt qu'elle a d'intervenir dans le ministère du prêtre auprès des âmes : c'est son œuvre que nous continuons et appliquons.

***

II. *Du caractère de la piété dans les âmes pénitentes.*

Diverses épurations par lesquelles elles doivent passer, avant d'arriver à la plénitude de leur transformation surnaturelle, dans l'union à Jésus-Christ par la grâce sanctifiante :

1° La lumière qui les frappe, lorsqu'elles sont encore dans le péché, et qu'elles n'osent suivre.

2° Le sacrifice amer de la conversion ; déchirement.

3° Les retours du cœur vers le péché, et le mal qu'elles ont à ne pas se repentir de leur conversion.

4° Dieu inspire le repentir du péché, et il a souvent cette forme : on regrette de n'avoir pas toujours été un cœur pur et de n'avoir pas conservé son innocence baptismale ; ce regret est plein d'amertume ; on ne se résigne pas à cela ; il y a encore de l'imparfait.

5° Enfin, la pratique du détachement intérieur conduit à un état bien plus parfait et bienheureux, où l'on se résigne à n'être qu'une âme pénitente, où l'on se console d'avoir été pécheur par la considération du privilège que Dieu accorde aux âmes pénitentes.

Description de ce privilège.

1° Le mérite et l'effort est plus grand encore à quitter le péché, quand on en a goûté et qu'on a encore de la jeunesse à son service et de la capacité pour pécher, que d'avoir toujours été innocent et de n'avoir jamais connu le péché ; de là la joie du père de famille au retour de l'enfant prodigue, et celle du ciel pour la pénitence d'un pécheur plus que pour le salut de beaucoup de justes.

2° Caractère de tristesse et de déchirement intérieur, de brisement du cœur, de larmes de l'âme dont la piété de ces âmes est entourée.

3° Tendresse spéciale et accents plaintifs de leurs élans vers Jésus-Christ.

4° Elles ont davantage goûté sa miséricorde : Madeleine a la meilleure part.

Aptitude spéciale qu'elles ont d'attirer les âmes à Jésus-Christ.

1° Leur miséricorde pour les pécheurs est plus grande à cause de leur expérience.

2° Dieu a répandu sur elles un attrait surnaturel, un parfum suave, autour d'elles une atmosphère sainte et suave qui agit par leur regard, par leur voisinage, sans qu'elles s'en doutent, et qui saisit, surprend, repose et change les cœurs, en s'insinuant à la façon d'une odeur pénétrante.

***

III. *Ne pas s'arrêter dans le chemin du sacrifice et ne rien refuser à Dieu.*

Notre-Seigneur nous a tout donné par amour ; mais il faut une réponse à ses bienfaits. Le plus grand de ses bienfaits, et celui qui, pour nous, a couronné toutes ses miséricordes, c'est le don d'une vocation qui nous approche si près de lui. Or, cette vocation s'est fait entendre à nous sous la forme d'un appel au sacrifice ; Dieu a mis dans tous les cœurs, en cicatrisant la plaie du péché, un instinct de sacrifice qui est comme la démangeaison de cette cicatrice, et qui nous torture délicieusement ; mais, dans nos cœurs, à nous, il a mis une soif de sacrifice qui fait que nous ne sommes jamais contents.

1° Sacrifices que nous avons rêvés dès l'enfance, et qui nous ont attirés dans la vie religieuse ou sacerdotale. Nous les voyions dans le lointain et ils étaient poétiques. Ah ! vus de près ils sont amers et bien pénibles.

2° Il ne faut rien refuser. Notre-Seigneur nous parle, nous demande, nous sollicite ; tout accorder et ne pas mesurer avec lui : *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra... non omnes capiunt verbum istud, sed quibus datum est.*

Qui pourra jamais décrire ce doux mystère d'amour et d'union entre Notre-Seigneur et les âmes, ces délicatesses infinies de notre Dieu qui se fait notre frère et notre victime et qui, pour nous parler de plus près, vient se renfermer

avec nous dans notre cœur. Souvent nous le cherchons partout ; cherchons-le en nous.

3° Nous aimerions à choisir nous-mêmes nos sacrifices.

***

IV. *La dévotion à Notre-Seigneur comme source et aliment de toute vraie piété.*

1° Des caractères que doit avoir notre dévotion envers Notre-Seigneur :

Nous devons tout lui sacrifier, puisque nous nous vouons à un état qui nous sépare de tout pour son amour.

Caractère de tendresse intime et familière, fraternelle.

Caractère d'amitié exclusive. Ne vaut-il pas mieux que tout ce que nous avons laissé ?

2° Caractères qui conviennent à l'amour de Notre-Seigneur, spécialement dans la vie religieuse ou sacerdotale. Il me semble que voici les deux principaux, résumés aux chapitres VII et VIII du second Livre de l'*Imitation :*

Il doit être un amour exclusif ; non qu'il ne faille aimer les hommes, au contraire, mais,

Il doit être un amour tendre, intime et familier. — Tout cela ne vient pas naturellement ; mais cependant, après des sacrifices, cela vient sans qu'on sache d'où ni comment.

3° Le zèle pour le salut des âmes.

Par vocation, nous avons un état qui nous voue à un ministère public.

Dans l'intérêt de notre salut à nous-mêmes, il faut travailler au salut des autres et à l'œuvre de la foi.

Par amour de Dieu, notre piété doit naturellement s'intéresser à la cause de la Religion, notre foi doit tendre à se propager.

***

V. *La sainteté sacerdotale.*

Tous les hommes sont appelés à la sainteté ; c'est leur fin universelle. Il n'y a que cela de sérieux et de bon ; il n'y a que cela qui donne le seul bonheur capable de remplir

le cœur humain. Pourtant, c'est la dernière des préoccupations de la plupart. Quelle désolation de voir si peu de monde y songer et marcher vers cette fin.

C'est aux prêtres de faire compensation. Où sera la sainteté, sinon chez eux ? Ils doivent même être d'autant plus saints, que le monde l'est moins ; d'abord, afin de consoler le cœur de Dieu ; puis, afin d'agir sur les pécheurs.

La sainteté, pour les prêtres, ne consiste pas seulement dans ce qui est nécessaire au salut, mais dans la destruction radicale du péché, dans la purification absolue du cœur, et dans la perfection de la vie spirituelle.

Il y est obligé : 1° En raison de sa vocation, du choix et des dons précieux de Dieu sur lui. Je suis souvent tenté de regretter d'avoir reçu une vocation si haute et si gênante, et de ne pouvoir pas pécher comme les autres ; tenté de me dire : C'est ennuyeux d'avoir été appelé au sacerdoce. — Mais que de compensations j'entrevois ! 2° En raison de l'idéal qu'il copie : *Sanctus, innocens, impollutus, excelsior cœlis factus* 3° En raison des mystères auxquels il est mêlé si directement, et du rapport immédiat dans lequel il est avec Dieu.

Non seulement le prêtre doit éviter tout ce qui est mal, mais il doit purifier absolument son cœur de tout ce qui est imparfait, pour devenir digne de Jésus-Christ, prêtre éternel ; il doit choisir toujours ce qui est plus parfait ; ne rien refuser à Dieu de ce qu'il demande, soit qu'il exige, soit qu'il suggère.

Le prêtre surtout doit pleurer ses péchés comme ceux des autres. — Par mes souffrances morales, mon détachement, mes séparations, les brisements de mon cœur, il faut que j'expie et compense ma vie passée. Dieu tirera le bien du mal, et mes péchés, une fois réparés, me serviront.

Je dois aussi expier sur moi-même les péchés des autres, et porter le poids des iniquités du monde, comme mon divin Maître. Plus elles sont grandes, plus j'ai à porter !

Indépendamment de mes expiations personnelles, mon ministère, comme prêtre, est, avant tout, un ministère

d'expiation des péchés du monde ; toutes ses fonctions se groupent et se ramassent autour de l'oblation du sacrifice expiateur, et ont pour but la réparation.

***

VI. *De l'amour de Notre-Seigneur considéré comme partage et compagnon de vie du prêtre.*

Cet amour réciproque est la compensation surabondante de tous nos sacrifices, de nos délaissements, des brisements de notre cœur.

Qu'est-ce que je cherche dans les créatures, et qu'est-ce qui me porte à les aimer ? Eh bien ! tout cela est suréminemment en Jésus-Christ. Il est vrai, je ne puis en juger que par la foi ; mais un jour viendra où j'en jugerai par la vision immédiate, et où je serai bien heureux d'y avoir cru.

Vie radieuse, chaste et virginale des prêtres amis de Jésus ! Nous sommes seuls devant le tabernacle ; mais nous sommes avec lui, et il est avec nous ; nous sommes compagnons. Est-ce qu'il ne nous suffit pas ?

Couronnement de cet amour par la radieuse espérance du ciel : le ciel des prêtres, le ciel des vierges ! Doux et tendre appel de Jésus aux âmes qui n'auront aimé que lui, à leur dernière heure...

LIVRE TROISIÈME

OPUSCULES SPIRITUELS

I

La vocation apostolique [1].

A. — Je crois que je suis appelé au ministère de la conduite intérieure des âmes, et particulièrement des âmes pénitentes. Car j'ai toujours eu un attrait pour ces âmes, et je me sens dans le cœur, malgré ma dureté, ma méchanceté, mon acrimonie, une profonde commisération pour ces âmes, et un besoin de les excuser, de les accueillir avec miséricorde, et de leur pardonner.

Dans un ministère comme celui-là, je me fais facilement aimer, je me sens tout naturellement devenir patient, plein de douceur et d'aménité ; je ne remarque nullement que cela fasse du mal à mon âme ; au contraire, je sens que le spectacle même des péchés me sanctifie, et que d'être l'instrument des grâces et de la miséricorde de Dieu, et d'assister à ce petit travail intérieur de l'Esprit-Saint envahissant et transformant les âmes, cela me bouleverse et m'agite pour le bien.

B. — Mais il y a des dangers que je n'ai pas eu le temps d'y voir, et des prêtres bien supérieurs en vertu, bien plus solides par le cœur, et tout aussi ferrés par les principes, ayant de plus l'expérience que je n'ai pas, ayant un juge-

1. Cet opuscule, écrit par J.-B. Aubry, pendant sa grande retraite à la Pierre-qui-Vire, en 1872, est un véritable plaidoyer pour la vocation apostolique. C'est à la suite de cette retraite, que l'éminent théologien résolut définitivement de consacrer sa vie aux missions étrangères.

ment exquis que je ne suis pas sûr d'avoir, m'ont dit tant de fois que nécessairement on s'affadit dans ce ministère.

A. — Oui, quand on est sédentaire au milieu des petites aises de la vie ; mais comme je veux être, j'aurai sans cesse une source pour me retremper et renouveler la fraîcheur de l'âme; et l'obligation du détachement, quand je ne voudrais pas !

B. — J'ai encore trop de poésie dans l'âme, et ma vocation ne s'est pas assez dépouillée de cet involucre de jeunesse et de rêverie enthousiaste qui me porte à des choses spéciales. Or, tout cela passera, et il me restera mon sacrifice dans son amertume.

A. — Il y a la poésie ; mais pas seulement ni principalement cela ; les pétales tombés, l'ovaire reste.

B. — Je cherche les regards des hommes.

A. — Non, car j'irais encore, si personne ne le savait.

B. — Oui, mais je mets dans ce sacrifice accompli en silence et sans que personne le sache, une recherche d'orgueil encore plus fine et, par conséquent, dangereuse.

A. — Je tâcherai de me détacher de cela encore, en me détachant complètement de moi-même. Puis, le scrupule que j'en ai, peut être une tentation. En tous cas Dieu jugera; je me soumets à lui docilement, et je veux sa gloire.

B. — Je la trouverais partout, sa gloire, et ici en particulier. Le diocèse a besoin de moi, et mes supérieurs me disent apte à cela.

A. — Leur jugement personnel ne pèse plus assez à mes yeux ; leur appréciation n'est plus assez pure et assez désintéressée administrativement ; j'ai vu trop d'erreurs, de légèretés et de bassesses de procédé dans ces appréciations de vocations, pour croire et me fier à eux.

B. — Monseigneur m'a dit que ma place était ici, et que mes idées sont des tentations.

A. — Mais il dit cela à tout le monde.

B. — La pensée m'est venue quelquefois que ce serait, pour moi qui cherche le sacrifice, un bien grand sacrifice de rester ici ; ce serait le plus grand que je puisse faire, car il

n'a pas d'attrait ; ne serait-ce pas une raison pour y rester ?

A. — Il faut, dans la vocation, ne pas négliger la considération de l'attrait intérieur ; il est d'ordinaire la marque du chemin voulu par Dieu. Sans cet attrait, je ne serais pas prêtre. — Or, c'est là mon premier rêve, le seul qui me sourie vraiment, celui où je vois le plus de choses qui vont à ma nature ; c'est la forme de ma vocation, l'image sous laquelle m'est apparue ma vocation, et sans laquelle je ne l'ai jamais comprise pour moi.

B. — Il y a bien des inconvénients et des dangers pour mon âme.

A. — Dieu me soutiendra comme les autres. S'il ne veut pas m'empêcher de me perdre, je me résigne non pas à l'offenser, mais à être perdu, pourvu qu'il me permette de travailler pour sa gloire seule.

B. — Je puis me tromper sur cette œuvre ; vue de près, elle me semblera bien moins idéale.

A. — C'est encore la seule œuvre sacerdotale où je voie, dans l'ensemble, le véritable esprit sacerdotal, comme je l'entends et comme je l'ai vu dans tous mes désirs. Voilà bien le genre simple et fort que j'admire sans restriction et que j'ambitionne. Il est certain que l'esprit sacerdotal y est très bon, très généreux et guidé par la piété et le détachement.

B. — Outre les dangers généraux que tous y trouvent, il y a des dangers spéciaux pour moi en particulier ; ils viennent de ma nature impressionnable et changeante, de la faiblesse de mon cœur, de ma fragilité d'âme, de la puissance du climat et des influences atmosphériques et physiques sur moi.

A. — Je me montrerai bien tel que je suis intérieurement, et je serai docile.

B. — J'ai quelques aptitudes et une préparation d'études que Dieu veut que j'utilise ; je sens qu'il y aurait faute à ne pas les utiliser : n'y seront-elles pas inutiles?

A. — J'entrerai aux Missions étrangères en désirant mais sans demander de les utiliser. Elles ont des moyens de les

utiliser, et il se peut qu'on me fasse entrer dans une combinaison où elles seraient utilisées avec plus de profit intérieur pour moi (pas de place à l'ambition des honneurs et de la gloire) et avec plus de profit pour les autres. Ici tout est impossible. — Leur dirai-je mes aptitudes? Je crois que non. Dieu fera ce qu'il voudra?

Rester ici? Je vois devant moi, si je reste professeur, le dégoût, l'affreux dégoût qui va me saisir et me dévorer. M. R*** qui est né professeur, et qui a toujours eu le goût du professorat, disait un jour que le système de filière, dans le professorat, et de changement d'une faculté à une autre, est nécessaire, au séminaire, pour prévenir le dégoût qui vient vite par la répétition des mêmes choses. Encore ajoutait-il que, même avec ces changements, le dégoût vient encore, après peu d'années. Et moi qui suis si accessible et si sensible à ce dégoût de la vie; moi qui verrais avec tant de terreur s'ouvrir devant moi un avenir de professorat, et ici! Il est probable que, de longtemps, il sera impossible de restaurer ici les études, et, par conséquent, je serais toute ma vie en présence d'un système dont au moins la beauté ne me compenserait en rien mon sacrifice. Vieillir sans avoir rien réalisé des rêves de mon enfance et de ma jeunesse, et des élans qui m'ont porté au sacerdoce!

B. — L'abnégation en serait d'autant plus grande, et le sacrifice en est immense. Ne serait-ce pas là ce sacrifice sans goût, insipide et contraire à mes élans, dans lequel je me suis quelquefois résigné à m'immoler, pour prouver à Dieu mon amour et pour lui gagner des âmes?

A. — Ma nature est trop ardente pour se concentrer dans une pareille torpeur, et pour rester confinée dans des besognes si froides; ma nature répugne à cela. Il en est qui y sont restés; mais il est remarquable que souvent ce sont ceux qui ont laissé absorber leur rêve par des goûts secondaires peu sacerdotaux: Musique, littérature, arts, petites industries mondaines, attaches de famille ou d'amitié.

B. — J'ai d'autant plus besoin d'une règle que toute règle me répugne.

A. — Est-ce présomption ? Il me semble que Dieu m'unira à lui assez fortement, assez tendrement, pour me donner la force de me sanctifier, sans règle autre que celle du sacerdoce, par la seule énergie de la piété et de la fidélité aux devoirs sacerdotaux, par l'amour de mon sacrifice et l'intelligence de la beauté de ma vocation.

Je sais que j'aurai une vie pleine d'amertumes, de déceptions douloureuses, de brisements de cœur ; mais, avec la grâce de Dieu, je porterai mon fardeau. Je ne demande pas à faire mon ciel sur la terre, ni à être épargné dans mes affections, ni à récolter moi-même le fruit de mes semences, ni même à savoir qu'elles produiront après moi. Je demande à me sanctifier en vue du salut des autres, et à coopérer à l'évangélisation des pauvres, de ceux à qui personne ne pense et de qui on ne peut attendre ni gloire, ni compensation, ni même un retour d'affection. Je voudrais que Dieu me donnât la force de travailler sans espérance de succès ; c'est ce que je roule dans ma téte depuis dix ans.

Toutefois, voici dans quelles dispositions j'ai quitté ma retraite de la Pierre-qui-Vire : Je suis décidé à partir pour les Missions coûte que coûte, et on dira tout ce qu'on voudra. Comme pourtant il n'y a rien d'absolu dans ces sortes de vocations, si, dans deux ans, Dieu m'envoie des indices d'un autre parti qui serait le vrai, fût-ce même de rester ici, s'il me fait constater que ma place n'est pas là-bas, je resterai, soit qu'il faille ajourner encore, soit pour toujours, ce qui me serait bien douloureux. — Voilà ma situation d'esprit :

Il y a en moi deux hommes qui se battent et se contredisent, l'un criant : « Je ne pourrai jamais tout quitter, quand je pourrais réussir et même faire du bien par ici ; je ne pourrai jamais aller enfouir ma vie si loin de toutes les affections auxquelles je tiens ! » L'autre répond encore plus fort : « Il le faut, et c'est tout juste là ce qu'il me faut ! » Après tout, je ne veux que la volonté de Dieu.

Je vais travailler deux ans à me sanctifier et à me fortifier ; et si alors Dieu ne m'a pas montré autre chose, je lui

dirai : Mon Dieu, si ce n'était pas là mon chemin, il fallait me le dire !

Si j'entre aux Missions-Étrangères, ce ne sera ni par découragement, ni par dégoût pour le ministère de nos pays. Mais, de ce côté encore, je ne vois rien qui ne me porte à me réjouir de me sentir appelé à autre chose : quand je regarde autour de moi, et quand je pense à tout ce que nous savons ici, je vois, dans le sacerdoce, trois catégories bien distinctes : les prêtres mauvais publiquement ou occultement ; ils sont plus nombreux qu'on ne pense — les médiocres, qui sont ambitieux et se poussent, ou qui sont des bourgeois à 900 francs — les bons, les fervents, les vrais prêtres qui sont relativement peu nombreux, découragés, et qui regrettent de ne s'être pas, en entrant dans le sacerdoce, jetés dans quelque ordre ou quelque œuvre spéciale, et d'être trop vieux pour s'y jeter.

Je crois bien que Dieu m'a donné du zèle, de l'ardeur, du dévouement ; mais je n'ai toutes ces choses qu'en théorie et comme grâces de Dieu ; je ne les ai pas comme vertus, c'est-à-dire développées par mon mérite et exercées de mon fond.

Si ma vocation est aux Missions, j'irai ; mais j'ai peur de cette vie, en même temps que je la désire ardemment, impétueusement. J'ai peur du désespoir pour mon âge mûr ! Il faudra tout quitter, laisser derrière moi tout ce que j'aime ! Emporter avec moi des souvenirs pleins de tendresse et sans espérance, des souvenirs qui vivront dans mon cœur tant qu'il vivra lui-même, et qui ne serviront qu'à le torturer ! Il faudra m'isoler, me séparer de tout ce qui remplit mon cœur ; j'ai tant besoin d'aimer et de me sentir aimé ; il faudra renoncer à la satisfaction de ce besoin, consentir au déchirement complet, embrasser, comme mon partage, l'immolation de moi-même dans ce que j'ai en moi de plus intime et de plus tendre ; il faudra vivre loin de tout, séparé de tout, ne me fixant nulle part et, dans la rapidité de ma vie apostolique, ne m'arrêtant en aucun lieu pour m'attacher et y prendre le temps d'aimer, entouré d'êtres rebutants et sans

charme que je n'aurai même pas le temps de m'attacher d'affection. Quelles angoisses j'aurai par moments ! ne regretterai-je pas d'avoir quitté ce que j'aime ? Moi sur qui les affections lointaines et les souvenirs aimés ont tant de pouvoir, je serai saisi d'une désolation immense. Mon Dieu, mon Dieu, soutenez-moi, donnez-moi la piété qui occupe le cœur au-dessus de tout ce qui est terrestre ! J'attendrai le ciel, et sa perspective compensera très amplement mes sacrifices et occupera mon cœur.

Je sais que mon cœur souffrira, que je pleurerai, que je serai dans une sorte de désespoir habituel, que souvent, bien souvent, je serai saisi du plus vif et du plus amer regret d'avoir quitté mon pays et mes affections. Je sais cela ; ne me dites pas le contraire, mais dites-moi, si vous trouvez que c'est un obstacle et un signe que je ne dois plus penser à cela ; vous me consolerez et me remplirez de joie, si vous me dites que non et que tous ont éprouvé cela.

Mon Dieu, je vous sacrifie ma vie, mes rêves d'enfance et de jeunesse, mon avenir, mon avenir qui n'est pas commencé et auquel je tiens tant, auquel je ne pense ni sans trembler, parce que je prévois qu'il sera rempli de séparations et d'amertumes, abreuvé de douleurs et de larmes ; ni sans être ravi, parce que je le désire, et qu'alors ma vocation sera réalisée, je serai vraiment prêtre, j'aurai tout donné et réalisé mon rêve, le rêve de mon enfance, de ma jeunesse, et tout cela sans profit, sans récompense et sans espérance pour la terre.

II

Les dangers de la vie apostolique.

I

DANGERS D'UNE VIE TRÈS OCCUPÉE SOIT D'APOSTOLAT, SOIT D'AFFAIRES TEMPORELLES, SI ELLE N'EST FÉCONDÉE PAR UNE VIE INTÉRIEURE ABONDANTE

Il est assurément très glorieux et très méritoire d'être occupé des œuvres de l'apostolat et des affaires de l'Église. En tant qu'elles se rattachent toujours finalement à la sanctification des âmes et à la gloire de Dieu, quelque vulgaires et peu élevées qu'elles soient dans leur objet matériel, ces affaires sont toujours une noble et sainte occupation, bien digne d'absorber notre travail, bien féconde en mérites, et bien capable de servir à l'avancement de notre vie spirituelle. Je ne voudrais pas assurément détourner de ce genre d'occupations les âmes qui ont un attrait pour la vie intérieure, et qui sont appelées à s'élever au-dessus de la simple et stricte pratique des devoirs du chrétien, pour entrer dans une contemplation plus pure ; je ne prétends pas non plus que la perfection de la vie intérieure et de l'union à Dieu soit incompatible avec ces devoirs d'une nature différente et plus matérielle, soit ceux de l'apostolat qui sont en eux-mêmes si sublimes, soit ceux mêmes de l'administration temporelle qui, tout en étant d'un ordre inférieur par leur

objet, puisent dans la fin à laquelle ils sont ordonnés, une dignité et une valeur surnaturelle très haute aussi. Il y a eu des saints dont la vie a été consacrée à ces deux genres d'occupations, et qui, en leur alliant la plus sublime piété, nous sont un grand argument de leur compatibilité, en même temps que la consolation des personnes livrées à ces offices plus matériels par devoir, et désireuses à la fois de leur allier aussi les devoirs plus délicats et plus spirituels de la contemplation. Je conviens même que les temps modernes ont eu le privilège de produire surtout des saints de ce genre, que notre siècle a été particulièrement fécond sous ce rapport, et que les vocations à la sainteté semblent être aujourd'hui, par une disposition providentielle, dirigées vers la vie active.

Et pourtant, il faut mettre les âmes en garde contre ces occupations, non pour les en détourner, mais pour les prévenir de leurs dangers, et leur montrer que, s'il n'est pas impossible de concilier le soin spécial de la vie intérieure avec elles, c'est du moins une chose fort rare, fort difficile, et qui exige un ensemble de conditions et de précautions dont on ne pense généralement pas à s'entourer, quand on entreprend d'avancer dans la contemplation, et de mener de front, avec ce soin, celui des œuvres d'un ministère apostolique ou des affaires temporelles. Par ces dernières, je n'entends même pas les affaires purement séculières et qui ne se rapportent qu'à des intérêts purement temporels et nullement au bien de l'Église ; il est trop clair qu'une piété tant soit peu avancée est incompatible avec de tels soucis, et que ceux qui sont au service de Dieu spécialement ne pourraient s'y livrer ; S. Paul l'a dit : *Nemo militans Deo implicat se negotiis sæcularibus* [1]. La raison en est facile à comprendre : Le cœur de l'homme ne peut pas contenir deux amours, et s'éprendre de zèle pour deux intérêts, surtout s'il s'agit de deux amours et de deux intérêts aussi antipathiques et aussi exclusifs que celui des choses de

1. *II Tim.*, II, 4.

Dieu et celui des choses du monde ; les intérêts du monde ont de plus la malheureuse propriété, en abaissant les regards de l'homme vers la terre et en absorbant son attention au profit des créatures, de le détourner de la considération des choses supérieures, de lui enlever le goût des biens célestes, l'intelligence et le sentiment des vérités divines, même les plus élémentaires. Occupé des affaires du monde, entouré de cet attirail de choses temporelles comme d'un nuage qui lui dérobe la vue du ciel, l'homme terrestre n'aperçoit plus et ne goûte plus les mystères de Dieu ; tant mieux s'il conserve la foi et continue, au milieu de son tourbillon, à faire ce qui est exigé pour le salut ; on ne peut guère espérer de lui davantage : *Deum in Christo vel Christum in Deo esse non videt occupatus et curarum terrestrium nube circumdatus* (1).

Je parle de ceux qui, soit dans la vie séculière, soit dans la vie sacerdotale ou religieuse, ayant consacré toute leur existence à Dieu et à l'Église, au soin de leur salut et de celui des autres, ont reçu en partage ou choisi eux-mêmes, pour remplir cette fin, la charge d'un ministère extérieur ou des soins d'une administration matérielle. Certes, je ne leur conseillerai pas de se soustraire à cette charge, surtout si l'obéissance, la nécessité ou leur vocation leur en fait un devoir, ou simplement si, après avoir réfléchi et pris conseil, ils y trouvent une somme d'utilité plus grande. Je suis loin aussi de les engager à négliger les occupations dont ils ont été chargés ou dont ils se sont chargés, pour vaquer uniquement au soin de leur âme, ce serait une piété bien mal entendue. Mais j'insisterai sur la nécessité qu'il y a pour eux de n'entreprendre que ce qui est compatible avec les devoirs spirituels, de réserver toujours et quand même pour ceux-ci, une part excellente de leur vie, une place de choix dans le temps dont ils disposent, et de prendre leurs mesures pour que la vie intérieure ne souffre en rien de leurs occupations. J'insisterai sur le danger

1. S. Paulin, Ep., XXIII, 3.

qu'il y aurait pour eux à entreprendre ou accepter trop sous ce rapport, à se livrer trop et se laisser trop occuper à cette partie de leurs devoirs, et je leur montrerai que, pour eux, la voie de la perfection et leur vocation consiste, tout en donnant à ces intérêts matériels les soins voulus et convenables, à réserver leur cœur, leur amour, leurs meilleures pensées pour la vie intérieure ; et si les affaires contrarient cette vie intérieure et sont en conflit avec elle, sans qu'ils puissent s'en débarrasser ou en alléger le fardeau, à gémir du moins et à souffrir de cet état, à ne pas s'habituer à cette situation, à conserver le sentiment de cette souffrance et le désir d'être en position de mieux faire.

L'homme est faible, dans son âme comme dans son corps, dans les choses surnaturelles comme dans les choses naturelles ; les forces dont il dispose sont bornées et s'usent bien vite ; il n'y a pas de nature si forte qui puisse résister longtemps à l'inclination que nous avons à faire passer en habitude des actes que nous répétons tous les jours, et à perdre une habitude ou un état d'âme que nous ne pouvons plus entretenir par les actes qui lui conviennent. Il est donc naturel et presque inévitable, qu'à force de vivre occupé des choses matérielles, notre cœur se fasse à elles et prenne leur mesure, qu'à force d'être privé des choses célestes et de négliger la vie spirituelle, il se déshabitue d'elles et en perde le goût. Il est donc impossible, dans la situation que j'ai dite et sans les précautions dont j'ai parlé, que la vie spirituelle la mieux trempée résiste longtemps à un tel entraînement.

Autre considération qui n'est ni moins solide, ni moins concluante : L'action elle-même, pour être bonne, féconde, saine et complète, pour être vraiment dirigée vers la fin dernière, a besoin de n'être pas séparée de la contemplation et du soin continuel de la vie intérieure. C'est surtout quand il s'agit d'un ministère apostolique et d'une œuvre de zèle ou de charité quelconque, que cette remarque a toute sa force et sa valeur. Il semble du moins qu'en fait d'œuvres de zèle et de charité, on n'en fera jamais trop ni assez, que de ce côté l'action ne sera jamais trop abondante, et qu'il

ne peut y avoir aucun danger à s'élancer en avant dans cette voie, que ce genre d'œuvres importe avec lui des grâces exceptionnelles, et remplace avantageusement, par un sublime exercice de charité, le saint exercice de la contemplation qui, étant moins directement ordonné vers la charité, semble moins méritoire et moins capable de sanctifier.

Il y a du vrai dans ces dernières idées, l'exercice du zèle et de la charité, surtout dans un ministère apostolique, est de soi sanctifiant et admirablement méritoire pour celui qui en est chargé. D'autre part, selon S. Thomas ([1]), de toutes les vocations, celle qui importe le plus de grâces de Dieu, c'est la vocation apostolique. Mais encore y a-t-il des précautions à prendre et des conditions à remplir, parce qu'il y a des dangers, et même, selon la loi commune, des dangers d'autant plus grands, que ce ministère est plus élevé et plus méritoire. D'abord, le ministère apostolique entraîne et suppose une dépense de forces spirituelles qui a bientôt épuisé l'âme ; si ces forces ne sont continuellement entretenues et renouvelées par la prière, par la contemplation ; même, la dépense étant plus grande, la production de forces nouvelles doit être aussi plus abondante, et par conséquent la contemplation, la vie intérieure doit être encore plus abondante que dans une existence qui ne serait pas occupée à ces œuvres.

Un autre danger bien considérable vient du contact dissipant auquel nous oblige ce genre de vie, avec le monde, ses plaisirs, ses jouissances, ses misères même. Il est facile de comprendre la force de ce danger et la nécessité impérieuse d'un puissant contre-poids et d'une nourriture intérieure d'autant plus forte. Enfin, il est d'expérience que l'exercice des fonctions du zèle, en détruisant en nous toutes les illusions, a d'ordinaire pour effet, s'il n'est pas soutenu par une vie intérieure très abondante, d'engendrer en nous une familiarité peu respectueuse pour les mystères de la grâce, et souvent une fatigue irrésistible et un dégoût,

1. In Epist. S. Pauli ad Ephes., IV, 11.

une sécheresse de cœur et de sentiment qu'on ne peut vaincre qu'à force d'énergie et d'union à Dieu.

Voilà les dangers de la vie apostolique qui, selon moi, exigent les précautions et la provision surabondante de vie intérieure dont j'ai parlé.

Mais, en dehors même de ces dangers, il y a une raison plus profonde pour laquelle la vie apostolique exige une plus grande provision de vie spirituelle. C'est que l'exercice du zèle et de la charité est une production, une génération de vie surnaturelle, et que, pour produire la vie surnaturelle dans les autres par son action, il faut avoir en soi une grande abondance de cette vie. N'est-ce pas évident? L'exercice du zèle n'est pas un exercice ordinaire et naturel; il ne suffit pas, pour sanctifier les autres, de leur parler, d'agir humainement sur eux, de mettre en œuvre les moyens humains, d'être doué de forces physiques, intellectuelles et même morales, et de savoir en user ; la grâce est une force plus intérieure qui vient directement de Dieu sans doute, et qu'il donne aux âmes en dehors du mérite des hommes par qui il agit pour la donner, mais dans la production de laquelle cependant la vie et la vertu personnelle de ces hommes jouent un grand rôle; et c'est là l'explication de la fécondité du ministère des saints. Pour être féconde, il faut que cette action apostolique soit nourrie et soutenue par le pied, par la racine, par le dedans, et qu'elle ne consiste pas seulement en un vain bruit, en un fracas plus ou moins éloquent, plus ou moins habile de paroles ou d'industries ou d'activité humaine ; car c'est dans ce cas précisément que l'Écriture appelle la parole humaine *æs sonans et cymbalum tinniens.*

Dans le même sens, S. Paul [1] dit que sans la charité, l'éloquence même la plus sublime, même l'éloquence angélique, est stérile et ne sert de rien. Il n'y a pas d'apostolat sans contemplation ; et le zèle qui n'est pas fertilisé par la vie intérieure est inutile, en même temps qu'il est un tour de force impuissant à persévérer quelque peu.

1. *I Cor.*, XIII, 1-2.

Il semblerait du moins que, dans le gouvernement des choses temporelles, la contemplation, l'habitude de la méditation et de l'union affective avec Dieu, ne peut être aucunement utile, peut même être une gêne ; et, en effet, j'ai dit moi-même plus haut que ces choses temporelles étaient jusqu'à un certain point incompatibles avec la vie intérieure. Je le maintiens ; et, cependant, l'exemple tiré de l'Histoire des ordres monastiques [1] prouve que la vie contemplative et intérieure est la meilleure des préparations et des garanties d'aptitude et de succès, même dans l'administration des choses matérielles.

Il y en a une première raison générale, c'est que la contemplation, en vous habituant à voir, au-dessus des choses temporelles, la fin dernière, vous donne aussi la règle suprême de l'ordre, le principe fondamental de la bonne et vraie direction en dehors de laquelle ces choses, quelque bien administrées qu'elles soient au point de vue naturel, seront toujours un désordre, et, de plus, n'auront jamais la bénédiction de Dieu.

Il y a une autre raison plus directe et qui tombe plus visiblement sous l'analyse.

La méditation établit dans l'âme une paix, une tranquillité, un calme, qui décuple les forces de l'esprit et lui permet d'ordonner son travail, d'utiliser toutes ses énergies, de mûrir ses jugements, de se laisser moins impressionner dans le sens de la joie ou de la douleur par les accidents qui surviennent. L'âme est plus recueillie, plus en possession d'elle-même ; elle n'est pas en proie à cet empressement maladif et fiévreux qui est si nuisible au gouvernement des affaires. La méditation repose et rafraîchit l'intelligence qui recouvre ainsi ses forces et son activité pour reprendre le travail; en sorte qu'après avoir goûté ce repos, elle est capable de supporter sans fatigue un fardeau bien plus lourd que si elle ne l'avait pas goûté. Cette récollection d'elle-même et ce repos spirituel la met de plus en état et lui donne la

1. V. Disc. de Mgr Freppel à Solesmes, 16 mars 1876, sur les *Ordres monastiques.*

facilité de prévoir ce qu'elle doit faire et ce qui pourra résulter de ses actes, comme aussi de se rendre compte de ce qu'elle a fait déjà et de ce qui en est arrivé.

Un autre grand et inappréciable avantage est, en mettant la conscience en face d'elle-même et de ses déterminations au point de vue des intentions, de la loyauté de la vertu, de l'obliger à entendre son propre jugement et ses salutaires inspirations. Il est toujours salutaire à l'homme et sanctifiant pour sa conduite, d'écouter sa conscience, de s'entendre lui-même à son propre tribunal, et d'y porter par devant lui-même un jugement sur sa propre vie et ses actes ; et l'Écriture [1] donne pour raison à l'invasion du mal et à la prédominance du péché sur la terre, qu'il n'y a personne qui sache descendre dans son cœur pour méditer.

Une parole que je veux citer, et qui est encore un exemple de cette doctrine : un homme du monde, élevé en dignité et chargé d'une administration considérable dans le gouvernement, se plaignait auprès d'un de nos évêques, Mgr Dupanloup, des occupations excessives dont sa vie était remplie et auxquelles il ne pouvait suffire ; l'évêque étant lui-même très occupé et ne se plaignant pas de ne pas suffire à sa besogne, le ministre s'en étonna, et lui demanda le secret pour suffire à tant de choses. L'évêque lui répondit : « A toutes vos occupations ajoutez encore une heure de méditation chaque matin, et non seulement vos affaires seront faites, mais vous trouverez des loisirs! » — En effet, la méditation, dans une vie très occupée, n'est pas du temps perdu, même au point de vue des affaires temporelles, puisqu'elle rétablit le calme parmi les facultés, rend à l'âme sa fraîcheur et ses forces, et lui donne le secret d'ordonner son temps et ses occupations.

Nous trouvons un bon développement de toutes ces pensées dans les sept premiers chapitres du célèbre traité *de la considération* composé par S. Bernard pour le pape Eugène III, à qui ce livre devait servir de règle pour sa vie, ainsi

1. *Isai.*, LVII, 1.

qu'à tous les évêques. Certes l'auteur était compétent, et il s'adressait à un personnage dont les occupations, quelque nombreuses et absorbantes qu'elles fussent, ne devaient pas manquer d'une certaine noblesse et d'un rapport assez direct avec la fin surnaturelle, c'est-à-dire la gloire de Dieu et la sanctification des âmes, et à qui, de plus, il n'était pas loisible de se décharger à son gré du fardeau des affaires, et de diminuer le nombre de ses occupations.

Or, le premier livre de ce traité n'a pour objet que de lui faire sentir le danger de sa situation, au point de vue dont j'ai parlé, de lui inspirer ou d'entretenir en lui une vive douleur de l'obstacle que ses occupations apportent au bon exercice de sa vie intérieure, et de le prémunir autant que possible contre ce danger par des conseils qui reviennent en somme à un seul : se dérober le plus possible aux affaires de l'administration, pour consacrer toujours au soin de son intérieur la meilleure part de son temps et de ses soins.

Voici du reste la traduction libre et paraphrasée de ces sept chapitres.

II

I. Oh ! combien je compatis à votre mal, pourvu toutefois que vous en souffriez vous-même ; car on ne compatit qu'à ceux qui sentent leur mal ; autrement, ce ne serait plus vous compatir mais vous plaindre ; et si vous ne sentiez pas votre mal, ce serait pour moi une raison de vous plaindre bien davantage, car ce serait, à mes yeux, la preuve que votre mal est bien plus grand encore : un malade qui ne sent plus ses souffrances est bien plus en danger.

Je le sais, vous n'en êtes pas à ce point. Après avoir joui naguère, avec tant de délices, des joies de la sainte contemplation, et avoir été si violemment arraché à ces voluptés célestes que vous aviez si bien comprises et que vous aimiez tant, vous ne pouvez les avoir sitôt oubliées et en avoir si vite perdu le goût et le besoin. La blessure qui vous a été faite est trop récente pour s'être cicatrisée déjà et pour être devenue insensible ; elle saigne encore, et vous en ressentez

toujours la douleur. J'en suis heureux et consolé pour vous, et je vous souhaite de la sentir toujours ainsi. De ces chastes délices, aujourd'hui presque perdues pour vous, il ne vous reste plus que des désirs, et ils sont le tourment de votre âme, parce que vous ne pouvez plus les satisfaire.

Bien des fois sans doute, essayant de vous dérober un moment au soin des affaires, vous vous apprêtez à goûter un moment et comme à l'échappée à ces douces joies. Hélas ! Et toujours vous êtes déçu, toujours essayant de satisfaire votre pieux désir, et toujours le voyant trompé ; toujours retournant vers la solitude, et toujours rappelé dans le tumulte ; toujours cherchant à vous soustraire à vos tracas, et toujours ressaisi par eux ; toujours dans les travaux de l'enfantement et, comme dit le prophète [1], au moment d'enfanter n'en ayant plus la force. Ah ! vous connaissez mieux que personne ce douloureux état. Vous n'êtes pas comme cette génisse d'Ephraïm [2] qui, habituée au joug dès son jeune âge, n'ayant jamais goûté qu'à son pénible état et ne soupçonnant pas qu'il y en eût un autre, avait fini par l'aimer et ne sentait plus d'autre goût.

Je ne crains pour vous rien plus que cette tranquillité désolante et malheureuse, qui est celle des âmes infidèles au divin ami. Prenez-y garde ; elle peut venir ; vous ne le pensez pas, parce que c'est encore une peine pour vous aujourd'hui de vous sentir emporter dans ce tourbillon des affaires ; mais songez que l'habitude finit ordinairement par nous rendre supportables et même par nous faire aimer les choses même qui ont commencé par nous coûter le plus.

II. Ne vous fiez donc pas trop à vos dispositions actuelles. Il n'y a pas de sentiments si profondément implantés dans notre âme, si on ne les alimente, qui ne s'effacent à force de temps. Une blessure qui vieillit se couvre d'une croûte, si on la néglige ; elle est alors bien plus difficile à guérir, car elle est insensible ; si on ne l'entretient pas vive et ouverte, il faut qu'elle se calme d'elle-même, soit par l'action des

1. *V. Reg.*, XIX, 3 — *Is.*, XXXVII, 3.
2. *Osée.*, X, 11.

remèdes qui adouciront le mal, soit par celle du temps qui assoupira la douleur. Le temps, l'habitude, un long usage, qui peut résister à ces grandes forces ? Est-il une amertume salutaire qu'ils ne finissent malheureusement par changer en douceur, à force d'y habituer et de dépraver le goût ?

Job en faisait la remarque en gémissant (1) : Ce qu'autrefois je ne pouvais toucher à cause de mon dégoût, aujourd'hui, dans mes douleurs, j'en fais ma nourriture. Une chose vous paraît insupportable aujourd'hui ; attendez un peu de temps, par la force de l'habitude elle vous sera bientôt moins pénible, puis assez légère, enfin vous ne la sentirez même plus, jusqu'à ce que vous finissiez par l'aimer. Ainsi, peu à peu vient l'endurcissement du cœur et même l'aversion ; ainsi la plus amère douleur, si elle continue, cessera bientôt, soit en se guérissant, soit en devenant insensible.

Voilà donc ce que j'ai toujours craint pour vous, ce que je crains encore, c'est que, remettant les remèdes et n'entretenant pas votre heureuse douleur, vous ne succombiez bientôt au péril et ne la rendiez désormais incurable ; c'est qu'au milieu du tourbillon d'occupations que vous impose votre charge, fatigué de souffrir ainsi, vous ne preniez le parti de vous endurcir le front contre la pénible impression qu'elles vous causent aujourd'hui, et de perdre bientôt cette salutaire douleur. Il sera plus prudent à vous de vous soustraire aux affaires de temps en temps et pour un moment, que de vous laisser emporter par elles et certainement entraîner peu à peu où vous ne voudriez pas ; où donc ? Eh bien, à l'endurcissement du cœur. Ne me demandez pas ce que c'est, si vous ne le redoutez pas, vous y êtes déjà tombé; car le cœur endurci est celui qui n'a pas d'horreur pour son état, parce qu'il ne sait plus le sentir. Ou bien demandez-le à Pharaon par la bouche du prophète (2) ; il vous dira qu'il est impossible d'obtenir le salut du cœur endurci, à moins que Dieu ne l'enlève de la poitrine du pécheur et ne le remplace par un cœur de chair.

1. *Job*, VI, 7.
2. *Ezech.*, XXXVI, 26.

Qu'est-ce donc qu'un cœur endurci? C'est celui que la componction ne transpercera plus, que la piété n'attendrit plus, que la prière ne touche plus ; celui qui ne cède plus à la menace, qui est endurci contre le châtiment, ingrat aux bienfaits, infidèle aux conseils, dur dans les jugements, sans pudeur en face des choses honteuses, sans crainte dans le danger, inhumain dans les choses humaines, téméraire dans les choses divines. Il oublie le passé, il néglige le présent, il est sans prévoyance de l'avenir ; du passé il n'y a que les injures qu'il n'oublie pas, du présent il ne met rien à profit, de l'avenir il ne prépare rien, sinon peut-être ses vengeances. Pour résumer d'un seul mot tous les malheureux caractères de cet horrible mal, le cœur endurci, c'est celui qui n'a ni crainte de Dieu, ni respect des hommes.

Voilà pourtant où peuvent vous entraîner vos occupations maudites, si toutefois vous continuez de vous livrer tout entier à elles, comme vous avez commencé de le faire, sans garder pour vous rien de vous-même. Tout cela, c'est du temps perdu ; et si vous me permettez de remplir autour de vous l'office que Jéthro remplit un jour auprès de Moïse [1], je vous dirai comme lui : Vous vous consommez en un travail absurde, et toutes les affaires auxquelles vous vous prodiguez ainsi ne servent qu'à vous affliger l'esprit, à jeter votre âme hors d'elle-même et à chasser la grâce. Qu'est-ce que tout cela, sinon des toiles d'araignées, et quel fruit en tirez-vous? Débarrassez-vous de tout cela ; laissez-moi de côté tout cet attirail, et rentrez en vous-même. Voilà ce qu'il vous faut, votre premier devoir.

III. Quelle vie est donc celle-là, de poursuivre ou d'entendre du matin au soir des procès? Encore, si à chaque jour suffisait sa peine, et si vous vous réserviez vos nuits. Mais non ; à peine avez-vous le temps qu'exige la nature pour reposer le pauvre corps et avoir la force de vous lever le lendemain pour vous replonger dans la chicane. Ce sont des procès et des cas criminels que le jour annonce au jour

1. *Exode*, XVIII, 18.

et la nuit à la nuit ; ne voir plus que des crimes, ne respirer plus que le crime, sans pouvoir au moins varier un peu, et entremêler à ce triste métier quelques saints loisirs occupés par d'autres pensées, quelle vie encore une fois !

Ah ! je le pense bien que vous êtes le premier à en gémir ; mais ce n'est pas assez, si vous ne cherchez à y remédier. Et, en attendant, n'allez toujours pas vous habituer à cet état et vous laisser gagner par cet endurcissement dont je parlais. N'ayez rien de commun avec ceux de qui Dieu disait [1] : Je les ai frappés, mais ils n'ont pas pleuré. Ayez plutôt les sentiments et soyez en mesure de vous appliquer les paroles du juste Job qui disait : Suis-je assez fort pour supporter un tel fardeau ? Et quelle issue vois-je à mes maux, pour m'encourager à la patience ? Je n'ai pas la dureté de la pierre, et ma chair n'est pas d'airain. Plaignez-vous comme lui. C'est une grande vertu que la patience ; mais ce n'est pas ici que je vous la veux ; au contraire, soyez impatient. Est-ce que vous admirez la patience de ceux à qui S. Paul disait [2] : Vous qui êtes sages cependant, vous supportez tranquillement qu'on ne le soit pas. Certes, ce n'est pas un éloge qu'il entend leur faire, mais une ironie ; il veut par là flageller la molle douceur de ceux qui, prêtant pour ainsi dire la main aux faux apôtres qui séduisaient les fidèles, se laissaient, à force de fausse patience, gagner à leurs dogmes nouveaux et pervers. Aussi ajoute-t-il : C'est ainsi que vous vous laissez réduire en servitude. En effet est-ce une vertu, est-ce de la patience de vous laisser rendre esclave, quand vous pouvez, quand vous devez être libre ? Pour moi, je n'appelle pas cela de la patience. Ne vous dissimulez pas cette servitude dans laquelle, sans vous en apercevoir peut-être, vous vous laissez certainement réduire chaque jour davantage. C'est le signe d'un cœur déjà presque abruti, de ne plus sentir l'ennui des continuels tracas auxquels on le soumet.

1. *Jérém.*, V, 3.
2. *II Cor.*, XI, 19-20.

Les tracas ouvrent l'intelligence, dit Isaïe ([1]); et c'est la vérité. Mais encore, s'ils dépassent la mesure, ils conduisent au mépris du bien. C'est ainsi que l'impie, à force d'avancer dans le mal, quand il est arrivé au fond, méprise tout ; et ceci, c'est Salomon qui le dit ([2]). Secouez donc la torpeur qui vous gagne ; du moins, ayez une sainte horreur de cette servitude qui vous menace et même vous tient déjà beaucoup plus qu'il ne faudrait. N'est-ce plus être esclave que d'avoir tout le monde pour maître, au lieu d'avoir un seul maître? Et vous, quand êtes-vous libre, quand êtes-vous tranquille et à vous-même? Je ne vois autour de vous que tapage et tumulte, partout enfin cette servitude abrutissante qui vous opprime. Allez, je vous vois occupé à bien des affaires et débiter une belle besogne ; vous me faites pitié !

IV. Mais, m'objecterez-vous? S. Paul, qui était libre vis-à-vis de tous, s'est bien fait le serviteur de tous, et il s'en fait une gloire (3). — Ce n'est pas le cas de vous appliquer cette parole. Sa servitude, à lui, consistait-elle à être au service des hommes pour acquérir un gain honteux? Voyait-il, comme vous, recourir vers lui, de tous les coins de l'univers, les ambitieux, les avares, les simoniaques, les sacrilèges, les concubinaires, les incestueux, enfin les criminels de toute espèce, venus pour obtenir de son autorité apostolique la collation des honneurs ecclésiastiques ou la permission de les garder? Il s'est fait le serviteur de tous, en ce sens que J.-C. était sa vie, et que mourir lui était un gain, pour gagner plus d'âmes à J.-C., et non pour augmenter ses revenus et servir l'avarice. Ainsi donc, n'appuyez pas de son exemple votre conduite, et que son admirable zèle et sa charité tout aussi indépendante que généreuse, ne servent pas d'excuse à votre servile condition ; elle est toute différente. Si vous voulez prendre son esprit et exemple sur lui, adopter ses maximes, choisissez plutôt cette autre parole : Vous avez été rachetés à grand prix : ne redevenez plus esclaves des

1. *Isaï.*, XXVIII, 19.
2. *Prov.*, XVIII, 3.
3. *I Cor.*, IX, 19.

hommes [1]. Celle-ci est bien plus digne de votre apostolat, bien plus salutaire pour votre âme, bien plus fructueuse pour l'Église.

Quoi de plus servile et de plus indigne, surtout d'un souverain pontife, que d'être appliqué, je ne dis pas tous les jours, mais à toute heure, à de telles choses et pour de telles gens ? Enfin, dites-moi, quand priez-vous? quand enseignez-vous les peuples? quand édifiez-vous l'Église? quand méditez-vous la loi de Dieu? J'entends bien les lois résonner dans votre palais ; oui, mais quelles lois ? celles de Justinien, pas celle de Dieu. Or, est-ce là ce qui convient? Jugez-en vous-même. La loi de Dieu est immaculée ; c'est elle qui convertit les âmes ; les autres sont plutôt des chicanes et des subtilités que des lois, et elles sont plus faites pour détruire toute notion de justice que pour être la règle du juste. Pourquoi supporter que la loi de Dieu se taise, et que celles des hommes résonnent toujours dans votre maison ? Ou je me trompe, ou votre conscience à vous-même est choquée et a scrupule d'un renversement si pervers, si contraire au bien ; certainement elle doit vous pousser souvent à crier vers Dieu avec les prophètes : Les méchants m'apportent leurs récits mensongers, Seigneur ; mais tout cela ne vaut pas votre loi [2].

Allons donc, un peu de courage ! Secouez-moi ce joug pesant et inconvenant, proclamez votre liberté, faites un peu voir que vous n'avez plus rien à faire de tout cet attirail intolérable, et que vous ne pouvez accepter un tel fardeau. Si, pouvant le faire, vous ne le vouliez pas, alors ce serait autre chose, vous seriez encore bien plus esclave, car vous ne seriez plus seulement esclave des affaires, mais, ce qui est bien pire, de votre volonté déjà pervertie. N'est-on plus esclave, parce que c'est l'iniquité qui impose les chaînes, qui tyrannise ? on l'est certes bien plus ; à moins par hasard que vous ne jugiez plus indigne de vous d'être tyrannisé par un homme que par un vice. Du reste, que vous serviez

1. *I Cor.*, VII, 23.
2. *Ps.*, XVIII, 5.

de votre consentement ou malgré vous, l'avantage n'est pas grand; car si la servitude involontaire pèse davantage,la servitude volontaire est plus malheureuse. Que faire, me direz-vous? Vous débarrasser de tant d'occupations. Vous me répondrez peut-être que ce n'est pas possible, et qu'il serait plus facile de renoncer à votre siège. Oui, si je vous disais de rejeter tout à fait ces occupations, et non pas seulement de les interrompre comme je vous le dis.

V. Il ne convient pas de prendre soin des autres, en s'oubliant et se négligeant soi-même. Du reste, rendez-vous bien compte de ce que je critique en vous et de ce que je vous conseille. Puis-je vous louer, si, de votre vie et de votre zèle, vous donnez tout à l'action, rien à la contemplation ? Certes non, et personne ne pourra jamais vous en approuver, s'il a compris ce mot de Salomon : Celui qui s'épargne dans l'action, acquerra la sagesse, et c'est dans le calme qu'on la trouve (1). Du reste, l'action elle-même n'a-t-elle pas besoin d'être prévenue et fécondée par la contemplation? Si vous voulez être tout à tous, comme l'Apôtre qui s'était fait tout à tous, je veux bien louer ce dévouement, mais pourvu qu'il soit complet, conséquent avec lui-même ; or, comment le sera-t-il, si vous seul n'en avez pas votre part? Par conséquent, faites en sorte de ne pas échapper vous-même au bénéfice de votre dévouement, si vous voulez qu'il soit complet et qu'il s'étende à tous les hommes, puisque vous aussi vous êtes un homme, et puisque vous voulez qu'il s'étende à tous les hommes. Autrement, comme disait Notre-Seigneur, que vous servira d'avoir gagné tout le monde, si vous vous perdez vous-même, vous seul, si vous ne perdez que vous?

Donc, puisque vous vous partagez entre tous, tirez aussi votre part, et ne soyez pas seul à n'y avoir point votre part, ne vous privez pas vous-même de ce qui est à vous. Croyez-vous que vous y dureriez longtemps, à donner toujours sans recevoir jamais, à toujours expirer votre souffle sans jamais le retirer à vous? Comment, vous vous devriez aux sages et

1. *Eccli.*, XXXVIII, 25.

aux insensés, et vous vous refuseriez à vous-même? — Votre âme sera une vraie fontaine : sage et insensé, libre et esclave, riche et pauvre, homme et femme, vieillard et jeune homme, clerc et laïque, juste et impie, tout le monde y viendra puiser, et vous qui mourez de soif, vous n'aurez pas le droit d'y puiser, vous vous tiendrez là, regardant faire les autres et ne pouvant les imiter. Si Dieu maudit celui qui rend sa part trop petite, que fera-t-il de celui qui s'en prive tout à fait? Que vos eaux coulent sur les places publiques, et que tout ce qui vit, hommes et troupeaux, y vienne boire, jusqu'aux chameaux d'Isaac, rien de mieux. Mais vous, comme dit Salomon [1], buvez aussi à votre puits. Que l'étranger seul en soit exclu, ajoute-t-il ; mais vous, êtes-vous un étranger, y a-t-il quelqu'un à qui vous le soyez moins qu'à vous-même? Ou, comme dit encore Salomon [2], à qui ferez-vous du bien, si ce n'est d'abord à vous-même?

Souvenez-vous donc, je ne dis pas toujours, je ne dis pas souvent, mais au moins de temps en temps, de rentrer en possession de vous-même, et de vous servir vous-même avec les autres, à tout le moins après les autres. Peut-on moins faire en vérité? Certes, la mesure n'est pas celle du droit que vous avez à vous-même, car, selon la justice, vous prendriez davantage; mais de ce que vous vous devez en ne vous réservant que ce que vous ne pouvez donner. Voyez, je suis ici bien moins exigeant que S. Paul. L'êtes-vous plus qu'il ne faut? me direz-vous. Je n'en serais pas étonné! Eh bien donc, s'il en est ainsi, si ma mesure est trop timide, vous ne vous contenterez pas de ce que je réclame, mais accordez-moi davantage. Je n'ose pas l'exiger, mais c'est bien ce que je voudrais et ce qu'il vous faudrait. Assurément si j'excède, c'est bien plutôt par timidité que par témérité. Voyez ce que dit Salomon [3] : Au sage même il faut laisser le loisir d'apprendre, afin qu'il devienne plus sage encore.

VI. Débarrassez-vous donc de toutes ces affaires, de ces

1. *Prov.*, V, 17.
2. *Eccli.*, XIV, 5.
3. *Prov.*, XI, 9.

jugements et de ces causes à poursuivre, tout cela évapore votre âme, vous dissipe, vous porte loin de Dieu et de la pensée des choses célestes. Laissez aux mondains toutes ces occupations mondaines ; elles sont faites pour eux et à leur mesure ; mais elles sont indignes de vous, et vous en avez de bien plus hautes à poursuivre ; ce n'est pas là votre vocation, votre vocation je vais vous la dire.

VII. Il faut vous appliquer avant tout à la piété et à la contemplation des choses éternelles.

Quand il est nécessaire et exigé par votre charge de gérer ces affaires, autre chose est de les aborder incidemment et par nécessité, autre chose de vous y plonger volontairement de vous-même, comme si elles en valaient la peine, comme si elles étaient dignes de vous et d'un tel soin. Mais aujourd'hui, parce que les jours sont mauvais, il suffit que vous soyez averti de ne vous livrer ni tout entier ni toujours à l'action, mais de réserver pour la contemplation quelque chose de vous-même, de votre cœur et de votre temps. Encore, ce que je vous demande, ce n'est que le nécessaire et non pas ce qui serait juste, si on peut dire qu'il y ait quelque chose de juste qui n'est pas nécessaire.

Ah! si vous vouliez donner aux choses leur vraie place, certes il est bien clair qu'il faudrait, coûte que coûte, préférer à tout et cultiver ou exclusivement ou principalement ce qui, selon S. Paul, est utile à tout, c'est-à-dire la piété. Comment faut-il, me direz-vous, que dans mon état j'entende la piété ? — C'est de vous adonner à la contemplation. Vous m'objecterez peut-être que je ne semble pas l'entendre comme Job (1), qui définit la piété le *culte de Dieu*. Et pourtant, remarquez-le bien, sa définition est contenue dans la mienne, bien qu'elle n'en soit qu'une partie. Est-il quelque chose qui se rapporte plus directement au culte de Dieu que de suivre ce conseil du psalmiste : Rentrez dans le calme, et considérez que je suis votre Dieu (2)? Certes, voilà bien le principal objet, le *summum caput* de la contemplation.

1. XXVIII, 28.
2. *Ps.*, XLV, 11.

Remarquez, de plus, l'avantage que l'action elle-même tirera de la contemplation. Par une heureuse préméditation, déjà la contemplation s'empare de toutes les parties de l'action, les arrange d'avance, les préordonne, les dispose, en prépare l'exécution, en médite la réalisation. Certes, cela est bien nécessaire. Ce qui, après avoir été ainsi prévu et prémédité, peut être utile, sera dangereux, étant brusqué, improvisé. Je suis sûr, et, en rappelant vos souvenirs, vous vous rappellerez qu'il vous est souvent arrivé d'en faire l'expérience, dans la poursuite de vos affaires les plus importantes, dans les plans de vos plus grandes entreprises.

D'abord, la contemplation, en jaillissant de votre esprit comme de sa source, le purifie ; puis, elle gouverne les affections, dirige les actions, corrige les excès, compose les mœurs, ordonne et sanctifie la vie ; enfin, elle donne la science des choses divines et humaines. Si votre situation est embarrassée, elle l'éclaire, recueillant les forces dispersées, sondant et découvrant le vrai, discutant le vraisemblable, explorant le fictif et le fardé ; comme elle préordonne ce qui doit être accompli, elle repasse ce qui a été fait, afin qu'il ne reste au fond de l'âme rien d'incorrect. C'est elle qui, au sein même de la prospérité, pressent l'adversité, et, dans l'adversité, est si impassible qu'on croirait qu'elle ne la sent pas, grâce à deux qualités précieuses, la prudence et la force.

III

La vocation sacerdotale vocation de détachement [1].

I. Je regarde, autour de moi, ces gens du monde, ces chrétiens ordinaires, dont je devrais faire partie, si Dieu, en élevant mon cœur à des pensées plus hautes, ne m'avait réservé pour une vocation sainte.

Quel spectacle étonnant et désolant de voir, non seulement les incrédules et les indifférents, mais même les chrétiens, se donner tant de mal pour la terre, et laisser si peu de place dans leur vie aux intérêts éternels !

Je les vois s'agiter, courir, dépenser leurs forces, pour aboutir à quoi ? A des riens, à des niaiseries, à des futilités sans durée ; je les vois faire de ces riens des affaires considérables, traiter ces futilités passagères comme des réalités immortelles.

Chacun d'eux sait, par l'expérience des autres, que ces choses-là ne satisfont pas le cœur, qu'elles n'ont pas de réalité, et que d'ailleurs elles passeront. Et cependant, ils les poursuivent avec l'ardeur du désespoir. Ils savent pourtant qu'elles seraient bonnes surtout et tout au plus pour le beau temps de la vie, pour la jeunesse, et que, fatalement, les autres ne les atteindront ou ne se résoudront à en jouir que quand la vieillesse viendra les empêcher de travailler, et les aura rendus incapables de profiter des biens de ce monde.

1. Cet opuscule, publié séparément sous le titre : *Radicalisme du sacrifice*, est arrivé à la 3e édition. Retaux, Paris.

Ils savent surtout que la mort viendra vite les arracher à tout cela, et commencer pour eux une autre période.

N'importe ! chacun s'y laisse prendre, et, tout en raisonnant sagement, agit follement !

II. Et moi, je suis chrétien ; je suis consacré à Dieu par des vœux éternels ; je porte dans mon cœur une vocation sainte à laquelle j'ai répondu ; je suis prêtre ; j'ai tout quitté par le cœur ; j'ai une foi et une espérance qui me montrent le néant des choses qui passent. Je ne les ai quittées, ces choses, que pour avoir compris leur inanité ; je la comprends encore, et je la prêche aux autres ; je suis sincère et convaincu en la prêchant.

Et cependant, je me rattache toujours, moi aussi, aux choses de ce monde ; et, tandis que mon âme me les montre comme vaines et creuses, puisque passagères, mon cœur charnel se retourne vers elles pour les pleurer, pour s'y cramponner ; mes passions m'entraînent à y chercher un bonheur que je sais n'y être pas. Je sais que c'est de la folie ; je plains et je blâme les mondains qui le font ; et, pourtant, je me surprends toujours à le faire moi-même.

Il faut que j'aie le cœur net de cet attrait instinctif et involontaire, et qu'aujourd'hui j'examine à fond la question.

Mon Dieu ! ouvrez-moi les yeux ; désillusionnez mon âme ; éclairez, sous mes regards, les choses de ce monde, et faites-les-moi voir et comprendre sous leur vrai jour et dans leur véritable valeur ; faites-les-moi *sentir* surtout, car je vois et je comprends ; il ne me reste qu'à *sentir*.

III. Métier, fortune, plaisirs, jouissances de la chair et de l'esprit, joies mondaines, honneurs, gloire, science humaine, mariage, famille, affections mortelles : voilà les principaux objets qu'on poursuit dans le monde, et que je suis tenté de rechercher moi-même, ou de regretter.

Or, tout cela est vanité :

Premièrement, parce que tout cela passe et finit. Notre cœur a besoin, non seulement de jouir dans le présent, mais

d'être assuré de l'avenir ; autrement, il y a un ver rongeur et une inquiétude navrante au fond de sa joie.

Secondement, parce que tout cela est trompeur. Toutes les choses terrestres sont vides, et donnent peu ou rien de ce qu'elles promettent ; toute leur jouissance est dans l'attrait ; en même temps et par le fait même qu'il est satisfait, il est déçu.

Parmi ces choses, j'en ai déjà goûté quelques-unes qui me promettaient beaucoup. Que m'ont-elles donné ? Déception, regret, amertume, douleur, désenchantement, vide éternel du cœur.

Les autres, que je n'ai pas goûtées, et auxquelles j'ai renoncé, me promettent aussi, de la même façon ; je suis tenté d'espérer en elles, ou de les regretter. Mais, de bon compte, que me donneront-elles ? Tous ceux qui les ont goûtées, et qui s'en sont abreuvés, ont avoué n'y avoir trouvé qu'une jouissance fébrile et factice, et n'en avoir rapporté qu'une inquiétude immense et douloureuse, jamais la paix et la satisfaction de ces quelques instincts, vagues mais profonds, les plus puissants et les plus essentiels du cœur de l'homme, et dont le rassasiement constitue le bonheur. Leçon et consolation pour moi, qui me suis condamné à *n'y goûter jamais !*

IV. Tout finira, et bien vite ! Voilà que j'ai trente ans, la moitié de ma vie ! *Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; præterit figura hujus mundi* (1). Saint Paul, dans ce passage, énumère les principales choses dont on s'occupe dans le monde, et qui nous y attachent.

En effet, tout cela passera ; le monde n'est même pas une réalité, c'est une figure. Ce n'est donc pas la peine de s'y installer comme dans une demeure définitive, puisque ce n'est qu'une demeure provisoire : *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus* (2). Ce n'est pas la peine de s'y attacher, puisqu'il faudra, quand même, s'en

1. *Cor.*, VII, 29-31.
2. *Hebr.*, XIII, 14.

détacher ; bien plus, s'y attacher, c'est se préparer des douleurs pour le jour où il faudra tout laisser.

Tout ce qui n'est pas éternel en durée, infini en jouissance, m'est insuffisant et me désenchante ; les objets de la terre n'ont de charme que dans nos rêves.

V. Même nos convoitises finiront. Elles finiront au moins à la mort.

Dans cinquante ans, ma chair n'existera plus, mes membres que je soigne, et auxquels je tiens tant, seront en poussière ou en pourriture. Il restera de moi sur la terre *des os et une tête de mort*. Est-ce la peine de tant chercher mes aises et mon plaisir ?

Elles finiront, même avant ma mort : la vieillesse me détachera, malgré moi, de tout plaisir, et m'enlèvera même la vivacité du sens, le goût de jouir, et ce charme qui m'attire encore vers le monde. Je vieillirai ! je me refroidirai ! mon cœur se détachera quand même ; il se désenchantera de tout ce qui l'enchante aujourd'hui. Oh ! comme je me trouverai vide et navré, accablé de regrets et d'amertume, si j'ai persisté à m'attacher aux choses du monde !

Un instant avant la mort, je jugerai des choses autrement qu'aujourd'hui ! *Quando illa extrema hora veniet, multum aliter sentire incipies de tota vita tua præterita, et valde dolebis quia tam negligens et remissus fuisti* (1) !

Alors, mes convoitises étant passées, que penserai-je de la manière dont je les aurai traitées ? Si je les ai sacrifiées, je n'en serai pas moins riche, même au point de vue naturel, et je serai riche surnaturellement ; si je les ai satisfaites, je serai pauvre naturellement, et il ne m'en restera pas plus de mes jouissances, au point de vue naturel, sinon que j'aurai gardé dans le cœur, pour mon simple tourment, des désirs immenses et insatiables, auxquels je n'aurai plus la puissance de fournir leur aliment ; et puis, des gouffres et des océans de regrets. *Insani corde, qui tam profunde in terrenis*

1. *Imitat.*, lib. I, c. XXIII, n. 3.

jacent, ut nihil nisi carnalia sapiant ! Sed miseri adhuc in fine graviter sentient quam vile et nihilum erat quod amaverunt. Sancti autem Dei et omnes devoti amici Christi non attenderunt quæ carni placuerunt, nec quæ in tempore floruerunt ; sed tota spes eorum et intentio ad æterna bona anhelabat. Ferebatur totum desiderium eorum rursum ad mansura et invisibilia, ne amore visibilium traherentur ad infima (1).

Juxta fidem defuncti sunt omnes isti, non acceptis repromissionibus, sed a longe eas aspicientes, et salutantes, et confitentes quia peregrini et hospites sunt super terram. Qui enim hæc dicunt, significant se patriam inquirere. Et si quidem ipsius meminissent de qua exierunt, habebant utique tempus revertendi. Nunc autem meliorem appetunt, id est cœlestem (2).

VI. Tout cela peut s'appliquer à tous les chrétiens. Mais moi, je suis prêtre ; par conséquent, le détachement est pour moi plus complet encore et plus radical que pour les autres.

Pour moi, non seulement le monde passera, mais il est passé, et je ne puis plus me retourner vers lui : *Quid vis videre quod non licet habere ? Mundus transit et concupiscentia ejus* (3).

Et, cependant, je m'y retourne sans cesse ; je cherche, sans me dédire de mon sacrifice, à réparer ma perte, en me rejetant sur mille objets dont la possession m'est interdite, et dont la vue est un danger pour moi.

Tourmenté, dévoré par des passions insensées, mon cœur, malgré moi, n'est occupé souvent qu'à chercher un moyen, une combinaison, un secret, pour accorder, dans ma vie, la jouissance des choses que j'ai quittées avec la fidélité que je dois et que je veux par-dessus tout garder à ma vocation.

Inutile de chercher, c'est impossible ! Le monde est mort pour moi, et moi pour le monde. Je me suis mis au tombeau, je ne dois plus en sortir. Il est dur de se renoncer ; mais ou il ne fallait pas commencer, ou il faut continuer.

1. *Imitat.*, lib. I, c. XXII, n. 4.
2. *Hebr.*, XI, 14.
3. *Imitat.*, l. I, c. XX, n. 7.

Seigneur, je continue de bon cœur ; vous le voulez, et moi aussi, je le veux ; il le faut, et je suis à vous sans retour, sans partage ; et si c'était à refaire, je le referais, de meilleur cœur encore qu'au jour où je vous ai donné ma vie. Aujourd'hui, vous m'appelez : me voici ! Je suis à vous, et je veux aller où vous m'appelez.

Je sais que vous m'appelez au *radicalisme du sacrifice !* Je ne reculerai pas ; vous ouvrez, dans mon cœur, un abîme de désirs du sacrifice ; je le sens sous mes pieds, je le vois béant dans mon âme ; il m'épouvante et me ravit tout à la fois ; vous m'en donnez le vertige ; donnez-moi aussi votre amour, afin qu'appuyé sur votre Cœur et reposé dans vos bras, je ferme les yeux, et je me jette dans cet abîme, confiant en vous pour ce qui arrivera de moi !

VII. Ce qu'il y a de meilleur sur la terre, de plus consolant et de plus doux, de plus attachant et de plus difficile à sacrifier, ce sont les *affections humaines.* Elles aussi ne sont pourtant qu'une illusion.

D'abord, elles sont sans durée, elles passent d'une façon ou de l'autre, et, le plus souvent, en perdant spontanément tout leur charme. Et puis, elles sont ordinairement trompées, et presque jamais payées de retour. Quand même elles le sont, loin de satisfaire les désirs du cœur, elles sont un tourment pour lui ; elles le préoccupent et l'embarrassent, lui ôtent le goût et l'attrait des choses saintes. *Oportet dilectum pro dilecto relinquere, quia Jesus vult solus super omnia amari. Dilectio creaturæ fallax et instabilis. Illum dilige, et amicum tibi retine, qui, omnibus recedentibus, te non relinquet nec patietur in fine perire. Ab omnibus oportet te aliquando separari, sive velis, sive nolis. Pene totum perditum invenies quidquid extra Jesum in hominibus posueris. Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus tamquam flos agri cadet* (1).

Sine amico, non potes bene vivere ; et si Jesus non fuerit tibi præ omnibus amicis, eris nimis tristis et desolatus. Solus

1. *Imitat.*, l. II, c. VIII.

Jesus Christus singulariter est amandus, qui solus bonus et fidelis præ omnibus invenitur amicis. Esto purus et liber ab intus sine alicujus creaturæ implicamento : Oportet te esse nudum, et purum cor ad Deum gerere, si vis vacare et videre quam suavis sit Dominus (1). *Aliquem necessarium et dilectum amicum pro amore Dei disce relinquere ; nec graviter feras cum ab amico derelictus fueris, sciens quoniam oportet nos omnes tandem ab invicem separari. Multum et diu oportet hominem in seipso certare, antequam discat seipsum plene superare, et totum affectum suum in Deum trahere* (2).

Ah ! qu'ici le sacrifice est plus difficile, mais aussi plus délicat et plus pur : *Intimité avec Dieu seul !* détachement et solitude, non seulement extérieurs, mais intérieurs ; solitude du cœur, virginité du cœur : voilà ce qu'il me faut surtout ! Si je quitte tout et que je garde les affections humaines, je n'ai rien quitté, et mon sacrifice n'est rien, puisque j'ai gardé pour moi le principal, ce à quoi je tiens le plus, la seule chose même à laquelle je tienne profondément.

Ah ! c'est encore à vous, ô mon Dieu, à vous, l'ami des âmes virginales, le seul ami des prêtres, c'est encore à vous que je reviens, lorsqu'épuisé, brisé, fatigué d'avoir inutilement cherché le bonheur loin de vous, j'ai besoin de trouver un cœur qui me comprenne et me reçoive, une affection qui repose et guérisse le mien.

C'est à vous que je reviendrai toujours, parce que vous valez mieux que tout, et que vous seul êtes l'ami constant, l'ami vrai, complet, sans trahison, sans ingratitude, sans retour d'égoïsme, sans défaillance dans sa tendresse !

VIII. Oui, je veux tout sacrifier, je veux me détacher de tout, et, comme les apôtres, tout quitter pour vous, ô mon Dieu ! Et, pour que mon sacrifice soit plus profond et plus grand, je quitterai non seulement en réalité ce qui est à moi, ce que je puis ou ce que j'aurais pu goûter, mais, par le cœur, ce que je n'ai pas et ce que le monde entier peut

1. *Imitat.*, l. II, c. VII.
2. *Ibid.*, l. II, c. IX.

offrir à mes désirs. *Quantum dimisit qui pene nihil habuit? Hac in re affectum debemus potius pensare quam censum. Multum reliquit qui sibi nihil retinuit; multum reliquit qui quantumlibet parum totum deseruit. Certe nos et habita cum amore possidemus, et ea quæ minime habemus, ex desiderio quærimus* (1).

Mais, surtout, c'est moi-même que je dois offrir en sacrifice, *nos et omnia nostra* (2).

... *Non solum nostra, sed nos. Fortasse laboriosum non est homini relinquere sua; sed valde laboriosum est relinquere semetipsum. Minus quippe est abnegare quod habet; valde autem multum est abnegare quod est* (3).

Oui, c'est moi-même, ô mon Dieu, qui suis la victime; c'est moi que je mets à vos pieds; moi-même avec tous mes désirs, tous mes penchants, toutes mes tendances, toutes mes ambitions, tous mes projets d'avenir, et tous les rêves que j'ai faits pour ma vie et pour mon âge mûr. Et si vous exigez même le sacrifice de mes penchants généreux, de mes manières de vouloir le bien, de mes rêves d'enfance et de jeunesse; si vous voulez qu'ayant tout quitté, je me condamne encore à une existence vulgaire, à des occupations sans grandeur et sans goût; que j'occupe, dans votre Église, une position banale et dédaignée, semblable aux métiers que je méprise et dont j'ai horreur, ce sacrifice, je le ferai encore: *Elegi abjectus esse in domo Dei* (4)!

Je sais que, dans mes désirs les plus généreux, et au fond de mes tendances les plus élevées, je me suis trop attaché à moi-même; j'ai trop cherché dans ma vocation, et dans le sacrifice sacerdotal, un sujet de rêveries poétiques et d'enchantements pour l'imagination. J'ai vécu tout en idéal et dans l'avenir; mes sacrifices n'ont été qu'en perspective. Je suis un homme à grands projets et à petites réalités; je fais des rêves d'avenir, et je n'utilise pas le présent pour mettre

1. S. Greg., *Homil.* in Evangel.
2. *Imitat.*, l. IV, c. IX.
3. S. Greg., *Homil.*, XXXIII, in Evang.
4. *Ps.*, LXXXIII, 11.

la main à leur réalisation. Mon cœur s'élance en avant de la vie, avec une impétuosité de désirs et des espérances qui supposent que j'ai devant moi une carrière très longue, où je serai toujours jeune et où tout ira selon mes souhaits.

Si je me laisse aller à mes désirs, dont l'objet réel est toujours futur, si je ne veille pas à utiliser enfin le présent, la vieillesse et la mort me surprendront, comme tant d'autres, les mains vides, avec mes projets irréalisés. Quelle amertume ! quel désenchantement ! quelle triste fin, quelle fin vulgaire à de si beaux désirs !

Je suis au moment de la vie où l'homme produit et réalise ; je ne puis passer ainsi toutes mes fortes années en projets, en provisoire et en préparation ; autrement, la première moitié de ma vie se sera passée à désirer la deuxième, et la deuxième à regretter la première.

Mettons les choses au mieux ; supposons que je vivrai longtemps, et que tout ira selon mes désirs, quoique le contraire soit probable ; il est encore vrai que tout cela passera, et qu'il faut me détacher même du bien que je ferai. L'avenir, si beau qu'il soit, passera aussi ; laissons-le donc arriver, et faisons chaque jour comme si je devais mourir demain ; le présent est imperceptible, c'est lui qu'il faut saisir.

IX. Il faut aussi que j'apprenne à travailler dans l'insuccès, non seulement sans me laisser abattre, mais avec joie ; et à vivre au milieu d'une société froide et sans foi, sans laisser affadir ma foi ni refroidir mon zèle. L'insuccès n'abat que les âmes vulgaires, qui ont embrassé un métier. *Un métier :* vil, mesquin, vulgaire, égoïste, bas, ignoble !

Moi, mon ambition a été plus noble, car j'ai choisi *une vocation* sainte et sublime, dans laquelle il n'y a pas d'insuccès possible pour qui est fidèle, et qui se résume en deux mots simples et terribles : *pour moi-même, immolation complète et sacrifice radical ; vis-à-vis des autres, dévouement absolu jusqu'au dernier sang, et consécration entière au salut du prochain.*

Pour l'immolation de moi-même, il sera toujours facile

d'en trouver le moyen, et le succès est à ma portée. Pour le salut des autres, je puis échouer ; mais, devant Dieu, pour qui s'immole soi-même il n'y a pas d'insuccès. Quand je travaille à établir le règne de Dieu dans les âmes, Dieu, qui accepte mon labeur dans cette noble carrière, peut changer mon programme, et se servir de moi en m'humiliant, en me décevant même dans ce désir, apostolique et saint du reste: il y a une gloire de Dieu qui est procurée par le travail aride et infructueux, par les souffrances et par les larmes des prêtres fidèles et courageux.

Il faut donc que je sois prêt et résigné à échouer dans mon dévouement et dans mon zèle, et que je m'attende à travailler sur une terre ingrate, à cultiver et semer sans récolter, à souffrir, à pleurer, à me tourmenter toute ma vie, sans jamais être consolé par la vue du résultat. C'est la vocation des apôtres, c'est ma vocation : *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua* (1). Et ce n'est que dans le ciel, comme eux, que je trouverai ma moisson : *Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos* (2).

Je sèmerai dans les larmes, abreuvé de déceptions et de douleurs ; méprisé, chassé, inapprécié dans mon dévouement ; méconnu ou repoussé dans mes tendresses ; abandonné, oublié de ceux mêmes à qui j'aurai fait du bien et que j'aurai ramenés à Dieu ; ne faisant rien pour rester dans leur souvenir et pour obtenir leur affection ; toujours dans l'angoisse, sans consolation, même sainte et pure ; échouant partout, souffrant, surtout au-dedans, et trouvant, dans mon imagination, dans mon cœur, matière à des souffrances intérieures, pour compléter celles du dehors, qui ne sont rien ; toujours penché au-dessus de l'abîme du désespoir, pourvu, mon Dieu, que votre main me soutienne !

Oh ! la parole terrible et ravissante de S. Jérôme : *Dura Evangelistarum conditio* (3) ! A d'autres l'argent, l'honneur, les fêtes, le plaisir, le confortable, la splendeur, les agréments

1. *Ps.*, CXXV, 6.
2. *Ibid.*
3. Lib. I, *in Matth.*, c. X.

de ce monde ! A moi les âpretés, les privations, les séparations, les douleurs, les angoisses de la vie apostolique ! Ma vocation est de semer dans les larmes. J'irai donc pleurant et jetant mon grain, pour que Dieu le féconde, mais résigné à le voir demeurer stérile ; ne recueillant jamais moi-même les fruits de ma semence, et n'ayant même pas la consolation de savoir qu'elle doit en porter un jour, et que d'autres, après moi, profiteront de mes travaux.

X. Dieu des prêtres, Dieu des apôtres, je me suis donné à vous, dans la plénitude du sacrifice le plus grand que puisse faire un homme faible et pécheur ; pourquoi donc permettez-vous que si souvent des pensées de regret viennent épouvanter mon âme, la faire hésiter dans cette voie ravissante où votre main a conduit ma vie et soutient encore mes pas ? Pourquoi votre grâce et la vertu de mon sacrifice n'empêchent-elles pas, une fois pour toutes, ces images séduisantes du monde, de la famille et des choses quittées, d'arriver jusqu'à mon cœur, de le faire saigner, de lui faire sentir si amèrement sa séparation, sa solitude ? Pourquoi laissez-vous mon âme bouillonner pour ainsi dire en moi, et me torturer par le souvenir doux et triste de ce que m'aurait offert le monde, et de ce que j'ai repoussé pour vous ? Pourquoi permettez-vous que mes yeux se laissent si facilement toucher par les séductions de la terre, pendant que vous semblez m'abandonner à l'âpreté de mon sacrifice, et me laisser sans compensation et sans rien qui rachète ce que je vous ai donné ? Pourquoi me laissez-vous sentir, dans l'abattement et dans les larmes intérieures, combien il est amer au cœur de l'homme de se renoncer, de tout quitter, de ne s'attacher à rien sur la terre, d'embrasser une vie éternellement vouée à la solitude et à l'abandon, de vieillir seul et sans famille, sans affections humaines, pour mourir enfin sans être pleuré, ni sans laisser, dans aucun cœur, un souvenir de tendresse ?

Ah ! Seigneur, je vous ai donné ma vie, et je ne veux pas me dédire ; je me suis attaché à vous, parce que j'ai entrevu

ce que vous êtes pour ceux qui vous aiment à l'exclusion de tout autre amour. La voici donc ouverte devant moi, cette carrière apostolique à laquelle vous m'avez appelé dès l'enfance !

Tout sacrifier pour vous, quelle destinée douloureuse et ravissante à la fois ! toute ma vie travailler pour vous, pour vous seul, les regards, les aspirations de mon âme et les élans de mon cœur dirigés vers vous seul ! Travailler pour vous, sans succès qui me console, sans espérance même de succès qui me soutienne, dans la désolation, dans l'abandon, entouré de mépris, abreuvé de douleurs, le cœur toujours brisé ; me dévouer au salut des autres, sans espérance de retour d'affection, avec un cœur qui a faim et soif d'affection : voilà, oui, voilà ma vocation ! Et je prétends bien qu'il n'en est pas de plus belle et de plus enviable.

Ah ! vous me suffisez bien, Seigneur ! Je proteste que vous me suffisez surabondamment, et que, même dès cette vie, la certitude où je suis de vous avoir un jour pour ma couronne et mon partage, compense et excède infiniment ce que j'ai quitté ! Oui, je serai à vous seul ; vous serez mon unique et immortel amour sur la terre et dans le ciel ; je me condamne de nouveau, et pour toujours, à la solitude, au silence intérieur, au sacrifice inexorable de moi-même, à la virginité de la chair, et surtout à celle du cœur, bien plus délicate et bien plus belle encore.

Je laisserai pour les autres les ambitions terrestres, les espérances et les désirs vulgaires, les affections mortelles ; et vous seul serez mon partage, le compagnon de ma vie, mon seul ami constant et éternel, mon calice et mon héritage, à moi qui me suis déshérité du côté du monde pour vous plaire, et pour jeter vers vous toutes mes affections.

Donnez-moi donc la force de vivre pour vous seul, d'être intime avec vous seul, d'aimer vous seul, et de réserver pour vous seul tout ce qu'il y a dans mon cœur d'énergie, de tendresse et de puissance d'aimer. Changez, troublez, bouleversez, désenchantez mon cœur ; détachez-le de tout, et montrez-vous alors à lui dans votre douce majesté, dans ce

touchant attrait de votre rôle de compagnon, oui, mon Dieu, *compagnon de vie* des âmes virginales !

Détachez-moi de moi-même, de la vie, de ma jeunesse ; donnez-moi la force de ne pas pleurer sur mes belles années qui s'écoulent, et de vous désirer sans trembler, pour vous atteindre au ciel, de traverser la vieillesse et de passer par la mort.

Bientôt je me sentirai vieillir ; mes années poétiques s'en iront l'une après l'autre ; la force et l'enivrement de la vie qui me ravit encore s'affaibliront bien vite. Tout en moi va vieillir. O mon Dieu ! que je vieillisse dans votre amour !

Et quand je serai vieux et cassé ; quand j'aurai perdu toute l'ardeur de la jeunesse ; quand la mort aura commencé d'absorber en moi cette sève naturelle qui me travaille, me bouleverse encore, et me rend si antipathique au sacrifice ; quand il n'y aura plus pour moi ni jeunesse, ni illusions, ni poésies, ni rêves, ni projets riants, ni espérances radieuses, ni avenir, ni enchantements, ni élan du cœur, ni capacité d'affection ; quand je serai devenu moi-même incapable d'inspirer aucune affection, et que je n'aurai plus rien de bon à prétendre dans la vie ; quand on ne verra plus en moi qu'un pauvre vieillard usé, tombant et repoussant ; quand, à force de voir mourir autour de moi, je serai devenu comme seul dans la vie, et que ce sera, selon l'ordre des années, mon tour de mourir : alors, ô bon Jésus, ami des prêtres, et compensation de notre sacrifice dans la solitude virginale, alors votre amour, survivant dans mon cœur à la perte de ma jeunesse et à toutes les choses dont la vie m'aura dépouillé, me tiendra lieu de tout, et rajeunira éternellement mon âme ; je vous aimerai encore, et mon amour pour vous sera toujours jeune, toujours profond, toujours plein de charmes ; l'ardeur du sang se sera refroidie, mais celle de l'âme aura été encore exaltée par les longs sacrifices d'une vie consacrée à l'immolation ; je tournerai vers vous, avec ravissement, le sourire intérieur de mon âme ; mes bras, défaillants et cassés de vieillesse, trouveront encore des élans pour se lever vers vous, vers la patrie céleste prête

à s'ouvrir devant moi ; mon cœur vieilli, épuisé par les angoisses de la vie apostolique, et peut-être enfin désenchanté de la terre, n'aura plus d'ardeur que pour vous goûter ; mes yeux, affaiblis et prêts à s'éteindre à la lumière créée, auront encore des ravissements inénarrables, en se levant vers le ciel et en pressentant l'aurore de votre divine lumière ; ma voix, cassée par l'âge, sans énergie et sans accent, trouvera encore des cris d'enthousiasme sur votre indicible beauté, pour vous appeler de loin, ô vous qui aurez été sur la terre le témoin de mes sacrifices et la consolation de mes douleurs, pour vous appeler, comme saint Jean au dernier jour de sa vie : *Veni, veni, Domine Jesu* (1) !

Et je vous entendrai me répondre, de votre douce voix que je connais si bien, je vous entendrai me répondre, au fond et dans la partie la plus intime et la plus tendre de mon cœur, comme dans un imperceptible et poétique lointain, ce que vous répondiez à votre disciple bien aimé: *Oui, oui, je viens bientôt ; voici que je viens. Etiam venio cito ; ecce venio velociter* (2) !

A cette parole, envoyée du seuil de la cité sainte où vous m'attendez, je ne me posséderai plus de joie et de tendresse, et je vous crierai pour la cent millième fois sur la terre, et pour la première dans le ciel : *Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice.* J'ai choisi d'habiter avec lui dans la sainte abjection de sa maison plutôt que sous le toit des pécheurs... *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei. Elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum* (3).

1. *Apoc.*, XXII, 20.
2. *Ibid.*
3. *Ps.*, XV, 5. — *Ps.*, LXXXIII, 11.

IV

Dialogue entre Jésus et une âme qui veut se donner à lui par une vocation virginale (1).

Jésus. — Ame chrétienne, mais choisie parmi les autres, et qui désirez vivre plus près de moi, vous donner plus intimement à moi, et recevoir une part plus délicate de mon amour et de mes grâces, je ne vous repousse pas et je veux bien consentir à vos désirs. Mais savez-vous ce que j'ai demandé dans l'Évangile aux âmes qui veulent être parfaites? Vous parlez d'embrasser la perfection de la vie intérieure ; c'est très bien. Mais je veux d'abord vous interroger un peu, pour constater que vous y êtes vraiment appelée et pour vous montrer les conditions à remplir. Que venez-vous chercher auprès de moi ? Savez-vous ce que vous demandez ?

L'âme. — Seigneur, il est bien vrai que je ne le sais pas moi-même, et que jamais encore je n'ai pu m'en rendre compte. Ce que je sais bien, c'est que je suis attirée près de vous, pour me donner à vous plus que les autres. Mais d'où et comment m'est venu cet attrait, où doit-il me conduire, et que suis-je venue chercher près de vous, je ne puis le dire; je ne sais même pas au juste ce que je désire. Sans doute vous le savez mieux que moi, vous qui êtes la *lumière des cœurs* et qui connaissez les nôtres bien mieux que nous ne les connaissons nous-mêmes. Tout ce que je sais le voici :

1. Cet opuscule, commencé en France et continué en Chine par J.-B. Aubry, est demeuré inachevé.

Je vois bien qu'on peut être et qu'il faut être chrétien et faire son salut dans toutes les conditions de la vie ; mais cela ne me suffit pas. Dès que j'ai eu l'impression des vérités religieuses et senti dans mon âme une pensée surnaturelle, j'ai instinctivement désiré, cherché, appelé quelque chose de mieux, de plus beau, de plus élevé, de plus pur, et c'est ce que je viens vous demander.

Jésus. — Très bien ; et ce que vous avez cherché je vous le dirai mieux que vous ne le savez vous-même ; et je vous montrerai ce que vous avez vaguement senti, ce que vous ne pourriez pas décrire, ce dont vous ne pourriez aucunement vous rendre compte à vous-même. Toutes les âmes sans exception sont appelées à la sainteté ; elles ont les grâces nécessaires pour y arriver ; Dieu n'interdit même à aucune la perfection de la vie spirituelle, et, quelque âme qui veuille y parvenir et fasse ce qu'il faut, Dieu lui donnera le nécessaire pour cela. Mais elles y sont appelées par divers chemins, sous diverses formes et à divers degrés ; il y a des mesures variées du don surnaturel [1]. Quand les vérités surnaturelles sont annoncées à chacun, il en recueille l'impression voulue et proportionnée à la capacité, à la mesure qu'il a dans son âme, et il sent de suite l'idéal que Dieu propose à sa vie. Or, il y a des âmes que Dieu appelle plus haut et auxquelles il propose un idéal plus grand pour procurer sa gloire d'une manière plus haute. Pour celles-là, dès leurs jeunes années, il les attire par un charme intérieur, par un attrait plus élevé, plus délicat, vague d'abord, parce que Dieu ne brusque rien et n'expose pas imprudemment ses dons ; mais cet attrait va grandissant ; la volonté s'affermit, ce désir absorbe toutes ses pensées, et bientôt elle peut se rendre compte qu'elle est appelée à un état de vie plus rapproché de ma grande immolation et plus exclusivement consacré à me servir.

L'âme. — Voilà bien, ô mon Sauveur, ce que j'ai ressenti dès mon enfance. Avant que je connusse même le nom de

1. *Ephes.*

la vie religieuse, l'idéal en existait dans mon cœur ; et, plus tard, si je ne l'avais pas rencontrée, j'aurais voulu l'inventer pour moi seule. Il me semblait que je voudrais être choisie entre les enfants de mon âge, pour une destinée meilleure, plus sainte et plus choisie, pour une vie virginale, pour une vocation plus élevée.

La supériorité de l'idéal que je rêvais ne consistait pourtant pas dans les richesses, les honneurs, les choses du monde, les joies terrestres, qui séduisent les autres. Il me semblait, au contraire, que je devais les quitter, et que la séparation, l'abandon même de toutes ces choses était pour moi la forme spéciale de la vocation de la vie chrétienne et la condition même de mon bonheur, parce que c'était la seule voie pour satisfaire les tendances les plus profondes, les plus intimes et les plus chères de mon cœur.

Je sentais le vide de tout cela d'une manière saisissante.

Je sentais bien que ce que je désirais était plus haut et bien au-dessus de tout cela ; je sentais bien que j'avais une vocation ambitieuse. A certains moments j'étais effrayée de moi-même et de mon ambition ; je me disais que peut-être c'était de l'orgueil de désirer un sort différent de celui des autres enfants ; qu'en tout cas, si ce n'était pas de l'orgueil, c'était un vain et irréalisable désir, qu'il faudrait en faire mon sacrifice et laisser toutes ces rêveries comme de vaines imaginations d'enfant. Pourtant, je sentais bien que ce n'était pas de l'orgueil ; et, le plus souvent, je me trouvais effrayée moi-même de la difficulté de réaliser ces aspirations, écrasée surtout et comme accablée à la vue des sacrifices qu'il y aurait à faire pour cela, et je me demandais : *Quomodo fiet istud?* Ces dégoûts du monde, ces désirs que je croyais irréalisables et même extravagants, bien que j'en sentisse le charme et la souveraine raisonnabilité, ces aspirations dont l'objet ne m'était pas connu et dont le but même n'était pas précisé mais vague, et auxquelles je ne savais même pas s'il y avait un objet possible, cet état d'aspiration insatisfaite et toujours persistant mais uniquement pour solliciter mes désirs sans jamais leur donner rien de ce qu'ils deman-

daient, tout cela me torturait, me mettait dans un état de souffrance vague qui m'a souvent conduit jusqu'aux larmes. Et ce qui ajoutait à ma souffrance et la complétait, c'était de ne pouvoir ou de n'oser communiquer mon état et mes désirs à personne. J'entendais au fond de mon cœur comme une voix douce et plaintive, et je ne pouvais dire à personne ce qu'elle me disait ; il fallait donc tout concentrer et tout garder.

Jésus. — Il est vrai, c'était une souffrance, mais ce fut un bien, *secretum regis abscondere bonum est ;* ce devait rester un petit mystère entre vous et moi. Je suis délicat dans ces choses, et j'aime bien à posséder les prémices et tout le parfum des fleurs qui grandissent pour moi. Du reste, ceci était bien, même pour l'avenir de votre vocation ; et vos désirs grandissaient et s'exaltaient par leur concentration même.— Quand on disait, devant vous, quelque chose qui avait du rapport avec votre vocation, m'entendiez-vous? j'étais là, je vous parlais, j'observais quelle impression vous éprouviez.

L'âme. — Seigneur ! c'était donc vous! Ah! je ne m'étonne plus de ce que j'éprouvais alors, et de cette impression douce, forte, profonde, de cet ébranlement ! Mais vous m'avez parlé plus souvent encore sans intermédiaire ; plus rarement par les hommes, car le plus souvent leurs paroles n'entraient guère dans mes vues, et j'en ai rencontré bien peu qui aient su me parler et traduire vraiment votre parole ; souvent leurs paroles n'étaient qu'un balbutiement et un obstacle.

Jésus. — Ce qu'ils ont fait, cependant, c'était de vous fournir les vues de la foi, et de vous donner des conseils et l'approbation, la direction générale, l'enseignement. Voilà ce que vous leur devez ; vous voyez que c'est beaucoup encore, et vous devez leur être reconnaissant.

L'âme. — C'est vrai, mon Dieu ! Mais je veux dire que pour le reste s'ils m'ont fourni le nécessaire, c'est bien vous directement qui m'avez conduit, nourri et servi de directeur.

Jésus. — Et, maintenant, je vais vous dire de quelle source vous venaient vos désirs. Le péché originel a dégradé l'homme ; le Baptême et la grâce le relèvent et forment ses

plaies, non toutefois sans laisser une cicatrice pour témoigner et du mal dont il a été guéri, et de sa guérison même. Autour de cette belle cicatrice, adoucie par la miséricorde de Dieu, il reste encore, pour rappeler à l'homme la plaie originelle et le pousser à la perfection, une souffrance vague, une soif de sacrifice, un besoin d'immolation, qui est tout à la fois la conséquence et la réparation du péché, une marque et un bel ornement de sa condition nouvelle, une douce torture et une suavité de souffrance et de larmes.

Il y a des âmes surtout à qui il ne suffit pas d'être en paix avec Dieu et de recouvrer la grâce, d'obtenir le pardon et de vivre de la vie des justes, mais qui sentent une démangeaison de sacrifice. En elles aussi c'est la suite du péché, mais du péché réparé. C'est la voix de la pénitence qui les sollicite, les tourmente et les presse de payer, par des souffrances librement acceptées, non seulement ce qu'elles doivent en rigueur de justice, mais ce que l'amour de Dieu et la délicate ambition de leur cœur demande à leur générosité. Cette voix rédemptrice qu'elles entendent et qui leur arrache quelquefois des larmes, c'ést la mienne ; ne l'avez-vous pas entendue ? cette voix que vous entendiez au fond de votre cœur, qui vous a sollicitée si longtemps, et dont la tendresse et les accents suppliants vous arrachaient parfois des larmes, c'était la mienne, et je vous disais alors ce que je dis aux âmes sur lesquelles ma miséricorde a jeté son dévolu et que j'appelle à une destinée particulière de sacrifice et de grâce : *Audi, filia, et vide... Obliviscere... Ducam eam in solitudinem...* La reconnaissez-vous aujourd'hui, et n'est-ce pas bien là ce que je vous demandais alors ?

L'âme. — Oui, Seigneur, je reconnais votre voix ; c'est bien la même, et ce qu'elle me dit excite en moi les plus douces pensées, et réveille en mon cœur mille souvenirs qui me remuent. Dès mon enfance, j'ai bien senti vibrer dans mon cœur la fibre du sacrifice ; mais je ne l'avais point comprise, et je ne savais ce qu'étaient et d'où venaient ces aspirations qui m'entraînaient vers quelque chose de mieux. Aujourd'hui, je commence à comprendre cette impétuosité

de mes aspirations au sacrifice, et ce besoin que j'avais de chercher une immolation ; je sais du moins d'où me venait ce besoin et ce qu'il me demandait ; aujourd'hui, ce besoin se réveille avec plus de grandeur et d'impétuosité et non moins de charme ; mais il est vague encore, et n'est pas localisé ; montrez-moi son objet. Je n'y suis pas fidèle, et souvent je sens que j'y manque. Montrez-moi comment me sauvegarder contre ma propre faiblesse ; instruisez-moi davantage sur ce que vous demandez de moi, et commencez vraiment mon éducation religieuse.

Jésus. — Ma fille, prêtez l'oreille, et entendez ce que mon cœur demande au vôtre. Vous sentez-vous capable de tout quitter pour moi ? Vous êtes sortie de la maison de votre père et de votre mère ; vous leur avez crevé le cœur ; votre œuvre n'est pas complète encore, et j'exige que, vous donnant plus entièrement encore à moi, vous viviez séparée de tout ce que la nature vous avait appris à aimer. Vous oublierez votre père et votre mère, vos frères et vos sœurs, les amis dont votre enfance a été entourée ; vous anéantirez les espérances qu'ils ont placées en vous ; vous oublierez ce foyer paternel si doux et tant aimé, les douceurs de la famille, les attentions d'une tendre mère que votre départ a déjà mise en larmes, les souvenirs de l'enfance qui vous suivront en tous lieux ; et vous n'aurez plus ni famille, ni amitié, ni espérance sur la terre, mais moi seul. En un mot, vous quitterez toutes les choses humaines ; elles ne valent pas votre amour et les peines que vous vous y donneriez ; les mondains qui y goûtent n'éprouvent que déception, ils l'avouent, et cependant ils n'ont pas le courage de profiter de leur expérience pour y renoncer ; et, tandis que tout le monde le sait, personne n'a le courage de mettre à profit cette expérience ; c'est que le cœur tyrannise et prime la raison. Ce courage, vous, ayez-le, plus vous quitterez, moins vous perdrez. Vous sentez-vous capable de tout quitter pour moi ?

L'âme. — Seigneur, vous savez bien que c'était tout mon désir, et qu'au fond de ces vagues aspirations dont mon

enfance a été remplie, c'est ce sacrifice que j'ai désiré, que j'ai rêvé. Oui, je les quitterai, je les ferai pleurer ceux que j'aime, et je pleurerai moi-même ; car si le sacrifice est cruel pour eux, il l'est aussi pour moi, dont la souffrance est agrandie de la leur, et qui, en me séparant d'eux, me sépare de tout. Je me déchirerai moi-même, mais je trouverai mes délices, ma récompense et ma consolation dans ce tourment.

Jésus. — Ce n'est pas tout ; mais, après ce grand sacrifice, ici même vous ne trouverez que le sacrifice. Vous sentez-vous capable de vous ensevelir avec moi dans l'oubli, d'être oubliée de tous, de n'être vue de personne ? Peut-être vous avez rêvé quelquefois des vertus héroïques et des actions éclatantes, le martyre, l'apostolat, la conversion des autres, des sacrifices qui étonneront tout le monde et vous attireront l'admiration. Vous les ferez ces sacrifices ; ils seront pour vous pleins de douleur et souvent d'amertume ; ils n'étonneront personne et ne seront même pas remarqués. Vous vivrez dans l'abjection et l'obscurité de ma maison, et personne ne pensera à vous. Le peu même de personnes qui vous connaîtront vous croiront inutile, ne verront pas à quoi sert votre vie, et ne sauront pas si vous êtes bonne à quelque chose sur la terre. Enfin, il faudra vous résigner à mourir sans avoir rien fait de glorieux ni d'aperçu, ni même d'apprécié.

L'âme. — Mais, au moins, si je parais inutile, je ne le serai pas devant vous ; mon sacrifice servira du moins à votre gloire et au salut des âmes. Me demandez-vous aussi le sacrifice de ce désir ?

Jésus. — Non pas de ce désir, mais de tout ce qui pourrait le satisfaire, le récompenser sur la terre, et faire de lui une consolation pour vous. Vous sentez-vous capable d'un pareil sacrifice, d'une pareille continuité de sacrifices ?

L'âme. — Non, Seigneur, par moi-même, par ma pauvre nature humaine, je n'en suis pas capable ; car mon triste cœur humain me porte à tout ce qui est bas, terrestre, égoïste. Je n'ose même pas dire qu'avec votre grâce je m'en sens capable ; car cette parole me paraît encore pleine

d'une audace et d'une présomption qui m'effraye, et j'aurais peur d'être punie d'un tel orgueil. Cependant, mon Dieu, s'il n'est pas présomptueux de dire la pensée intime de mon cœur, je la dirai : Si profond, si effrayant que soit ce sacrifice, si contraire qu'il soit aux goûts inférieurs de ma nature, c'est lui qui m'attire, et il m'attire d'autant plus qu'il est plus profond, comme l'abîme attire le voyageur qui le côtoie, et lui donne le vertige. C'est le sacrifice qui m'attire dès l'enfance vers cette vie d'union à vous, de virginité et de don de moi-même ; et si le sacrifice ne faisait pas le fond de la vie religieuse, je resterais dans le monde. J'ai toujours senti un attrait pour le sacrifice, un dégoût pour les vulgaires jouissances de la terre ; je ne comprenais pas d'où venait cet attrait, puisqu'il était contraire aux goûts de ma nature, mais je sentais qu'il partait de ce qu'il y a en moi de plus intime et de plus profond, et que ma vie ne serait pas remplie et satisfaite, que je porterais un regret jusqu'à la mort, si je ne me jetais dans cet abîme. J'y tombe aujourd'hui auprès de vous ; mais je sens combien je suis incapable de m'y tenir toute une vie, et d'être fidèle en tout à ma vocation. Mettez en moi une grâce extraordinaire, aussi grande qu'il la faudra ; versez en moi votre force, et je n'aurai plus peur, et je pourrai dire sans orgueil avec S. Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum ;* je suis forte de ma faiblesse même, parce que je la connais et que toute ma force vient d'en haut ; je suis toute-puissante de la toute-puissance divine : *Omnia possum in eo qui me confortat.*

Jésus. — Vous demandez si votre sacrifice servira du moins à ma gloire. Sans doute, s'il est bien persévérant à travers les dégoûts et sans rien pour l'entretenir ; vous me demandez si vous servirez à convertir les autres ? Peut-être. Mais comme ce serait bien de l'honneur pour vous, vous abandonnerez cela à ma volonté, sans vous inquiéter d'en savoir le fin mot. Et si vous servez en effet à quelque chose pour le salut des autres, ce ne sera qu'à force de renoncement, de patience, de dégoûts bien endurés. Encore, personne ne saura rien de ce que vous aurez fait ; vous-même, vous

n'en saurez rien; on vous croira, et vous aurez lieu vous-même de vous croire inutile. Acceptez-vous encore?

L'âme. — Oui, mon Dieu! c'est dur, mais au moins saurai-je que je suis dans ma voie et que mes souffrances vous plaisent; et si je suis méprisée des autres, je ne le serai pas de vous.

Jésus. — Regardez-y bien à deux fois, et prenez garde aux illusions poétiques, qui sont généreuses, mais souvent trompeuses. Je vous préviens que cet attrait qui vous charme encore aujourd'hui et vous fait trouver du goût dans les sacrifices et les souffrances, n'est qu'une ruse de ma part pour attirer d'abord; mais il passera en vous, et vous vous trouverez alors seule et dépouillée, triste, abandonnée; c'est là que commencera le vrai sacrifice, car jusqu'ici ce n'est qu'un sacrifice doux et selon votre goût; mais je ne vous traiterai pas toujours si doucement.

Il vous semble beau de vous rassasier du mépris des créatures, et de ne travailler absolument que pour moi. Mais c'est beau à distance, et je vais juger si le désir que vous en avez n'est pas une illusion. Les premiers jours de votre sacrifice vous sembleront charmants, c'est possible; mais le jour viendra bientôt où vous en aurez assez de cette vie uniquement vouée au sacrifice et à la pénitence et toujours vide de compensations humaines; elles sont bien rares les âmes qui peuvent persister. Le dégoût viendra, vous déflorant tout, vous faisant regarder votre vie comme bien vulgaire, bien ennuyeuse, bien séparée de tout ce qui relève, soutient et console, bien dépouillée de tout charme, et ôtant à votre vocation même et à vos sacrifices tout ce charme qu'ils ont encore aujourd'hui; alors plus d'élan, plus d'attrait, plus de jeunesse, plus de goût, mais froideur et ennui. Votre zèle, votre courage survivra-t-il à la perte de ce charme, de cet attrait, à cet effeuillement des illusions défleuries; et ce dégoût ne sera pas d'un jour, mais vous en aurez peut-être pour la fin de vos jours. Qu'en dites-vous cette fois, vous sentez-vous capable de passer à travers ce dégoût?

L'âme. — C'est dur, mais il le faut bien. Sans votre grâce

je ne le puis ; mais puisque vous m'avez inspiré le désir d'être à vous envers et contre tout, vous m'en donnerez la force.

Jésus. — Sans doute, et ceci est mon affaire, ma part à moi. Cette force, il faut précisément que vous me la demandiez, en reconnaissant que vous ne l'avez pas vous-même. Humiliez-vous donc beaucoup, aujourd'hui que vous êtes jeune encore et pleine d'ardeur et d'élan, afin que j'aie mon tour, quand vous vous trouverez vieillie et dégoûtée.

L'âme. — Oui, mon Dieu, je suis faible, et je ne puis rien! Humiliez-moi vous-même intérieurement. Je crois que je ne pourrais pas me soutenir, si les dangers sont si grands ; mais vous serez avec moi, et vous me donnerez la force ; je ferai ce que je pourrai.

Jésus. — Il y a en vous, tout à la fois, un désir des souffrances qui vient de la grâce, et une horreur des souffrances qui vient de la nature. Mais votre besoin est plus profond encore que votre désir. Il faut que la nature se soumette, mais c'est fort difficile. Voici un moyen : Étudiez-la, cette nature si exigeante,si tyrannique et qui a tant d'horreur pour le mal. Si vous la considérez bien, vous découvrirez en elle deux côtés faibles par où vous la prendrez pour la soumettre à la grâce : Le premier, c'est qu'elle est capable d'endurer des souffrances, quand elle a compris qu'il y va de son intérêt ; faites-lui donc comprendre, par de bonnes méditations, quel intérêt il y a ici pour vous et par conséquent pour elle aussi ; car la nature elle-même doit être purifiée et sauvée par les souffrances. Le second, c'est que, par amour, elle peut devenir capable d'endurer ; tâchez donc de lui donner cet amour, et, pour cela, deux moyens : 1° commencer par souffrir sans amour de ses souffrances et par simple raison et résignation ; l'amour viendra certainement comme un fruit de ce sacrifice ; 2° demander à Dieu cet amour, c'est le point où l'on est le plus sûr d'être exaucé, si la prière est sincère, puisqu'elle est elle-même l'acte suprême de l'amour. Une fois que vous aurez l'amour des souffrances, tout sera d'accord en vous.

D'abord que vous aurez fait ce que vous aurez pu, je me charge du reste. Mais vous n'êtes pas encore au bout. Si déjà vous vous sentez moins hardie,que sera-ce tout à l'heure? Écoutez encore : Croyez-vous vraiment vous être bien rendu compte de la difficulté qu'il y aura pour vous, quand l'heure des dégoûts aura sonné, à continuer votre tâche de renoncement? toujours et toujours se renoncer : quelle vie! Vous la figurez-vous bien? Au dégoût et à la perte de l'attrait intérieur par lequel j'ai commencé d'agir sur vous, viendront s'ajouter des tentations, des séductions. Il viendra des jours où cette solitude que vous avez choisie pour votre partage pèsera bien lourd sur vous, et accablera votre âme. Il vous faudra sacrifier alors, non plus seulement les biens de ce monde et les jouissances terrestres, mais encore toute joie, tout goût et toute consolation. Vous sentez-vous la force de sacrifier même les jouissances du cœur, et d'être solitaire non seulement dans votre maison, mais dans votre cœur et par vos affections? Vous verrez autour de vous la joie des mondains, et vous entendrez le bruit de leurs fêtes et l'harmonie de leurs concerts ; vous rencontrerez, sur votre chemin, des familles heureuses et charmantes dont le spectacle même est une séduction et un attrait ; la douce image du bonheur dans la paix et des affections légitimes dans la famille, ne vous fera-t-elle pas trop d'impression, et ne vous fera-t-elle pas trouver bien amère la solitude à laquelle vous avez condamné votre vie ; votre cœur ne prendra-t-il pas en dégoût votre pauvre cellule où vous vivrez seule avec moi seul?

L'âme. — Cette impression, je l'ai déjà quelquefois éprouvée!

Jésus. — Il vous faudra même quelquefois vous mêler de corps à ce monde séduisant, et en rapporter cependant un cœur intact ; il vous faudra regarder ce spectacle sans sourciller, sans perdre votre énergie. La vie virginale est belle sans doute ; mais il y aura des moments où sa beauté vous touchera bien peu, et où la vie d'immolation vous semblera bien sèche, bien rebutante, bien peu poétique. Ne vous

deviendra-t-elle pas un supplice, et pourrez-vous en supporter le fardeau pendant toute une carrière qui sera longue peut-être? Toujours, toujours immoler les désirs de son cœur et les élans d'une nature qui a besoin de tendresse et qui a faim d'affection sur la terre, voir les autres profiter de ce monde, se livrer aux charmes de la vie et n'en profiter jamais soi-même, vieillir triste et solitaire, mourir sans avoir jamais goûté aux joies du monde ! Oh ! qu'il vous paraît dur par moments de ne vous être pas réservé du moins celles qui sont légitimes, et d'avoir voué votre jeunesse et votre existence entière à une vie triste et pénitente! Vous auriez pu, comme les autres, avoir une famille et goûter aux joies des familles bénies ; la pensée vous viendra que vous auriez pu servir Dieu dans la condition des épouses et des mères chrétiennes, et que Dieu vous aurait bénie dans vos enfants que vous lui auriez d'abord offerts; vous vous direz: J'aurais pu être une mère heureuse, entourée d'enfants gais et charmants ; j'ai renoncé à tout cela, et me voici triste, isolée, vieillissant loin des joies qui m'étaient permises et auxquelles j'ai renoncé sans y être obligée.

L'âme. — Oui, Seigneur, j'accepte. Et si les sacrifices sont grands, si la perspective est effrayante, quand je me considère moi-même avec ma faiblesse et comme si j'étais seule à ce travail ; je suis consolée à l'avance de mes douleurs et rassurée sur mes forces, à la pensée que vous serez avec moi, que vous me soutiendrez, et qu'il y aura, dans votre grâce et dans l'assurance que me donne la foi de travailler selon vos désirs, une compensation à mes sacrifices. Car c'est tout ce que je demande pour compensation et pour quitter joyeusement le monde, c'est d'être assurée que vous me demandez ce sacrifice, que vous m'appelez parmi ces âmes qui sont à Dieu seul, que ma vocation est vraiment de vous, et que je vous plairai. Mais instruisez-moi, éclairez-moi, car je doute encore de moi-même, et, sans votre lumière, je ne serai pas tranquille et rassurée.

Jésus. — Ma fille, écoutez-moi maintenant et rassurez-vous; ne fallait-il pas que je vous éprouve par mes questions,

et que je vous fasse constater à vous-même que vous avez envisagé dans tout son jour la vie que vous embrassez ? Oui, c'est moi-même qui vous y appelle ; sans cela, je ne vous aurais pas fait ainsi envisager en détail tous les côtés de la vie religieuse ; mais je vous aurais abandonnée à vos illusions, à vos idées fausses, comme ces gens du monde, comme ces chrétiens vulgaires qui ont si peu d'idées justes sur la vie religieuse, et qui la comprennent si rarement sous son vrai jour. Je voulais vous amener à reconnaître votre néant et la nécessité, la puissance de ma grâce, et à me demander la lumière et la force ; maintenant que vous m'avez demandé la lumière, il faut que je vous instruise.

L'âme. — Oui, Seigneur, instruisez-moi ; vous voyez, c'est vous que je cherche ; je n'ai qu'un peu de volonté qui vient de vous ; si je n'ai que de bons désirs, que je les aie au moins aussi généreux que possible. Mais, sans vous je ne puis rien, pas même vous aimer, pas même désirer votre amour. Montrez-moi le chemin, et donnez-moi la grâce de chercher ce désir et cet amour. Que les hommes sont légers et aveugles, Seigneur, de s'arrêter aux choses terrestres qui ne sont que vos ouvrages, et de leur demander en vain le bonheur, sans songer que vous êtes l'unique source du bonheur !

Jésus. — Il faut, comme toujours, que vous commenciez par le sacrifice ; et ceux que je vous demanderai ne sont pas doux ; mais vous les avez acceptés d'avance. Mon amour ne vient pas tout de suite, et n'entre pas tout de suite dans les cœurs. Quand vous m'appelez avec l'Écriture un « Dieu caché », comprenez que cela ne veut pas dire un Dieu étranger, lointain, qui se tient à distance de vous ou même hors de vous. C'est au fond de vous-même que je suis caché ; c'est là qu'il faut me chercher. Ne faites pas comme les mondains, qui me cherchent partout excepté là ; votre vocation vous appelle à la vie intérieure, à rentrer en vous-même et à me trouver là. Une fois que vous m'aurez trouvé et que vous m'aimerez, tout vous sera doux ; ceci est la loi de l'amour. Voyez les gens qui aiment une créature ; rien

ne leur coûte pour se faire aimer et pour lui plaire ; le mal qu'ils se donnent leur semble doux. Ne l'avez-vous pas éprouvé quelquefois vous-même, quand il vous est arrivé d'attacher trop vivement votre cœur à quelqu'un ; que n'auriez-vous fait, et combien n'auriez-vous pas été heureux de souffrir quelque chose à son service. Il en est de même vis à vis de l'amour de Dieu : voyez les saints ; ce que je vous ai dit est bien l'explication de votre vie, et c'est la norme pour comprendre cette joie étrange des saints dans leurs souffrances, et cet amour singulier et pourtant sincère qu'ils ont montré pour la souffrance. Quand on aime vraiment Dieu, tout devient doux ; l'*Imitation* ne vous le dit-elle pas ? Mais cet amour ne vient pas de suite ; il est un mérite, mais aussi une récompense ; il faut passer à travers les épines pour y arriver, et le gagner à la sueur de son front. Il faut d'abord que vous souffriez sans compensation, et en vous reposant aveuglément sur ma promesse pour la suite ; que vous y employiez toute votre foi et toute la confiance que vous avez en moi ; que vous souffriez même mon abandon ; je vous ferai attendre longtemps, et je vous laisserai gémir un peu et gagner à la sueur de votre front le don céleste ; heureuse, si vous savez ne pas vous rebuter, mais gagner ce don à la pointe de l'épée.

J'aime à venir trouver des cœurs solitaires que d'autres amours ne remplissent pas et ne partagent pas. Mais, encore une fois, il est difficile à ceux qui vivent mêlés avec le monde et en contact continuel avec lui, comme vous le serez, il leur est difficile, et c'est leur grande épreuve, de garder si bien leur cœur, que jamais il ne se laisse attendrir et gagner par ce charme des affections humaines au moins innocentes. Votre cœur est de chair, les créatures sont misérables, mais elles ont des séductions ; il y a des moments où votre cœur sentira comme un besoin d'aimer, de s'épancher ; vous rencontrerez des âmes qui auront le don, par leur innocence même, par leur générosité, par leur élévation, d'attirer votre sympathie et de vous attacher à elles d'un lien, pur sans doute, mais humain et capable d'enlever à votre piété,

à votre amour pour moi, sa fleur, sa délicatesse, et cette tendre intimité qui ne souffre pas de rival. Prenez-y garde ; réservez-moi votre cœur, tout entier, sans partage ; vous savez que je me suis appelé un *Dieu jaloux*, c'est pour vous surtout, pour vous autres qui avez reçu en héritage une vocation virginale. Il faut que vous puissiez dire tous les jours de votre vie : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei*, je n'en veux pas d'autre. Prenez-y garde, cette tentation viendra ; elle viendra séduisante, presque irrésistible. C'est la tentation délicate par excellence ; et le sacrifice qui vous sera demandé alors, sera aussi le sacrifice délicat par excellence, celui du cœur. Ne me le refusez pas. Peut-être ne me comprenez-vous pas et surtout ne sentez-vous pas la portée de cet avertissement, aujourd'hui que vous n'avez pas encore passé par cette tentation ; mais elle viendra, séduisante et presque irrésistible ; alors, souvenez-vous de ma prière, n'endurcissez pas votre cœur, mais entendez ma voix plaintive et suppliante, qui résonnera doucement au fond de votre conscience, vous demandant ce sacrifice, le plus délicat et le plus doux que jamais vous puissiez m'offrir, par lequel vous puissiez jamais récompenser mon amour et assurer votre salut.

Nolite contristare Spiritum sanctum ! quand on lui refuse certain sacrifice délicat, l'Esprit-Saint se retire, non entièrement sans doute, car il n'y a pas péché, surtout péché grave, mais en partie ; il se met à l'écart, comme un ami au cœur sensible et tendre, qui continue d'aimer et qu'on n'a pas chassé, mais qu'on a contristé, en lui refusant quelque chose qu'il avait espéré obtenir de notre tendresse ; il se retire non courroucé, mais triste ; et alors combien nous avons perdu !

L'âme. — O mon Dieu, pourquoi me faire attendre, gémir ainsi loin de vous, et perdre ainsi mes années à chercher, tandis qu'il serait si simple de me donner votre amour de suite, en me révélant votre beauté, et en me faisant goûter le charme d'être à vous ?

Jésus. — Ce serait trop facile, et où serait votre mérite et

ma gloire? Je suis plus fier que cela, j'aime à être cherché et à coûter quelque chose. Il faut donc que vous m'installiez en vous par la voie du sacrifice et à force de sacrifice. Il faut que vous m'installiez en vous comme dans ma demeure pour toujours ; j'occuperai toutes vos facultés, toutes vos puissances, tous les recoins de votre cœur ; je m'établirai dans votre vie tout à mon aise, j'en chasserai tout autre occupant ; je m'attacherai à vous par le dedans, jusqu'à identifier ma substance à la vôtre, tellement qu'on ne puisse vous distinguer de moi, et que vous soyez transformée, transfigurée, transsubstantiée en moi ; je vous pénétrerai, comme une liqueur précieuse et subtile ; je vous absorberai, je vous perdrai en moi, je vous changerai en moi, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus en vous ni une faculté, ni un membre, ni une veine, ni une molécule, ni un atome qui ne soit moi ; je vous imprégnerai, je vous imbiberai de moi ; je détruirai tout ce qui est vous ; je tuerai, l'une après l'autre et jusqu'à la dernière, toutes les parties de votre nature ; il ne restera en vous rien de vous, mais tout sera moi, et je mettrai ma substance là où était la vôtre. Croyez-vous que ceci soit un rêve, et n'entendez-vous pas mon apôtre vous dire que vous deviendrez *participante de la nature divine ?* Je serai vous, et vous serez moi ; quand vous passerez, on sentira, autour de vous, mon esprit, ma respiration, ma bonne odeur, on me verra dans vos yeux ; quand vous parlerez, on entendra, on sentira que je suis dans votre poitrine, on sentira en vous ma présence réelle. Vous serez ma figure, mon apparition, mon portrait, une prédication vivante de moi ; vous me cacherez en vous, et je me montrerai au travers de vous ; je respirerai par tous vos pores ; j'éclaterai par vos yeux et je résonnerai dans vos paroles.

L'âme. — Seigneur, à quel grand, à quel saint état vous m'appelez ! Pourquoi retarder à m'y faire parvenir ; pourquoi ne puis-je y arriver que graduellement, lentement, pièce à pièce ?

Mais mes péchés, qui sont grands, ne seront-ils pas un obstacle à une si belle élévation ; et ceux que peut-être j'aurai

le malheur de commettre encore, puis les dangers qui m'entoureront ne m'empêcheront-ils pas ?

Jésus. — Quant à vos péchés, oui, vous les pleurerez ; mais ne vous en inquiétez pas. Je veux sans doute que vous les pleuriez ; mais je ne vous en ferai pas de reproche ; au contraire, je vous en consolerai moi-même ; je les oublie, oubliez-les vous-même, je le veux, et donnez-vous à moi parce que vous m'aimez et parce que je vous aime, mais sans vous tourmenter de ce que vous avez pleuré et de ce que mon cœur a pardonné. Quant aux dangers futurs, n'avez-vous pas confiance en moi, et ne comptez-vous pas sur mon amour ? Ne pensez qu'à rester à moi, et tout est sauvé !

Si je tarde à vous faire parvenir à ce bel état auquel je vous appelle, c'est qu'il répugne à ma sainteté et à l'excellence de ma nature, d'entrer ainsi brusquement dans une nature imparfaite. Je ne puis entrer en vous qu'à mesure que vous vous retirerez de vous-même pour me laisser la place, à mesure que vous vous détruirez vous-même. Il faut donc que je tue ! Et plus vos sacrifices seront grands, plus je pénétrerai vite et avant.

L'âme. — Mais, mon Dieu, n'est-ce pas une cruauté de vous repaître ainsi de nos larmes, et de chercher votre gloire dans nos douleurs et nos déchirements ?

Jésus. — Non, parce que je le fais par amour. Ce serait une cruauté, si je le faisais pour le plaisir de vous faire souffrir ; or, je ne le fais que par amour et par toutes les raisons délicates que peut avoir l'amour, d'exiger des sacrifices. Je souffre de vous voir souffrir ; mais c'est la loi de votre nature ; je sais que par ce chemin vous arriverez vous-même à une récompense plus haute. Je serai votre récompense *magna nimis.* Et puis, je suis là près de vous, vous encourageant à bien accepter vos sacrifices ; j'y mettrai pour vous tant d'amour, que vous y trouverez une joie ; enfin, j'adoucirai la douleur surnaturellement le plus possible, enlevant le moins possible de son amertume naturelle. Je suis cruel comme une mère qui supplie son enfant de prendre le

remède amer et rebutant qui le guérira ; elle l'encourage, elle le supplie, elle le caresse, elle y goûte avant lui !

Quel beau travail que cette occupation lente et progressive, cette lutte pied à pied ; c'est tout le travail de la sainteté ; les gens du monde n'en ont pas une idée juste, et vous-même, jusqu'ici, vous ne l'aviez pas non plus ; vous vous imaginiez qu'on pouvait ainsi, d'un seul coup, arriver au but, et, du jour au lendemain, atteindre la sainteté ; vous aviez de la sainteté un idéal juste, mais pas une idée assez exacte de sa préparation et du chemin à suivre. Apprenez qu'il faut gémir, et que les choses valent ce qu'elles coûtent... C'est alors, quand vous aurez bien souffert, qu'un beau jour, peu à peu, discrètement, je commencerai à vous révéler ma face par où vous ne l'attendiez pas, et vous serez assez surprise de me rencontrer là et de me voir sous ces traits que vous ne vous étiez pas figurés. Un jour que vous aurez souffert, je me montrerai discrètement et d'abord pour un seul instant ; et à peine m'aurez-vous regardé à travers les larmes dont vos yeux seront encore remplis, que je ne serai plus là. Vous me demanderez, comme Madeleine au jardinier, vous voudrez me toucher, et j'aurai disparu ; je suis délicat, et je ne me donne pas tout entier en une fois.

L'âme. — Oh ! Seigneur ! que je voudrais déjà être arrivé à ce jour ! *Veni, Domine Jesu !*

Jésus. — Prenez garde, et contentez-vous de ce que je veux. Sachez seulement attendre et ne pas le retarder, ce jour, en me refusant vos sacrifices. Pour votre consolation, rappelez-vous et apprenez de moi que je suis là dans vos sacrifices. Mais, je vous l'ai dit, je suis délicat, et je veux des sacrifices non pas faits faute de mieux, non pas faits en considération de la vanité trompeuse du bonheur humain ; la belle grâce et le beau sacrifice que vous me feriez, en renonçant à un bonheur auquel vous ne croyez pas ! Au contraire, figurez-vous ce bonheur comme réel et vrai ; par la pensée ajoutez-y encore des charmes. Vous renoncez à tout cela ; et plus le sacrifice est grand et pénible, plus il doit coûter à votre cœur, plus aussi vous devrez vous réjouir

de me le faire, parce que c'est un signe que je vous appelle à me procurer, par votre sacrifice, une plus grande somme de gloire, une gloire plus délicate ; songez combien il est glorieux pour moi de recevoir un tel hommage. — Quand il vous vient des tentations de regarder en arrière, vers les choses auxquelles vous avez renoncé, je vous permets de vous consoler un peu par la considération de leur néant ; tout cela est si peu de chose ; il *y* a si peu de réalité dans ces jouissances ; la vieillesse vient si vite, emportant tout avec elle et ne laissant que les choses du ciel. Mais ne vous amusez pas trop à cette considération du néant des choses de ce monde ; surtout, qu'elle ne soit pas votre seule consolation, ni la dernière sur laquelle vous fixerez les yeux ; quand elles seraient plus précieuses, votre générosité ne me les sacrifierait-elle plus ?

Quand vous chercherez votre voie, en interrogeant la partie généreuse de votre cœur, et non pas vos passions ; quand vous la chercherez sérieusement, devant Dieu, avec un vrai désir de la trouver, de la suivre, et, pour la suivre, de couper, de tailler, de trancher et de retrancher ***inexorablement***, ***virilement***, héroïquement de votre cœur tout ce qui n'est pas selon elle, alors vous la trouverez.

L'âme. — Mais d'où viennent ces contradictions que je trouve dans ma nature ? Je me suis pourtant donné à vous, et c'est de bon cœur que je vous ai consacré ma vie. Mais, dans les moments mêmes où je veux être toute à vous, par un autre côté de moi-même je suis tentée de pleurer ce que j'ai quitté, de regretter ce qui est périssable et de le croire préférable à vous, ô Dieu qui êtes pourtant la joie et la lumière des cœurs, et de trouver la part des mondains enviable et plus belle que la mienne. Quand mon cœur sera-t-il désenchanté ?

D'où viennent, Seigneur, ces mouvements désordonnés et contradictoires d'un cœur ardent mais inquiet, qui cherche le repos sans le trouver? Une tristesse infinie me dévore, tout en même temps qu'un immense enthousiasme d'amour pour vous me transporte. Oh ! Seigneur, achevez, achevez

de purifier mon cœur et d'élever mon âme ; tout en moi vous cherche ; tout en moi crie vers vous ; mais je ne puis encore me reposer, parce que je ne puis vous atteindre ; et je ne puis vous atteindre, parce que mon cœur tient encore aux choses créées, par d'innombrables attaches dont le tiraillement me torture : *Irrequietum cor donec requiescat in te.* Détachez-moi vous-même, mon Dieu, détachez-moi vous-même ; faites-le, s'il vous plaît, Seigneur, pendant que je suis encore jeune, afin que j'aie encore quelque chose d'ardent et d'aimant à vous donner. Je ne veux pas vous donner les restes de ma vie ; prenez-la dès ce moment, et qu'elle s'attache à vous avec toutes ses énergies, tout son enthousiasme et toute l'ardeur et la sève de toutes ses puissances.

Empêchez-moi de me perdre en désirs, de dépenser en rêves toute l'ardeur de mon âme, et faites-moi entrer enfin dans les actes, dans la réalité de la vie sacerdotale, afin que je n'arrive pas à la fin de ma carrière, comme tant d'autres, les mains vides, pleurant mon idéal irréalisé, mes projets de sainteté restés vains et perdus, tombés dans leur fleur, mes beaux rêves de jeunesse disparus sans retour, et mes bons désirs restés sans effort.

Jésus. — Cet état passera, mais quand je voudrai ; et plus vous serez généreux, plus il passera vite, parce que chacun de vos sacrifices avance le travail ; votre cœur finira par se désenchanter du monde et par s'enchanter de Dieu. Si pourtant vous êtes généreux et qu'il me plaise de vous tenir dans cet état de lutte, jugez que par amour j'ai voulu vous fournir l'occasion de mériter beaucoup, en vous tenant plus longtemps en souffrance, et en vous demandant davantage.

Pour aider ce travail, étudiez la vie intérieure, priez, méditez, lisez de bons et saints livres, ceux des saints ; ils vous diront le vrai sens de la piété ; pénétrez-vous, remplissez-vous de l'Évangile ; allez vous pénétrer de ma parole dans l'Écriture ; cherchez-la surtout dans S. Paul ; il est, comme S. Augustin, le docteur de la grâce. Avez-vous remarqué que les docteurs de la grâce sont ceux qui ont plus péché ? Il faut, ma fille, que ma parole vous pénètre, vous travaille,

vous dévore, vous ronge, vous consume, comme un feu souterrain.

L'âme. — Mais comment ferai-je, Seigneur ? Je ne suis qu'une pauvre fille ignorante et bornée ; et mes péchés me seront un obstacle.

Jésus. — Pour vivre d'immolation et vous sacrifier, il n'est pas besoin d'être savante ; et, d'ailleurs, en proportion de votre humilité, je vous donnerai ma lumière intérieure qui remplace l'étude, c'est la science des saints ; tous les saints l'ont reçue, et bien des savants ne l'ont même pas soupçonnée.

Voici votre voie : Humble et retirée, parlant peu, méditant beaucoup, cherchant toujours à vous sanctifier par vos occupations ordinaires et y trouvant toujours le côté par où elles se prêtent au développement de la vie intérieure par l'union à moi ; gardant le recueillement intérieur, blottie dans le sanctuaire de votre cœur, évitant de regarder vers le monde et d'y chercher des attaches, de vous attacher à rien; attachée à *Dieu seul* qui est l'ami véritable et constant.

L'âme. — Si peu que vaillent mon amour et ma confiance, je sais que vous êtes un Dieu jaloux et que je vous contristerais, si j'allais d'abord les dépenser auprès des créatures. Il n'y a pas de marque de tendresse et de confiance, parmi les hommes, pareille à celle qu'on donne à quelqu'un,quand on va lui confier ses peines ; c'est dans le sein du véritable ami qu'on va pleurer. Je n'irai donc pas mendier la consolation auprès des hommes, et perdre là le mérite de mes peines ; ce sera le secret entre vous et moi.

Jésus. — Vous serez ma famille, vous vivrez dans ma maison, à l'ombre de mon sanctuaire, tout près du tabernacle où je réside ; la meilleure et la première partie de votre temps se passera en ma présence, à méditer mon amour et à vous entretenir avec moi dans l'oraison.

Vous viendrez au pied de l'autel où je réside réellement présent ; votre foi vous fera sentir ma présence et, pour ainsi dire, entendre à deux pas de vous, derrière la porte fragile du tabernacle, les battements de mon cœur qui a tant aimé

les hommes et qui vous a aimée, vous, plus que les autres. Non pas des yeux de votre corps que vous tiendrez fermés, pour être plus recueillie et plus à moi, mais des yeux de votre âme, vous apercevrez, vous sentirez ce cœur ouvert devant vous, pour verser en vous les grâces dont il est la source et le trésor ; vous ouvrirez le vôtre, et vous recevrez, dans la paix de l'oraison et dans le silence intérieur de l'âme, ces effusions, ces effluves de grâces que je tiens en réserve pour vous. Vous arriverez à cette tendresse de piété, à cette familiarité d'amour qui est, sur la terre, la récompense du sacrifice, l'avant-goût du ciel et la plus grande somme de bonheur à laquelle on puisse arriver ici-bas.

L'âme. — Seigneur, je voudrais bien arriver à la vie intérieure ; mais je n'y vois rien !

Jésus. — Ne cherchez pas d'abord à voir et à comprendre. Bornez-vous à être humble et cachée, et à chercher la sainteté. Vous arriverez ainsi à la vie divine. La patience, le sacrifice, l'humilité, la prière, l'union avec moi, les sacrements, la pénitence reçue avec ferveur en vue d'augmenter en vous la grâce sanctifiante, l'Eucharistie surtout, que de moyens d'avancer, que d'aliments célestes « dans lesquels vous sucerez l'essence de la vie divine[1] » sans vous en douter. L'important n'est pas que vous vous sachiez unie à moi, mais que vous le soyez, et que, sans être éclairée sur la nature de la vie surnaturelle, vous en jouissiez.

Imitez surtout et suivez ces grandes saintes, sans vous imaginer que vous allez les égaler ou même leur ressembler de loin ; mais tenez-vous bien à votre place, dans votre petit coin, et regardez-vous comme une pauvre fille bien incapable et indigne d'être choisie par moi et élevée au rang de mes servantes.

Je ne vous parle pas de l'humilité. Vous n'avez qu'à lire ce qu'en ont écrit mes serviteurs les saints ; vous avez leurs livres, je vous renvoie à eux pour ce qui est de l'humilité considérée en particulier, comme aussi des autres vertus

1. Faber, *Progrès de l'âme*, ch. 8, VII.

spéciales. Je me contente de vous rappeler combien est fondamental le rôle qu'elle joue dans la vie spirituelle. Soyez humble, mais sincèrement et de bonne foi, et non par calcul et par tour de force. *Ama nesciri et pro nihilo reputari ;* c'est pour vous, pour vous surtout que cette parole a été dite.

Fréquentez mes saints ; mêlez-vous à leur vie, en lisant leurs ouvrages et leur histoire. Leurs exemples et leurs enseignements ont plus qu'une valeur personnelle ; car ces saints avaient, outre la tâche de faire leur salut, une mission publique dans le monde, que je leur avais conférée, c'était de fonder un *trésor de spiritualité* pour tous ceux qui, dans l'avenir, se sentiraient inspirés, par mon Esprit parlant à leur cœur, de les imiter et de me servir dans une vie plus parfaite. Voués à la prière et à la contemplation, trempés par l'oraison, baignés dans la lumière de la grâce, ils n'ont pas parlé par eux-mêmes, mais c'est moi qui ai parlé en eux par mon Esprit ; et, après un peu d'exercice, vous reconnaîtrez en eux, dans leurs livres, dans leurs paroles, ma voix et mon parfum.

Vous avez lu quelquefois, dans les ouvrages de mes saints, ces beaux traités de la vie intérieure, ces belles descriptions des opérations que ma grâce produit dans les âmes, et des voies par où je conduis jusqu'à la perfection de l'union avec moi, celles qui se prêtent à mon action. Vous passerez par ces voies.

L'âme. — Mais, mon Dieu, je ne suis pas savante, et quand je lisais ces belles choses, je sentais bien qu'il s'agissait là de quelque chose de grand ; mais je ne comprenais pas grand' chose à toutes ces belles explications et à tous ces mots inconnus pour moi. Il n'est jamais entré dans ma pensée que je puisse faire de si belles choses, passer par tant de beaux états. Et puis, ceci est pour les grandes âmes, et la mienne est trop grossière et médiocre.

Jésus. — Laissez-vous faire seulement, et ne craignez rien. Ce que les savants sont capables de décrire, mon Esprit-Saint est bien capable de l'opérer peut-être ; et il l'opère

aussi bien et souvent mieux dans une âme ignorante, que dans une âme savante. Je fais en vous des choses que vous sentez et dont vous ne connaissez pas le nom. Et puis, avez-vous remarqué comme de grands savants sont ordinairement ignorants des choses de Dieu, tandis que de pauvres âmes, bien humbles et sans instruction, sont quelquefois inondées d'une lumière merveilleuse sur les choses célestes. C'est cette science que vous devez me demander, c'est la science de Dieu, la science des saints, c'est celle-là que me demandait David : *Scientiam sanctorum doce me.* Restez simple et ignorante, quand il s'agit des choses de ce monde, et que le monde ne voie en vous qu'une pauvre fille sans éducation ; mais ambitionnez et demandez-moi cette autre science des choses célestes.

L'âme. — Eh bien, oui, mon Dieu, puisque vous me permettez cette ambition, je vous la demande aussi ; enseignez-moi cette divine sagesse, cette science des saints ; donnez-moi votre esprit et ses lumières. Donnez-moi cette intelligence de vos voies, cette compréhension de la vie surnaturelle et des choses divines, afin que j'arrive aussi à ces goûts célestes et à ce véritable amour de Dieu et de vous-même, qui sont le but de mon sacrifice et qui doivent être, je le sens, tout le repos de mon cœur.

Jésus. — Ma fille, vous demandez là non seulement une grande chose, mais une chose infinie et qui ne vous sera jamais accordée entièrement sur la terre. Pour cela, il faudrait voir Dieu face à face, c'est le partage des saints au ciel : *Nemo facile Jesum videt ; nemo potest Jesum videre constitutus in terra* (1). Vous pouvez cependant en obtenir sur la terre une participation, car la terre est le lieu des commencements et des avant-goûts. Mais retenez ceci : Aucun homme, aucune créature ne peut vous montrer cela, vous faire comprendre cette science, ni vous aider dans cette voie, sinon à vous diriger, à vous faire profiter des leçons de l'Esprit-Saint et à vous aider à

1. In *Offic. Dedic. Eccles.* VII lect.

l'entendre. Le Saint-Esprit, avec moi, sera votre seul vrai maître intérieur.

Il faut obéir aux prêtres qui vous dirigeront, mais ne compter sur leur parole et sur leur lumière que pour vous montrer la mienne. Ils vous commandent et vous instruisent; mais ils n'ont le droit, le pouvoir et la prétention que de vous aider à m'entendre et à écarter les obstacles. Leur action, leur travail, le fruit de leur travail consistera principalement à vous amener à mes leçons, et à vous avertir de les entendre, comme ces surveillants de collège qui amènent les élèves aux leçons d'un maître habile, et qui les surveillent pour les obliger à écouter. Ainsi, tout restera à faire; ce sont des hommes; ils ne feront pas la besogne pour vous; c'est à vous de la faire.

L'âme. — J'obéirai aux prêtres. Mais comment faire ensuite ; en quoi consistera cette besogne ?

Jésus. — Ici, comme en toutes choses, vous commencerez par la partie la plus dure, la plus amère de la vie chrétienne, par le travail aride et sans fruit apparent. Vous entrerez dans cette voie sans comprendre, sans goûter les promesses qui vous sont proposées, la douce récompense qui la termine. Vous y entrerez parce qu'on vous l'a dit et que vous avez confiance, croyant sur parole, mais sans goût et, pour ainsi dire, sans désir, car *Ignoti nulla cupido;* du moins, sans autre désir que de goûter un jour ce qu'on vous a promis et ce que vous ne goûtez pas encore.

Tout ne sera longtemps pour vous que sacrifice sans joie, sécheresse, obscurité, oraisons pénibles, prières sans consolation, souffrance intérieure sans progrès visible, obéissance sans joie. Le jour sera longtemps à se faire sur votre tête ; ne voyant rien venir, vous serez tentée de vous décourager, de rentrer dans l'ornière vulgaire où la plupart des âmes traînent leur vie chrétienne, dans une médiocrité qui n'est ni sainte ni coupable. Si vous poursuivez cependant votre route, à chaque sacrifice, à chaque effort, vous augmenterez votre part future d'intelligence et de communications divines, et un jour viendra où, la lumière se faisant petit à petit dans

votre âme, vous montrera peu à peu les richesses que vous avez amassées dans l'obscurité, et vous permettra d'apercevoir enfin ces biens qu'on vous promettait et dont vous n'auriez jamais compris la beauté, ni goûté la douceur. Vous commencerez alors à goûter la vie intérieure, travaillant encore, souffrant encore, mais consolée et heureuse désormais, parce que les avant-goûts vous sont donnés. Voilà ce que j'appelle produire du fruit dans la patience.

L'âme. — Seigneur, les grandes saintes ont eu des visions, des révélations, des douceurs, des faveurs particulières. Si j'en avais, peut-être je deviendrais meilleure, plus unie à vous ?

Jésus. — N'attendez pas tout cela, et contentez-vous des grâces que vous recevez par l'Église. Rien hors d'elle n'a de valeur. Vous me possédez en vous par ma grâce ; vous me trouvez réellement présent au tabernacle ; vous me recevez et vous vous unissez à moi dans l'Eucharistie. Je n'ai pas d'union plus intime que celle-là à donner à mes serviteurs, et j'ai dit, sur l'union avec moi, mon dernier mot dans l'Évangile, en attendant l'union du ciel. Contentez-vous de cela, et ne cherchez pas plus haut ; car il n'y a rien de plus haut, en attendant le ciel.

Quant aux révélations que je vous ferais, à quoi serviraient-elles, et ne savez-vous pas tout ce qu'il vous est utile de savoir, quand vous savez qu'il faut être humble de cœur et pauvre d'esprit, qu'il faut vous renoncer et porter la croix, qu'il faut vous humilier dans la pensée de vos péchés, et que c'est par le chemin de la croix, c'est-à-dire de l'obéissance, des souffrances, du renoncement à soi-même et de l'obscurité, qu'on arrive à mon amour ?

Or, tout ceci, avez-vous besoin de visions et de révélations pour le savoir, et ne le savez-vous pas assez par la foi que vous donne l'Église ?

L'âme. — Seigneur, me demandez-vous de me détacher tellement de moi-même, que je ne vous aime plus pour moi, et que je sois indifférent à vous posséder ou à vous perdre, et que je ne considère plus votre amabilité dans le rapport

qu'elle doit avoir avec mon futur bonheur et pour me réjouir de vous posséder un jour?

Jésus. — Pas du tout! Sans doute je ne veux pas que vous ne cherchiez que votre bonheur à vous seul; je ne veux pas qu'il vous suffise d'être heureux au ciel, que je sois glorifié ou non. Je veux que vous m'aimiez pour moi et à cause de moi, parce que vous me trouvez aimable; mais aussi je veux que, dans votre amour, vous ne puissiez vous faire à l'idée d'être hors de moi, à l'idée de ne pas jouir de mes perfections et de mon amabilité; et comme mes délices sont d'être avec les enfants des hommes, je veux que vos délices soient d'être avec moi, de me sentir avec vous, d'espérer que vous jouirez de moi. Autant je suis ravi de vous voir me sacrifier tout, autant je serais affligé de voir que vous me sacrifieriez moi-même. Non, non, ne me sacrifiez pas; désirez-moi, appelez-moi, élancez-vous vers moi, cherchez-moi pour me saisir, et demandez-moi d'être à vous, car mes délices sont d'être avec les enfants des hommes.

L'âme. — Oui, Seigneur, je vous désire, je vous cherche, j'ai des élans vers votre beauté infinie! Mais il me semble que c'est au fond de moi-même que je puis vous trouver; vous sortez, pour ainsi dire, du fond de moi-même par tous les côtés; par la nature et par la grâce, par votre image gravée en moi, par mes idées universelles et immuables qui sont une communication de vous-même, par tous vos dons à mon esprit, par une certaine participation de votre divine nature, laquelle constitue la grâce où je suis, par l'élévation de mon être entier à l'ordre surnaturel qui est votre vie même, par vos aspirations et vos grâces actuelles qui me révèlent votre présence à tout moment, par votre habitation mystique en moi. Je vous trouve partout et en tout moi-même.

Jésus. — Faites bien attention à ce que je vais vous dire, et notez bien dans votre cœur le conseil que je vais vous donner, pour le mettre en pratique. Étudiez-vous à creuser dans la vie intérieure, à acquérir ma connaissance, qui est le principe et la clef de la vie intérieure, à vous rendre bien

compte de mes opérations en vous, à vous familiariser avec cette idée que je suis en vous, au fond de votre cœur, et à prendre l'habitude de me chercher au fond de vous et non hors de vous, selon le conseil des maîtres de la vie spirituelle.

C'est moi qui serai votre directeur ; et, tout en obéissant beaucoup, il faut que vous preniez l'habitude de vous passer des hommes. Vous pourrez, dans le cours de votre vie, rencontrer quelques âmes qui sauront vous parler et aller à votre âme; je ne vous le promets pas, mais c'est possible; mais quand elles vous parleront, ou vous ne les entendrez pas, ou si vous les entendez, c'est que j'aurai eu soin de prendre leur parole et de la transporter jusqu'à votre âme, et de la faire pénétrer jusqu'à cette demeure intérieure de l'âme où je réside seul avec vous et où nulle créature, quelle qu'elle soit, ne doit jamais pénétrer. Écoutez-moi, et si vous savez m'entendre, je vous suffirai.

Soyez délicate dans votre manière de garder la virginité; gardez-la, non pas seulement dans la chair, mais dans le cœur, et ne permettez jamais que rien le partage avec moi; car vous savez en quel sens il est dit que je suis un Dieu jaloux; c'est pour vous surtout que je le suis. Comprenez bien, sentez bien les exigences de mon amour, et que votre conscience soit prompte à s'alarmer et à vous avertir de ce qui, quoiqu'innocent et excusable, pourrait en vous blesser ou contrister mon amour dans ses recherches délicates, dans ses exigences jalouses et dans ses espérances.

L'âme. — Seigneur, donnez-moi le dégoût des choses du monde, l'intelligence, le sens, le goût des choses célestes !

Jésus. — Vous avez surtout besoin, pour votre salut éternel, pour le succès de votre vocation, mais aussi pour votre bonheur sur la terre, d'arriver à cette compréhension, à cette intelligence, à cette vision de cette partie intime et tendre de la piété que si peu d'âmes ont eu le don de comprendre. Vous ne pouvez vous contenter de sacrifice, il vous faut un attrait ; le devoir est un chemin, mais il vous faut une force et, par conséquent, un amour. Ce besoin, c'est la foi qui l'a

fait en vous, mais la foi s'incarnant, s'épanouissant, fleurissant en une vocation élevée à ce degré supérieur de lumière et d'attrait céleste qui s'appelle vocation ; elle a, pour ainsi dire, creusé ce besoin dans votre âme, comme l'eau du ciel creuse les abîmes sur la terre ; et vous ne serez en repos que quand vous l'aurez satisfait. Jamais vous ne le satisferez entièrement sur la terre ; mais vous entrerez sur la voie, vous entreverrez ce bonheur ; et cette demi-vision sera pour vous une joie ineffable en même temps qu'un tourment béni. Plus vous le satisferez, plus vous sentirez encore ce qui vous manque et plus vous augmenterez ce tourment. Mais vous aurez du moins la consolation de savoir qu'au ciel il sera rassasié. C'est ce qui fait que mes saints ont tant désiré la mort et le ciel ; désir incompréhensible pour les chrétiens sans piété.

L'âme. — Ce tourment, je l'éprouve ; ce besoin, je le sens, je l'ai toujours senti, je voudrais tout sacrifier pour le satisfaire et pour arriver à cet état dont vous me parlez. Les besoins terrestres — *sæcularia desideria* — bien que parfois ils remontent encore jusqu'à mon cœur pour le tenter, je les méprise au fond, et vous m'avez fait la grâce d'en comprendre la vanité, en m'appelant à une vocation qui me détache d'eux. Complétez votre œuvre, et accordez-moi aussi la grâce d'éprouver plus fortement ce besoin et d'arriver à cette partie intime et tendre de la piété ; mais puisque je dois y travailler moi-même, que faut-il que je fasse ?

Jésus. — Commencez par la partie amère et pénible qui est la destruction des obstacles intérieurs, la purification de l'âme, le sacrifice sans compensation, la méditation sans attrait, la prière sans goût, l'étude sans joie, le travail sans récompense. Vous ne verrez rien d'abord, et si vous vous écoutiez, vous ne croiriez pas à ce qu'on vous dit des joies de la piété ; mais ne pouvant y croire par votre propre persuasion, croyez-y par le témoignage et travaillez à l'aveugle, mais de confiance...

N'éventez pas vos peines en les confiant, et n'en perdez pas le fruit en cherchant parmi les créatures des aides pour

les porter. Vous n'avez rien à faire, rien à dire, même aux plus intimes ; il y a des peines que même votre confesseur, qui est aussi un homme, ne doit pas entendre ; cet état passif est lui-même bien plus pénible que l'activité. Pensez que je l'ai sanctifié au Jardin des Oliviers, dans mon agonie...

En offrant pour moi vos mérites, et en m'en faisant cadeau, vous ne vous en dépouillerez pas vous-même, et vous n'en priverez pas votre famille spirituelle à qui vous vous devez premièrement. Car il en est des biens spirituels tout au contraire des biens matériels ; plus on en donne, plus on en gagne ; et plus on les étend, par sa direction d'intention, plus il y en a pour chacun de ceux à qui on les adresse et surtout pour celui qui les adresse ; c'est la loi de la charité qui veut cela en vertu de la communion des saints.

Vous porterez du fruit... dans la patience ! Vous travaillerez lentement, doucement, dans la paix, par le sacrifice, par l'élévation du cœur, par le dévouement à tous mes intérêts, et par la pratique de l'oraison, à réaliser en vous ce grand type religieux que je vous ai montré dans mes saintes qui ont été les vrais modèles de la perfection dans la vie religieuse ; vous tâcherez de devenir comme elles, en les étudiant et en prenant leur esprit, une âme simple, forte, nourrie d'oraison, recueillie au milieu du monde, inaccessible aux désirs mondains, portant sur votre visage ce grand air de passion vaincue que j'imprime au front de mes époux, qui impose le respect aux gens du monde, et donne une puissance irrésistible et pleine d'attraits. Voilà votre idéal et l'ambition que vous avez à poursuivre.

L'âme. — Mon Dieu, que je suis loin de cela ; je ne me sens pas de grandeur, je ne suis qu'un enfant. Pour devenir ce que vous dites, il faut un grand caractère et quelque chose d'élevé dans l'âme ; je n'ai rien, je ne sens pas en moi l'étoffe pour arriver à une telle grandeur et à un si bel état.

Jésus. — Ne craignez rien. Vous savez que ma méthode est de choisir ce qui est petit pour confondre ce qui est grand, et de regarder l'humilité. C'est ce que je veux faire en vous, moyennant une seule chose, la bonne volonté.

Ayez la bonne volonté, je réponds du reste. Après cela, j'aime à varier mes œuvres, et je ne vous dis pas quelle forme je veux donner à celle que je poursuis en vous ; seulement, soyez sûre que si vous vous y prêtez, et que si mon action en vous n'est pas entravée par des obstacles, je ferai en vous de grandes choses, d'une façon ou de l'autre. Pour le reste, reposez-vous-en sur moi.

J'ai, dans mes trésors, d'admirables, d'étonnantes récompenses de spiritualité, de lumière intérieure, de vie surnaturelle, d'aptitude à la contemplation et aux choses célestes, pour les âmes qui, ayant été éprouvées intérieurement par de grandes tentations du côté du cœur, ont triomphé de cette épreuve et sont sorties pures de la tempête, surtout si elles ont conservé non seulement ce qu'il y a de plus élémentaire, d'essentiel et, pour ainsi dire, de matériel dans la vertu, mais encore cette délicatesse de conscience et cette fleur d'innocence qui sont le charme et le parfum de la virginité. Dans ces âmes, la tentation a creusé des abîmes qui, restés vides, parce que le péché a été repoussé et le sacrifice complet, appellent et exigent, du côté de Dieu, d'immenses largesses de grâce et d'amour.

L'âme. — Ah! Seigneur, si j'avais une fois entrevu, pressenti et goûté cette douceur et cette suavité que vous communiquez dans le mystère de votre grâce, je serais pour toujours désenchantée de tout ce qui est terrestre, je serais ravie et séduite par votre céleste vision intérieure, j'aurais l'avant-goût du ciel et le bonheur sur la terre ; en même temps je serais assurée et toute puissante contre toute défection, toute faiblesse et tout mal, parce que mon cœur serait soutenu par ce qu'il a vu et senti.

Jésus. — C'est là le mystère, le secret de ce bonheur où nous voyons les saints, de ce rayonnement heureux de leur vie intérieure sur leur visage et dans toute leur vie extérieure, c'est qu'ils avaient vu cela. Quand vous serez arrivé à ce point, vous serez dans la vie intérieure ; et pour que vous jugiez être arrivé à la vie intérieure, il faut que vous ayez senti quelque chose de cela.

L'âme. — Montrez-la-moi donc d'abord, ô Jésus, cette divine beauté, afin qu'elle me saisisse et ravisse mon cœur, et qu'ainsi je sois assurée d'y arriver ; car j'ai tant de mal à me dégoûter du monde, je n'en viens pas à bout. En me la montrant, vous aurez plutôt fait, et je n'aurai plus qu'à marcher.

Jésus. — Vous voudriez avoir de suite ce que je ne veux vous donner qu'après, et ce qu'il faut mériter. On y arrive par le sacrifice, et il faut d'abord travailler dans le sacrifice pour porter son fruit dans la patience ; la récompense vient ensuite. Cette vision étant du ciel, je n'en donne qu'un avant-goût sur terre, et je le fais attendre et gagner. Vous l'aurez cependant. Que cette confiance vous aide et vous soutienne. Mais d'abord, travaillez, creusez et méritez. Vivez occupée à faire mourir votre volonté dans la mienne.

Vous cultiverez aussi cette grande, douce, consolante et sanctifiante dévotion à mon Sacré-Cœur, à la manifestation et à la propagation de laquelle j'ai moi-même mis la main, et qui a pris, dans ces derniers temps, un si beau développement. Mais vous ne la cultiverez pas seulement comme les autres, car elle est votre héritage, votre propriété, votre vocation particulière à vous, puisque vous avez le privilège d'être consacrée à mon cœur et incorporée à ma famille, à une partie plus intime de ma famille. Ma parole a eu pour vous des accents inconnus aux autres. A partir de ce moment béni je ne suis plus votre maître, je suis votre ami, votre frère, votre époux, le frère et l'ami de votre âme. Vous vivrez désormais recueillie en vous-même, solitaire avec moi, souriant à quelque chose d'intérieur et de céleste. Un jour viendra où vieillie et désenchantée du monde, vous n'aurez plus qu'un sourire à donner à toutes ces douleurs aujourd'hui si poignantes, et vous n'aurez plus que le regret d'avoir si mal fait ces sacrifices. Votre âme alors, illuminée intérieurement par la lumière invisible de l'aurore éternelle, et souriant aux joies célestes qu'elle aura commencé d'entrevoir dans la terre des vivants, s'élancera vers moi — *Credo videre bona Domini in terra viventium.*

L'âme. — Grâce à vous, ô mon Dieu, pour votre don inénarrable, déjà sur la terre, où vous m'avez fait connaître et goûter votre amour! Mais accordez-moi de chanter vos miséricordes dans l'éternité : *Misericordias Domini in æternum cantabo !*

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

DIRECTION SPIRITUELLE

CHAPITRE I

L'ŒUVRE DE LA GRACE DANS LES AMES

CHAPITRE II

LA DIRECTION SPIRITUELLE

CHAPITRE III

LA PIÉTÉ. LA VIE INTÉRIEURE

CHAPITRE IV

LA VIE INTÉRIEURE ET LE MINISTÈRE PASTORAL

CHAPITRE V

LE RENONCEMENT SACERDOTAL

CHAPITRE VI

L'HUMILITÉ, LA PURETÉ SACERDOTALE

CHAPITRE VII

LE ZÈLE APOSTOLIQUE ET LES DANGERS DE LA VIE PASTORALE

CHAPITRE VIII

L'AMOUR DE DIEU
LE CULTE DE NOTRE-SEIGNEUR

CHAPITRE IX

LA VIE ÉTERNELLE

LIVRE SECOND

MÉDITATIONS SACERDOTALES

LIVRE TROISIÈME

OPUSCULES SPIRITUELS

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. Bruges.